COLLOQUE 2003

DE LA RELATION PSYCHOTHÉRAPEUTIQUE À L'EXPÉRIENCE ONTOLOGIQUE

Nantes
21 au 24 août 2003

SOMMAIRE

Avant-Propos
Marcelle Maugin, Simone Atlani, Jean-Michel Atlani 7

Pour introduire le colloque
Marcelle Maugin 13

Recherche ontologique en psychothérapie
Aimé Hamann 17

Conférence d'ouverture
Aimé Hamann 35

Passage à l'être
Modérateurs : André Stark, Gilles Desmarais

Brigitte Ortiz :
La rencontre 53
Jacqueline Comeault :
Le devenu humain et l'interdépendance 55
Gilles Deshaies :
À propos de l'ontologie 63
Marie-Josée Guimont :
À propos d'un rêve ou réflexions autour de l'expérience ontologique 75
Gilles Rioux :
Recherche ontologique et dignité de l'être 79
Jean-Michel Atlani :
La geste de l'humanité, l'ontologie en chemin 83

Question d'être

Modérateurs : Colette-Madeleine Casier, Hélène Lassalle

Yveline Defour :
L'absence à soi, la peur du mélange 95
Hubert Massé :
L'à propos de la culpabilité 99
Clémence Dubé :
Culpabilité et passage ontologique 105
Anne Rousseau :
le corps que l'on a, le corps que l'on est
à partir d'une expérience personnelle 115
Gérard Quintin :
Responsabilité et position ontologique 119
Marcelle Maugin :
L'abandon corporel, une autre éthique de la responsabilité 127

Lieux à être

Modérateur : Francine Chabot, Blandine Leveugle

Anne Marie Lauterburg :
L'enfermement comme ouverture 139
Monique Saint-Jules :
L'impuissance à être : lieu d'existence et de rencontre 143
Lyse Latraverse :
Quelques réflexions sur le sentiment de dévalorisation 155
Francine Chabot :
Le désespoir, de la mort à la vie 161
Roch Pelletier :
Narcissisme et subjectivité : une perspective ontologique 167
Hélène Marchand :
la douloureuse appartenance à un groupe en abandon corporel 173
Simone Atlani :
L'abandon corporel : une position agogique ?
De l'incompétence - absence à l'incompétence - ontologie 183

Bascules

Modérateur : Cécile Delanoy

Murielle Plamondon-Ataman :
l'abandon corporel : une démarche ontologique 193
Chantal Tricoire :
Recevoir sa retenue 201
Renée Dauphinais :
Quelques réflexions sur le passage à l'ontologique
et la notion de changement 205

Abandon corporel et société

Modérateurs : Denis Matthey-Claudet, Johanne Archambault

Jean-Pierre Huteau :
Trajectoire humanisée dans le cadre éducatif avec mandat judiciaire 213
Jean-Yves Levasseur :
Psychothérapeute en abandon corporel ou chercheur ontologique en institution, ... 219
Pierre-Paul Poirier :
Impact du rapport ontologique sur des familles en détresse sociale 229
Edith Grillet :
De l'expérience professionnelle à l'expérience ontologique en milieu psychiatrique 241
Gisèle Legault :
Le mentorat et mon cheminement en abandon corporel 245
Richard Boutet :
De l'enseignement à l'expérience d'apprendre : soutenir la réussite de l'élève dans une perspective de recherche ontologique 251

Voyages et Points de vue

Modérateur : Lorraine Lavallée-Desmarais

Claire Jeannne Hallé :
Chanter et danser 263
Pierre Goirand :
L'abandon vocal. Une ouverture à l'involontaire de la voix 267
Rémy Bonnevay :
L'abandon corporel hors de l'espace thérapeutique 271
Michel Delacroix :
Vers de l'ordre dans mon ontologie 279

Synthèse

Marcelle Maugin, Simone Atlani, Jean-Michel Atlani 285

AVANT-PROPOS

L'aventure de la rencontre de Nantes qui nous a réunis autour de l'Abandon Corporel se poursuit avec cette édition des Actes du colloque. Nous y avons rassemblé le texte « préalable » d'Aimé Hamann, sa conférence d'ouverture, les communications des 32 intervenants ainsi que la plus grande partie des débats qui les suivaient.

Les débats n'ont pas été retranscrits de manière exhaustive. D'une part, ce volume déjà important en aurait été considérablement alourdi. Par ailleurs, les communications ont suscité beaucoup d'émotions que chacun manifestait à sa manière en livrant bien souvent quelque chose de sa vie. À la relecture, cela nous a semblé participer d'une intimité partagée à un moment spécifique inscrit dans une expérience qu'il importait de respecter lorsque nous le pouvions. Certes, la transcription rend compte néanmoins de moments forts, et même parfois intimes. Mais il s'agit toujours de dialogues qui alimentent le débat et donnent lieu à une parole qui se cherche. Nous avons choisi de ne mentionner que les prénoms (il en manque certains car l'enregistrement est parfois un peu vacillant), seul apparaît le nom de l'intervenant au centre du débat et celui d'Aimé Hamann dont la parole exigeante et généreuse nous a maintenus sans relâche au cœur de la recherche.

Nous avons aussi quelques excuses à présenter car il nous a fallu changer l'organisation des débats en cours de colloque. Notre première intervenante, Brigitte Ortiz, n'a donc pas bénéficié du même temps de débat que les autres ; cela ne rend pas justice à la qualité de son apport qui nous a plongés d'emblée dans le propos du colloque. De même, le magnétophone s'est arrêté de fonctionner lors de l'intervention de Chantal Tricoire. Nous n'avons pu en sauver que quelques phrases.

Nous tenons à remercier ici Marie-Stella Denat qui s'est chargée des enregistrements et de leur transcription verbatim. Compte tenu du rythme et de l'intensité de nos échanges, sa ténacité et son enthousiasme nous ont été très précieux. Nous remercions également Jean-François Denat qui nous a offert son temps et son savoir-faire informatique pour mettre en forme ce si long document et le préparer pour l'impression. Nous remercions encore Michel Delacroix pour sa patiente relecture.

Nous avons souhaité publier ces actes le plus rapidement possible afin de continuer de nourrir l'énergie particulièrement puissante et profonde qui a animé nos trois jours d'échanges. Les liens entre le Québec et l'Europe sont aujourd'hui plus vivants que jamais et la diversité des sensibilités exprimées continue d'enrichir notre réflexion de toutes les questions soulevées pendant les sessions de travail et lors des réunions informelles qui en ponctuaient le cours. Nous exprimons ici toute notre gratitude envers celles et ceux qui ont écrit et sont venus ainsi nous rejoindre au profond de nous-même. Cette gratitude s'étend aux

modérateurs : André Stark, Gilles Desmarais, Colette-Madeleine Casier, Hélène Lassalle, Blandine Leveugle, Francine Chabot, Cécile Delanoy, Denis Matthey-Claudet, Johanne Archambault et Lorraine Lavallée-Desmarais qui ont eu à cœur de soutenir les intervenants. Nous remercions également chaque participant dont la présence et la mobilisation presque palpable a été pour nous un réel cadeau... cadeau qui demeure vivace et nous ancre tous un peu plus dans notre recherche commune.

Enfin, Aimé Hamann, par son attention à chacun et par sa présence sans faille tout au long de ces trois jours nous a beaucoup donné de lui-même ; il nous a aussi et dans le même mouvement beaucoup donné de nous-mêmes... Nous lui en sommes infiniment reconnaissants.

Marcelle Maugin, Simone et Jean-Michel Atlani

P.S. Jean-Michel et Simone Atlani tiennent aussi à exprimer leur reconnaissance à Denis Matthey-Claudet qui, un beau jour d'été, il y a presque dix ans, leur a offert le livre « l'Abandon corporel, au risque d'être soi » dont il avait d'emblée reconnu l'importance. Ce geste a changé leurs vies comme la sienne.

ABANDON CORPOREL

DE LA RELATION THERAPEUTIQUE A L'EXPERIENCE ONTOLOGIQUE

Colloque de Nantes
21 - 24 Août 2003

POUR INTRODUIRE LE COLLOQUE

Marcelle Maugin

POUR INTRODUIRE LE COLLOQUE

Marcelle MAUGIN

Nous sommes très heureux d'accueillir Aimé Hamann et vous tous pour ce second colloque en Abandon Corporel.

Bienvenue tout particulièrement à ceux qui ont pour cela traversé l'Atlantique : une quarantaine d'entre vous (non sans quelques péripéties, paraît-il !).

Bienvenue aussi à ceux qui manifestent leur intérêt pour nos travaux en assistant à cette conférence d'ouverture.

Je réalise qu'aujourd'hui, jour pour jour, cela fait 20 ans que je suis rentrée du Québec, en rapportant un virus, le virus de l'Abandon Corporel.

Ce virus est arrivé aussi en région parisienne grâce à Denis Mathey-Claudet et à Jean-Michel et Simone Atlani. Il a tracé des galeries en Suisse ... Il risque encore de se répandre.

Je suis particulièrement heureuse et honorée que vous – les pionniers – ayez choisi Nantes pour ce colloque.

Nous allons tous découvrir, et surtout nous les « européens » au sens large combien nous sommes nombreux à être impliqués dans cette recherche aventureuse qu'on appelle si bizarrement « l'Abandon Corporel ».

Le virus, creusant des galeries de plus en plus profondes, s'attaque désormais à l'« ontologie », un très gros mot qu'on n'est jamais sûr de bien comprendre et encore moins certain de pratiquer, un lieu bizarre dont on ne sait jamais trop si on est dedans ou si on n'y est pas ...

Mais je laisse Aimé Hamann se démêler avec ça : je sais que vous avez tous hâte de l'entendre.

RECHERCHE ONTOLOGIQUE EN PSYCHOTHERAPIE

Aimé Hamann

RECHERCHE ONTOLOGIQUE EN PSYCHOTHERAPIE

Aimé HAMANN

1. Introduction

Mon objectif dans cet exposé est de me centrer sur l'essentiel de cette expérience intérieure qu'on appelle abandon corporel. C'est une démarche qui dure depuis plus de trente ans. Après toutes ces années à chercher, à tenter de nommer, nous sommes bien loin du point de départ. Nous avons trouvé des mots pour témoigner de cette expérience. Des mots généralement usuels auxquels nous avons donné des sens différents. Ces mots sont utilisés ici chargés de tout le poids d'une expérience toujours en mouvement. Ils mériteraient qu'on s'y attarde. Chacun d'eux pourrait faire l'objet d'une présentation. Je les utilise directement sans autres explications, sauf pour certains dont la précision du sens est essentielle à la compréhension du sujet abordé. Quant aux autres, ils pourraient devenir l'occasion d'échanger au cours de ce colloque.

L'abandon corporel est un lieu d'expérience et de recherche qui est mouvement et mise en mouvement à chaque instant renouvelés. Dès le point de départ, dans la position prise alors, dans les toutes premières expériences, tout ce que nous comprenons mieux aujourd'hui était là et déjà impliqué. C'est dans la stricte fidélité à la position prise au départ que s'est approfondie cette recherche. Ce que nous en comprenons aujourd'hui est sans commune mesure avec les premières prises de conscience. Mais ce n'est et ne sera jamais un terme. C'est un point d'arrivée qui est toujours point de départ.

C'est pourquoi il sera toujours difficile de parler d'abandon corporel. C'est une démarche en perpétuel mouvement mue par une dynamique unique et ayant sa propre direction. S'y soumettre c'est être amenés là où nous ne savons pas. Avec l'expérience et le temps, nous avons découvert que la réalité humaine approchée à travers soi-même est un chemin ouvert, d'une profondeur inimaginable.

J'aimerais, dans cette présentation, dire le mieux possible ce qu'est l'abandon corporel, ce qui en est permanent, ce qui était dès le point de départ et qui se poursuit dans le mouvement sans cesse à habiter. Nous pouvons mieux, plus clairement, en parler maintenant qu'au début. Il en sera ainsi au fur et à mesure que cette recherche ontologique s'approfondira.

Il s'agit d'habiter sans cesse et donc de mieux comprendre l'expérience dans laquelle nous sommes engagés.

La position qu'est l'abandon corporel, la mise en place des conditions intérieures qui sont coïncidence avec soi, sont les mêmes pour tous et, de ce fait, l'espace et la place pour l'unicité

de chacun. C'est, d'emblée, la porte ouverte à la paradoxalité. C'est poser tout soi-même à être qui constitue et permet l'ouverture à tous les autres.

L'ouverture à tous les autres ne peut-être que la mise à contribution de tout soi-même. La position qu'est l'abandon corporel est recherche ontologique, habitation de sa subjectivité qui permet l'interdépendance et la paradoxalité. C'est l'assise et l'essentiel de cette démarche. C'est aussi le lieu à habiter sans cesse par le psychothérapeute en abandon corporel. Ce mode de rapport à lui-même est celui même de sa présence aux autres et le lieu de toute sa compétence.

2. La recherche ontologique comme psychothérapie

2.1. Le passage à l'ontologique

La recherche ontologique est une manière d'aborder autrement la réalité humaine. Elle exclue d'emblée tout postulat. D'aucune manière, elle est une pré-définition de l'humanité, pas plus que le projet de lui fournir des instruments ou des techniques de changement. Ce qui en ferait une institution comme toutes les autres: les religions, les philosophies, les psychothérapies, etc.

L'abandon corporel c'est, au contraire, la place faite à toute l'humanité en chacun, comme elle est organisée et vécue en lui. Ce n'est pas l'effort pour atteindre l'objectivité et la vérité mais bien au contraire, c'est toute l'attention portée à la subjectivité comme inéluctable. Chaque humain est subjectivité, manière unique d'être et de se sentir, de s'expérimenter et d'expérimenter les autres. Chaque individu est un lieu d'interprétation de soi et de toute réalité et non un lieu de vérité et d'objectivité.

L'abandon corporel n'est pas une institution ; c'est une position, la place faite à toutes les institutions, d'abord à celle que je suis et à celle que chacun est. C'est tout l'espace ouvert à toute l'humanité comme elle est co-devenue et comme elle cherche à co-devenir à travers chacun.

Prendre l'humanité comme elle est, lui faire toute sa place, n'est pas de tout repos. D'autant plus qu'il n'est pas évident que l'humanité telle qu'elle est constituée et advenue puisse avoir un avenir et qu'elle puisse parvenir à se frayer un chemin autre que celui qui mènerait à la destruction de toute vie.

Chacun est humanité, chacun est subjectivité. Impossible de faire toute sa place à soi, aux autres, à toute réalité sans passer par soi-même. C'est le seul chemin et c'est aussi l'obstacle. Comment alors prendre l'humanité comme elle est, ne pas lui définir, à l'avance, un sens, une direction ? C'est là l'enjeu de ce qu'on appelle l'abandon corporel.

Ne pas aborder la recherche et le devenir humain à partir d'une pré-définition de l'humanité et donc d'une institution et se savoir soi-même institution, subjectivité, pose toutes les contradictions du devenir humain. N'adhérer à aucune institution, n'en rejeter aucune, et faire toute sa place à l'institution et à la subjectivité que je suis, apparaît alors comme le chemin incontournable à emprunter. Cela ne va pas de soi. C'est mettre l'accent sur le chercheur, sur le psychothérapeute, sur le connaissant. C'est le connaissant qui a à être cherché, découvert, connu, placé au centre de la recherche. Mais comment peut-il se connaître lui-même étant comme chacun enfermé en lui-même comme lieu organisé, déterminé, subjectif d'être et de connaître ? Depuis plus de trente ans, l'abandon corporel, recherche ontologique, s'est engagé

dans la tâche d'approcher sous cet angle la réalité humaine. À travers la psychothérapie, principalement, mais aussi dans des rencontres formelles et informelles, à travers l'écriture et la réflexion intérieure de chacun.

2.2. L'ontologique comme recherche

Le mot recherche, dans notre démarche, est capital. C'est un mot qu'on retrouve en sciences, en philosophie, en religion, en psychologie, en psychothérapie, etc. Il évoque généralement une approche planifiée, rigoureuse, des questions à clarifier, des hypothèses à confirmer, à infirmer ou à prouver.

Mais, en abandon corporel, le mot recherche prend un sens bien spécifique: celui d'une recherche ontologique de l'humain sur l'humanité. Il s'agit essentiellement de la position prise pour rendre l'individu humain que je suis, que chacun est, un lieu fiable pour découvrir, apprendre ce qu'est l'humanité et favoriser son devenir, en faisant toute sa place à l'être co-devenu unique et subjectif que chacun est.

L'abandon corporel a d'abord été une expérience étonnante qui a surgi d'une recherche qualitative sur le toucher. Une expérience qui a fait apparaître ce que nous avons nommé l'involontaire. Avec le temps, nous avons utilisé cette découverte comme nouvelle technique en psychothérapie.

Les clients vivaient l'expérience chacun à sa manière mais toujours de façon significative. Si bien qu'un chercheur de l'Université de Montréal a fait une recherche quantitative sur l'involontaire. Pour présenter les résultats de sa recherche à un congrès de thérapie corporelle aux États-Unis. Il a donné un nom à cette expérience: en anglais: « Spontaneous Body Experiencing », en français : « abandon corporel ».
Cette appellation à laquelle nous sommes restés liés a donc surgi de la compréhension causale dans laquelle nous étions alors confinés.
Il nous a fallu parcourir un long chemin intérieur avant de saisir que l'involontaire nous ouvrait un tout autre champ de recherche sur la réalité humaine. Nous avons été fidèles à l'expérience de l'involontaire et aux conditions qui en favorisent l'expérience. Il devint progressivement évident que nous avions découvert un nouvel angle de regard à partir duquel il était possible de se découvrir soi-même et, de ce fait même, embrasser toute la réalité humaine.
Cette recherche rigoureuse que nous qualifions aujourd'hui d'ontologique se poursuit depuis plus de trente ans. Psychothérapie et recherche ontologique se sont petit à petit superposées, fondues pour devenir une même réalité.

Ce qu'on appelle désormais abandon corporel est recherche ; non pas par la rigueur de son adhésion à une vision perçue comme LA vérité, comme en religion, ni par la rigueur de ses méthodes, comme en science, ni par la rigueur de la pensée, comme en philosophie. L'abandon corporel est recherche, en ce sens qu'il met en place toutes les conditions faisant que l'humanité comme elle est organisée en soi, déterminée, ambivalente, comme elle est devenue dans des rapports de connivences puisse être et non pas agie ou changée.

La rigueur, dans notre recherche, consiste donc à faire toute la place à la subjectivité unique et incontournable de chacun ; une position intérieure à chaque moment consentie et renouvelée. Une telle position donne préséance à l'être sur le connaître. Le fond de l'être se révèle comme rencontre ontologique, mouvement intérieur dans le consentement à être apprenti, élève, fils

de l'humanité à travers soi-même: chercheur ontologique et de ce fait même psychothérapeute.

3. Le temps d'être

3.1. Ce qui est constitutif de l'abandon corporel

Après plus de trente ans d'expériences dans le cadre de la psychothérapie, verbale et non verbale, individuelle ou en groupe, après autant d'années à comprendre, à échanger, à formuler, à écrire, il est devenu davantage possible de faire ressortir ce qu'il y a d'unique, de spécifique à l'abandon corporel. C'est un processus toujours en cours, et qui pourrait ne jamais s'arrêter: celui d'expérimenter et de mieux comprendre la profondeur et l'exigence d'être humanité. Le passage de la matière à l'esprit ne sera jamais terminé. Le mouvement intérieur aura toujours à se consentir, un consentement sans cesse à renouveler.

Mettre en place les conditions d'ouverture à soi et les habiter comme siennes à chaque moment, coïncider avec soi-même, consentir, mettre tout de soi à contribution comme son être même en ne changeant rien, n'empêchant rien, ne se conformant à aucun modèle et par là, demeurer dans la globalité de l'humanité sous la forme particulière de soi: c'est là l'essentiel de l'abandon corporel.

Il n'y a que cela. Tout le reste en découle et en est l'expression, l'explicitation. C'est l'humanité à être et à découvrir ; c'est s'accorder au désir, coïncider avec lui dans son élan vers l'accomplissement.

Cette position, la mise en place de ces conditions, cette coïncidence avec soi-même est le chemin unique offert à chacun désirant s'engager dans cette recherche ontologique qui est psychothérapie. Mais ce chemin, le même pour tous, ouvre à un cheminement unique aussi à chacun. Chacun y découvre son organisation propre d'être, sa subjectivité, sa manière personnelle de se vivre et d'appréhender les autres et toute réalité.

Une telle position ne peut se prendre que par l'individu humain. Seul l'individu peut consentir à tout recevoir de lui-même à être et non pas à agir ou à changer. Surgit alors l'ouverture à l'humanité tout entière sous la forme de chacun. Toute formulation générale de la réalité humaine venant de la religion, de la philosophie, de la psychologie et de la psychothérapie évite et protège certains aspects plus pénibles de la vie des individus. L'humanité n'est au complet que dans l'individu, en chacun d'eux. Elle est en attente et dépend des individus pour continuer son chemin et laisser apparaître toutes les dimensions du désir.

C'est là ne rejeter aucune institution ni y adhérer. Mais c'est faire toute la place à soi-même, à l'institution et la subjectivité que l'on est sans aucune barrière ou filet extérieurs. Ainsi, peut exister et, lentement, se révéler l'humanité sous la forme de soi-même, sans exclure ce qui de soi ne pouvant s'habiter, enferme et limite la réalité humaine et en dévie le chemin.

L'être humain est, d'origine, co-devenant et co-devenu à travers l'institution dont il est à la fois le créateur et le produit. Chacun est l'organisation unique, ambivalente, déterminée de ce co-devenu. Chacun, sans le savoir, est, de manière constitutive, tous les autres de tous les espaces et de tous les temps, co-devenus à partir de l'absence et du manque dans des rapports de connivences. Il n'y a qu'une seule humanité prenant corps et visage sous une infinité de formes, chacune portant l'humanité tout entière.

Chaque individu, alors, se posant dans l'ouverture à tout lui-même, pose nécessairement chacun des autres dans son unicité, dams la forme particulière que prend en lui l'humanité.

Se recevoir, se poser comme fils de soi-même et, du fait même, de tous les autres liés dans un même co-devenir institutionnalisé, ouvre et est le passage à l'ontologique. C'est ce qui est qui a à être dans toutes ses dimensions. L'abandon corporel n'invente pas la réalité et ne cherche pas à lui trouver du sens.

Ce n'est jamais rien d'autre que la rigueur à recevoir comme soi tout ce que l'on est et qui se passe en soi comme étant soi-même. Le reste en découle. C'est l'humanité sous la forme de soi-même qui prend alors parole. C'est l'humanité co-devenue dans l'institution qui, reçue, se manifeste et dévoile son visage. L'humanité co-devenue dans des rapports d'absence d'elle-même, de manque, et donc de connivences, laisse lentement apparaître les conditions de son commencement et de son co-devenir. Elle apparaît comme un projet. Celui de porter la matière jusqu'à la possibilité d'un mode de rapport résolvant toutes les limites du corps, de la vie et de la matière. Il ne peut s'agir là que d'un long processus sous le signe de la dépossession de soi. De ce manque d'humanité inhérente au devenir humain ont émergé toutes les détresses humaines. C'est ainsi qu'est co-devenue l'humanité sous la forme particulière de chacun. Impossible d'échapper à ce co-devenu, c'est soi-même. C'est l'humanité tout entière sous la forme de chacun.

3.2. La paradoxalité

L'acte d'humanité par excellence est celui de se recevoir et d'habiter tout soi-même. Celui de se poser comme fils de soi-même, apprenti, élève. C'est poser l'être avant le connaître: le connaître émergeant de l'être.

C'est le passage à l'ontologique. L'ontologique n'est rien d'autre que l'institution, la subjectivité que l'on est, quand elle est reçue et habitée comme soi-même telle qu'elle est et a à être, et non pas à agir ou à changer. C'est l'humanité comme elle est organisée, habitée, vécue en soi et, de ce fait, dans les autres, qui est l'ontologique.

L'ontologique est un mode de rapport à soi, aux autres, à toute réalité.

Prendre cette position fait apparaître une réalité constitutive de l'humanité: celle de la paradoxalité. L'ontologique est régi par d'autres lois que l'institution, soumise, elle, au temps linéaire, à la causalité et à la culpabilité. L'humanité n'a pu devenir qu'à partir de l'absence d'elle-même et elle n'a pu advenir jusqu'à nous que dans la souffrance, la violence, l'injustice, la maladie et la mort.

Pourtant, c'est tout de l'humanité, sous la forme unique de chacun, qui est et qu'il y a à recevoir. Pas seulement ce qui d'elle est perçu comme grand et bon. Ce n'est que dans l'ouverture de l'individu à tout lui-même et à tout ce qu'il expérimente comme étant lui-même que peut se faire le passage à l'humanité tout entière comme elle est co-devenue.

Rien n'échappe à l'être, ni le bien, ni le mal, ni le passé, ni le futur, ni l'ici, ni l'ailleurs, ni la mort, ni la vie, ni soi, ni l'autre. L'acte subjectif, individuel de recevoir tout de soi, à être, non à agir ou à changer est ce passage à l'être. C'est le lieu où peuvent se résoudre les contraires, les contradictions, les dichotomies, les inégalités de tous ordres. L'humanité sous la forme de

soi, reçue et habitée, est le mouvement intérieur de recevoir et de donner, entraînant tout dans le processus sans fin du passage à l'ontologique.

Prendre cette position est un mode de rapport à soi, aux autres, à l'humanité tout entière: c'est le passage du lieu des connivences à celui de l'interdépendance. C'est habiter tous les espaces et tous les temps dans l'ici et le maintenant ; c'est passer de la culpabilité à la responsabilité ; c'est assumer toutes les causalités dans la paradoxalité.

La paradoxalité, on l'a vu, prend en abandon corporel un sens autre que celui de l'usage courant ou du dictionnaire. Elle ne souligne pas un point de rupture entre des aspects de la réalité, mais elle désigne l'espace-temps où les limites apparentes, les contradictions, les opposés, les contraires, les dichotomies trouvent leur résolution ontologique : c'est le particulier qui est l'universel ; c'est l'ici et le maintenant qui est l'habitation de tous les espaces et de tous les temps ; c'est le déterminé qui est la liberté ; c'est le différent qui pose le semblable. Il serait possible de continuer ainsi en montrant à chaque fois là où le point de rupture se métamorphose en don de vie réciproque. La mort donne la vie. L'humanité co-devenue de tant de douleur et de violence reçues est rencontre.

Il y a en chacun de nous l'attente d'une vie meilleure, d'une humanité sans violence, sans inégalité, sans injustice. Il y a même le rêve d'un paradis perdu à retrouver. Mais ce sont là des rêves chimériques qui émergent du morcellement de soi et de l'espoir de pouvoir éviter la douleur d'être soi.

Bien sûr, il y a à travailler de toutes ses forces à la venue d'une humanité moins souffrante. Mais il serait désespérant d'attendre que l'humanité soit parfaite pour que naisse l'espérance. C'est l'humanité telle qu'elle est qui est et qui a à être habitée.

Habitée en soi, comme étant soi, l'humanité sous la forme de chacun révèle sa grandeur infinie. En chacun, elle est recherche d'accomplissement pour tous et pour toute réalité. Plus quelqu'un se reçoit dans son unicité, plus il pose chacun des autres, et de ce fait, toute réalité dans leur propre unicité. C'est le processus sans fin de la différenciation.

Se recevoir, être fils, est, depuis toujours, l'attente de la matière, de la vie et de l'humanité tout entière pour calmer la souffrance de toute finitude.

L'être humain est, en lui-même, toutes ces finitudes mais aussi la possibilité de les hisser au niveau de l'être et de l'infinitude, en se recevant lui-même. Alors se révèle la paradoxalité dans toute son ampleur: dans le passage à l'ontologique de toutes les dimensions de l'être, même les plus douloureuses et les plus difficilement recevables et habitables.

3.3. L'interdépendance

L'ontologique révèle plus profondément encore, la rencontre, la co-naissance dans l'interdépendance: le lieu obligé du passage à la paradoxalité. Il est impossible de recevoir la vie sans la donner ni de la donner sans la recevoir.

Le fond de l'être humanité est un rapport de connivence cherchant à s'accomplir dans l'interdépendance.

Se recevoir est l'ouverture à tous et à toute réalité, la reconnaissance de tout comme paternité. Alors survient la rencontre dans l'interdépendance et la paradoxalité. C'est le passage au mouvement ontologique, engendré dans le temps et ouvrant la voie à l'éternité.

Passer de la matière à l'esprit s'inscrit dans une continuité qui trouve sa pleine dimension dans l'interdépendance, celle qui hisse toute réalité au niveau de la rencontre. dans le donner et le recevoir d'être.

L'interdépendance, la paradoxalité, la co-naissance ontologique, la rencontre ne sont possibles que dans l'acte de se recevoir posé par l'individu humain, même par un seul d'entre eux, incluant tous les autres par ce fait même. Mais chacun en est le projet, celui du désir même de l'humanité comme humanité.

L'important est que cela puisse se passer.

Toutes les limites de la matière, de la vie et de l'humanité y trouveraient leur dépassement et leur transcendance.

L'institution que chacun est ne sera jamais l'avenue vers l'ontologique, même si elle en porte l'espérance. Pourtant, c'est l'institution même que chacun est qui, dans l'acte de se recevoir, en est la possibilité. C'est le consentement à la subjectivité, au relatif de l'être et du connaître qui est le lieu du sens à découvrir et à formuler sans cesse et jamais possédé ou à être possédé.

La rencontre dans l'interdépendance est en préparation depuis toujours et avivée depuis l'origine de l'humanité. La matière et la vie sont devenues capables d'humanité quand la vie a pu se poser comme apte à participer à son propre devenir, apte à inventer sa propre réalité pourtant déjà toute donnée comme projet. On peut penser qu'à l'origine, les humains en devenir, en projet de devenir, se sont constitués en petits groupes autour de besoins communs auxquels ils ont graduellement donné des significations. C'est l'institution, lieu incontournable de tout devenir matériel et donc humain.

Les membres de chaque institution sont unis dans des rapports de connivences complaisantes, complices. Tous les autres ne pouvaient qu'être dangereux, ennemis à éviter et au besoin à combattre, éveillant alors des rapports de connivences hostiles et néanmoins complices. D'un côté comme de l'autre, les rapports étaient fragiles, provoquant la violence et engendrant la douleur et souvent la mort. Ainsi est née l'humanité à devenir. Un devenir où chacun des individus se trouvait lié aux autres, concerné par tous les autres de tous les espaces et de tous les temps dans une même dépendance, dans des rapports que l'on pourrait qualifier de sadique, mais toujours porteurs du désir de la rencontre ontologique.

Ainsi peut-on imaginer le début de la co-devenance humaine dans un processus sans fin de faire et de défaire les institutions pour en créer et en habiter d'autres. L'être co-devenu qu'est l'individu humain est produit d'institutions et donc institution lui-même et, de ce fait, totale subjectivité.

En ce sens, chacun est tous les autres et il ne peut se poser, recevoir, habiter tout lui-même sans, du même coup, faire être tous les autres. L'interdépendance, comme la paradoxalité, est en préparation depuis le début de l'humanité et même depuis l'origine de la matière. Se recevoir comme subjectivité, comme organisation déterminée d'être et de connaître, n'est que

la reconnaissance de soi comme impliquant les autres et la reconnaissance des autres comme étant soi.

Prendre cette position ontologique de fils donne accès, à la fois, à l'interdépendance et à la paradoxalité. Plus quelqu'un s'habite et consent à tout lui-même, dans la même mesure et, également, il donne à tous les autres d'exister et de vivre.

On découvre en cela la grandeur insoupçonnée de l'humanité. L'humanité, chacun des humains, ne peuvent pas être co-devenus en dehors des rapports de manque, de connivence et de violence. Chacun de nous est ce co-devenu à sa manière unique et forcément dans la subjectivité. C'est dans les rapports de connivence, de violence et de mort que chacun est co-devenu et qu'il est subjectivité. Mais c'est la subjectivité que chacun est qui, habitée comme étant soi, est l'ontologique et par conséquent l'interdépendance.

La paradoxalité s'y enracine faisant tout passer à l'être ; y compris la mort. La paradoxalité, telle que nous l'entendons, résout toutes les limites. Non seulement celles de l'humanité, mais aussi celles de toute réalité.

Dans l'interdépendance qui fait apparaître la nature ontologique de la paradoxalité, ce sont toutes les réalités qui accèdent, dans l'humanité, à la rencontre dans la co-naissance du père devenant fils: le fils posant le père dans le mouvement intérieur de la rencontre.

3.4. Le corps humain

L'ontologique se révèle et s'avère une manière différente, inusitée, nouvelle d'aborder et de découvrir l'humanité et, de ce fait, toute réalité. Consentir à tout soi-même comme c'est organisé et reçu, sans autre projet que d'être, met en évidence toute la souffrance et la violence du devenir de l'humanité de l'humain et, du même coup, en fait ressortir toute la grandeur. L'humanité se dévoile une, dans le co-devenir de chacun des individus en perpétuelle mouvance.

En chacun, elle est le projet et l'espérance de l'interdépendance et de la paradoxalité. L'humanité, l'individu humain, le corps humain sont le projet d'accéder à ce mode de rapport habitant tous les espaces et tous les temps dans l'ici et le maintenant, passant alors de toute causalité, de toute finitude, à la paradoxalité. En un seul individu humain, se posant comme fils, se trouvent habités en un seul corps tous les corps, tous les espaces et tous les temps de la matière dans son passage à l'esprit.

Il devient alors très difficile de parler du corps humain. Il n'existe pas un corps dans lequel se passent des événements humains.
Le corps humain, c'est la matière qui, en passant par la vie et tout le processus du co-devenir humain, institutionnalisé, est la possibilité et l'espérance du passage à l'ontologique et donc à l'esprit. Corps de violence et de souffrance, co-devenu dans la causalité et la culpabilité, qui est comme projet de faire de la mort la vie.
Le corps humain dans son unicité, s'habitant à chaque instant dans sa singularité d'existence, pourrait ainsi résoudre l'ultime contradiction de l'un et de l'universel.

3.5. La mort

Parler de la mort s'impose à ce niveau de réflexion. La mort humaine est celle de la matière et de la vie dans le projet de la hisser au niveau de l'interdépendance et du paradoxal. Elle est à

la fois inéluctable et nécessaire. Elle incarne et illustre toutes les limites de la matière, de la vie et de l'humanité.

C'est dans la mort, l'absence et le manque qu'est née l'humanité ; à l'inverse de la matière et de la vie. L'inhabité, le non-reçu, le non-recevable avec leur bagage de violence, de souffrance de tous ordres,d'abus, jusqu'au sadisme et à la mort, ont présidé au co-devenir de l'humanité. Le co-devenu humain que chacun est comme organisation déterminée et ambivalente de lui-même, qu'il expérimente comme subjectivité est cela même qui a à être reçu et habité. La mort et tout son cortège de détresse prend alors toute sa dimension ontologique. C'est le passage à l'interdépendance. Du même coup, c'est la paradoxalité poussée à son extrême limite:le lieu où la mort devient rencontre, co-naissance, mouvement intérieur élevant toute réalité au niveau de l'interdépendance.

Dans cette perspective, le mort humaine reçue n'est pas une rupture avec la matière, la vie, l'espace et le temps, mais elle est passage, habitation dans l'ici et le maintenant de toute réalité dans la rencontre interdépendante de toute humanité. Il n'y a plus alors qu'unité de rapport dans la diversité de chacun et de toutes choses. Elle se révèle l'ultime résolution de toutes les contradictions.

4. Être psychothérapeute chercheur ontologique

4.1. Chercheur ontologique

La position de chercheur ontologique en psychothérapie place le psychothérapeute au cœur du processus qui s'engage entre lui et son ou ses clients. Les gens viennent avec ce qu'ils sont et vivent. Le psychothérapeute ne peut être là qu'avec ce qu'il est et ce qu'il vit. La rencontre se fait dans l'interaction de l'un à l'autre ou aux autres. La situation au départ est la même que dans toutes formes de psychothérapie. Mais dans ces autres situations, le psychothérapeute se présente comme une compétence à l'intérieur d'une forme particulière d'intervention. Il a à sa disposition une ou des manières de comprendre et d'agir qui le soutiendront et le sécuriseront lui-même ainsi que ses clients.

La position de chercheur ontologique, par ailleurs, laisse le psychothérapeute à lui-même dans sa subjectivité à habiter. Bien sûr, il apporte tout ce qu'il est personnellement, toute son expérience, toutes ses compétences. Et tant mieux si celles-ci sont très larges en tout ce qui a trait aux différentes formes de psychothérapie et en général à tout ce qui touche à la réalité humaine. Mais en présence des personnes qu'il rencontre, il n'a plus que ce qu'il est et ce qu'il vit en lui-même et dans son rapport aux autres. Sa compétence, le mode de rapport qu'il établit avec les autres, la place qu'il fait à chacun, à chaque instant ne peuvent venir d'ailleurs que de sa propre expérience intérieure, de tout ce qu'il est et expérimente à chaque moment. Et cela même, il a à le recevoir comme lui-même et non pas comme la vérité sur l'autre. Toute la rigueur de chercheur ontologique consiste à se recevoir comme subjectivité, comme sa propre organisation déterminée et ambivalente. C'est la place faite à soi qui est celle faite aux autres. C'est se poser comme fils, comme tiers par rapport à lui-même qui lui évitera, tout en habitant sa propre singularité, de tomber dans l'arbitraire et le mélange.

C'est une position de recherche ontologique en ce sens qu'il y a toute la place faite au chercheur comme subjectivité à recevoir et à être. Deux ou plusieurs subjectivités se rencontrent et ce sont inévitablement des rapports de connivences qui se créent. Ce sont des institutions que chacun est qui se rencontrent à chaque instant. Il relève du chercheur

ontologique de faire en lui-même, pour lui-même, toute la place à l'institution qu'il est pour que la situation psychothérapeutique accède à l'ontologique. « C'est ce qui est qui a à être. » Cela s'applique au chercheur ontologique et, de ce fait, à tout ce que sont les autres et à tout ce qui leur arrive. Les autres comme subjectivité, ont aussi à faire ce passage à l'ontologique, mais ce passage ne peut s'opérer que dans le psychothérapeute chercheur. C'est un passage qui se fait dans le temps continu, celui de l'institution, celui de l'absence et du manque. Il y a à partir de l'institution que chacun est, là où se passe l'interaction. C'est le lieu de la causalité et de l'accusation, de la violence et de la peur. Le passage à l'ontologique oblige donc le psychothérapeute chercheur à porter toutes ces menaces éveillées en lui à l'occasion des autres. Recevoir ce qui surgit en lui, le plonge dans le temps continu, l'inhabité de lui-même, dans la tentation de la causalité et du savoir. Tout cela est à apprivoiser, à habiter. Il y a à prendre le temps qu'il faut pour habiter l'émotion, pour qu'elle devienne soi. Et ainsi se fait le passage à l'ontologique, recherche dont l'exigence de rigueur n'a de cesse.

4.2. Être et connaître

N'adhérant à aucune prédéfinition de la réalité humaine, cette position de chercheur ontologique place le psychothérapeute dans l'impossibilité de prendre son expérience, de lui-même et des autres, comme la vérité sur lui-même et sur les autres. Ce qu'il ressent et ce qu'il comprend ou interprète est réduit à sa subjectivité, à l'être ambivalent co-devenu dans des rapports de connivence qu'il est. Ce qu'il vit des autres et qu'il pourrait prendre pour la vérité sur eux se révèle en fait être la forme subjective de l'autre en lui. Il n'a jamais une connaissance directe de l'autre. Cette connaissance se fait par l'intermédiaire de la forme que lui-même lui donne, la forme que prend l'autre en lui.

Cette constatation fait ressortir une autre dimension fondamentale de la recherche ontologique. L'être co-devenu qu'est chaque individu humain n'est pas doué pour la vérité. Je, moi, soi n'ont qu'une consistance subjective. Ils surgissent du manque et en organisent la fragilité. Ils ne peuvent combler ce manque qu'en le recevant. C'est le passage à l'ontologique.

4.3. La rencontre

Alors apparaît en psychothérapie le passage à l'interdépendance. Les rapports subjectifs des humains, co-devenus dans les connivences, s'ils sont reçus comme étant soi, font ressortir au grand jour que connaître c'est co-naître et qu'on ne peut passer à l'ontologique sans y entraîner tous les autres. L'autre est en moi sous la forme de moi-même. Recevoir comme moi-même cette forme de l'autre en moi, plutôt que de l'enfermer dans ma subjectivité, lui reconnaît de me donner cette expérience et lui donne de pouvoir demeurer avec sa propre expérience, son propre être. Il est impossible, à ce niveau de rencontre, de recevoir d'être sans donner d'être: c'est l'interdépendance.

Tout, reçu, est passage à l'interdépendance ; à la limite, même la violence, l'injustice, l'abus, la mort. Là se dévoile la paradoxalité. Recevoir d'être donne d'être à tout de l'humanité co-devenue à partir de l'absence et du manque, élevant tout au niveau de la rencontre. Se recevoir, entrer dans l'interdépendance, y découvrir la paradoxalité, pose l'individu humain comme le lieu exclusif du passage à l'ontologique: de soi, des autres et de toute réalité en même temps. C'est le passage de soi au Soi, lieu de résolution de l'un et de l'universel.

Une telle position est mouvement intérieur, mise en mouvement, hissant toute réalité au niveau de la rencontre. C'est l'entrée dans le processus de différenciation indissociable de

l'interdépendance dans la paradoxalité : la responsabilité. Ce mode de rapport s'élève alors à l'ici et au maintenant englobant en même temps tout espace, tout temps et toute causalité.

Dans le psychothérapeute chercheur ontologique s'effectue ce passage et s'ouvre la réalité humaine dans toute sa grandeur et tout son sens, à découvrir et à approfondir sans cesse.

4.4. Le transfert et les connivences

Ce qui est appelé transfert en psychanalyse et en psychothérapie en général, revêt, en abandon corporel, un autre sens qui permet d'en tenir compte d'une manière différente. Rien de ce qui se passe et se vit en psychothérapie n'a à se résoudre. La souffrance de chacun des humains ne vient pas uniquement des seuls parents, ni de la société, ni de l'hérédité. Ce que chacun vit et fait vivre aux autres, donc aux psychothérapeutes, prend toute sa place dans le chercheur ontologique à chaque instant.

Tout est à être. Habiter sa subjectivité et soi-même comme institution amène à recevoir comme soi ses propres connivences. Il reste à les être, laissant aux autres leur vécu unique comme étant eux-mêmes. La position de chercheur ontologique, dans le mode de rapport qu'elle crée à l'égard de soi et, de ce fait, à l'égard de l'autre ou des autres dans l'ici et le maintenant, habitant tous les espaces et tous les temps, fait, du même coup, passer toute causalité à la paradoxalité.

En chacun, en ses propres vécus et en ceux des personnes en présence, se trouve impliqué tout le devenir humain, de la vie, de la matière. L'accusation, la culpabilité et la causalité cèdent le pas à l'ontologique dans la responsabilité.

Poser la psychothérapie comme recherche ontologique exige du psychothérapeute une activité intérieure constante gardant et ramenant à chaque instant la situation thérapeutique au niveau ontologique.

Ce passage à l'ontologique, toujours renouvelé par le psychothérapeute en recevant tout de lui-même, laisse aux personnes en présence tout l'espace et le temps de s'apprivoiser et de consentir à eux-mêmes. Dans ce mode de rencontre, le chercheur ontologique crée à chaque moment en lui-même l'espace pour les autres comme ils sont, sans les culpabiliser, les définir, les interpréter. Tout l'espace reste pour qu'ils soient ce qu'ils sont, comme ils sont, et ainsi donner et recevoir d'être. Une position paradoxale toujours à assurer par le chercheur ontologique consentant à s'habiter comme institution et subjectivité et, de ce fait, à se placer dans l'interdépendance.
Habiter ce qu'il est comme il s'expérimente donne au chercheur ontologique la position de fils. Le psychothérapeute, de ce fait même, ouvre à ses clients la voie de lui donner à lui, d'être ce qu'ils sont. C'est l'humanité comme elle est, sous la forme de chacun, qui a à être, et ce n'est que si chacun dans sa manière d'être humanité, fait l'expérience de donner d'être qu'il lui est possible de consentir à ce qu'il est. Autrement, il ne peut y avoir que la volonté de changer ou de guérir. La rencontre ontologique, qui est co-devenir dans une même humanité et co-naissance, demeure alors hors de portée, impossible.

4.5. Connaître et intervenir

À ce niveau ontologique du rapport, dans l'interdépendance et la paradoxalité, la connaissance de l'autre sera toujours relative, liée à la co-naissance. Il n'y a de savoir réel de soi et de l'autre que dans le co-devenir toujours à poursuivre. Prendre le temps de co-être, co-devenir

ontologiquement, comme c'est, en faisant toute la place à comment c'est organisé en chacun est essentiel. Une telle exigence laisse souvent le chercheur ontologique démuni. Réagir, nommer quand le temps continu des défenses et des connivences passe à l'ici et le maintenant ; chercher sans cesse la parole qui ne fait que reconnaître ce qui est, habite sans cesse le chercheur ontologique.

Le psychothérapeute chercheur ontologique découvre lentement que tout de lui s'ontologise. Écouter, entendre, expérimenter, comprendre laissent lentement apparaître leur caractère subjectif, relatif. Tous les canaux de la connaissance et du rapport, aux autres et à toutes les réalités, deviennent moins à risque puisque ramenés à l'inévitable subjectivité consentie qui les sous-tend.

4.6. Le risque d'intervenir

Reste la parole, l'intervention si l'on veut. Elle vient alors de ses sources subjectives, non de la certitude et de la vérité. Son caractère ontologique s'alimente à la co-naissance et à l'interdépendance. Elle a à surgir du temps qu'il faut pour co-devenir, pour habiter le passage à l'ontologique d'où elle ne peut que naître. Et elle restera toujours à se chercher, à se formuler à partir de sa subjectivité tentant de nommer l'être subjectivité de l'autre ou des autres. La parole ontologique est toujours à risque. Elle se doit d'être restreinte, de surgir de la co-naissance, de ne pas être dogmatique ni culpabilisante, d'être l'espace émergeant de son propre être ouvrant toute sa place à l'autre comme il se vit et se nomme. Mais, en fait, malgré toutes ces précautions, elle est ce qu'elle est et sera toujours à devenir, à se reprendre et à se redire dans le relatif de l'ontologique.

La psychothérapie comme recherche ontologique met en place les conditions permettant aux personnes en présence de s'exprimer verbalement et non verbalement, en groupe ou individuellement. En toute situation, l'essentiel demeure toujours le passage à l'ontologique qui doit être assuré par et dans le psychothérapeute, et avec le temps, de plus en plus, en chacune des personnes en présence.

4.7. Le groupe ontologique

La rencontre en groupe fait partie de cette démarche depuis les tous débuts: groupes de recherche, de thérapie, de formation, séminaires de recherche, colloques ou groupes d'écriture. Elle est devenue pour un très grand nombre un lieu privilégié d'accès à soi-même et aux autres, à soi-même avec et par les autres. On dira souvent que c'est irremplaçable. Il me semble que c'est réel. Ça devient un lieu de sécurité et de référence pour chacun. Plusieurs de ces groupes durent depuis longtemps ayant traversé des conflits et survécu à des risques fréquents d'éclatement. Il devient important de mieux comprendre ce phénomène qui paraît peu habituel.

La position de chercheur ontologique du psychothérapeute place d'emblée l'ensemble des personnes en présence et chacune d'elles, au niveau de la rencontre ontologique qui est passage à l'interdépendance et la paradoxalité. Il n'est demandé à personne d'être autrement qu'il est, ni de vivre autre chose que ce qu'il expérimente à l'égard de lui-même ou des autres. Rien, non plus, ne définit la manière de s'exprimer de chacun. C'est certes une situation menaçante. Laissée à elle-même, elle deviendrait souvent pénible et même dangereuse, impropre à favoriser l'ouverture à soi et aux autres.

C'est dans le psychothérapeute chercheur ontologique que tout doit se jouer, assurant à chaque moment le passage à l'ontologique. C'est dans le consentement à tout recevoir ce qui se passe en lui, comme lui appartenant, que le groupe dans sa globalité et chacun des individus en particulier se trouvent amenés dans un espace de non accusation, de non culpabilité, de non causalité et en même temps de subjectivité et de responsabilité. Chacun peut dire ce qu'il est ou ce qu'il vit à l'égard des autres. Mais ce n'est ni confirmé, ni infirmé par le psychothérapeute recevant comme lui-même ses propres connivences. Chacun est renvoyé à lui-même, parlant de lui à l'occasion de l'autre, tout en apportant à l'autre un éclairage relatif sur lui-même.

Une telle position du psychothérapeute situe chacune des personnes en présence dans des rapports d'interdépendance. Chacun, y compris le psychothérapeute, apporte ses nuances, sa coloration en apprenant à partir des autres, à l'occasion de chacun.

Un processus s'engage. Des expériences renouvelées de traverser et de résoudre des conflits, de trouver sa route dans les impasses révèlent que la paradoxalité émerge et se joue toujours dans l'ontologique. C'est le conflit, le cul-de-sac, la violence, qui, étant reçus, sont rencontre, chemin, tendresse. Rien n'est jamais assuré et tout est toujours à recommencer. Mais c'est un chemin d'espérance et de sens, une ouverture de plus en plus large à l'humanité et un lieu de différenciation pour chacun. Et, de ce fait, lentement, chacun à son rythme et à sa manière propre, devient chercheur ontologique portant de plus en plus avec le psychothérapeute sa propre subjectivité et celle des autres.

Devenir psychothérapeute chercheur ontologique, l'être, le devenir sans cesse, c'est un seul et même chemin. C'est le passage à l'ontologique en soi, à reprendre sans cesse, qui est l'essentiel. Tout est là en puissance dès le départ. Mais habiter cette position est un processus infini.

C'est l'ouverture à tout soi-même, à l'humanité tout entière et à toute réalité dans l'ici et le maintenant qui s'ouvre. Et, en même temps, cette ouverture à soi et ce mode de rapport aux autres sont identiquement toute la place faite à l'unicité de chacun et à tout ce qu'il porte de particulier. C'est l'ouverture à toute l'humanité qu'est chaque individu co-devenu dans et par l'institution, avec toutes ses souffrances et sa violence à être et à vivre dans l'interdépendance révélant la paradoxalité constitutive de l'être. Souffrance, mort, violence, maladie reçues sont vie, rencontre, co-naissance, père devenant fils, fils donnant à toute chose d'être père, origine, porteur de vie et de sens.

Le passage à l'ontologique est mouvement du fait qu'il n'est figé, ni à l'extérieur dans l'adhésion ou le rejet de formes prédéfinies, ni à l'intérieur dans l'évitement d'aspects de soi-même trop lourds à porter. L'être humanité est alors mouvement, recherché depuis toujours à travers le devenir institutionnel, mouvement à renouveler sans cesse, la tentation des amarres se faisant toujours plus intense. Mais ici c'est du mouvement intérieur dont il s'agit ; celui de la co-naissance ontologique du fils re-habitant le père et, du père posant le fils. Toute réalité s'élève alors à l'interdépendance et à la paradoxalité, à travers et par l'humanité, assumée sous la forme de chacun.

5. Conclusion

L'abandon corporel n'est rien d'autre que la position intérieure de tout recevoir comme soi ce que chacun est, sans céder à l'impulsion de l'agir, ni à la tentation du changement. C'est

coïncider avec soi-même. C'est la place faite à toute l'humanité ne pouvant vraiment se révéler qu'à travers la forme unique de chacun. C'est une position paradoxale. L'ouverture à tout soi-même est l'espace pour le particulier ; le particulier pose et révèle l'universel.

Une telle position ne laisse apparaître que très lentement toutes ses exigences intérieures et extérieures. Il y a le rapport à toutes les institutions, inventées depuis toujours par les humains et qui sont en même temps leur berceau. Il y a aussi à habiter à chaque instant l'être co-devenu, organisé, déterminé, ambivalent, en connivence que chacun est. Il y a à se laisser être cette position qui, d'une étonnante manière, nous prend par la main et nous conduit vers ce que nous sommes et que nous ne savons pas : vers l'humanité tout entière comme lieu de résolution de toutes les finitudes. À travers soi-même, sous la forme de soi-même, l'humanité peut, ayant tout son espace, se dire, devenir l'enseignant et soi-même l'élève, le père et soi-même le fils. S'instaure alors le processus sans fin de l'être-rencontre, mouvement intérieur aspirant toute réalité dans l'interdépendance et la paradoxalité.

L'humanité comme elle est, avec tout son bagage de terreur et de grandeur, reçues et habitées, laisse lentement surgir de l'ombre l'infinie richesse de son projet. Tout devient mouvement intérieur, rencontre : la matière, d'où émerge la vie, le corps humanité et l'esprit se trouve elle-même revisitée par l'esprit qu'elle a généré : le fils, le soi, lieu de l'universel.

À ce niveau, le mouvement intérieur articule et assume tout de l'être dans un processus infini. Il englobe et réfère à toutes les organisations qu'a dû prendre la matière dans son devenir et surtout à toutes les institutions qui sous-tendent et expriment le devenir humanité. Toutes ces institutions, y compris les mythologies, les religions, les philosophies, les sciences, les psychothérapies, mais aussi le langage, l'écriture, les arts, la politique etc. émergent du rapport en co-devenir qu'est l'humanité. Elles en sont le produit, la conscience, l'expression, la recherche sans trêve. Elles risquent de se figer et d'être prises pour ce qu'elles ne sont pas : le point d'arrivée. Ce n'est que dans le mouvement intérieur articulant toute réalité dans l'interdépendance que le rapport peut révéler sa plénitude et donner d'être à toute institution comme chemin et non comme terme.

Cette position qu'est l'abandon corporel est ce mode de rapport interdépendant et paradoxal qui devient, à travers le psychothérapeute, le lieu même de la psychothérapie, la possibilité que les connivences passent à l'interdépendance. C'est la co-naissance ontologique d'où émerge la connaissance relative de soi et de l'autre qui s'expérimente et indique à chaque moment la route à suivre, les mots à formuler. La rencontre ontologique devient de plus en plus le lieu de compétence du psychothérapeute. En ce lieu, les clients sont posés dans la situation de co-devenant dans une même recherche. Chacun est amené à habiter sa propre vie dans le consentement du psychothérapeute chercheur ontologique à sa vie propre. Et pour chacun, c'est le passage à la responsabilité, le processus sans fin d'assumer sa propre vie.

La position du psychothérapeute en abandon corporel est le projet, à chaque moment, dans le passage à l'ontologique, d'être au-delà de la psychothérapie. Se poser comme fils situe toute réalité à travers l'autre ou les autres comme père dans un co-devenir qui est mouvement intérieur. Et quand de ce co-devenir ontologique apparaît la nécessité d'être psychothérapeute, ce ne devrait être que dans le respect de l'être de l'autre ne pouvant habiter sa propre vie. Et là même ce serait passer à l'ontologique comme c'est alors possible en tenant compte de l'organisation unique et incontournable de la vie de chacun.

La position qu'est l'abandon corporel, c'est le maître de chacun de nous. L'humanité tout entière, en chacun des individus, est le projet de se recevoir et de s'habiter : d'être. Ce n'est pas là l'exclusion des autres. Au contraire. C'est leur faire toute la place et les poser dans le processus sans fin de différenciation de recevoir et de donner d'être. Il n'est pas ici question de niveler chacun mais, au contraire, de les introduire dans l'interdépendance et la paradoxalité.

Les autres apparaissent comme incontournables, nécessaires. Tous les autres. Mais tous n'apportent pas la même chose. Certains, plus que d'autres, pourront davantage être des lieux de passage à l'ontologique, l'occasion d'un apprivoisement plus favorable à ce passage. Mais c'est la position même de ces différences qui est le lieu de l'égalité radicale des humains entre eux dans une même humanité englobant toute réalité dans l'ici et le maintenant de l'interdépendance et du paradoxalité.

Aimé Hamann
26 juillet 2003

CONFERENCE D'OUVERTURE

Aimé Hamann

CONFERENCE D'OUVERTURE

Aimé HAMANN

Je tiens à remercier de façon spéciale, au nom de chacun de nous, tous ceux qui ont travaillé à rendre cette rencontre possible, Marcelle Maugin et Philippe Pellaumail qui ont beaucoup travaillé. De même je voudrais remercier Simone et Jean-Michel Atlani pour le travail qui ont permis nos rencontres.

Outre le texte que je vous ai déjà communiqué et qui constitue ma contribution à ce colloque, je vais essayer de dire un certain nombre de choses qui pourraient éclairer la compréhension de ce que nous essayons de faire dans la démarche de l'abandon corporel. Si certains d'entre vous souhaitent intervenir ou élever des objections, qu'ils n'hésitent pas à la faire car cela pourrait ouvrir sur un dialogue susceptible d'enrichir notre réflexion.

D'abord, le sujet du colloque lui-même : de la relation thérapeutique à l'expérience ontologique. On pourrait aussi bien dire « de l'institution à l'ontologie », ce serait la même chose quelque part. Qu'entend-on par « ontologie » ? Je pense qu'il est difficile de définir clairement ce qu'est l'ontologie. Comment parler de psychothérapie en parlant en même temps de recherche ontologique ? L'abandon corporel est une expérience ontologique, mais en quoi est-elle différente d'une relation psychothérapeutique ordinaire ?

Qu'est ce que l'ontologie ? Pourquoi a t-on amené le mot ontologie dans notre réflexion et notre recherche ? Il y a déjà longtemps que le mot est vaguement utilisé, mais cela fait deux, trois ans que nous parlons de façon plus sérieuse et plus sentie, de psychothérapie comme recherche ontologique.

Ce que je pourrais dire aujourd'hui, l'ontologique, c'est ce qui est si on donne à l'être que je suis, à celui que chacun est, la possibilité et les conditions pour qu'il soit comme il est. C'est ce qui apparaît quand on se donne cette possibilité et qu'on l'habite.

L'ontologique, ce n'est pas une chose extraordinaire, c'est la subjectivité habitée, c'est l'institution habitée. L'abandon corporel est une forme de psychothérapie, mais c'est aussi une recherche ontologique, comme un passage à l'ontologique. Il me semble qu'il est fondamental d'aller le plus loin possible dans la compréhension de ce mot-là.

L'Abandon Corporel, c'est quoi ? C'est la mise en place de conditions faisant que la vie comme elle est organisée en moi, puisse être. Et je dis bien qu'elle « puisse être » comme moi-même ; non pas « agie », mais « être ».

L'Abandon Corporel, pourrait-on dire, c'est le passage à l'ontologique. Cela veut dire que, me plaçant dans les conditions de recevoir tout ce que je suis comme étant moi-même, n'adhérant à aucune pré définition de la vie (et nous avons tous des pré-définitions de la vie,

comme adhérer à une religion ou à une forme de psychothérapie), je fais en même temps de la place, et toute la place, pour être à tout ce que je suis comme étant moi à habiter ; et donc si je fais place à l'institution que je suis, si je n'adhère à aucune institution extérieure, tout en n'excluant rien de l'institution que je suis (parce que nous sommes tous des produits des institutions et nous *sommes* des institutions), alors, je dirais que nous passons à l'ontologique.

Ce n'est pas une grande affaire, ce n'est rien d'autre que cela. On est des êtres qui sommes devenus dans un très long processus, on est co-devenu dans l'absence de nous-mêmes, dans le manque, à travers des institutions. On porte comme projet d'aller au bout de nous-mêmes, celui d'être et de rencontrer, celui de résoudre les problèmes de la souffrance humaine. Mais nous sommes en même temps des entités, des réalités co-devenues. On porte tout le bagage qui a fait que l'on est devenu ce que l'on est. On est ces êtres-là, co-devenus. C'est cela qui est ontologique, le fait même que l'on soit des êtres comme ça ; on voudrait bien être autre chose, faire des bonnes choses, ne pas avoir toutes ces lourdeurs ; toute cette violence qu'on a, mais *on l'a.*

L'Abandon corporel n'est rien d'autre que la mise en place des conditions intérieures et extérieures pour habiter, être et recevoir tout ce devenu que nous sommes, devenu à travers des millénaires et à travers des institutions et que nous n'avons pas le choix de ne pas habiter si on veut être. Donc il s'agit de se recevoir, de s'habiter, de coïncider avec soi-même. L'Abandon corporel est peu de chose : c'est la mise en place de ces conditions intérieures et extérieures permettant de coïncider avec soi-même, de tout recevoir de soi, quoi que ce soit, autant les choses négatives que positives, les recevoir et les habiter et non pas les agir.
C'est là la difficulté de l'Abandon Corporel. Celle de s'engager à tout faire pour recevoir ce qu'on est, pour coïncider avec soi-même et que l'on va mettre tout de soi-même à contribution, y compris les choses insupportables, non pas pour l'agir mais pour être. Cela même, c'est l'ontologique. Ce n'est pas autre chose, c'est la recherche.

Qu'entend-on par passage à l'ontologique, la recherche ? cela veut dire que l'on consent profondément, en recommençant toujours ; car la vie change et évolue tout le temps et que nous sommes des lieux qui émergent de l'institution, qui *sont* des institutions, et qui de ce fait sont des lieux subjectifs incontournables. Nous, les humains, ne sommes pas des êtres de vérité, ni d'objectivité ; nous sommes des êtres subjectifs. Si on se place dans la position de recevoir tout ce que l'on est individuellement, de coïncider avec soi-même (pas avec n'importe quoi mais avec ce que l'on est ...les institutions, nos manques etc...), si l'on prend la décision d'habiter cela, cela veut dire qu'on habite à la fois l'institution que l'on est et toutes les conséquences de ces manques à être de l'humanité en nous. Ce n'est pas simple car, encore une fois, nous sommes des êtres *devenus.* Et le devenir humain s'est fait dans un univers de connivences positives ou négatives. On est devenu dans un univers de connivences, on se révèle des êtres co-devenus dans les connivences à travers beaucoup de violence. On entretient des rapports préférentiels avec les gens qui pensent comme nous, et on reste dangereusement loin des autres, eux-mêmes pris dans leurs propres connivences. Il y a une chose extraordinaire, fondamentale à savoir, c'est ce qu'a produit en chacun de nous ce co-devenir dans le monde de la connivence : il a fait que, en chacun de nous de tous les espaces et tous les temps, chacun des autres étaient présents, autant ceux qui étaient considérés comme « bons » (du fait qu'on en avait besoin pour devenir, pour se protéger, pour vivre), que tous les autres, de tous les espaces et de tous les temps qui ne participaient pas au petit groupe auquel nous étions reliés par une connivence positive. Cela a des conséquences extraordinaires. Cela nous amène à sentir que nous, les humains, nous ne sommes pas des entités séparées les unes des autres, nous sommes constitutivement, ontologiquement, liés

tous ensemble d'une façon ou d'une autre, dans un même devenir. Nous sommes des êtres co-devenus dans l'institution, nous sommes des êtres organisés.

Cette organisation se révèle de façon particulière dans le travail non verbal en abandon corporel. Je me suis aperçu, avec d'autres, qu'il se passait des choses en nous dans l'involontaire, et ce n'était pas n'importe quelles choses ; cela variait d'une personne à une autre et cela avait une direction, cela s'en allait quelque part ; et plus on prolongeait et approfondissait l'expérience, plus on se rendait compte qu'on était une organisation corporelle et une organisation de rapports aux autres ; notre rapport aux autres est organisé. Donc on est une organisation déterminée, on est des êtres de connivences, on est des êtres d'ambivalence.
Ambivalence....par ambivalence. je veux dire que, par exemple, lorsque l'on touche quelqu'un, on ne peut pas dire que l'on y met juste de la tendresse, cela peut être aussi de la violence ; cela peut être toute une douceur donnée, mais la violence n'en sera pas absente pour autant, et c'est là un aspect constitutif de chacun de nous, car la vie humaine ne peut pas ne pas être ambivalente.

L'être humain est une organisation déterminée, ambivalente et ayant des rapports de connivence. Si on fait de la place à tout soi même comme on est organisé vraiment, si on coïncide avec soi même, on se rend alors compte que le passage à l'ontologique, c'est précisément le passage à cela, au fait même que l'on est organisé, déterminé, ambivalent, et que l'on est des rapports de connivences.

On penserait volontiers que l'on n'est pas dans des rapports de connivences. Moi par exemple, en quarante ans passés à être thérapeute, je peux penser que j'ai développé certaines capacités de sensibilité, de justesse, et que je peux me fier à ça ; surtout en travaillant avec les groupes où chacun des participants s'implique à l'occasion d'une personne. Au départ, je croyais que lorsque je ressentais quelque chose, généralement c'était bien ; et quand les gens sentaient comme moi, je les trouvais très bien. Lorsque d'autres sentaient les choses différemment, je me disais : « où est ce qu'ils vont chercher cela ? comment se fait-il qu'ils ne comprennent pas plus que cela ? ». Puis je me suis aperçu avec étonnement, que lorsque l'on travaillait avec quelqu'un et que moi je le trouvais d'une certaine façon, ça ne voulait pas dire que je ne sentais rien ; quand d'autres sentaient la même chose que moi, cela ne voulait pas dire qu'ils ne sentaient rien non plus ; mais je me suis aperçu de choses importantes, c'est qu'en me centrant sur ma propre perception et en valorisant chez les autres celle qui rejoignait la mienne, je me coupais moi même de toute une richesse que d'autres pouvaient ressentir et à laquelle ils avaient accès parce qu'ils étaient autres que moi, parce qu'ils avaient une autre expérience. Dès lors, si je faisais de la place à moi-même comme quelqu'un qui « sent » dans les connivences, je pouvais alors faire de la place à chaque autre, et que j'accédais alors à des informations issues du co-devenu, et ouvrant sur une co-naissance, qui autrement auraient été exclues. Je me suis aussi aperçu qu'en valorisant les gens qui étaient dans les mêmes connivences que moi, je leur enlevais leur être ; car, au fond, ils étaient dans des connivences comme moi. Cela faussait le vécu et cela nous privait tous de compréhensions très profondes.

Cette réalisation a été pour moi un événement, et cela ne fait pas si longtemps que cela s'est passé. Cela m'a fait comprendre que l'ontologique n'est pas une belle chose, c'est ce que c'est. Comme par exemple, je ne suis pas capable de ne pas être un être de connivence et personne ne peut l'être ; et il faut bien vivre avec ça. Si l'on est capable de faire place ainsi à toutes les dimensions de la vie, on va se donner les conditions pour accéder à des niveaux de connaissance qui autrement resteraient inaccessibles. Mais ce qui est vrai en psychothérapie est vrai aussi dans la vie. On se prive sans cesse sans le savoir d'énormes connaissances, de

découvertes de compréhensions dans notre rapport aux autres ; on se prive de façon très douloureuse pour soi et pour les autres.

L'ontologique c'est, petit à petit, d'être et d'habiter l'être que l'on est. Donc c'est poser les conditions pour que ce qui est puisse être et non pas être agi. Cela veut dire aussi que l'on aurait parfois l'énergie d'agir. On pourrait avoir, par exemple, l'envie de se venger, de défaire l'argument de l'autre...mais l'ontologique implique que l'on prenne aussi le temps d'habiter l'émotion, la colère, la peur ; le temps de susciter le non-savoir, l'ignorance ; prendre le temps de l'habiter comme soi, de sorte que, habitant ce qui se passe en soi comme soi-même et ne l'agissant pas, on puisse être capable de donner sa place à la vie de l'autre, et de ce fait de faire une place à nous-même. Alors, pour moi, l'ontologique n'est pas une chose si compliquée : c'est la vie qu'on a, la vie qu'on est, reçue et habitée dans toutes ses nuances individuelles consenties, ce qui, avec le temps, permet de faire toutes sortes de découvertes. On ne peut faire ces découvertes que chacun à son rythme, chacun à sa manière. Mais on les fait parce que les conditions sont posées pour que la vie comme elle est puisse être. C'est une première idée que je voulais développer.

Une autre idée à développer qui regarde aussi l'ontologie c'est que, se poser comme cela, se placer dans cette position de se recevoir soi même, de s'habiter, de coïncider avec soi, c'est identiquement la rencontre de l'autre et de soi.
L'ontologique est rencontre, ou pourrait-on dire, la rencontre ne peut être qu'ontologique. La rencontre, au sens où on passe de la co-devenance dans l'institution à la co-devenance dans l'ontologique.

L'abandon corporel est un effort de donner à la vie comme elle est toute sa place et de découvrir ce qu'est cette vie comme elle et non pas comme on voudrait qu'elle soit ; il s'agit de se placer en condition de découvrir cette vie, de l'apprendre et non pas de la savoir. Il s'agit encore de se mettre en position qu'elle nous dise ce qu'elle est ; c'est là une position de fils...on devient un élève, un apprenti.
Par exemple, on peut toujours dire que la souffrance dans le monde vient du péché originel. Pourquoi pas ! cela pourrait être vrai. Mais on n'ira jamais très loin dans la compréhension d'autre chose si c'est ça ; cela ne m'empêche pas de respecter profondément les gens qui croient cela. Mais même si cela est vrai, du seul fait qu'ils adhèrent, cela n'est déjà plus la vie comme elle est. Car dans toute adhésion, il y a pour moi une protection de soi.

En habitant sans relâche cette position-là, on en est venu à découvrir des choses sur la rencontre. L'être humain qui fait de la place à tout ce qu'il est se découvre lui-même et rencontre les autres.

Il y a pour moi trois ou quatre concepts qui me paraissent fondamentaux :
Le premier concept, c'est d'abord ***se recevoir*** globalement ; non pas agir mais être.
Le deuxième concept, fondamental dans le travail que l'on fait et dans la compréhension du sens de l'existence, dans la compréhension de la rencontre des humains entre eux, c'est ***la subjectivité***. C'est un concept qui s'impose de plus en plus à moi, comme étant ce qui permet que la vie comme elle est accède au sens.
Le troisième concept est celui de ***l'interdépendance*** et le dernier est celui de la ***paradoxalité***.

Curieusement, c'est autour de la subjectivité que ces concepts s'articulent.

L'idée de base de l'Abandon Corporel n'est rien d'autre que cette position intérieure de se recevoir dans tout ce que l'on est, sans adhérer à des lieux extérieurs pour se trouver du sens,

sans refuser quoi que ce soit sous prétexte qu'on n'y verrait aucun sens. Il s'agit donc de tout recevoir de soi comme étant soi.

La subjectivité vient du fait que l'être humain est co-devenu. Nous sommes un projet d'être humain. L'être humain change à l'intérieur d'une problématique qui est celle de l'institution chargée de garder, de protéger de ce qui paraît trop dangereux ou insupportable. Néanmoins, on change...nous avons changé depuis le début de l'humanité ; mais en changeant, ou en voulant changer, on évite des aspects de soi-même. Changer, c'est un peu un passage à l'acte ! Ce n'est pour l'instant qu'une « élucubration », une direction de travail.

Nous sommes devenus à travers des institutions dans des lieux que nous avons créés et qui nous ont pris en charge. Et nous sommes devenus à travers ces institutions. Mais plus on devient, plus le bagage du non-reçu s'accumule en nous. Dans ce monde du devenir dont nous parlons et à partir de la position de se recevoir, on accède au fait que le désir humain, ce que cherche l'humanité, c'est la recherche d'un mode de rapport en soi et avec les autres. Mais ce mode de rapport a commencé dans l'absence d'humanité, dans le manque d'humanité. Pour moi, c'est de là que viennent la violence, la souffrance et le mal. D'une certaine façon, on pourrait dire qu'on a commencé sans être là. On est des projets d'humanité. On a donc commencé comme possibilité de devenir, et on continue et on continuera encore dans de la violence qui ne peut pas ne pas être là. Cela implique qu'il faudrait pouvoir la recevoir individuellement pour pouvoir passer à autre chose.

Durant les milliers d'années de cette co-devenance, nous avons accumulé beaucoup de violence, de souffrance et d'injustice et tout cela demande à être reçu comme étant soi. Il est inévitable que pour aller là où la vie demande à nous emmener, il faut consentir à ce que cela ait commencé ainsi, et que se soit développé ainsi. On peut rêver d'un monde parfait, on peut espérer retourner au paradis terrestre, mais il est possible que cela ne se fasse pas, il est possible que ce soit ce monde-là - comme il est - qui ait à être reçu, comme il est.

Pour moi, se recevoir, la subjectivité, l'interdépendance et la paradoxalité sont des concepts fondamentaux. L'interdépendance et la paradoxalité sont deux concepts qui émergent de la subjectivité. En effet, on est né et on a grandi dans un univers de connivences. On ne pouvait rien faire d'autre que d'être en connivences positives avec un petit groupe et en connivences négatives avec d'autres. Cela-même était fondateur de violence et d'injustice. Et pourtant, c'était là-même que se préparait l'interdépendance.
Mais qu'est ce que l'interdépendance ?
C'est l'impossibilité d'être, sans faire être.
La position de l'abandon corporel n'invente rien, elle ne fait que découvrir. Étant donné qu'elle fait de la place à la vie comme elle est organisée et qu'elle s'y soumet, elle permet d'accéder à une dimension de l'existence dont je n'avais eu, pour ma part, aucune idée auparavant. J'ai eu la très grande surprise de découvrir que ce qui était à l'origine de l'humanité, à celle de la souffrance et de la mort, était cela-même qui demandait à être reçu et qui, une fois reçu, pouvait nous amener à cette merveille qu'est la rencontre ontologique, celle de la co-naissance. Nous sommes mêlés, mélangés les uns aux autres depuis l'origine dans notre co-devenir et nos connivences, et c'est cela-même qui, reçu, donne accès à l'interdépendance comme elle est entre tous les humains.
Cette découverte a été pour moi une révélation.
Ainsi du mal et de la souffrance reçus, peut naître la vie, la vie comme elle est. Il ne s'agit pas là d'une belle parole, il s'agit d'une constatation. C'est là une réalité que nous avons vécue dans les groupes fois après fois.

Après être bien souvent passés par des difficultés entre nous, il se passe tout à coup quelque chose, et on se retrouve sans aucune exigence les uns vis-à-vis des autres, sans demande, sans jugement. Une seule personne peut alors parler pendant des heures et tous les autres ont le sentiment d'avoir tout le temps pour eux-mêmes. Elle pourra aborder les aspects les plus intimes d'elle-même et c'est cela-même qui va rejoindre profondément chacun. C'est ce que nous appelons la paradoxalité.

Cela nous amène au monde de la paradoxalité ...C'est-à-dire un monde où mourir, c'est vivre ; où être le plus différents possible, c'est cela être semblables. C'est là selon moi, un concept qui est vital sans lequel il est impossible de parvenir à ce qui a du sens dans la vie. Ce concept fait que toutes les connivences et toutes les violences reçues, (l'idée de recevoir est fondamentale) donnent la vie.... Tout reçu donne la vie, donne l'être, même la mort pour autant qu'elle soit reçue ; même le meurtre, reçu par moi comme me donnant une réaction qui m'est propre, me donnant à vivre quelque chose qui est moi, (ce peut être de la colère, ou même dans certains cas du plaisir, car la pire des choses peut donner de l'indignation mais aussi du plaisir). Le meurtre reçu vient éveiller quelque chose en moi comme moi et me donne alors d'être, il est mon père, il est ma source de vie et me donne cette réaction-là, et si je la reçois comme moi-même, je lui donne de me donner de vivre, et donc je lui donne la vie aussi, nous nous donnons réciproquement la vie.

Tous ces concepts me paraissent fondamentaux et auraient certes à être approfondis. Ils ont été découverts *dans* et *par* l'expérience.
Il s'agit là de prises de consciences qui m'ont pour ma part ébloui...la vie est si difficile, si dure, et c'est pourtant cette vie-là qui, reçue, donne d'être. Mon espoir ne réside pas dans le fait que la vie pourrait changer. Mon espoir, c'est que la vie pourrait être non pas agie, mais reçue par soi-même, et que c'est là que la mort peut devenir la vie, la violence peut-être rencontre et amour. Dans ce lieu-là, et c'est là également mon espérance personnelle, il suffit qu'une personne aille là, pour que tous et toutes choses y soient posés. Au fond, me recevoir comme je suis et dans tout ce qui est éveillé en moi à l'occasion de quoi que ce soit, c'est un mode de rapport à moi et c'est un mode de rapport à l'humanité que je suis, sous la forme que je suis ; c'est une ouverture à l'humanité tout entière. Me poser là, habiter ce que je suis comme c'est et non pas l'agir, me donne d'être et dans le même mouvement donne d'être à tous les autres ; c'est cela l'interdépendance. Cela ne fait pas que ces autres sont dans l'expérience de l'interdépendance, mais cela situe toute chose et toute réalité au niveau de la rencontre, de l'interdépendance, de la co-naissance. Ça hisse toute chose au niveau du mouvement de la rencontre. Je crois que la matière, la vie, l'humanité aspirent à un mode de rapport qui leur donnerait d'habiter toute leur existence. Lorsque ce mode de rapport peut advenir, ce ne sont pas seulement les humains qui sont hissés au niveau de la rencontre, c'est toute vie, c'est toute réalité, c'est toute matière. Car c'est le projet de la matière de se hisser au niveau de l'esprit. Et cela ne peut se faire, selon moi, *que* dans l'interdépendance, et la paradoxalité. Car l'être humain émerge de la matière, il est matière. L'humanité est projet, elle est à devenir et ce faisant, si elle arrive à se poser vraiment dans le fait qu'elle est comme elle est, sans se protéger d'aucune manière, sans empêcher quoi que ce soit, sans adhérer à quoi que ce soit, on s'aperçoit tout à coup que toute chose entre dans le processus du père et du fils : c'est se recevoir, c'est-à-dire être quoi que ce soit qui émerge du fait que je n'empêche rien de moi.

Se recevoir, c'est être le fils ; et donner ainsi au père d'être père hisse toute chose dans l'interdépendance au niveau de la rencontre, au niveau de la paternité et de la filiation et au niveau de l'esprit. Pour moi, l'esprit est en chemin depuis toujours. L'esprit, ce n'est pas quelque chose d'autre que la matière, c'est de la matière devenue ce qu'elle est. Je veux dire

par là qu'il n'y a pas de dichotomie entre la matière et l'esprit. C'est la matière qui devient esprit en se transformant, en prenant toutes les formes possibles et qui ne sont jamais là par hasard.
L'ontologique c'est aussi cela : cette rencontre père-fils, la co-naissance qui vient et qui émerge de l'interdépendance.
Le mot ontologique est pour nous chargé d'un sens qui lui a été conféré par une longue expérience et bien des compréhensions issues de cette expérience. Lorsqu'on laisse ce qui est être tout ce qu'il peut être, avec toutes ses dimensions possibles, c'est cela l'ontologique. L'ontologique ce peut être des choses aussi terribles que la subjectivité, ou les connivences... mais les connivences ne sont ni à empêcher ni à agir, elles sont simplement à être et c'est cela qui est ontologique. La violence, la colère, les injustices ne sont pas à ne pas être, elles sont à être et si elles peuvent être (et non être empêchées ou agies), c'est ça l'ontologique qui est l'univers de la rencontre, le lieu où toutes choses est élevée au niveau de l'esprit.
On utilise ce mot car après-tout un long cheminement, on s'est aperçu que recevoir sa propre vie comme elle est, avait toutes les implications dont je viens de parler. Cela implique aussi de prendre conscience que tout est de l'être : la vie, c'est de l'être, l'injustice, c'est de l'être...
On a également pris conscience que le passage à l'être se faisait en nous-mêmes par nous-mêmes ; il se fait à l'intérieur de l'individu qui s'habite lui-même, se reçoit lui-même, en consentant à ce que tout ce qu'il est soit de l'être.
Le mot ontologique est devenu un mot important comme tout ce qui se rapporte à lui : passage à l'ontologique, relation ontologique ou encore proposer que l'être humain est appelé à passer de l'institution à l'ontologie et que l'ontologie c'est l'institution habitée.

Il y aurait encore bien des choses à dire, mais peut-être avez-vous des questions, des réactions.

Aimé Hamann

Débat autour de l'intervention d'Aimé HAMANN

Pierre G. : Quand tu parles de créer les conditions pour s'accueillir pour se recevoir, pour coïncider avec soi-même, je cherche quelles sont ces conditions. À travers ce que tu dis, j'entends que les conditions, ce serait de s'accueillir, de se recevoir. Là, j'ai l'impression de tourner en rond. Pourrais-tu en dire plus ?

Aimé Hamann : C'est vrai, ce n'est pas simple d'être clair à ce sujet. Il s'agit toujours d'apprendre. En effet, les premières expériences ont été faites dans un espaces non verbal, corporel. Elles n'ont pas été faites « en créant les conditions ». Cela s'est fait, et on ne savait pas vraiment d'où ça venait, sauf que ça s'est fait comme ça quand même. Notre groupe de recherche travaillait sur le toucher, et on explorait un mode de toucher particulier qui n'était que présence : ne rien provoquer, ne rien chercher, ne rien demander, être simplement présent. C'est dans ce contexte-là que quelque chose s'est fait en moi à un moment donné...je me suis senti entrer dans des vibrations, des décharges énergétiques, des réactions très fortes qui m'ont envahi graduellement. En ce temps-là, on travaillait trois heures d'affilée en non

verbal ; ces phénomènes avaient commencé une heure avant la fin et ne m'ont pas lâché pendant toute cette heure-là. Je ne savais pas quoi en faire. Mais dès le signal donné pour la fin de la séance, je suis sorti de cet état, sans aucune difficulté. Environ quinze jours après, en animant un groupe de psychodrame, je me suis simplement posé debout en laissant être ce qui était là ; et le même mouvement a recommencé. Depuis, il suffit que je me place dans une position intérieure d'ouverture à moi-même pour que le mouvement survienne et continue. A partir de là, on s'est dit que cette expérience avait quelque chose à voir avec la position prise à ce moment-là, puisque c'était un phénomène qui se reproduisait. Peu à peu, d'autres sont entrés dans une expérience similaire. Avec le temps, on a introduit cela dans la psychothérapie et on a développé un protocole pour aider les gens à ce que quelque chose de cet ordre puisse leur arriver. Et ce quelque chose, on l'a appelé l'involontaire. La plupart des gens, chacun à sa manière, est entré dans un processus similaire d'involontaire. Les indications étaient simples: « étends-toi, mets tes mains de chaque côté de ton corps, ne bouge pas du tout, pas même un pouce, même si ça te démange, même si tu es dérangé par quelque chose, ne bouge, pas n'empêche rien qui vienne en toi, ne provoque rien ». C'est autour de cela que les conditions dont on parle se sont élaborées et ce qui en demeure aujourd'hui est du même ordre.
Il s'est passé bien des choses depuis. L'abandon corporel n'est pas resté seulement un travail non verbal, et il est à présent aussi un travail verbal. Le temps manque pour entrer dans le détail, mais peut-être cela commence-t-il de répondre à ta question sur les conditions nécessaires ; ce sont ces conditions-là.

*Gilles D** : Peut-être pourrais-je juste continuer un peu et dire comment c'est la même chose dans le verbal, et je pense que ça peut aider à faire le pont. À un moment donné, le mouvement involontaire en non-verbal s'est arrêté. Nous avons dû reconnaître que l'accès à l'involontaire ne se produisait plus tout à fait de la même façon.
Une partie de l'expérience qui m'en reste, c'est que, à un moment donné, on a reconnu que le non-verbal s'était arrêté dans les expériences du groupe, et l'accès à l'involontaire ne se produisait plus tout à fait de la même façon ; tranquillement, la conscience, la compréhension qu'on a eue et qu'il me reste, c'est qu'on s'est mis à dire qu'il y a dans le rapport vécu des expériences concrètes qui sont nouées, et le passage à l'importance du verbal dans le contexte du groupe est devenu plus évident ; lors de cette constatation-là on s'est mis à faire de plus en plus de verbal. À ce moment-là, je ne pense pas qu'on avait la même compréhension du verbal. C'était comme un blocage, un obstacle vécu ; dans le passage au verbal ; les rapports pouvaient se déployer, des réactions ont pu commencer à se dire ; on a aussi découvert à ce moment-là qu'on avait de nouveau un accès à l'involontaire ; la place du verbal est devenue plus importante. Lorsque les gens se sont mis à parler de leur vécu et de leur expérience, ça a été une expérience qui a demandé un long temps d'intégration... Ils pouvaient être dans des réactions, ils pouvaient être dans leur relation intime à l'autre... et c'est là qu'il y a eu cette découverte : si le thérapeute adoptait la position de ne rien provoquer dans les expériences des gens entre eux mais au contraire d'aller chercher les interactions, les vécus, les expériences comme elles se vivaient en chacun individuellement et dans les relations... En n'empêchant rien et en ne favorisant rien non plus, on s'apercevait qu'effectivement il favorisait l'émergence d'une foule de choses. L'ouverture se faisait sur le fait que tout vécu des membres du groupe avait à avoir sa place et son sens, puisqu'il était l'involontaire sous sa forme totale. Nous vivions notre expérience organisée comme elle était, l'ouverture étant dans le thérapeute qui permettait que tout cela pouvait se déployer. On s'est aperçu du rôle essentiel du psychothérapeute se recevant lui-même. Cela donnait tout l'espace à l'autre pour qu'il puisse être comme il était. Et on est dans l'interdépendance...

Aimé Hamann : Le rôle du thérapeute est devenu radicalement important là-dedans, et particulièrement le fait de prendre cette position ; c'est-à-dire que tout ce qui vient l'atteindre dans un groupe ou avec une personne individuelle, lui, le thérapeute, il a à le recevoir comme lui-même. Non pas l'agir, mais le recevoir comme étant lui. Si quelque chose le blesse, ou si quelque chose le menace, le danger c'est qu'il l'agisse, qu'il s'organise pour que l'autre n'aille pas plus loin. Le rôle essentiel du psychothérapeute est alors apparu : il est le lieu du « se recevoir » ; et se recevant, c'est l'interdépendance ; se recevant dans tout ce qui est éveillé en lui comme lui-même, tout l'espace était alors là pour que l'autre puisse être comme il est, pour que l'autre lui donne d'être, et que lui- même donne d'être à l'autre ; et c'est le rapport même de fils. L'essentiel, c'est la position de fils que prend le thérapeute.

Marcelle M. : Il me semble que l'on peut se mettre dans cette position-là, à la minute là, quand on est assis, n'importe quand, chaque fois qu'on essaie d'être un peu en soi sans réserve ; on est dedans, ça ne demande pas forcément d'être dans un dispositif particulier, même si le dispositif aide peut-être l'apprentissage de cette position ; mais elle peut se prendre n'importe où, n'importe quand, en dehors de la thérapie, dans la vie, ici et maintenant.

Lucie : Je voudrais poser une question à propos de la paradoxalité. Je voudrais que tu nous en parles un peu plus. Ce n'est pas clair dans mon esprit.

Aimé Hamann : C'est un terme qui n'est pas celui du dictionnaire. On a vécu une réalité, et on s'est dit « c'est paradoxal » ; mais pas dans le sens où c'était contradictoire ou étonnant ; plutôt dans le sens où par exemple, « mourir, c'est vivre », « le déterminisme c'est la liberté », « donner c'est recevoir ». C'est dans ce sens-là. Maintenant, on peut se demander où on a pris ça. Et bien vous savez, cela existe dans les textes sacrés. On s'est aperçu par exemple dans un groupe, que dans ces expériences très ontologiques que l'on fait à certains moments, on pouvait rester des heures autour de quelqu'un sans que les autres aient le sentiment qu'ils n'avaient pas tout le temps pour eux, c'est paradoxal. Alors on s'est aperçu que dans certaines conditions, dans un certain état intérieur, des dichotomies, des réalités qui apparaissent comme contradictoires, contraires, pouvaient tout à coup se résoudre (c'est l'inégalité qui est l'égalité, par exemple, mais pas dans n'importe quel sens). Et puis, on s'est aperçu que la paradoxalité est un concept très important, fondamental pour accéder à une forme spirituelle de la vie. Si par exemple je dis que l'holocauste a du sens et que c'est de l'être, ça ne peut l'être que si, recevant ce que ça me fait et y consentant, je le reçois comme mon être. Ça me fait quelque chose, c'est une chose horrible, et pourtant si ça ne me donne pas d'être, il n'y aura jamais d'être ; tout doit donner de l'être, autrement, il n'y en aura pas. L'être reçu - quoique que ce soit reçu - donne la vie et du fait que ça me donne cette vie et que je la porte, ça donne à l'holocauste de me donner la vie et donc, ça devient interdépendant, ça devient de la vie. L'univers paradoxal est là, il est là dans la Bible, « si une graine ne meurt, elle ne donne pas de fruit »... « si tu gardes ta vie, tu la perds »...c'est de cela dont il est question ; et on pense que ces écrits et ces formulations de l'évangile viennent d'un monde extérieur, alors que pour moi elles viennent d'expériences d'humains qui ont pris contact avec le fait que n'importe quoi leur donne d'être à condition qu'ils le portent ; de ce fait, qui que ce soit et quoi que ce soit devient de l'être.

Évelyne : Tu as dit à un moment donné que l'homme devenu, « ça faisait un paquet », que l'homme devienne, et le paquet devient de plus en plus lourd. Donc à la limite, c'est plus complet et plus compliqué. Moi je me disais que c'était le contraire. Alors « devenu », ça ne veut pas dire « reçu » pour toi ?

Aimé Hamann : Oui, le « paquet », c'est ce qui n'est pas assumé. Tu vois, le devenir humain s'est toujours fait dans un effort pour rééditer quelque chose ; comme dans une institution qui propose un programme : si tu essaies de te joindre à ce programme-là, tu mettras de côté quelque chose de toi pour te conformer au programme. Mais ce que tu mets de côté va rester en toi, et va rester dans les générations futures. Moi je crois que les êtres humains sont plus profondément et négativement marqués par l'humanité maintenant qu'il y a dix mille ans. Et pourtant ce n'était pas très drôle. Le processus d'hominisation s'est fait dans la coupure et la rupture avec des aspects de soi qui pourraient continuer à l'infini et ne pourraient rajouter que du non-recevable en donnant un poids encore plus lourd. Par exemple la grande violence qu'il y a dans le monde est terrible, c'est pour moi plus violent encore qu'auparavant. On pourrait actuellement tout détruire et tout faire sauter. Il faut dire qu'il y a toutes sortes de facteurs qui jouent là-dedans, y compris le fait que les institutions ont moins de force et posent moins de contrainte. Mais je crois que l'être humain est un être qui est un processus de devenir. Il est devenu en cherchant à être de toutes sortes de manières et à travers des milliers de formes d'institutions qui toutes, étaient une même recherche. Je ne dis pas qu'elle sont toutes de la même profondeur, mais toutes étaient une seule et même recherche d'être. Mais en même temps que cela s'est fait, c'était si peu possédé, si peu intériorisé, que l'on avait très peu de contrôle sur une violence brutale, une utilisation les uns des autres. Mais à mesure que l'on est allé plus loin, il y a eu à mes yeux des possibilités d'humanité plus grandes. Je pense que des gens comme Bouddha, ou comme le Christ n'auraient jamais pu voir le jour mille ans auparavant ou dix mille ans auparavant. Il y a eu donc le poids d'humanité qui s'est accentué, qui s'est alourdi, et qui a permis des choses extraordinaires. Mais en même temps, ce poids d'humanité a aussi créé une lourdeur et un nombre considérable de personnes sont de plus en plus incapables de vivre une vie ordinaire... Un nombre considérable...

Participant : Ce n'est pas réjouissant ce que tu racontes !

Aimé Hamann : Moi, ce n'est pas ça qui me désespère. Ce qui me désespère moi, ce n'est pas tant qu'il y ait de la souffrance humaine qui s'accumule, ce qui me désespère c'est qu'on s'attende à ce que cela n'en soit pas ainsi. Ça, ça me désespère ! Comme d'espérer que l'on va retrouver le paradis ! En revanche, à certains moments, souvent après des choses très difficiles, nous nous retrouvons ensemble dans un lieu particulier ; par exemple, je me rappelle quelqu'un qui portait de grandes difficultés d'être et qui s'est trouvé tout à coup, l'un parmi les autres... vraiment... sans rejet... pas seulement sans rejet, dans une grande fraternité. Pour moi, c'est un petit peu cela le paradis. Il me semble que c'est cela. ... Il avait dit alors: « j'arrive à la maison... C'était la première fois que personne ne le rejetait ; non seulement personne ne le rejetait, mais il donnait aussi à tous les autres d'être dans une co-naissance. Et sa parole d'alors est souvent reprise par d'autres encore aujourd'hui... parce que, « arriver à la maison », ce n'est pas rien. Je sais bien qu'on ne peut pas, arriver là à volonté, mais on y va parfois en nous plaçant volontairement dans cette disposition, quelque chose arrive alors, et je sais bien que c'est maigre à offrir à une population. Mais moi, je trouve cela suffisant pour fonder une espérance en l'humain. À ces moments-là, il arrive que l'on aime *vraiment* tout le monde, il y a des êtres qui aiment *vraiment* tout le monde. Même si cela ne dure qu'un moment, le fait que cela puisse être est, en soi, extraordinaire.

Participant : Je souhaiterais que vous parliez plus de ce que vous entendez par « habiter ». Quand vous dites « habiter le vécu de l'expérience », que voulez-vous dire au juste ?

Aimé Hamann : Les mots que nous utilisons ne sont pas des mots sacrés. Ce sont des mots qu'on utilise pour essayer de rendre compte de quelque chose. « Se recevoir », « recevoir », par exemple, est un mot suffisamment accessible, mais ce n'est pas simple à vivre et ce n'est

pas simple non plus de vraiment le comprendre. Se recevoir, pour moi, se fait dans le temps, avec le temps. C'est-à-dire que je me place là dans la position d'être avec moi-même et je prends le temps de laisser être tout ce qui il y a en moi comme étant moi-même ; j'appellerais cela « se recevoir ». Mais il arrive très souvent que ce que ça me fait, l'impact même des choses en moi, (ça peut être des rêves, des impressions de malaises, ou d'autres choses qui ne se révèlent pas forcément tout de suite) je ne vais pas les recevoir d'emblée. Je vais tenter de *les habiter*. Je veux dire par là de rester assez longtemps avec ces sensations, ces émotions-là, de sorte qu'elles aient le temps d'être, de sorte que je puisse les recevoir, mais en les habitant. Et donc, il y a un chemin. Dans le mot habiter, je mets la dimension temps : prendre le temps de rester avec elles, de sorte qu'elles en viennent à être moi. Mais il y a aussi un autre aspect : quand je suis avec d'autres, que l'on travaille avec quelqu'un, ce n'est pas toujours facile d'être là en tant que thérapeute ; les personnes qui viennent nous voir peuvent nous atteindre beaucoup. Si on ne prend pas le temps d'habiter, celui de ne pas agir, alors on va agir et on va empêcher quelque chose. Si on ne prend pas le temps de faire l'espace pour nos réactions positives comme négatives, en se laissant habiter par elles, en habitant ce qu'il y a là, on va réagir dans un jugement, on va empêcher quelque chose. C'est ce que l'on fait fréquemment dans la vie de tous les jours : généralement dans la vie, on agit. Mais si on veut vraiment aller plus loin, ça va nous donner notre être à nous-même et donner son être à l'autre. Je ne sais pas si cela a répondu à ta question, mais c'est de ça dont on essaie de parler.

Simone A. : J'aurais le sentiment qu'il y a un passage du passif à l'actif...On se « laisse habiter » assez longtemps, jusqu'à « habiter »...comme un retournement du vécu.

Madeleine T-R. : Je suis interrogée par ce que tu as souvent dit sur tout recevoir de soi, le positif, le négatif, le supportable, l'insupportable, non pas pour l'agir mais pour l'être. Et, je me dis, pourtant nos vies sont construites sur des agirs ; alors qu'est ce qui se passe si on n'agit plus ? je me dis que ça ne peut conduire qu'à la mort. J'ai l'impression que dans nos vies il y a des agirs qui ne sont pas forcément justes et qui vont créer la vie ailleurs, autrement, et elle sera de nouveau à recevoir comme elle est, comme elle nous fait vivre. Mais je m'interroge : est ce qu'on peut « recevoir pour l'être » sans être du tout dans l'agir ?

Aimé Hamann : Il y a plusieurs choses à dire il me semble. D'abord, c'est évident que la majeure partie de nos vies se passe sans qu'on prenne le temps d'habiter ce qui nous arrive. C'est évident que ce n'est pas comme cela que se fait la vie ordinaire, la vie de tous les jours. Si tu travailles, si quelqu'un te fait du mal, quelqu'un te blesse...c'est sûr que si on pouvait faire ça, ce serait bien... .Je dirais que c'est clair que la vie en général se fait au niveau de l'agir. Et puis tu dis aussi que cela donne aussi aux gens quelque chose, ça fait de la vie. Je ne dis pas que la seule chose à faire c'est de faire cela. Effectivement cela se fait dans des conditions spéciales, comme en psychothérapie. Ça pourrait se faire en recherche, ça peut aussi envahir de plus en plus nos vies avec le temps. Ça peut envahir nos vies et tout à coup on se met à sentir des choses dans la vie courante par rapport à bien des choses ; on se sent mal ou des choses comme ça. Mais d'une certaine façon, je dirais aussi que quand c'est possible de se mettre dans cette position dans des situations où ça peut être important, c'est loin d'être une inaction. C'est une action d'une très grande intensité, que de prendre ce temps de recevoir et d'habiter, de coïncider, de mettre en place tout de soi-même, c'est une activité sans fin. Et alors, c'est vraiment nous placer à l'intérieur de nous-même dans un processus très agissant. Mais en psychothérapie, et dans d'autres situations aussi et un peu dans la vie parfois, c'est surtout important *pour apprendre la vie*. Pour apprendre la profondeur de la vie, pour la découvrir.

Gilles D :* Il m'est venu : « apprendre la vie dans la mort »

Aimé Hamann : oui, tu voulais dire autre chose ?

Madeleine T-R. : Ce que dit Gilles rejoint un peu ce que je disais d'une certaine façon. Je ne parle pas d'agir, réagir. J'entends bien cette place qui est à faire pour se laisser sentir, mais peut-on rester là autrement que dans la mort ? Autrement que jusqu'à la mort ? Il me semble que l'on peut faire un espace, et puis il y a quelque chose en nous qui va se mettre en mouvement, un mouvement de survie, qui va nous faire agir.

Aimé Hamann : Je ne sais si je comprends bien, tu reviendras éventuellement, mais il me viendrait de dire que si ça ne faisait que donner la mort et bien il faudrait l'arrêter. Si cette centration, cette habitation de soi ne peut que donner la mort, c'est qu'elle ne donne pas la vie et qu'elle a à être éliminée, enlevée, *et cela a à se passer dans le thérapeute.* Ce n'est pas une norme, tu comprends, ce n'est pas une morale. La réalité de la vie comme elle est, elle a à être respecté comme elle est ; et si ça devait détruire quelqu'un, mais qu'est ce qu'on ferait là ? cela n'aurait aucun sens ! Il me semble que tu dis qu'il y a des lieux où, si je m'arrêtais, j'entendrais quelque chose, il me semble que ça me tuerait ... j'entendrais des choses comme ça.

Madeleine T-R. : Si on est perpétuellement entre le oui et le non, la vie se bloque. Je dirais qu'en tout cas, il vaut mieux vivre que de se tuer, même pour une bonne cause, sous prétexte que c'est une bonne affaire, parce que ce n'est plus une bonne affaire.

Aimé Hamann : Tu restes inquiète là ?

Madeleine T-R. : Pas inquiète ! J'ai l'impression que si on reste entre le oui et le non, des choses se bloquent, et qu'il y a des moments où il faut trancher pour permettre à la vie de se faire ailleurs.

Aimé Hamann : Tu me dis ça, et moi je n'ai rien à dire, parce que je ne sais pas ce que tu veux dire au juste. Pour que je le sache, il faudrait qu'on fasse ensemble un chemin où tu me l'apprendrais. Je ne pourrais pas bien te dire parce que *je ne sais pas.* J'aurais à l'apprendre de toi, faisant en moi une place pour que tu puisses être comme tu es, et qu'ensemble, quelque chose se passe qui ferait qu'on saurait, on comprendrait ce que tu dis. Ce n'est pas que je ne comprends pas ce que tu dis là, mais je veux dire que « je n'ai pas » l'intensité de ce que tu dis, le dangereux de ce que tu dis ! J'aurais à l'apprendre ! Il est impératif que cela se passe *en moi* !
Comment te sens-tu ? ?

Madeleine T-R. : C'est un chemin ! pour moi je n'ai pas l'impression de dire quelque chose de très différent que d'habiter la subjectivité. J'ai l'impression que je peux me trouver souvent entre une envie de me rapprocher et le refus, et des mouvements toujours contradictoires Entre le supportable et l'insupportable. J'ai aussi l'impression qu'il y a des moments où la vie me force à aller d'un côté ou de l'autre.

Aimé Hamann : J'entends ça aussi. Et c'est précisément cela que j'aurais le goût d'apprendre. Je pense que toi et moi nous nous connaissons assez pour que tu puisses comprendre ce que j'essaie de dire.

Madeleine T-R. : C'est vrai que j'ai tendance à me saisir des choses comme de préceptes... c'est vrai. Mais souvent, dans ma vie aujourd'hui, je crois que je fais de la place pour écouter

ce qui se passe, et au moment où je décide d'aller à droite ou à gauche, je ressens un peu la culpabilité d'un passage à l'acte. Et je me dis en même temps, heureusement que je le fais, car ça permet à ma vie de continuer aussi. Mais je me dis que, peut-être, j'aurais dû rester plus longtemps... ça me met dans un espace....

Aimé Hamann : Mais tu vois, il faudrait qu'on l'apprenne ensemble. Il me semble que tu dis des choses très générales, et pourtant j'entendrais que ça correspond à des expériences de toi. Mais en moi, je n'aurais aucun lieu pour te dire quelque chose. La seule chose que je pourrais te dire, c'est « dis nous en plus », des choses comme ça.

Madeleine T-R. : Je voudrais dire que je n'ai pas l'impression que j'ai une grosse problématique à poser, j'ai l'impression que c'est tout le temps comme ça. J'ai l'impression que toute situation est toujours comme ça. Voilà. Ma vie, elle est faite de ça, de ce temps que je laisse à ce balancement, et à un moment donné quelque chose fait que j'avance, mais je n'aurais pas une grosse situation à amener. Merci.

Aimé Hamann : Mais tu nous dis quand même quelque chose d'important, tu nous dis « c'est tout le temps comme ça ».

Béatrice L. : Moi j'ai été un peu ébranlée par une de vos réflexions qui était : « dans toute adhésion à quelque chose il y a une protection de soi », réflexion à laquelle, au demeurant, je crois que j'adhère bien ! Et je suis ébranlée dans le sens où je serais donc encore dans la protection en adhérant à l'abandon corporel. C'est-à-dire que pour moi qui suis novice en abandon corporel, l'un des grands avantages était de faire tomber les protections... mais si j'adhère à quelque chose, je suis dans la protection, alors c'est un paradoxe pour moi. Enfin vous allez me dire que cela fait partie des quatre concepts...

Aimé Hamann : Je ne sais pas si je comprends !

Béatrice L. : Moi non plus je ne sais pas si je comprends, c'est pour ça que je suis ébranlée.

Dominique : Moi aussi ça m'a fait un peu sursauter quand tu disais qu'effectivement à partir du moment où on croyait à quelque chose, on adhérait, on se protégeait. Et puis après, quand tu nous décrivais l'abandon corporel et je me disais qu'effectivement là encore, on est dans l'adhésion. Donc on est aussi dans la protection ! Ça me chagrine.

Aimé Hamann : Mais bien sûr. Il y a toutes sortes de choses à dire là-dedans. Quand je dis que dès qu'on adhère, on se protège de quelque chose, je crois cela. Mais si on n'avait pas adhéré, on ne serait pas là ! Si l'humanité n'avait pas adhéré à une infinité de croyances, de manières de faire ou de dire, on ne serait pas là ; c'est comme ça qu'on est devenu. Mais cela n'exclut pas que ce soit en même temps quelque chose qui nous prive de nous-même, quelque chose que l'on ne porte pas ! et cela ne veut pas dire non plus qu'on doive le porter, ce n'est pas ça que je dis ! Pas du tout ! Cela ne veut pas dire du tout que les institutions ne sont pas essentielles, je ne dis pas ça ! Je n'ai jamais eu un aussi grand respect des institutions qu'aujourd'hui. Les institutions nous donnent le temps, parce que c'est très difficile... c'est un long chemin pour chacun de nous qui est très difficile et jamais acquis de pouvoir porter un tout petit peu de notre existence. Et cela ne se fait souvent pas seul. Alors je ne sais pas si cela a du sens ce que je dis pour toi. On ne peut pas ne pas adhérer. On ne peut pas parce que l'on est des êtres d'institutions. Je dis une chose, et tu risques d'y adhérer. Et chacun de nous, moi le premier, je vais formuler quelque chose et puis je vais y adhérer. Et je vais peut-être le remettre en question le moment d'après ! Nous sommes des faiseurs d'institutions ; alors dès

qu'on parle, on fait des institutions, on en fabrique, et on adhère. Ce que je dirais, moi, dans l'abandon corporel, dans ce que l'on essaie de faire, c'est qu'il s'agit de prendre la position d'être tout ce qui passe en moi comme moi-même, mais de ne pas en faire la vérité. C'est une position qui donc consent à ne pas rester coller à ses propres adhésions incontournables, qui consent à adhérer à des institutions, qui consent à être institution, mais qui consent aussi à « l'apprendre », qui consent à ne plus se confondre avec l'institution qu'il est. Donc, n'adhérer à aucune institution, en sachant bien qu'il y a un danger à sortir des institutions. En faisant ça, je sors des institutions... mais je vais en faire une autre et j'aurai encore à en sortir !
C'est l'entrée dans un processus, où autant que possible, toutes les institutions que l'on crée, on les défait.
La position de l'abandon corporel, c'est exactement ça, c'est-à-dire que ce n'est pas quelque chose qui parle d'une vérité, c'est quelque chose qui parle d'une position. C'est de faire de la place en moi-même à tout ce qui est en moi comme moi-même, et non pas de l'agir.
Cette position-là, je la prends, et puis il y a quelque chose qui va se passer, et puis il y a une autre chose qui va se passer. Si j'ai trouvé un équilibre ici, je vais risquer, *toujours risquer* de m'y attacher.
La position elle-même nous place dans un univers de relativité, de relatif. Par exemple, quelque chose se passe, tu me fais quelque chose et je réagis ; ma réaction c'est vraiment ma réaction. Mais le sens de ma réaction, ça je ne le sais pas, c'est subjectif. Donc je ne peux pas dire qu'elle est la vérité de toi ; la position que je prends me fait sans cesse défaire ce que je pourrais prendre comme une vérité. L'abandon corporel est un lieu pour expérimenter, pour comprendre. Mais la capacité de faire des institutions est universelle, autant en nous que dans n'importe qui d'autre. Sauf que la position que l'on prend nous relativise à chaque moment, ça relativise toute la tendance qu'on pourrait avoir à en faire une norme, à objectiver, comprenez-vous ? C'est comme ça que je pourrais dire les choses.

Béatrice L. : J'ai un autre souci ! Si on ne peut pas ne pas adhérer, alors on ne peut pas ne pas se protéger ! J'ai du mal à saisir et à sentir le fait que l'on ne peut ne pas se protéger et à le mettre en lien avec la philosophie de l'abandon corporel...je suis perdue.

Aimé Hamann : Il faudrait que tu en dises plus. C'est important ce que tu dis là pour moi. Tu dis, on ne peut pas ne pas se protéger, et il me semble que tu pourrais parler d'une expérience qui est tienne et qui est importante.

Béatrice L. : Bien sûr, parce que moi quand je suis arrivée en abandon corporel, j'avais envie que certaines protections tombent. J'avais envie d'aller ailleurs, et donc là, ça me perturbe complètement, puisque ce serait encore une protection d'avoir fait cette démarche d'aller en abandon corporel ...

Aimé Hamann : Je ne saurais pas comment te parler en ce moment, j'aurais presque envie qu'on arrête. Mais si demain tu voulais, je te verrais plus, et on pourrait peut-être aller plus loin. Tu parles de quelque chose qui est important pour toi et j'ai le goût de t'entendre. Mais pour l'entendre beaucoup et autant que possible et pour pouvoir avoir une réaction qui serait mienne, il faudrait qu'on aille plus loin.

Monique S-J. : Je voudrais juste dire qu'il me semble que si on est ici, c'est que l'on a une certaine expérience, ou une résonance, et que cela a du sens pour nous, que ce soit au niveau d'une adhésion ou d'une protection ou d'une autre forme de contact...Cela n'exclut pas que s'il y avait plein de gens dans l'humanité capables d'agir dans la perspective ontologique, il y aurait peut-être moins d'éclatement. Comme on n'a pas cette capacité-là, il me semble que

l'éclatement ou l'agir, tout de même est une recherche d'un chemin de passage pour quelque chose. Dans ce sens-là, ce que tu disais, Béatrice, n'est pas contradictoire avec l'abandon corporel. Cela a peut-être à être pris comme étant toi, là, ici et maintenant, dans cette impossibilité de percevoir la vie autrement que dans ce mouvement-là.

PASSAGE A L'ETRE

Modérateurs :

André Stark

Gilles Desmarais

DE L'ECOUTE A LA RENCONTRE

Brigitte ORTIZ

C'était presque douloureux cette rencontre, d'être deux tout à coup, comme un dévoilement, un déchirement qui passait par la conscience de l'autre et me faisait exister brutalement dans mon corps. Je la vivais comme une déconstruction sans fin, une perte irrémédiable d'avec mes illusions, mes croyances, mes espoirs, mes évitements, mes rêves, mes désirs. J'étais touchée profondément dans mon système de valeur et mon mode relationnel.
En face, il ne m'était rien proposé, aucune théorie, rien pour me raccrocher, juste l'expérience de la relation, ce qu'elle me faisait vivre, ce que je pouvais en comprendre.
Une façon d'être, une façon de faire qui n'avait plus rien à voir avec le système de formation traditionnel, comme si finalement l'objectif était de tout désapprendre, de brouiller les pistes, de ne plus savoir.

Jusqu'alors je n'existais dans la relation que si je me ressentais comme admirable pour les uns et en admiration devant les autres, il n'y avait pas de rencontre possible sur un mode égalitaire. La sensation exaltante à me sentir dans le dévouement, l'abnégation me nourrissait, me donnait la vie, il me fallait à tout prix me sentir désirée, désirable, sinon je me sentais en danger.
Il m'avait toujours fallu établir à tout prix un rapport de dépendance pour ne pas vivre le rejet et la désintégration, jusqu'à être un bon client pour son thérapeute.
Dans cette rencontre, je faisais face brutalement à l'inefficacité de cette prétendue capacité à pouvoir deviner l'autre et à essayer de correspondre le mieux possible à son désir .
Tout à coup, l'autre ne m'appartenait plus, je ne pouvais plus m'emparer de sa façon de penser, d'être, il n'était plus à ma disposition, il n'avait plus un regard inconditionnel sur mes souffrances, il vivait des choses différentes de moi à l'occasion de moi et il me signifiait une existence propre, il m'accueillait et je ressentais même de l'affection, mais il ne me prenait pas en charge, il me laissait errer dans ce que je ressentais sans me rassurer tout en étant très présent.
J'étais touchée au centre dans un lieu de certitudes où il n'y avait pas de place pour l'ambivalence parce que le doute pouvait provoquer le risque de morcellement, de disparition.

Je n'avais plus affaire à une attitude professionnelle « neutre», empathique ou froide et distante, il m'était proposé un lieu **où je n'étais plus protégée de moi** mais reçue comme j'étais et où je pouvais me recevoir à mon tour comme j'étais. Bien que je me sente accompagnée parfois même encouragée, je ressentais une profonde solitude, je me sentais souvent blessée, abandonnée, plus personne pour me protéger de ma violence, pour prendre en charge mes peurs et mes angoisses, pour me nourrir d'espoir et de désir. Pourtant je n'étais pas seule sur le chemin puisque j'allais à ma rencontre en rencontrant les autres, et que je ressentais la justesse et la richesse de l'expérience malgré la dureté, l'âpreté du chemin.

Tout cela ne coïncidait plus avec l'image que je me faisais du thérapeute, celui en face de moi et celui que je voulais être. Plus moyen de me glisser dans les fragilités d'un autre préoccupé lui aussi à correspondre à un schéma thérapeutique théorique dont j'aurais pu très vite déchiffrer le mode d'emploi, m'en emparer pour détourner, éviter la rencontre.

Peut-on vivre sans croyance ?
Ici plus moyen de croire, de s'en remettre à un autre, juste la réalité et pour moi l'épreuve de la désespérance, la peur corporelle de devenir folle, la rencontre avec les phobies.
Je comprenais ceux qui avaient quitté la formation et je me demandais vraiment si j'étais capable psychiquement de continuer. Je vivais dans la violence toutes mes contradictions; je savais pourtant que ma démarche était profondément juste, que personne ne décidait enfin à ma place et je ressentais cette liberté, mais à la fois je savais aussi que je ne pouvais plus quitter cette recherche sans que cela eut été comme me trahir, me nier, me saborder, me détourner de l'essentiel. Je vivais dans un affrontement vie-mort la conscience d'un mouvement possible et presque en même temps le refus du mouvement.

Jusqu'où étais-je capable de m'interdire d'être et donc de continuer à souffrir en devant convenir à tout prix, correspondre parfaitement, être la bonne élève y compris en abandon corporel ? Et puis de quoi me protégeait-il ce mode de fonctionnement ?
J'avais peur, peur de ma violence, peur de celle des autres, une peur du meurtre, meurtre que je pouvais commettre sur les autres et qu'ils pouvaient commettre sur moi ; toutes ces parties de moi qui hurlaient dès que l'autre s'approchait et que je ne voulais pas entendre hurler, tellement j'avais peur, tellement j'avais mal.
J'avais toujours réussi à me faire porter, pourtant, à être la victime.
J'étais assaillie par les doutes, vouloir être thérapeute n'était-il pas une façon de soigner ma honte en prenant une nouvelle identité, une revanche sociale qui aurait le pouvoir de cacher les humiliations, les secrets, colmater les brèches, me protéger du monde, de la rencontre et me séduire en existant dans le regard de l'autre.

J'assistais, impuissante et désespérée, à l'effondrement de mes croyances dans le savoir et le cadre thérapeutique que je mettais en place avec acharnement depuis tellement d'années pour essayer de combler en vain les manques et les silences sans réponse. C'était ma façon de communiquer, d'essayer de me rejoindre, d'être dans ce monde. Je me confrontais à la violence de l'attachement et à l'intolérable de la perte.

Complètement démunie, je découvrais alors que cette démarche dans laquelle je m'étais engagée était bien plus importante pour moi que de devenir thérapeute, comme si cette dépression que je vivais sans fin était le chemin à parcourir, la seule voie d'accès, le lieu même de la rencontre.

Brigitte Ortiz
Mai 2003

Débat autour de la présentation de Brigitte Ortiz

Aimé Hamann : C'est à faire pleurer, et pour moi c'est la manière la plus personnelle et la plus intime de dire tout ce qu'on essaie de faire dans notre travail.

LE DEVENU HUMAIN ET L'INTERDÉPENDANCE

Jacqueline COMEAULT

Introduction

Après réflexion et à la suite d'échanges avec des collègues, il m'est apparu plus clairement que le sujet de mon exposé reflète des sentiments que j'éprouve depuis toujours et des préoccupations que j'ai depuis longtemps. Présents dès l'enfance, même si formulées différemment avec une symbolique propre à cette époque de ma vie, ils exprimaient le même vécu, le même questionnement.
Cette préoccupation prend aujourd'hui la forme d'une réflexion sur le devenir humain, sur l'humanité devenue. Je comprends mieux maintenant en quoi la formulation « le devenu humain » employée par Aimé Hamann au colloque de 2001 m'avait autant rejointe. Elle venait révéler une préoccupation se logeant au cœur de ma subjectivité.
Cet exposé témoigne de ce questionnement dans ma démarche en abandon corporel et de mon intérêt pour d'autres approches du même questionnement.

La réflexion humaine

Deux constantes retiennent mon attention dans les démarches de recherche aussi bien scientifique que philosophique
D'abord l'élan continu à vouloir comprendre son univers, autant extérieur qu'intérieur. Un élan qui semble émerger de la propension humaine qui tiendrait d'une capacité à l'étonnement, au doute et à l'introspection. Élan qui, en chacun, prend la forme de la subjectivité. Dans ma démarche, elle s'est présentée sous la forme d'un mélange de désir et d'angoisse de vivre qui cherche un sens, un accomplissement, un corps.
Le deuxième commun dénominateur qui m'interpelle est ce besoin d'un tout cohérent. Ce besoin de définir une réflexion qui englobe les compréhensions accessibles, qui puisse faire face à l'ébranlement lorsque que se présente une donnée qui résiste à la logique ; un cadre de pensée qui permet de tout remettre en question, et de poursuivre la recherche jusqu'à ce qu'émerge une nouvelle compréhension qui rende compte de tous les éléments accessibles à la conscience.
On peut observer cette recherche de sens et de cohérence dans toutes les démarches, qu'elles soient d'ordre philosophique ou physique. Elle a conduit à de grandes percées de la connaissance des phénomènes physiques et humains mais toujours en s'institutionnalisant.
L'histoire témoigne de cet acharnement de l'homme à comprendre ce qui le dépasse. Les chercheurs de sens ont poursuivi leur recherche, forcément à la lumière de leur époque et des institutions dans lesquelles ils s'inscrivaient mais aussi, en prenant le risque de remettre en question les idées, les dogmes, les théories reçues, institutionnalisées ; sauvegardant de ce fait, l'intégrité de leur réflexion.
On pense à tous ces philosophes, à tous ces chercheurs, qui, au cours de l'histoire, ont élaboré des théories sur la nature de la nature, de l'humanité. Par exemple, les chercheurs de sens

orientaux qui, des siècles avant Jésus-Christ, tentaient de donner une explication logique à l'existence, au temps et à l'espace.
Selon Mathieu Ricard, un scientifique converti au bouddhisme, l'exploration de la nature de la réalité est l'une des tâches principales du chercheur bouddhiste. Il témoigne de cette préoccupation, en exposant la réflexion bouddhiste sur la matière et le temps et en précisant que l'objectif de cette réflexion est d'aboutir à une démarche personnelle. On retrouve aussi ce besoin d'unification dans l'hindouisme. Dans la démarche chrétienne, la convergence de la recherche scientifique physique débouchant sur la spiritualité est évidente dans l'œuvre de Teilhard de Chardin. Albert Jacquard, est aujourd'hui l'un de ceux qui tentent de faire le pont entre la doctrine chrétienne et la science moderne.
Bien que la recherche en sciences physiques débouche parfois sur des préoccupations humanistes, je trouve une différence entre ces deux modes de recherche et d'accès à la connaissance. Le chercheur conceptuel, spirituel, philosophique, fait preuve de la même rigueur objective que le chercheur en sciences exactes, à la différence que la connaissance que sa démarche induit ne survient pas de façon linéaire. Elle exige une démarche personnelle, une implication de l'être du chercheur. C'est pourquoi certaines de ces réflexions, de ces démarches, ont traversé les époques et que leur questionnement demeure actuel. Il me semble que le sens de leur message se révèle uniquement à l'intérieur d'une démarche que l'on fait soi-même.

La réflexion de l'abandon corporel

L'abandon corporel s'inscrit dans ce cheminement de l'humain à la recherche du sens, de la cohérence. La recherche-démarche qu'est l'abandon corporel tend vers une compréhension qui tienne compte à la fois de la globalité de ce qui se présente et qui permette sa remise en question constante pour faire place à toute nouvelle compréhension.
Je voudrais témoigner, le plus clairement possible, de ma compréhension de ce qui émerge du souci de rigueur, de cohérence et aussi de quête de sens que je retrouve dans la démarche de l'abandon corporel. Cette connaissance étant intimement liée à l'être que je suis, la compréhension que je vous livre ne peut évidemment échapper à ma subjectivité.
Les notions d'interdépendance et de paradoxalité, découlant de la position ontologique de recherche en abandon corporel et de la subjectivité, sont celles qui mobilisent ma réflexion à ce moment-ci de mon cheminement. Je ressens le besoin d'y revenir encore et encore jusqu'à ce qu'il y ait assouvissement, même temporaire, de mon besoin de sens, de cohérence. La compréhension de ces notions m'apparaît aussi être la plus unificatrice de ce qui s'est révélé au cours de notre démarche, l'endroit où je retrouve plus explicitement la spécificité de l'abandon corporel.
C'est une recherche qui a conduit à une compréhension particulière des questions posées par ceux qui, au cours de l'histoire, se sont penchés sur le destin humain : l'interdépendance, le corps, la spiritualisation de la matière.
Le point de départ de l'abandon corporel, la position implicite, chez les premiers chercheurs, d'ouverture à l'être dans sa totalité a graduellement permis de révéler, de ressentir, que chaque personne est une organisation particulière du rapport à la vie. Le travail non verbal a été important pour mettre en évidence cette réalité. Progressivement, il est devenu évident qu'autant l'expression corporelle que verbale révélaient l'organisation de chacun, marquant tout son rapport à la vie et aux autres. Chacun fait l'expérience de la vie et des autres de façon subjective et unique.
La position prise d'ouverture à ressentir et à habiter cette subjectivité rend possible la rencontre réelle de soi et de l'autre dans le fait même qu'elle fait toute la place à la subjectivité. Chacun peut donner à l'autre d'être dans un rapport de co-devenir, d'interdépendance. Une seule personne se recevant dans l'ici et maintenant de sa subjectivité,

plonge toute l'humanité et la matière dans l'expérience d'interdépendance. Elle ouvre la possibilité pour chacun de faire cette expérience pour lui-même, d'accomplir le projet d'habiter sa subjectivité.

J'aimerais reprendre ici chacune de ces notions, imbriquées l'une dans l'autre, que sont la position prise en abandon corporel, la subjectivité et l'interdépendance. Elles m'apparaissent souvent sous la forme d'un sablier, une réalité globale, passant par un canal spécifique pour déboucher sur une autre globalité. Il est inévitable que de les reprendre séparément, une à une, donne une impression de dichotomie et de linéarité. Mais gardons à l'esprit que la position d'ouverture à tout l'être, à tout ce qui s'éveille en soi comme étant soi, fait toute sa place à la subjectivité et ouvre sur l'espace d'interdépendance dans un même espace-temps.

La position ontologique

Il m'apparaît important de regarder de plus près la position prise en abandon corporel. Cette position est le fondement, la pierre angulaire de notre recherche. Il s'agit d'une position d'ouverture à la globalité de l'être dans toutes ses dimensions : la matière, la vie englobant le devenu de l'humain apparaissant dans les rapports qui se sont tissés entre eux. La spécificité de l'abandon corporel apparaît dans ce que cette position prise cherche et veut dire par « ouverture à l'être ».
Ce n'est pas une attitude d'acceptation, voire même de résignation à ce que la vie soit comme elle est. C'est une position dynamique, un mouvement intérieur dans le fait qu'elle implique et favorise la reconnaissance de la subjectivité et l'ouverture sur l'interdépendance.
Quand on s'arrête à l'ambivalence radicale de la matière, de la vie et de l'humanité, à la complexité des rapports entre les êtres, cette tentative d'habiter ce devenu est une démarche audacieuse.
Pour reprendre l'expression d'Aimé Hamann, c'est une position qui invite à « larguer les amarres ». Larguer les amarres de ses vérités personnelles, de toutes ses adhésions, ne rien protéger de soi comme étant soi dans l'apprivoisement de sa subjectivité.

Mon expérience m'a fait voir que cette position en se prenant, révèle progressivement des paliers de compréhension dans la mesure même où l'espace intérieur peut s'apprivoiser pour en recevoir le sens. À la suite du colloque, il m'a semblé que larguer les lieux de sécurité que sont les vérités et les adhésions pouvait faire penser à la mort. Cela constitue une expérience de détachement, d'une mort habitée, un lieu où les connivences positives et négatives n'assurent plus l'appartenance.

Le temps est aussi important dans la situation thérapeutique. Le thérapeute doit prendre le temps de sentir et consentir à sa subjectivité. Comme le souligne Aimé Hamann, « l'ontologie ne peut pas faire l'économie du temps continu ». Pourtant, elle nous plonge dans un ici et maintenant englobant tous les espaces et tous les temps.

En ouvrant sur la vie et les rapports, cette position a conduit à faire apparaître toutes les dimensions des rapports humains dans ce qu'ils ont de complexes et de menaçants autant dans les connivences positives que négatives.
Aimé Hamann, qui est à l'origine de cette recherche, a senti l'importance que quelqu'un assume la responsabilité de cette position de faire place à toute la vie telle qu'elle se présente. Ce qui a permis de composer avec la menace qui guette tout groupe et qu'on observe dans la société : les luttes de pouvoir, le racisme, le mépris, le rejet, le morcellement, l'isolement, la dichotomie du bien et du mal. Là où chacun se campe dans une subjectivité sans appel perçue

comme étant la vérité. Aimé Hamann a pressenti que recevoir sa vie implique qu'elle soit aussi reçue par quelqu'un d'autre qui reçoit aussi, sa propre vie.
En abandon corporel, cette position, est expérimentée dans la psychothérapie. Il faut mesurer l'importance de ce cadre de recherche qui situe la connaissance dans la démarche même d'être. C'est un cadre rigoureux et exigeant qui, en donnant la possibilité de faire place à la subjectivité, à organisation unique de chacun, ouvre le chemin et permet un autre niveau de connaissance.

Comme psychothérapeute chercheur, Aimé Hamann a assumé cette position de recevoir globalement la vie, donc la sienne, à l'occasion de tout le vécu qui pouvait se présenter à l'occasion de rencontres individuelles ou en groupe. Il insiste sur l'importance du « thérapeute », celui qui prend la responsabilité de la position. « Dans la situation psychothérapeutique, c'est d'abord dans le psychothérapeute que prend naissance et s'installe le processus de se recevoir ». De là la formulation que la thérapie en abandon corporel est une thérapie orientée sur le chercheur. Le thérapeute se place en situation d'apprenti face à la vie qui se révèle dans les rencontres individuelles ou de groupe, et non comme un maître qui a développé une compétence et qui se donne comme mandat de travailler avec des gens selon un modèle théorique qu'il a approfondi et qu'il adopte dans sa pratique. L'être étant toujours à se révéler, le thérapeute serait en processus constant.

Je me suis interrogée sur l'origine et la nature de ce processus.
D'où peut émerger ce mouvement de se recevoir ? Est-ce la position prise qui crée cette possibilité ? Est-ce la nature même de la matière qui lui permet à une personne de consentir graduellement à cette position de se recevoir dans la totalité de son être?
Il me semble que ce questionnement sur le sens de l'humanité, sur son devenir, est au cœur des préoccupations humaines et de toutes les démarches. Où donc trouver la solution à l'énigme de la condition humaine ? À l'intérieur de moi, à l'extérieur ? Faut-il penser que seules des réincarnations multiples vont me permettre d'atteindre l'objectif de recevoir ma vie dans sa globalité ? Ou encore la perception du Christ comme étant à la fois homme et Dieu, à la fois partie et hors de l'humanité, naît-elle de ce questionnement et y donne-t-elle la réponse ?
On est ici au cœur de la question du salut dans la transcendance ou dans l'immanence, à l'extérieur ou à l'intérieur de soi.
Comme position prise du risque d'ouverture à tout l'être, l'abandon corporel place la solution, ce salut, si l'on peut dire, à l'intérieur de l'humanité, dans la responsabilité de l'individu qui, prenant cette position, s'habitant, arrive graduellement à recevoir sa subjectivité. Cette personne qui se reçoit est là en tant qu'émanant du désir de la matière, assumant la position de lui faire toute sa place et non comme quelque chose ou quelqu'un d'extérieur à soi. L'impossibilité d'arriver à l'ontologie serait-elle reliée à cet espoir placé en dehors de l'humanité, à cette position dichotomique.
L'enjeu de l'interdépendance qui découle de la position ontologique de l'abandon corporel est crucial ; il pose la responsabilité de l'humain face à son propre devenir et à celui de toute l'humanité. La responsabilisation place chacun face à soi-même, face au mystère de la vie et au sens de chacune de nos vies. La terreur que cet enjeu peut faire ressentir m'apparaît reliée à cette question que l'on retrouve de façon constante au cœur de la préoccupation humaine : celle de la rédemption, du salut d'un côté et de l'autre, de la condamnation.
S'agit-il de la terreur de la subjectivité ? De l'impossibilité de l'accès à l'ontologique ? De l'immense solitude de l'être humaine face à son destin ?

La subjectivité

La connaissance vient de l'expérience et l'expérience est toujours subjective.
C'est en maintenant avec constance et rigueur cette position d'ouverture à tout l'être que, graduellement, nous sommes arrivés à la constatation que tout ce qui est éveillé chez une personne ne peut survenir que dans la subjectivité. Il est frappant de constater qu'une position globale par rapport à l'être conduit à ressentir l'unicité de chaque individu ; que toutes les manifestations de l'être : les réactions, les expressions ou les réflexions sont toujours le fait d'une organisation unique. L'expérience de « l'autre » est une expérience subjective, chacun a en lui l'être de l'autre à travers sa propre subjectivité. Chez l'humain, le rapport à la vie et aux autres découle de sa subjectivité de son point d'arrivée personnel de tous les rapports antérieurs dont il est issu.

Habiter la subjectivité de l'institution que je suis, de même que celles des institutions sociales, est un passage qui ne m'apparaît pas simple. L'ambivalence de la vie est puissante et tenace autant dans son mouvement intérieur, celui de s'habiter, que dans son mouvement extérieur, celui de s'institutionnaliser. Autant dans ma vie personnelle que dans mon travail comme psychothérapeute, je sens l'emprise de l'énergie d'abdication, de mort dans la vie côtoyant un désir d'être, aussi ténu soit-il. Il me semble que ce mouvement extérieur a souvent la préséance sur le mouvement intérieur. La spécificité de l'abandon corporel comparativement à d'autres approches est justement de permettre à ce mouvement extérieur de devenir mouvement intérieur dans le fait d'être reçu, onthologisé, spiritualisé.
Personnellement, je trouve menaçante et très atteignante cette tentative d'habiter sa propre subjectivité. C'est une transition entre un vécu qui peut se durcir, à la limite jusqu'à la mort, vers un ressenti inconnu plus vibrant, plus vulnérable, qui va à la rencontre du doute, de la colère, de la honte, du dégoût, mais aussi du sens.
Prendre le risque de cette position ontologique m'enlève la place de confort relatif d'un connu justifié tout en m'en laissant approcher une autre, fragile, vulnérable, ambivalente mais toujours fascinante. Le va et vient entre ces deux pôles me place hors d'équilibre. Cette tentative d'habiter l'ici et maintenant de soi maintient l'ouverture mais au prix de la grande menace de l'inconnu incontrôlable. D'autant plus que, dans un premier temps, mon institution ne peut être reconnue que par d'autres, sans qui je ne peux que me vivre comme étant dans la bonne voie.

Au plan intellectuel, cette position ne permet pas de s'installer dans une théorie confortable et, pour ainsi dire, définitive. Les compréhensions se présentent de façon très intuitive dans un premier temps et l'on doit y revenir souvent pour qu'elles prennent de plus en plus corps, sans toutefois quitter cette position d'ouverture à tout, même à ce qui vient ébranler une compréhension encore nouvelle et fragile.

Dans cette perspective, il me paraît important de préciser notre compréhension de la subjectivité. D'autant plus que la notion de subjectivité apparaît de plus en plus dans les discours scientifique et philosophique. Ainsi, on admet maintenant que l'observation scientifique expérimentale est tributaire de la subjectivité du chercheur. Dans des approches philosophiques ou spirituelles, comme le bouddhisme et l'hindouisme par exemple, on fait aussi une place à la subjectivité comme ayant un impact sur la compréhension de la réalité, sur la connaissance.
La recherche en abandon corporel présente la subjectivité non seulement comme importante mais tout à fait incontournable. L'abandon corporel, comme le bouddhisme et, de plus en plus l'approche scientifique, reconnaît les embûches d'une subjectivité qui se présente comme la vérité. Là où se dirige et se distingue la pensée de l'abandon corporel, c'est qu'elle cherche à

faire toute sa place à la subjectivité, reçue et portée par le chercheur qui, paradoxalement, fait sortir de l'enfermement dichotomique (sujectivité-objectivité.)
La différence essentielle me semble résider dans le fait que d'autres démarches de recherche, en sciences exactes par exemple, admettent l'impact de la subjectivité alors que l'abandon corporel considère fondamental le fait de la recevoir comme étant soi, de l'habiter. D'autres recherches donnent la possibilité de démontrer un ou des phénomènes sans trop exposer les chercheurs à l'ébranlement que provoque l'implication personnelle ; en abandon corporel, au contraire, la subjectivité habitée est essentielle et fondamentale à la connaissance.
On peut se poser la question, en quoi le fait de reconnaître et habiter sa subjectivité peut-il avoir un effet aussi important ; en quoi est-ce un acte différent, une mutation de la connaissance et du rapport humain? Au plan de la connaissance, habiter sa subjectivité abolit les frontières qui maintiennent une façon de voir comme la vérité pour la resituer comme étant un moment de compréhension subjective qui peut toujours évoluer dans l'expérience de l'interdépendance. Nous avons pu vivre cette expérience, notamment dans nos ateliers d'écriture.
Il est très difficile de communiquer cette expérience vécue dans les rapports ; celle de la position prise de ne rien changer à ce qui est et qui, paradoxalement, change tout en la transformant en mouvement intérieur. Tout ce qui est, continue d'être, mais reçu et habité, acquiert cette dimension ontologique. Recevoir les rapports de connivence déplace la relation d'un lieu extérieur, connu, sécurisant mais dépendant vers le lieu intérieur de l'interdépendance.
Dans le long, difficile et si douloureux apprivoisement de la subjectivité, l'abandon corporel cherche sans cesse à faire une place à l'incontournable réalité de l'institutionnalisation de la connaissance, de l'élaboration de théories, de l'installation de techniques. Le besoin d'une vérité cherche toujours à prendre le pas sur la reconnaissance de la subjectivité. C'est un élan et un processus incontournables et essentiels du cheminement humain, mais dont la conséquence est d'arrêter le mouvement, d'exclure, pour un temps, des dimensions importantes de la vie
À plus ou moins long terme, la vie dans sa globalité s'impose de plus en plus. L'humanité évolue dans l'institution qu'elle crée et habite, mais aussi par la résistance à ce qu'elle a de contraignant pour ceux qu'elle accule à l'absence d'eux-mêmes. La forme que prend en chacun la coupure, cette absence de soi, m'apparaît de plus en plus comme un chemin important vers l'autre ; l'appel à être, l'appel à la rencontre de soi et des autres qui n'a parfois pas d'autres lieu que celui de la coupure, de l'absence.

L'expérience d'interdépendance

L'acte de se recevoir comme subjectivité à l'occasion de la vie et des autres est une démarche sans fin, une position d'apprentissage qui donne la possibilité à tout ce qui est, même dans ce qu'il comporte de plus difficile (la violence le dégoût, la mort) d'être occasion de vie. C'est, semble-t-il, la possibilité de faire une place au plus inacceptable de la vie, de lui faire une place qui ne soit pas un compromis mais la transformation réelle d'un devenu mortel à une réalité spirituelle.
C'est le lieu de l'ontologique, un lieu qui a comme origine le fait de se reconnaître sa subjectivité, de faire être les autres comme subjectivité et de leur ouvrir ainsi la possibilité de faire la même démarche.
C'est dans ce goulot étroit de la subjectivité reçue que se révèle l'interdépendance. Faire cette expérience d'interdépendance a un effet très concret sur son rapport aux autres. C'est la constatation profonde de la globalité du rapport humain. C'est en étant que je peux faire être. C'est dans ce lieu vécu comme l'équivalent de la mort que se révèle la vie.

On est ici au cœur d'une position qui intègre le co-devenu et le devenir. L'acte d'habiter sa subjectivité donne un espace à toutes les subjectivités, du passé et du futur. C'est une position qui fait passer le temps de la linéarité à l'éternité.
En abandon corporel, l'accent est mis sur la co-devenance dans les rapports. C'est par l'expérience d'interdépendance humaine que tout de la vie et de la matière peut être reçu et ainsi accéder au niveau spirituel. Cette spiritualisation ne découlerait pas du fait que la matière soit épurée ou qu'on s'en détache, mais plutôt du fait qu'elle soit portée par un humain qui consent à être et habite sa subjectivité comme point d'arrivé de la matière dans une organisation humaine.
En résumé, la réflexion en abandon corporel, porte sur la connaissance découlant du risque pris de soi, d'habiter sa subjectivité, réhabilitant ainsi l'ambivalence de la vie.
Elle permet de sentir que dans l'expérience d'interdépendance, tout et tous sont reçus et « bons » (donnant la vie) dans l'acte d'une personne qui se reçoit.
Elle soulève la question cruciale du devenir de l'humanité en le plaçant dans le mouvement intérieur, là où possiblement se révèle le sens de l'humanité.

Jacqueline Comeault

Débat autour de l'intervention de Jacqueline Comeault

Aimé Hamann : Tu pourrais peut-être dire quelque chose, il me semble que c'est important, sur le lien que tu fais entre la subjectivité, le mouvement intérieur et la rencontre. Il me semble que tu fais ressortir que la subjectivité est le lieu de la rencontre et qu'il est identiquement la possibilité du mouvement intérieur.

Jacqueline C : Je dirais qu'en allant voir comment on parlait de la subjectivité ailleurs, c'est vrai que la grande différence, me semble-t-il, réside dans le fait qu'en abandon corporel, la subjectivité est le lieu de la rencontre et de la connaissance, plutôt que quelque chose qui l'entrave, ou une distraction de la connaissance. Mais comment ce lieu de la subjectivité est-il le lieu de la rencontre, comment dire ça mieux ? Peut-être puis-je me référer à une situation particulière avec un patient, à un moment bien précis, où je trouvais difficile de laisser être ce qui s'éveillait en moi à l'occasion d'une personne ; j'ai vraiment senti alors que cette difficulté me donnait un lieu de moi qui est là et que je mets facilement de côté. Cela m'a permis à la fois de me rencontrer et de rencontrer la personne, personne différente de moi. J'ai l'impression qu'en ne la rencontrant pas, je ne me rencontrais pas réellement. Et je n'arrivais pas à lui donner une place importante. Même si je n'ai presque rien dit à ce moment-là de ce qui se passait, je suis sûre qu'il y a quelque chose qui s'est passé, et que la personne s'en est rendu compte. Il me semble que ça faisait apparaître une sorte de désespoir par rapport à la vie, et que cette vie pourrait avoir un sens dans ce qu'elle est, et non dans autre chose. C'est peut-être ce que je peux dire le plus clairement possible, maintenant.

Aimé Hamann : Il me semble que tu touches des choses fondamentales dans ce que tu dis de la subjectivité. Pour moi, c'est une découverte profonde de voir comment, pour vivre, on essaie d'éviter la subjectivité. On construit la vérité à partir d'une subjectivité qu'on essaie de nier de toutes sortes de façon. Par exemple, on vit quelque chose par rapport à quelqu'un, et

on considère que c'est la vérité. C'est là une vérité qui part d'une subjectivité niée, et cette négation arrête le mouvement intérieur. Le mouvement intérieur n'est pas n'importe quel mouvement, c'est la rencontre. C'est la rencontre même qui est pour moi le mouvement intérieur. J'ai été très frappé par ta façon de placer tout cela ensemble, et on sent bien que c'est tout là. C'est là un aspect spécifique de ce qu'on essaie de faire, à savoir : on pourrait dire, passer à la subjectivité comme lieu de rencontre et de mouvement intérieur. On pourrait penser que cela n'a pas de bon sens de laisser la place à toute la subjectivité et donc faire que je consente à entendre que je « crée » l'autre tout le temps. Cela pourrait sembler insensé que ce soit cela qui soit la rencontre, le fait même que j'invente l'autre, et que l'autre n'aie pas d'existence en moi autre que celle que je me construis. Comment consentir à ce que ce soit cela même qui, habité, donne à l'autre d'être comme il est. Que ce soit donc la subjectivité reçue et habitée qui soit le lieu de la rencontre. Le lieu où l'autre me donne d'être ce que j'en fais, et donc me donne mon être ; et du fait que c'est mon être, cela fait en sorte que ce qu'il est lui-même n'est pas déformé ; puisque ce qu'il éveille en moi, c'est mon être, cela donne un espace pour qu'il puisse être comme il est, sans que ce qu'il éveille en moi soit la vérité sur lui, vous comprenez ?

Jacqueline C : C'est vrai que des fois, ça me vient plus sous forme d'images que de mots. Mais ç'est curieux de se rendre compte que se différencier donne parfois l'impression de se détacher de l'autre, et que ce soit cela-même qui puisse faire la rencontre.

Clémence D : Tu as utilisé à l'intérieur de ton texte le terme « salut », salut de l'humanité. Moi j'ai vécu dans un monde où le salut avait un sens particulier ; je pense que tu l'utilises dans un autre sens, et j'aimerais que tu puisses développer un peu plus.

Jacqueline C: Peut être que ça véhicule un peu l'ancien sens, parce qu'on ne se détache pas de nos racines. Mais, quand je parle de l'enjeu de l'humanité, il me semble que si on n'avait pas un questionnement sur l'enjeu de l'humanité, ou sur le sens d'être humain, on ne serait pas ici. Il y a beaucoup de questionnements dans le bouddhisme et ailleurs, même en sciences pures dernièrement, sur le sens d'être humain. Ce serait peut-être cela plutôt que le salut. Je dis le salut parce que dans les solutions proposées, il y a souvent un salut qui pourrait venir d'une voie, d'un ailleurs. Quand c'est passé de l'intellectuel extérieur à l'intérieur, pour moi, c'est ce que j'appelle le salut, cet enjeu-là, où on est chacun à l'intérieur de ça. Cela m'a fait un gros effet de m'arrêter à ça. J'ai contacté une grande solitude de l'humain. Et je ne savais pas quel mot utiliser. Il m'arrive souvent de me dire qu'en Abandon Corporel on devrait inventer des mots, parce que ceux que l'on a sont chargés.

A PROPOS DE L'ONTOLOGIE

Gilles DESHAIES

J'ai fait du plus loin que moi un voyage abracadabrant
il y a longtemps que je ne m'étais pas revu
me voici en moi comme un homme dans une maison
qui s'est faite en son absence
je te salue, silence

je ne suis pas revenu pour revenir
je suis arrivé à ce qui commence
Gaston Miron, *L'homme rapaillé*

Déjà dix années se sont écoulées depuis la parution du premier volume sur l'abandon corporel en 1993. A la page 123, j'y affirmais timidement, après de nombreuses discussions avec les membres du groupe d'écriture, qu'au sens strict du terme, l'abandon corporel était une position avant tout ontologique. Cette affirmation m'avait laissé avec un double malaise : une sensation forte que nous avions identifié un élément fondamental et essentiel de l'abandon corporel, sensation associée à une autre très intense que je ne comprenais pas tout le sens de la dite affirmation.

Au cours des dernières années, à travers les colloques, les séminaires de recherche et les écrits, nous avons collectivement précisé avec beaucoup de rigueur que l'abandon corporel était vraiment et entièrement une position de recherche ontologique. L'exercice de la psychothérapie à la lumière de l'abandon corporel nous a inexorablement conduits à cette compréhension très spécifique que nous affirmons maintenant avec beaucoup plus de sécurité. Il nous est maintenant nécessaire et possible d'élucider et d'approfondir cette affirmation sous différents angles.

Au gré de nos pratiques respectives de la psychothérapie à la lumière de l'abandon corporel, nous avons, chacun et chacune d'entre nous, cumulé des expériences qui se manifestent d'une façon particulière lorsqu'elles sont appréhendées à travers le prisme de l'ontologie. Au niveau «expérientiel », nous arrivons à pressentir d'une façon relativement claire ce dont nous parlons lorsque nous parlons d'ontologie. Au cours des dernières années, j'ai personnellement fait plusieurs fois l'expérience de la consistance et de la puissance de la position de recherche ontologique, de son impact dans l'expérience de la rencontre de soi et de l'autre. En recevant comme étant constitutif de mon être tout ce qui était éveillé en moi dans le rapport à l'autre ou aux autres, la rencontre émergeait tout-à-coup, la plupart du temps sinon toujours, d'une façon inattendue que je n'aurais absolument pas pu prévoir. A chaque occasion, je ne pouvais pas dire que je comprenais ou que je pouvais expliquer ce qui venait de se passer. Je ressentais pourtant avec certitude la consistance et l'importance de ce qui venait d'avoir lieu, une expérience ontologique.

Intellectuellement et conceptuellement, il demeure toutefois difficile de discourir et d'écrire au sujet de l'ontologie. Cette difficulté a déjà été pressentie et reconnue par les philosophes et

les grands courants intellectuels depuis les origines de l'histoire de la pensée. Depuis toujours, les philosophes ont eu à débattre de l'ontologie, et ce sans jamais atteindre la clarté recherchée. Malgré cette vieille difficulté, les philosophes modernes s'y intéressent avec une insistance renouvelée. Sans faire une lecture exhaustive de leurs écrits, j'ai plusieurs fois exploré les œuvres de Martin Heidegger, Maurice Merleau-Ponty, Gilles Deleuze et Cornelius Castoriadis en espérant y trouver un éclairage sur l'ontologie. A chaque occasion, je suis revenu plutôt bredouille de ces explorations et davantage conscient des difficultés rencontrées par les philosophes dans leurs études de l'ontologie. Plus récemment, il m'est soudainement venu l'hypothèse qu'ils étaient peut-être en quête de la position de recherche ontologique. Il semble en effet que notre adoption fréquente et répétée de cette position dans le contexte de la relation psychothérapeutique nous offre un regard très particulier sur l'ontologie, un regard à reconnaître et à faire connaître, même aux philosophes.

C'est à cette tâche que le présent texte s'adresse. Il tentera d'élucider comment la position de recherche ontologique engage le psychothérapeute à faire l'expérience de sa propre présence à lui-même. Un tel processus de reconnaissance de soi par soi crée un espace intérieur, un lieu d'intériorité dans lequel le chercheur devient un « étant » pour lui-même. Et c'est à partir de cette expérience intérieure que le chercheur ontologique appréhende la vie en général, et la vie humaine en particulier, dans une perspective différente et inusitée. C'est ainsi qu'il entrevoit la psychothérapie et sa position de psychothérapeute tout autrement. Le présent texte s'arrêtera plus particulièrement aux aspects suivants de la vie du chercheur ontologique : son rapport à lui-même ; à son corps ; à ses clients ; à la science et à la connaissance ; aux champs des psychothérapies ; à l'humanité ; à l'écriture.
Ce recadrage ontologique de la psychothérapie se terminera sur une vision élargie du rôle du psychothérapeute dans l'histoire de l'humanité.

Le rapport à soi-même

Le chercheur ontologique se place délibérément dans une disposition, une ouverture à se recevoir dans son rapport à l'autre, aux autres et à tout élément de l'environnement. Cette décision ou ce choix délibéré du psychothérapeute à se maintenir volontairement, autant que faire se peut, dans une ouverture à recevoir comme étant « de soi », constitutif de soi, tout ce qui pourrait s'éveiller en lui à l'occasion de son rapport à l'autre ne peut que s'accomplir et se fonder dans une reconnaissance de soi par soi. Il est absolument nécessaire que le psychothérapeute ait une existence pour lui-même, face à lui-même, dans le rapport à lui-même. L'ouverture à se recevoir est nécessairement une ouverture du psychothérapeute à avoir une « expérience de soi », à avoir une vie intérieure, à naître à soi, à être présent à soi. Il s'agit d'une ouverture à l'intériorité. Dans cette position, le psychothérapeute ou le chercheur est un « étant » pour lui-même.
Même si cette ouverture à se recevoir peut s'accomplir à partir d'une décision volontaire, elle ne peut se faire à volonté, ni comme quelqu'un le veut. Nos expériences de cette position semblent indiquer qu'elle implique toujours, sans que cela soit nécessairement conscient à court terme, une quête de soi de la part du psychothérapeute. Ce serait dans une quête de devenir de plus en plus existant pour soi-même et non dans un besoin de devenir un existant pour l'autre que le psychothérapeute se placerait dans une telle ouverture à se recevoir. L'exercice de la psychothérapie devient ainsi une expérience de vie intérieure, d'intériorité pour le psychothérapeute. Cette vision de l'expérience du psychothérapeute en tant que chercheur ontologique permet d'entrevoir la psychothérapie et la position du psychothérapeute dans une perspective inusitée et différente des perspectives habituelles. L'essentiel de son rôle ne se situe plus au niveau de ses connaissances ni de ses compétences,

mais au niveau de l'expérience qu'il fait de son rapport à lui-même, de sa présence à lui-même, à son « soi ».
Au fur et à mesure que chacun de nous a fait l'expérience de se recevoir dans le rapport aux autres et à l'environnement, nous avons progressivement compris que l'abandon corporel nous situait d'emblée au niveau de la vie intérieure, au niveau de l'expérience que nous faisons de nos « sois » respectifs à l'occasion de la rencontre de l'autre, des autres. Cette expérience semble être singulière pour chacun mais elle prend souvent la forme d'une vague mais consistante sensation d'être quelqu'un pour soi-même, une vague sensation qu'il y aurait quelqu'un et que ce « quelqu'un » serait soi. Il s'agit d'un ressenti très intérieur de soi à travers lequel nous sommes présents à l'autre. Il me semble que c'est ça le cœur de l'ontologie : rencontrer l'autre en portant attention à l'expérience que je fais de mon « soi », l'écouter à travers ce prisme, le regarder à travers cette fenêtre infiniment subjective, le rencontrer en étant ouvert à être qui je suis.
A travers le prisme ontologique, le psychothérapeute est engagé dans un processus intense de co-naissance à soi-même, d'existence pour soi-même ; un processus intense d'intériorité. Voilà une des significations de la position de recherche ontologique.

Le rapport au corps

L'adoption répétée de la position de recherche ontologique ne cesse de nous apprendre que la vie intérieure s'amorce toujours dans le corps, dans l'expérience que nous faisons de nos corps. Au niveau de la vie intérieure, il n'y a rien qui ne soit pas corporel. Il n'y a absolument rien de l'expérience que je fais de mon soi qui ne se fasse ailleurs que dans le corps. Etre présent à soi, c'est être présent à l'expérience que je fais du corps que je suis ou à l'expérience corporelle à travers laquelle je suis en rapport avec mon «soi».
Cette particularité de la vie intérieure nous oblige à reconnaître la très grande utilité, et possiblement la nécessité du travail corporel dans la recherche ontologique. Tout semble indiquer que le travail corporel serait à la recherche ontologique ce que le laboratoire est à la recherche expérimentale. Le travail corporel permet d'apprivoiser l'expérience du risque de soi d'une façon très radicale, dans le dépouillement le plus complet possible de toute définition préalable de soi.
A ce niveau, tout est à apprivoiser, à connaître. Il y a à prendre le risque de plusieurs mouvements inconnus à l'avance et souvent à prendre le risque même du vide, de l'errance, de l'opacité intérieure. Dans l'expérience corporelle du « se recevoir » ou du « soi », rien n'est plus valorisé qu'autre chose. C'est ainsi que l'absence de soi ressentie a autant de consistance que le ressenti d'une présence à soi.
Au niveau du travail corporel, la présence à soi est souvent constituée d'une variété d'événements plus ou moins intenses et expérienciés comme étant disparates. Parfois ils se relient lentement entre eux pour former une expérience plus globale, mais jamais complètement prévisible. L'apprivoisement de ces multiples mouvements intérieurs comme se manifestant d'une façon involontaire semble nécessaire au développement de la vie intérieure du chercheur ontologique.
Il faut faire l'expérience de son rapport à son « soi » plusieurs fois pour en apprivoiser les multiples facettes. Il faut aussi faire l'expérience de la présence de l'autre plusieurs fois pour apprivoiser l'interface de la présence à son « soi » et de la présence en son « soi » de l'autre. Dans l'expérience corporelle du « se recevoir », l'une et l'autre se compénètrent. Ces expériences sont absolument singulières pour chacun. Au niveau de l'expérience ressentie, aucun modèle théorique ou clinique ne tient la route. Chacun a à s'apprendre pour la première fois et ce processus semble être infini. En ce lieu intérieur, nous sommes en pleine ontologie.

Le rapport à l'autre, aux autres, aux clients.

C'est en se situant délibérément dans une ouverture à recevoir comme étant de soi tout ce qui est éveillé en lui, dans son rapport à lui-même à l'occasion de son rapport à l'autre, que le chercheur ontologique crée un espace offrant à cet autre la possibilité d'être ce qu'il est. Cette possibilité devient d'ailleurs d'emblée une réalité existentielle. En « se recevant », en étant dans l'expérience qu'il fait de son soi, le psychothérapeute situe d'emblée tout ce que l'autre est au niveau de la vie intérieure, de l'être. L'autre devient, avec toutes ses absences de lui-même et ses présences à lui-même, une source de vie intérieure pour le chercheur ontologique. En consentant à naître à lui-même dans son rapport à ses clients, le psychothérapeute qui prend cette position situe chacun d'eux comme des êtres en voie de lui donner sa vie. Ils deviennent ainsi des êtres qui font vivre, font exister quelqu'un d'autre à ses propres yeux.

C'est en se plaçant dans une ouverture à être le fils de ses clients que le psychothérapeute situe ces derniers comme des pères (ou des sources de vie) et c'est ainsi qu'il leur donne la vie au niveau de l'être ou de la vie intérieure. C'est en se situant dans la position du fils qu'il les situe comme des pères et qu'il devient leur père en les situant dans la position des fils. Il n'est pas possible de concevoir une telle expérience sans ressentir son caractère profondément paradoxal. Au cœur de cette expérience, il est clair qu'un psychothérapeute ne peut pas faire être ses clients pour eux-mêmes, sans être pour lui-même, et qu'il ne peut pas non plus être pour lui-même sans faire être ses clients pour eux-mêmes. L'un et l'autre, et les autres, sont complètement interdépendants dans l'expérience que chacun fait de son « soi », dans l'expérience de la présence à son « soi ». Cette proximité existentielle du psychothérapeute et de ses clients ne signifie toutefois pas qu'ils sont dans la même position. Tout en étant en relation d'une façon égalitaire, ils s'y trouvent situés de façons différentes. Ce n'est pas parce que leur position respective serait réversible à l'occasion qu'il ne serait pas nécessaire que l'un s'y présente explicitement dans la position du psychothérapeute ou du chercheur ontologique. L'interdépendance constitue un autre aspect de ce qui est signifié par la position de recherche ontologique. Au sein de l'expérience de la rencontre, les rôles de psychothérapeute et de client deviennent décloisonnés, momentanément désinstitutionnalisés. Ontologiquement, il n'y a plus de psychothérapeute et il n'y a plus de client. En fait, nous ne sommes plus en psychothérapie, mais au cœur de la vie en direct, au sein d'une rencontre.

Le rapport à la science et aux connaissances

Dans une ouverture à se recevoir, le chercheur ontologique accorde explicitement la priorité, sinon l'exclusivité de son attention, à son expérience intérieure. Par le fait même, il se situe rigoureusement dans une distance dans son rapport aux connaissances déjà cumulées par la science, connaissances qu'il a apprises et maîtrisées dans certains cas. Ceci ne signifie pas qu'il devient ignare, mais qu'il tente de maintenir les connaissances qui l'habitent à l'intérieur d'une réserve afin d'accorder la priorité absolue à son expérience intérieure. Il se maintient à l'intérieur d'un souci rigoureux de ne jamais réduire l'expérience qu'il est en voie de vivre à des connaissances préalablement acquises. L'expérience subjective d'abord et avant tout! Il s'agit d'une forme de mise entre parenthèses des savoirs du chercheur par lui-même, une sorte de réduction ontologique. Dans cette position, les savoirs et les connaissances qui se pointent sont reçues par le chercheur comme des manifestations de son expérience de son rapport à lui-même, à son «soi».

La vérité dont le chercheur ontologique a besoin ne relève pas de la science, des connaissances objectives ou des théories, mais de la vie intérieure et subjective, de l'expérience qu'il fait de lui-même, de son soi. Contrairement aux scientifiques qui recherchent la vérité objective, le chercheur ontologique est en quête de sa vérité subjective.

Cette dernière se présente sous la forme d'un processus et d'un cheminement sans fin et non sous celle d'un état conquis et d'une destination atteinte. Elle n'est plus un objet d'attention, mais un sujet en voie de « s'expériencier ».
De plus, cette quête de la vérité subjective de la part du chercheur engage ce dernier inévitablement dans une expérience paradoxale. Au niveau ontologique, il n'y a rien qui ne soit pas potentiellement de l'être. C'est ainsi que dans le flux de l'expérence intérieure, l'expérience que le chercheur ontologique fait de sa présence à lui-même inclut nécessairement l'expérience qu'il fait de son absence de lui-même et de ses désirs de se maintenir dans une distance de lui-même, de son soi. D'ailleurs, l'expérience de se recevoir s'amorce souvent, sinon toujours, dans la sensation d'être privé de soi. Au niveau de la vie intérieure, la plénitude émerge d'une expérience du vide et la mort est toujours antérieure à la vie. Plus rien n'obéit aux lois de la causalité et tout est soumis à la paradoxalité. Voilà une autre des significations de la position de recherche ontologique. Une élucidation attentive et élaborée de l'expérience paradoxale s'avère nécessaire pour formuler notre compréhension de l'ontologie.
Voilà une autre dimension de ce qui est signifié par la position de recherche ontologique. Appréhendée à partir de la vie intérieure, la connaissance se trouve elle aussi située d'une façon inusitée et inhabituelle. En lien avec les expériences d'interdépendance et de paradoxalité qui ont été mises en évidence précédemment, la connaissance devient une expérience de co-naissance ouverte à la vérité subjective de chacun. Ontologiquement, la connaissance devient une expérience intersubjective et relationnelle. Elle devient aussi un processus infini et décloisonné, c'est-à-dire ouverte à toutes les formes de savoirs et à toutes les disciplines. La position de recherche ontologique libère la rencontre de toutes les disciplines scientifiques et de tous les corps professionnels, en l'ouvrant à tous les savoirs et à tous les modes d'existence.

Le rapport au champ des psychothérapies.

En se posant comme chercheur ontologique, le psychothérapeute se démarque de l'univers des psychothérapies. Son souci n'est plus ni d'aider, ni de guérir, ni de modifier les comportements, ni de favoriser l'adaptation, ni de favoriser le mieux-être, etc. Son seul souci est de tendre vers la rencontre de soi et de l'autre, et des autres. Il se place dans une disponibilité à naître à soi-même à partir de tous les autres. Cette démarcation ne constitue en rien un rejet ou une critique des psychothérapies. Elle signale plutôt l'adoption d'une position intérieure et globale pour regarder et comprendre les humains et l'expérience qu'ils font de leur rapport à leur soi. Elle évoque une position de recherche pour connaître l'univers, y compris les psychothérapies, à partir de la vie intérieure, à partir du rapport à soi des chercheurs. La recherche ontologique adopte un angle de regard qui se situe au-delà des psychothérapies et qui permet en même temps de les voir autrement, en les situant dans leur rapport à la vie intérieure.
A partir de cet angle de regard, tous les modèles de psychothérapie se manifestent comme étant des positions plus ou moins ouvertes au rapport à soi du psychothérapeute aussi bien que de ses clients. Dans certains cas, comme dans les approches comportementales, l'effort pour éviter la vie intérieure de toutes les personnes impliquées est radicale. A l'intérieur des approches psychanalytiques par ailleurs, les psychothérapeutes consacrent tous leurs efforts à favoriser le développement d'une vie intérieure chez leurs patients, tout en se maintenant rigoureusement dans une certaine distance dans leurs rapport à eux-mêmes. D'autres approches psychothérapeutiques, comme certaines thérapies corporelles, placent toute la vie intérieure chez le psychothérapeute qui apparaît ainsi comme un « guérisseur ». La multitude des modèles psychothérapeutiques fait de la place à toutes les nuances dans les positions par

rapport à la vie intérieure. C'est ainsi qu'à partir de la position de recherche ontologique, ils apparaissent tous comme étant en quête d'une position par rapport à la vie intérieure.
C'est comme si toutes les psychothérapies étaient à la recherche d'un lieu pour permettre aux humains de se recevoir. En fait, les univers psychothérapeutiques sont des lieux particulièrement propices à l'accès à soi, à l'expérience ressentie d'avoir une existence face à soi-même. Les plaintes et les souffrances qui amènent les humains en psychothérapie sont toujours reliées à la difficulté du rapport à soi, parfois à son impossibilité. Certains sont à la recherche de méthodes leur permettant d'être moins envahis par eux-mêmes alors que d'autres sont à la recherche du cheminement inverse. La position de recherche ontologique permet d'entrevoir et de situer l'une et l'autre des quêtes au niveau du rapport à soi, au niveau ontologique.
Et cette position, même si elle se situe au-delà dé l'univers psychothérapeutique permet de comprendre l'événement psychothérapeutique d'une façon relativement claire. En se plaçant dans une disponibilité à recevoir comme étant de son « soi » tout ce qui est éveillé en lui dans son rapport à l'autre, le chercheur ontologique situe d'emblée cet autre dans un univers où il donne la vie à quelqu'un intérieurement sans avoir à se transformer en aucune manière. L'événement psychothérapeutique serait paradoxal en ce sens que ce serait le dépôt de l'effort thérapeutique dans une expérience ontologique qui serait « thérapeutique ». Dit autrement, ce serait la dissolution de l'effort thérapeutique dans un bassin expérientiel plus vaste qui serait « thérapeutique ». Ce serait le passage de la thérapie à l'ontologie qui serait « thérapeutique ». Ce serait le passage ontologique.
Une telle compréhension permet de considérer avec beaucoup de respect la grande difficulté de la recherche expérimentale à cerner clairement la nature de l'évènement thérapeutique. En effet, les multiples recherches des cinquante dernières années ne sont pas encore parvenu à identifier la nature, l'essence de l'événement psychothérapeutique. L'événement serait tellement paradoxal qu'il échapperait aux méthodes de la science expérimentale. La position de recherche ontologique ouvre une possibilité nouvelle sur cette piste que nous avons à reconnaître et à faire connaître.
A partir de cette position de recherche ontologique, nous pouvons ressentir encore une fois le décloisonnement non seulement des psychothérapies entre elles, mais de la psychothérapie avec les autres lieux de la vie humaine. L'univers psychothérapeutique devient un lieu parmi d'autres qui sont aussi propices à la vie intérieure. Qu'il suffise ici de penser aux univers artistique, religieux, familial, etc. L'univers psychothérapeutique se trouve ainsi situé dans la vie et non l'inverse.

Le rapport à l'humanité

Même si l'expérience ontologique ne se laisse pas cerner facilement et même si elle échappe et échappera toujours à toute formulation définitive, il devient malgré tout possible de faire ressortir quelques-unes de ses caractéristiques et d'en décrire quelques-uns des constituants. L'observation minutieuse de nos expériences en psychothérapie individuelle et de groupe fait ressortir qu'elle implique toujours le ressenti plus ou moins différencié d'une présence à soi à l'occasion de l'interaction avec l'autre ; elle implique aussi que ce ressenti est de nature corporelle et qu'il introduit nécessairement une ouverture à l'involontaire et à l'expérience paradoxale, ainsi qu'un consentement au déterminisme. Autrement dit, prendre la position de l'abandon corporel ou la position de recherche ontologique, c'est délibérément prendre le risque de tout ce qui est éveillé en moi comme étant de moi à l'occasion de mon interaction avec les autres humains « de tous les espaces et de tous les temps » sans leur demander d'être ou d'avoir été autrement qu'ils ne sont et n'ont été. Prendre le risque de soi aussi globalement ne peut se faire sans prendre le risque de toute l'humanité et de toute son histoire, sans enlever

ou ajouter quoi que ce soit. On pourrait aussi dire que c'est prendre le risque de toute l'histoire de la matière.
Une telle expérience révèle complètement que l'humain n'échappe jamais à lui-même, qu'il y est toujours ramené. Tout ce que je fais et tout ce que je ne fais pas, tout ce que je sens et tout ce que je sens pas, tout ce que je pense et tout ce que je ne pense pas est toujours une expression de mon rapport à moi-même. Toutes mes activités mentales, corporelles, interpersonnelles, communautaires, sociales, politiques, artistiques, spirituelles, etc. sont structurées par mon expérience plus ou moins différenciée de mon rapport à moi, à mon soi. C'est à partir de cette expérience ontologique que tous mes agirs et mes pensées ont un sens, mon sens, c'est-à-dire qu'ils sont une manifestation de mon être. Cette précipitation de l'expérience subjective individuelle au sein d'une sensation d'appartenance au grand processus d'hominisation et d'évolution de la matière ne peut être vécue que comme une chute, du moins dans un premier temps. Même si une telle expérience peut s'apprivoiser lentement, elle ne conduit jamais à un état stable.
Au niveau ontologique, tout est en processus à l'infini et tout se décloisonne. En faisant l'expérience de la présence que j'ai à mon « soi », je ne peux que ressentir mon appartenance à l'humanité, à toute l'histoire de l'humanité. Cette expérience en est une de déterritorialisation et de détemporalisation en ouvrant la sensation de faire partie de tous les espaces et de tous les temps, presque une sensation d'appartenir à l'éternité.

Le rapport à l'écriture

La position de recherche ontologique engage le chercheur dans une intense expérience de connaissance à lui-même, aux autres, à l'humanité et à toute l'histoire de la vie. Le cumul répété de ces expériences donne accès à des compréhensions particulières et inusitées de toutes les facettes de la vie qu'il devient nécessaire de reconnaître et de faire connaître. C'est ainsi que le désir, et même la nécessité d'écrire s'est manifesté avec de plus en plus d'intensité au cours des dernières années. Tout semble indiquer que la position de recherche ontologique conduit à l'écriture, mais à une forme d'écriture particulière dont plusieurs d'entre nous sont actuellement à la recherche. Nous nous sentons appelés à une forme d'écriture qui est différente de celle à laquelle la science expérimentale nous a habitués.

Quelles seraient les principales balises d'une écriture qui se voudrait ontologique? Dans un premier, temps, il est possible d'affirmer qu'il s'agit d'une écriture qui ne peut se satisfaire d'être produite et publiée. Elle exige que l'auteur écrive en se maintenant volontairement dans une disponibilité à « se recevoir » à l'occasion de son expérience d'écriture. Ce serait une écriture située au niveau de la vie intérieure. Dans un deuxième temps, il est aussi possible d'affirmer que l'écriture ontologique ne peut se satisfaire d'être consommée. Elle appelle une lecture à l'occasion de laquelle le lecteur sera invité à se maintenir dans une disponibilité à se recevoir. Elle conduirait à une lecture qui serait aussi située au niveau de la vie intérieure. L'écrit devient ainsi un lieu de rencontre entre les auteurs et les lecteurs, entres les auteurs aussi bien qu'entre les lecteurs. De telles rencontres appellent la création de lieux de rencontre pouvant prendre différentes formes.
Il s'agit d'une écriture qui place les auteurs et les lecteurs dans une expérience profonde d'interdépendance. Elle les situe même dans une expérience d'interdépendance avec ceux qui ne lisent pas, et ceux qui n'écrivent pas. Au niveau ontologique, le rapport entre les auteurs et les lecteurs est absolument égalitaire. Les uns et les autres ne peuvent accéder à eux-mêmes que dans un rapport de mutualité. La nécessité de l'écriture est ressentie collectivement aussi bien qu'individuellement. Il semble qu'il soit nécessaire pour tous que des processus d'écriture s'enclenchent. Il n'est pas nécessaire que tous écrivent. Tous sont impliqués dans le processus d'écriture de chacun.

Lorsqu'un chercheur ontologique écrit, il écrit pour tous les humains avec qui il est en rapport et qui n'écrivent pas. Différemment du chercheur expérimental qui écrit à l'intention de certains lecteurs, le chercheur ontologique écrit à la place de ceux qui n'écrivent pas. Il écrit aussi à la place de ceux qui n'écrivent pas comme lui. L'écriture ontologique fait de la place à toutes les formes d'écriture.
L'humain se recevant, donc ayant une vie intérieure, serait l'état le plus avancé de l'histoire de la matière, de la vie. Lorsqu'il écrit, il fait exister l'histoire de la vie telle qu'elle se manifeste en lui. Encore un fois, il faut reconnaître qu'au niveau ontologique l'écriture décloisonne les positions d'auteur et de lecteur ainsi que toutes les institutions associées à l'écriture. L'écriture ontologique appartient à tous et non seulement à ses auteurs. Elle n'est pas non plus la possession des lecteurs.

A propos du chercheur ontologique

En adoptant la position de recherche ontologique, le psychothérapeute n'est plus un thérapeute au sens habituel du terme. Il serait plus juste de dire que c'est en cessant d'être thérapeutique que paradoxalement il devient « thérapeutique » en permettant le passage de l'univers thérapeutique à l'univers ontologique. Il devient donc essentiellement et fondamentalement un « passeur » au sens très profond du terme. Sa position dans un rapport à lui-même devient le lieu de passage d'un rapport à soi extérieur à un rapport à soi intérieur pour ceux et celles avec qui il est en rapport et pour tous les humains de tous les espaces et de tous les temps. Tout semble indiquer que cette position de « passeur » serait absolument nécessaire au large et complexe mouvement du processus d'hominisation. A partir de la position de recherche ontologique, tout se passe comme si l'humanité était en attente que des individus prennent la position du fils pour accéder à la vie intérieure ; comme si les individus étaient en quête d'un fils pour devenir fils d'eux-mêmes et de l'humanité ; comme si la rencontre des « passeurs » était absolument nécessaire aux humains pour être des « étants » pour eux-mêmes. L'expérience de « se recevoir » apparaît comme l'acte d'humanité par excellence et cet acte ne pourrait s'accomplir que dans une expérience de l'interdépendance de soi avec l'autre et tous les autres humains. D'où la nécessité pour chacun des humains de rencontrer des « passeurs ». Le chercheur ontologique est donc une personne qui se place dans une disponibilité explicite et volontaire à être un lieu de passage à l'être pour les autres, un lieu permettant au passage ontologique de s'accomplir. Il ne peut toutefois qu'offrir ce lieu de passage aux autres, le rendre disponible. A ce niveau, plus rien n'obéit aux lois de la causalité. Et ce lieu de passage en est d'abord un pour le passeur lui-même. Autrement dit, le passeur est d'abord et avant tout un « passant ».
Pour bien comprendre cette notion de « passeur », il faut envisager la psychothérapie dans un décloisonnement total. Il n'est pas nécessaire que tous les psychothérapeutes soient des passeurs. Il n'est pas nécessaire non plus que tous les passeurs soient des psychothérapeutes. Il est toutefois nécessaire à tout le processus d'hominisation en cours qu'il y ait des passeurs quelque part, peu importe où : en psychothérapie, en pastorale, en médecine, en éducation, dans le vie familiale, etc. Et il reste souhaitable que chacun des humains rencontre un passeur.

Gilles Deshaies

Débat autour de l'intervention de Gilles Deshaies

Henri M: A la fin de ton exposé, j'ai été très touché par cette notion de décloisonnement dans les différents domaines que tu as abordés et je me suis rendu compte qu'en rentrant dans cette salle ce matin, j'avais été marqué par la façon dont ce décloisonnement est à l'œuvre ici, du fait même de la présence d'un certain nombre de personnes comme moi, qui n'ont rien à voir avec une réalité de psychothérapeute.

Gilles Deshaies : C'est l'abandon corporel comme position de recherche ontologique qui nous a conduit là à notre insu ; il y a vingt ans, nous étions beaucoup plus cloisonnés ; pour nous comme pour les autres, la psychothérapie était l'apanage des professionnels. Au fil des ans, notre réflexion, tout en nous donnant un lieu d'une très grande consistance dans le lieu des psychothérapies, a aussi ouvert des chantiers de réflexion au-delà du monde de la psychothérapie. L'important est que le chercheur ontologique ait une vie intérieure, peu importe à partir de quoi sa vie intérieure se fait.

Colette-Madeleine C : Tu disais, Jacqueline, « il faudrait inventer des mots ». Moi, je me dis, surtout pas ! Il me semble que si on inventait des mots « à nous », on se cloisonnerait à nouveau ; plus on restera dans les mots partagés plus, on sera dans ce décloisonnement. C'est tellement important d'aller « travailler » ces mots utilisés ailleurs, car plus on les travaille, plus ça nous travaille.

Jacqueline C : Je trouve bien que tu soulignes ce danger. Mais je me référais plutôt au monde des sciences, où beaucoup de mots sont inventés pour aborder des réalités encore inconnues de nous-mêmes car jamais abordées jusqu'alors. C'est dans ce sens-là que je proposais de nouveaux mots ; il me semble qu'il y a des réalités intérieures à laisser être et qui n'ont pas encore de nom. Mais c'est vrai qu'il faut faire attention à ne pas refermer avec des mots.

Simone A : Ça le fait qu'on le veuille ou non, j'ai vu des gens être fâchés des mots quotidiens que nous utilisons beaucoup (« habiter », « se recevoir »), et nous accuser d'avoir un langage codé. En les travaillant comme nous le faisons, on les réinvente, on les dit et les comprend d'une façon particulière qui les rend étrangers à un auditeur occasionnel qui n'entendra, lui, qu'un langage codé, alors qu'on utilise des mots de tous les jours ... il faut bien aussi admettre aussi que, dans le cours des textes, il y a beaucoup de néologismes, beaucoup d'inventions de mots, ...

Roch P : J'ai beaucoup aimé ce que tu as dit autour de l'écriture. Avec notre groupe d'écriture, il me semble que nous nous sommes retrouvés dans une expérience assez nouvelle : celle de se mettre en position d'écrire à partir de sa vie intérieure, à partir de son expérience. À l'occasion de notre nouveau groupe d'écriture, je pensais que nous n'allions plus être dans un espace thérapeutique. Mais en fait l'écriture révèle impitoyablement qui on est, et éveille en l'autre toutes sortes de réactions qui m'ont redonné quelque chose de moi-même. Il me semble que nous sommes en train d'élargir à l'écriture l'exigence que nous avions jusqu'alors vis-à-vis de la parole dans les groupes de travail.

Gilles Deshaies : L'écriture ontologique serait une écriture faite à partir de soi. Ce qui est important, c'est que l'auteur se reçoive, qu'il ait une présence à lui-même. S'il se reçoit, cela donnera lieu à une écriture ontologique. Il y aurait besoin de toutes sortes d'écritures. J'ai

besoin que les autres n'écrivent pas comme moi, de même qu'il est nécessaire que j'écrive comme j'écris. Ce serait une écriture faite pour faire écrire, et non pas une écriture qui cherche à arriver au terme de ce qu'il y a à dire.
Une autre dimension qui m'a touché dans mon processus d'écriture, c'est de découvrir que c'est une écriture qui ne peut pas se satisfaire d'être produite, ni d'être consommée : elle appelle à être rencontrée. Le lecteur y est impliqué.

Aimé Hamann : Peux tu dire quelque chose de plus sur « mon soi ». J'ai des difficultés à entrer dans cette notion.

Gilles Deshaies : ... « Recevoir comme étant de mon soi », c'est la façon la plus claire que j'ai trouvée pour parler de l'expérience ressentie que je fais moi-même de la présence que j'ai à ce que je suis, pendant que je pense ce que je pense, pendant que je fais ce que je fais, pendant que je dis ce que je dis... C'est une tentative pour parler de l'expérience infiniment subjective de ce que je suis. Quand je me réfère à mon soi, j'essaie de nommer une expérience en train de se faire, et il me semble qu'il faudrait qu'on y arrive. Il me semble que lorsque j'utilise le mot « soi », je réfère tout simplement au processus de se recevoir en train d'avoir lieu, ce serait le processus même de se recevoir, soi.

Aimé Hamann : Il me semble que cette notion nous garde dans l'isolement, elle n'est pas passage. Moi je prendrais la notion de Jung et je parlerais du soi, de la rencontre.. il me semble que l'ontologique est un passage de soi, ou du « je » à un lieu où la rencontre est universelle, à un lieu où je suis universel. Je suis un, du fait que je fais l'ouverture universelle à moi-même ; et l'un qui émerge du fait que c'est l'universel, c'est la rencontre, et l'ouverture à l'universel. Il me semble que « mon soi » serait quelque chose qui me garderait enfermé ; je ne pourrais pas nommer cette expérience d'ouverture complète à moi-même et la découverte graduelle de la subjectivité, ce qui amène à découvrir que la subjectivité, c'est au fond l'humanité tout entière ; à découvrir encore que tout le co-devenu de moi qui est moi, reçu comme moi, c'est la place faite à l'humanité tout entière qui rencontre l'humanité tout entière en l'autre et en tous les autres. Je ne saurais comment faire ce passage avec « mon soi ». Comment faire en sorte que donner soit recevoir à l'infini....
La position ontologique nous amène à la co-naissance et à la rencontre de toute chose par toute chose.

Gilles Deshaies : Moi, jusqu'à présent ça ne m'isole pas, c'est un état ouvert comme étant, de soi, tout ce qui est éveillé en moi par rapport aux autres, aux théories, aux œuvres d'art ; j'ai l'impression d'être beaucoup en rapport avec toute l'humanité, toute l'histoire de l'humanité ; c'est bien possible que cela me conduise là où tu parles, mais je ne suis pas rendu là ; ça me semble important d'avoir une expérience de la singularité de la présence à moi que j'ai dans la rencontre de l'autre, et pour le moment ça me laisse ouvert à tous et à tout ... mais c'est un cheminement qui n'est pas terminé ... Il me semble que l'abandon corporel nous a tous amenés au niveau de la subjectivité comme expérience d'arriver à me savoir, à co-naitre dans le rapport à l'autre, à toute la vie, ... ça nécessite une re-conceptualisation de toute l'humanité et de soi-même à partir de la subjectivité ; ça envisage la création de nouveaux mots ou de sens nouveaux à de vieux mots, dans une revisite des anciens mots ... Obligatoirement, on va devoir développer un langage pour aller quelque part.

Madeleine A : Pour moi, c'est quelque chose de très réel que l'importance de ceux qui ont des difficultés à dire, de ceux qui n'écrivent pas ; bien réelle aussi la valeur de cette expérience-là à travers ce que j'arrive à lire, ce que ça me redonne de moi-même en sentant aussi qu' on fait partie de cette écriture-là. C'est beaucoup moins vécu aujourd'hui comme un cloisonnement,

ou comme une exclusion, comme une non-expérience ; il y a quelque chose de soi-même à chercher là-dedans.
J'ai pour ma part cessé de me sentir mal ou de me comparer à ceux qui écrivaient pour en venir à sentir que c'était important d'être simplement là, que ça écrivait pour moi.

Marcelle M : Sur la question des mots : si on se mettait d'accord sur des mots peut-être que ce serait catastrophique. Car, que l'on parle ou que l'on ne parle pas, on est pris ... essayer de bien dire ça peut éviter des choses, se taire ça peut éviter aussi, et on est pris dans tous les cas.....alors que quoi que l'on fasse, on est renvoyé à ce que l'on est.....

*Gilles D** : Je reviens au décloisonnement ... ce qui me ramène à « l'habitation » de la position de l'abandon corporel en dehors de l'espace thérapeutique, dans tous les milieux possibles. Pour moi, c'est cela le décloisonnement. La prise de conscience de la subjectivité des autres ainsi que celle de mon propre vécu de l'impact des autres sur moi, vécu comme étant ma propre réaction, fait de la place et m'informe sur la relation que j'entretiens avec mes amis tout autant que faire de la thérapie. Cela m'a beaucoup informé sur ma relation avec ma fille, ma façon d'être, mon écoute possible ; vivre tout cela comme mon vécu propre comme étant moi a fait plus que jamais une place à ma fille.

Charlotte H. : Ce qui me frappe c'est l'utilisation qu'on fait des mots qu'on a. Par exemple, le mot « parler »... on en arrive à pouvoir dire « j'ai été parlée », « se faire parler ». Ce mot « parler » a pris un tout autre sens à partir du vécu intérieur. Autre chose que je voulais mentionner à Jacqueline, autour du mouvement dynamique : quand on dit se recevoir, en précisant qu'il ne s'agit pas d'accueillir ou de se résigner, on parle d'un « se recevoir » dynamique. Même si je suis d'une certaine façon résignée et dans le désespoir de ne pas être autre, recevant ce désespoir même, cela devient quelque chose de dynamique qui fait passer à autre chose à partir du vécu de l'autre. La façon dont tu soulignes ce dynamisme donne un vécu d'espoir ... la fermeture peut devenir ouverture, ... l'agir reçu peut devenir quelque chose qui peut prendre un tout autre sens dans le mouvement, dans le dynamique.

Jacqueline C. : Effectivement, la position ontologique est une position de mouvement.

A PROPOS D'UN REVE

ou réflexions autour de l'expérience ontologique

Marie-Josée GUIMONT

Suite à l'invitation qui nous a été faite de réfléchir à la position du psychothérapeute en abandon corporel, je me suis demandée ce qui caractérisait ou ce qui définissait d'une façon particulière le psychothérapeute en abandon corporel.

Ma réflexion n'avançait pas beaucoup, en tout cas pas comme je l'aurais voulu et je désespérais un peu d'arriver à organiser ma pensée. Je me sentais atteinte par mes rencontres avec mes clients et clientes et interpellée par leurs réflexions et leurs questions :
« Tu ne m'aides pas », moi qui avais tellement désiré justement aider, soulager, éradiquer la souffrance.
« Qu'est-ce que ça me donne ? » quand on n'a aucun repère dans le rapport à soi-même.
« Ce n'est pas très populaire ce que tu dis là » à propos de la souffrance qui est à recevoir et non à se débarrasser.

Alors j'ai fait ce rêve : je suis en session avec mes clients et clientes. Il y a quelques personnes et, au fond de la pièce, je reconnais une de mes clientes, elle a été abusée. Arrive un homme aussi de mes clients, on pourrait dire qu'il est l'abuseur. Gilles, mon thérapeute est là et tente de comprendre ce qui se passe. Il y a aussi des personnes de mon propre groupe. Moi je suis étendue parterre et suis en travail corporel. J'ai les yeux fermés et mon corps se rétracte vers l'intérieur et je me sens concernée par ce qui se passe pour ma cliente et mon client, mais je me dis que je ne peux pas faire de travail corporel puisque c'est moi la thérapeute. Mais ce mouvement du corps s'impose et pendant que ces réflexions me viennent, quelqu'un de mon groupe s'assoit derrière moi et glisse ses mains chaque côté de ma tête.

Ce rêve faisait suite à une rencontre que j'avais eue avec une cliente qui porte une vie très douloureuse. Nous avions fait la veille du travail corporel, tout à coup le « nous » me frappe, son travail ne s'était pas fait en dehors de moi et cela avait été important, tant pour elle que pour moi. Le lendemain elle m'a téléphoné et pleurait, elle trouvait difficile d'être avec ces sensations nouvelles qui l'assaillaient. Je l'écoutais et me suis mise à lui parler comme pour la première fois à partir d'une expérience claire de moi, avec presque pas de distance. Ce qui était nouveau pour moi, c'était de constater que cette femme me donnait accès à un mouvement qui m'appartenait en propre et qui faisait resurgir des rêves, des mouvements corporels, des souvenirs qui se mettaient à prendre du sens, mouvement aussi qui m'appartenait dans le sens qu'il n'était pas induit par un ou des événements extérieurs mais plutôt une trame de fond qui est moi, mon être.

Le rêve et cette rencontre avec la cliente m'apparaissaient répondre, en partie en tout, cas à la réflexion que je poursuivais depuis quelque temps en préparation à ce colloque. La réponse ne

me parvenait pas par le chemin que j'avais prévu, elle venait au-delà de toute formulation ou de toute théorie, mais j'avais le sentiment que le rêve me révélait une ébauche de compréhension, un peu comme un film que l'on développe et qui laisse entrevoir un négatif avec ses silhouettes, ses ombres, ses contours.

Sommes nous liés autant que cela à nos clients et à nos clientes? Dans le rêve le thérapeute est impliqué bien au-delà de ce qu'on est habitué d'attendre d'un thérapeute et pourtant j'ai le sentiment qu'il y a quelque chose là. Faire de la thérapie, j'aimerais trouver une autre expression que cela, car pour moi il s'agit davantage d'un mode de vie, une position prise par rapport à la vie, me fait aller dans ma vie. Je me sens interpellée par mes clients et clientes, parfois poussée par eux à leur insu et au mien dans des lieux où il n'est pas facile de se recevoir, des lieux de la vie profonde, où moi-même j'ai à m'aborder là où être fait être et, c'est là pour moi que se situe le véritable enjeu de la démarche.

L'autre réflexion que ce rêve m'inspire tourne autour de l'involontaire, et pour en parler il faut parler du rapport au thérapeute. Il faut faire terriblement confiance à l'autre, et j'écris terriblement à dessin, car c'est effrayant de faire confiance à l'autre, là où le mouvement nous apparaît ne pas avoir de sens et malgré l'interrogation du thérapeute qui est aussi à la recherche de la vie souterraine. Il y a quelques années j'avais tenté d'écrire mon essai sur la position du thérapeute dans le rapport au client, et à la cliente. Mon essai avait pour titre : Du narcissisme au rapport réel ou Du thérapeute-sorcier au thérapeute sourcier et cherchait à parler du lien susceptible de favoriser la vie que l'on porte plutôt que d'en guérir, favoriser l'émergence des sources cachées chez l'autre, loin de penser à ce moment, que cela était aussi impliquant de soi, qu'au niveau de la vie profonde il n'y a pas de thérapeute et de clients et clientes mais des personnes à la recherche de leur être.

Enfin, l'expérience de groupe dans le rêve ne m'apparaît pas négligeable. C'est à l'occasion des autres qu'on a accès à sa vie et le groupe en ce sens est un lieu privilégié d'accès. Cela vaut aussi pour le thérapeute et se faisant l'expose à ses propres vulnérabilités, au regard de ses clients et clientes qui l'investissent de moins en moins d'un pouvoir mais le ou la voient de plus en plus dépouillé/e, à la recherche...et obligé/e de se recevoir sans cesse.

Marie-Josée Guimont
Québec, Avril 2003

Débat autour de l'intervention de Marie-Josée Guimont

Madeleine R : Je suis restée accrochée à « faire terriblement confiance à ses clients ». Je pense que je ne fais pas cette confiance. Malgré mon expérience en abandon corporel, il me semble que je passe mon temps à vouloir rassurer. C'est comme si je n'osais pas accompagner l'autre dans des lieux aussi douloureux, comme si je ne savais pas comment faire pour être à côté d'eux à ce moment-là. C'est la première fois que je me rends compte de ce paradoxe d'avoir moi à trouver la vie de l'autre côté de ces passages. Mais comment faire pour accompagner les autres en ayant confiance qu'on ne va pas basculer dans la folie ou dans des espaces dont on ne sortirait pas. Dans un de tes textes, Jean-Michel (Atlani), tu parlais de ce courage ou de

cette folie d'aller dans certains de ces lieux ; pour moi ce passage est encore si dangereux et secouant que je ne sais pas si je peux accompagner ; et pourtant je suis thérapeute...

Marie-Josée Guimont : Moi je dirais que c'est aussi ça être thérapeute, d'être là, avec ces peurs-là ; à vrai dire, je parlais en fait de faire terriblement confiance à « mon » thérapeute ; mais la question que tu te poses, je me la pose tout le temps ; des fois, j'ai très peur et je pense que je n'y arriverai pas. Mais je dirais que c'est comme cela qu'on est là, avec tout ça.

Claude : Tu as bien traduit l'idée de l'angoisse d'être obligé de s'abandonner à quelqu'un en sachant que l'on ne peut pas s'abandonner à soi, ce moment où on voudrait s'institutionnaliser, se référer à ce qu'on sait, à ce qu'on connaît...et c'est là qu'il faut s'abandonner à l'autre.....

Guylaine S : ... La difficulté qu'on a à réagir rapidement aux exposés que vous faites par ce que c'est trop atteignant ... ... je relève la tendresse avec laquelle tu en parles et tu me rejoins... ...

Lyse L: L'abandon corporel, faire de la thérapie, ce serait un mode de vie....

Claude S-A : Moi, ça m'a amené dans ma vulnérabilité comme thérapeute en rapport avec mes clients et de cette difficulté à faire confiance à cette vulnérabilité, à cette subjectivité, et à l'amener dans le rapport avec mes clients....ça m'amène beaucoup dans la nécessité de cette vulnérabilité face à l'autre pour lui donner sa vie et recevoir la nôtre.....

Participant : il y a un élément qui me touche en mettant en lumière l'aspect involontaire par le biais du rêve. Moi j'ai souvent eu premièrement mes rêves pour parler de mon intériorité et tu mets en lumière la partie où on est atteint involontairement par nos clients, et cet aspect me touche beaucoup.

Aimé Hamann : Il me semble, Marie Josée, que tu présentes des choses qui sont essentielles, touchantes et essentielles ; je dirais que le processus de décloisonnement entre clients et thérapeute, ça dépend du thérapeute et que c'est dans la mesure où il est accessible à lui même que le client peut être quelqu'un. ... Tu nous dis, « c'est aussi dangereux d'être thérapeute que d'être client, aussi terrifiant » ; et on garderait facilement l'autre comme celui qui aurait à prendre tous les risques de la terreur. Il y a quelque chose d'essentiel de situer la position que l'on prend en abandon corporel qui nous place là d'emblée dans le passage graduel à la co-naissance ontologique, à la rencontre, où être donne d'être, où le fait que l'autre soit nous donne d'être. A travers quelque chose d'extrêmement intime de toi, ton rêve, (et il me semble que c'est aussi une manière de parler des rêves qui est créatrice), tu nous parles du processus de devenir thérapeute en abandon corporel, qui est que l'on a toujours à devenir, et le client nous fait devenir constamment. On pourrait dire que ce n'est pas de la thérapie ; je pense qu'en un sens c'est vrai, mais je pense aussi que c'est le passage à l'ontologique qui est en lui même thérapeutique....

Marie-Josée Guimont : C'est vrai, il y a là quelque chose de thérapeutique, tant pour le client que pour le thérapeute...pour moi, être thérapeute a été un chemin pour me rejoindre, c'était la façon la plus sûre peut être de me rejoindre et c'est thérapeutique pour moi aussi.

Aimé Hamann : Il me semble qu'il pourrait y avoir aussi risque de mélange à aller dans cette direction là, et je crois qu'il faut prendre ce risque là et s'en protéger au maximum....

Gilles D :* Ton rêve, Marie-Josée, fait partie de ces rêves qui font leur chemin bien au delà du rêveur. Dans vingt ans, peut-être quelqu'un te dira : « Te souviens-tu de ton rêve ? »... Il pourrait continuer à se déployer en nous sans fin.

RECHERCHE ONTOLOGIQUE ET DIGNITE DE L'ÊTRE

Gilles RIOUX

Du fait de la place privilégiée que la recherche ontologique occupe en Abandon corporel, un tout nouveau regard sur l'humain et l'humanité a pu émerger ces dernières années. Reconnaître que nos perceptions de la réalité humaine sont des perceptions subjectives comporte des implications majeures sur la recherche de l'humain. Reconnaître que nos formulations prédéfinies venues des religions, des philosophies, des sciences ou de la psychologie ne sont pas *la vérité*, mais des vérités indissociables de la subjectivité de chaque individu comporte aussi des conséquences fondamentales sur le devenir humain.

Le fait de s'ouvrir à la vie comme elle est organisée en soi crée une ouverture pour chacun des individus : ouverture à son unicité, à son mode de rapport à lui-même, à sa place à lui, et par conséquent, ouverture aussi à tous les autres. Ouverture qui décloisonne, qui va au-delà des notions même du bien et du mal et de toutes les prédéfinitions de la réalité humaine. Il n'est plus ici simplement question d'adhérer à une vérité sur la réalité humaine ou encore de n'en exclure aucune. C'est ouverture qui fait place à la vie marquée de façon particulière dans l'espace et le temps par une culture donnée, une lignée d'appartenance spécifique, une histoire personnelle unique, une subjectivité.

La réalité ontologique de la subjectivité donne à l'humanité, à tous les humains une place d'une ampleur insoupçonnée et d'une profondeur illimitée. Un espace s'ouvre à tous les chemins du désir humain dans la poursuite de sa quête d'être. Pareille vision offre un lieu encore inédit à tous les humains qui, dans leur quête d'être, ont dû prendre des chemins détournés et particulièrement difficiles. Pensons à tous ces humains qui ne peuvent assumer leur humanité qu'en cherchant des lieux d'évitement, lieux moins angoissants et moins douloureux pour survivre. Pensons encore plus précisément à tous ces humains dits atteints de *maladie mentale*. Ne seraient-ils pas des humains porteurs de façon unique des déterminismes qui les constituent ?

La réalité de la subjectivité est devenue avec le temps la pierre angulaire de l'Abandon corporel. «Ontologiquement, chacun est un lieu d'expérience unique auquel il est impossible d'échapper» affirme Aimé Hamann. «Il ne s'agit pas ici d'un déterminisme matérialiste niant toute liberté humaine et qui enfermerait l'humanité dans un projet sans profondeur ni horizon. Tout au contraire. Il est ici question d'un déterminisme qui est fondateur d'humanité, de liberté, d'interdépendance, résultant de ce long processus du devenir humain».

L'être dit atteint de *maladie mentale* ne peut arriver à faire de la place à tout ce qu'il est, à habiter le caractère relatif de son rapport à lui et aux autres sans risquer de se désorganiser. Parlant des psychotiques, Monique Saint-Jules disait lors du Colloque 2001 : «Les psychotiques sont faits des autres comme tout être humain mais ils ne peuvent accéder réellement à eux-mêmes sans se désorganiser ou en mourir. Ils perdent le contact à la réalité. Leurs lieux de douleur et de violence sont inaccessibles au corps. Pour y survivre, leur vie

s'organise en distance, en protections et en coupures radicalement profondes d'avec la réalité.» L'effort constant d'éviter le déterminisme et l'ambivalence de l'être, est une réalité universelle. Quoique présente à des degrés différents en chacun des humains, elle prend une forme particulière dans l'organisation des êtres dits atteints de *maladie mentale*. Cette façon d'être met à jour des traits fondamentaux de leur réalité extérieure et de leur rapport à la vie.

N'y a-t-il pas lieu de reconnaître que le déterminisme, l'ambivalence, la connivence sont les traits indissociables non seulement de la subjectivité de chaque individu mais aussi de la subjectivité de la réalité humaine tout entière ? Pour devenir, l'humanité n'a-t-elle pas dû aussi s'organiser en distances, en protections et en coupures plus ou moins radicales avec les irrecevables de la réalité humaine ?

L'humanité, pour s'accomplir, s'est trouvé des lieux d'appartenance, de sens, lui permettant d'apprivoiser certaines réalités dans un cadre privilégié protégé par l'ensemble des individus. C'est tout le sens du processus d'institutionnalisation qui a marqué et qui continue de marquer l'histoire humaine.

Adhérer à ce qui est perçu par chacun comme la vérité, se donner des lois, des règles déterminant le bien et le mal, affirmer ce qui est naturel ou contre nature, formuler les valeurs de l'humanité a toujours été au cœur du devenir des humains. Toutes nos institutions (religieuses, artistiques, scientifiques ou autres) constituent à la fois un effort constant d'éviter le déterminisme, l'ambivalence et les rapports de connivence avec les autres et en même temps un chemin pour apprivoiser les lieux menaçants et angoissants du devenir humain. L'humanité ne peut s'accomplir qu'en évitant certains aspects qui ne peuvent être apprivoisés que dans un cadre privilégié partagé par l'ensemble des individus.

La réalité de l'univers de la *maladie mentale* fait voir l'ambivalence radicale de la vie humaine. Certains humains, du fait de l'être devenu qu'ils sont, ne peuvent, au sein des institutions communes, éviter leur déterminisme et leur ambivalence. Leur vie s'exprime souvent dans des rapports de connivences agis ou s'organisent en coupure beaucoup plus radicale avec la réalité. Ils menacent ainsi les lieux sécuritaires, valorisés et supportables de l'incontournable processus du devenir humain. La *maladie mentale* menace les rapports d'adhésion à ce qui est perçu comme *la vérité*. Elle déstabilise les rapports de connivence valorisés par l'ensemble des humains qui ont trouvé un lieu par excellence de leur devenir.

La place de plus en plus grande faite à la subjectivité en Abandon corporel laisse entrevoir des horizons inédits à tous les humains qui pour survivre doivent plus ou moins s'absenter d'eux-mêmes. La position d'être qu'est l'Abandon corporel donne à tous ces êtres leur place. Leur façon d'être n'y est pas présentée comme maladie mais plutôt comme un état d'être plus problématique, une structure de personnalité plus vulnérable qui demeure malgré tout un lieu d'accomplissement de l'humanité.

L'Abandon corporel pose chacun comme un lieu d'interprétation de soi et de toute réalité. Le connaître émerge de l'être dans les rapports subjectifs reçus. Connaître c'est co-naître. La co-naissance, bien que relative, crée un mouvement toujours à renouveler, un mouvement où la vie telle qu'elle est s'apprivoise et s'habite dans l'ici et le maintenant

Toutefois, la co-naissance ne peut se faire que dans le cadre d'une démarche bien privilégiée. L'Abandon corporel de par sa position particulière tente de créer cet espace. Un espace où le rôle du psychothérapeute n'est plus celui d'un expert mais celui d'un chercheur. Un chercheur toujours à la recherche de sa subjectivité et de celle des autres, ne pouvant trouver refuge dans

aucune compréhension prédéfinie de lui-même et de l'autre. Un chercheur qui tente toujours d'être fils, de poser l'autre et toute chose comme père, c'est-à-dire comme origine de sa propre vie. Une position où la connaissance naît de la rencontre et de l'intersubjectivité à être.

L'expérience subjective habitée ou non habitée permet l'émergence de ce qui est accessible ou non accessible et fait ressortir l'interdépendance comme également constitutive de l'être. Ce que tout humain vit, expérimente, serait-il atteint de *maladie mentale*, vient de son organisation propre constituée des traces des autres en tant que soi. «Cette position qui fait apparaître les limites de la subjectivité ontologique de l'être humain est celle-là même qui en fait apparaître la grandeur ainsi que le sens du projet qu'est l'humanité. Prendre cette position, la reprendre sans cesse et entrer dans ce processus qui est mouvement intérieur fait apparaître chacun comme une possibilité d'être le lieu d'accomplissement de l'humanité toute entière.» Aimé Hamann, Colloque 2001

La position ontologique de l'Abandon corporel donne à chacun, peu importe ce qui se passe en lui, toute sa dignité d'être. Chacun, de par les méandres de sa structure d'être, contribue dans l'interdépendance à l'accomplissement de l'humanité. Et les gens portant une subjectivité déconcertante et menaçante peuvent même, paradoxalement, apporter des avenues d'une très grande richesse à l'humanité.

Dans la perspective de l'Abandon corporel, tous les humains dits atteints de *maladie mentale* ne sont pas des malades mais des êtres présentant un visage plus complexe, plus souffrant de l'humanité. C'est une vision qui n'exclut pas le fait que certaines structures de personnalité puissent altérer la chimie corporelle de certains et que la médication puisse être nécessaire pour apaiser et améliorer leur qualité de vie. La subjectivité ontologique de ceux-ci demeure un lieu du devenir humain.

Vouloir éviter la spécificité et les aspects incontournables de l'être ne peut conduire qu'au désespoir. L'Abandon corporel permet au contraire de donner un visage humain et fraternel à tout ce qui fait peur en soi et qui trop souvent provoque chez l'ensemble des humains des réactions d'ostracisme face aux plus démunis. La recherche ontologique met en place les conditions pour que chacun puisse apprivoiser l'organisation unique de l'humanité qu'il est. Faire cette expérience intérieure, c'est pour chacun prendre conscience qu'il est impliqué dans l'humanité et dans chacun des humains.

Bien que pour certains, les chemins pour parvenir à ce projet d'humanité soient impossibles, chacun, dans la perspective de l'Abandon corporel, porte la possibilité de porter tous les autres à leur accomplissement. Sur le plan ontologique, la connaissance émerge de l'être qui se révèle rencontre, interdépendance. «Il n'y a qu'un seul corps, et un seul rapport dans lesquels tous se retrouvent.» dit Aimé Hamann.

Globalement, le changement a presque toujours été vu comme le seul chemin du devenir humain. Si le processus du changement a pu porter l'humanité là où elle est aujourd'hui, nous devons reconnaître aussi qu'il crée tout à la fois une fissure fondamentale et désespérante dans la négation de la spécificité de chacun. De par sa position ontologique particulière, l'Abandon corporel donne à tous les humains et encore plus spécialement aux plus atteints dans leur structure d'être, une espérance nouvelle. Chacun peut y trouver reconnaissance de sa dignité d'être, reconnaissance de son appartenance à l'humanité et reconnaissance de sa contribution au devenir humain.

Gilles Rioux

Débat autour de l'intervention de Gilles Rioux

Béatrice L : Merci d'avoir mis des mots sur la façon dont j'ai pu rencontrer les psychotiques et les autistes et c'est beaucoup.

Aimé H : Ca me touche profondément que tu termines ce qui pourrait être plus général en nous disant vraiment quelque chose de toi. Et c'est vrai que le problème de la psychose est majeur pour moi et on ne le résoudra jamais, parce ce que cela impliquerait que l'humanité reçoive la psychose, la porte et lui donne existence, reconnaissance ; et recevoir la psychose que chacun de nous porte en soi, le non reçu, le non recevable éveillé par la psychose, qui est plus visible et plus atteignant et plus insupportable, ça impliquerait qu'on puisse consentir à ce qu'elle ne soit pas que chez l'autre, mais en soi et c'est en cela qu' elle ne se résoudra peut être jamais ; pourtant, il me semble que c'est l'appel même de l'humanité et de sa possibilité d'accéder à elle-même, à son sens, à son éternité... c'est tout cela dont il est question pour moi dans la psychose. En même-temps, je me dis que la position que l'on essaie de prendre, celle de faire toute la place à soi-même dans tout ce qui est éveillé de soi à l'occasion de l'autre, c'est aussi une espérance pour que le passage impossible soit fait quand même quelque part, en quelqu'un, et que ce devienne le passage possible ....c'est le lieu où je vois l'espérance dans la souffrance, dans la psychose qui est selon moi la pire des souffrances, c'est celle dont on hérite de l'humanité même, de tout le non porté de l'humanité ; l'espérance pour moi est de sentir qu'il pourrait y avoir en certains une place faite, peu importe qu'elle soit sue, connue ; pour moi ce n'est pas une désespérance, c'est au contraire le seul lieu d'espérance.

Jacqueline C : J'avais eu accès à ton texte avant le colloque, mais je suis encore très étonnée aujourd'hui de l'impact et de la découverte que ça me fait faire, les faits que tu présentes .

LA GESTE DE L'HUMANITE, L'ONTOLOGIE EN CHEMIN

Jean-Michel ATLANI

L'abandon corporel nous a amenés à découvrir qu'habiter l'expérience d'être est une voie importante et particulière de recherche et de connaissance, car elle fait place à la recherche que nous sommes en tant qu'humanité. L'expérience vécue en abandon corporel, tant comme participant à des groupes que comme thérapeute, m'a conduit à m'interroger sur la façon dont cette spécificité humaine qu'est le langage avait partie liée avec la possibilité du passage à la dimension ontologique. Dans cette interrogation, les questions de l'institution, du corps, de la place de l'humanité dans le devenir sont centrales. Ces pages témoignent comme elles le peuvent de la tentative de dire, à partir de l'expérience d'être, quelques éléments de compréhension qui me sont venus à propos du langage. Je n'ai pas exclu certains aspects des découvertes récentes en biologie et en physique pouvant accompagner la compréhension et la connaissance devenant ainsi accessible. La difficulté dans cette tentative aura été d'utiliser le langage pour dire quelque chose à son propos sans m'éloigner de l'expérience ontologique.

Le corps humain participe du long chemin de devenir qui a commencé avec la matière et la vie. Il est à la fois en continuité et en rupture par rapport aux formes successives de plus en plus complexes prises par la vie dans l'évolution.
Aimé Hamann dit : « Il n'y a pas un corps humain comme il y a des corps animaux », et cela, même si l'humanité à partir de l'évolution de la matière, est issue des lignées animales. Il n'y a pas de corps humain au sens où le devenir de l'humanité n'est pas de reproduire un corps mais d'intégrer le corps comme lieu du rapport qui se cherche à travers elle.
L'humanité est un certain devenu de la matière accédant en elle-même à la capacité de se recevoir. Par l'humanité, c'est la matière elle-même, en elle-même, qui se révèle esprit, lien, rapport.
Le corps humain, habité de la subjectivité que l'on est, apparaît comme un creux, un creuset, un réceptacle susceptible de recevoir comme son être l'organisation spécifique et unique que l'on a et que l'on est. Dans cette perspective, le corps-creuset apparaît comme lieu intermédiaire d'une recherche dont le mouvement de la vie devenue que nous sommes est le moteur malgré nous.
Cette notion de lieu intermédiaire est pour moi importante car elle signe la présence et la nécessité des institutions comme ce qui assure la continuité, l'évolution et le devenir de la vie.

Globalement et sans entrer trop dans le détail, ce que j'appelle institution, c'est le mouvement et la forme du devenir
Le mouvement du devenir que je nomme "l'instituant" : c'est l'institution envisagée comme la multitude des processus complexes qui ont permis et qui permettent à la vie de se perpétuer, d'évoluer, de se complexifier progressivement et de devenir. Au centre de ces processus, on trouve, pour ce qui concerne les processus biologiques, l'ADN qui est le support génétique qui assure la production, la reproduction et la diversification des corps et, d'autre part, le langage pour ce qui concerne la formation des institutions humaines.
La forme du devenir que je nomme "l'institué" : c'est l'institution envisagée comme des structures et des formes établies, relativement stables dans l'espace et relativement durables

dans le temps, résultat des processus instituants qu'ils soient biologiques ou humains. Là aussi, deux niveaux :
- Le premier concerne toutes les structures vivantes, les organisations corporelles qui ont comme caractéristiques d'être des structures dynamiques faites d'arrêt et de mouvement avec une dominance de l'arrêt, et d'être temporaires, naissant et mourant. Les chinois anciens parlent de la forme comme de "l'énergie qui se retient", ainsi que du corps comme de « l'énergie qui, pendant la gestation, se noue selon une organisation spécifique, inspirée par l'esprit particulier, individuel (« Shen ») animant chacun ». Sont institution, toutes les formes vivantes constituées de cet équilibre entre arrêt, attente, retenue d'un côté et mouvement de l'autre. Cet équilibre est en même temps précaire et cependant suffisamment stable, du fait de la légère dominance de l'arrêt sur le mouvement, pour durer un temps. Toutes les formes de la matière vivante, des plus simples aux plus complexes, participent du versant institué de l'institution, le corps humain aussi.

- Le deuxième niveau de l'institué concerne les formes institutionnelles produites par les humains eux-mêmes, il s'agit d'une part des différents modes d'organisations sociales mises en place par les communautés humaines pour gérer leur cohabitation, et d'autre part des systèmes collectifs ou individuels généralement désignés comme culture, tels les croyances, les mythologies, les idéologies, les religions, les langues, les rêves, les productions artistiques, etc...

Appréhender l'institution selon ces deux modalités permet d'entrevoir que l'institution fait partie intégrante des processus de vie et de devenir, qu'elle est ces processus.
C'est dire que tout ce qui existe, toute la matière devenue et en devenir participe de l'institution. Cela peut sembler être une sorte de généralisation qui ferait perdre son sens à ce que communément on désigne comme institution, du fait même que cela ne se limite plus aux seules productions institutionnelles humaines. Mais, cela fait clairement apparaître que les institutions sont la continuité de la vie, et que l'humanité s'inscrit dans cette continuité tout en introduisant une différence radicale qui la distingue, donnant sens et à sa fonction et à sa place dans le devenir de la matière.

Au niveau biologique ce qui assure la continuité et la complexification de la vie est l'ADN que l'on trouve comme constituant les gènes présents dans chaque cellule de toutes les formes du vivant sur terre. L'ADN est à la fois une structure permanente s'actualisant momentanément dans chacune des formes vivantes et un processus qui est à l'origine de la reproduction, de la perpétuation, de la constitution et de l'évolution de chacune des formes, des organismes vivants sur terre. Ce que l'on a découvert ces cinquante dernières années, c'est qu'il est un langage constitué de quatre bases qui vont former des séquences ordonnées formant une double hélice et qu'il contient toutes les informations nécessaires à la création des protéines qui vont former les cellules des corps de tous les organismes vivants.
Le langage génétique, dont chaque humain hérite dans ses gènes, porte en lui tout le devenu de la matière et de la vie depuis l'origine, ainsi que tout le devenu de l'humanité elle-même, sous la forme particulière de chacun.
C'est ainsi que, sur la terre, la vie est devenue à partir de la matière devenant puis que l'humanité est devenue à partir de la vie devenant.
Parler de langage au niveau génétique c'est-à-dire au niveau de ce qui constitue la vie sur terre m'a conduit à me demander si on peut repérer au niveau de la matière elle-même quelque chose qui serait également de la nature du langage. L'élucidation de la structure de la matière dans les recherches récentes en physique a montré que la structure de la matière est organisée et qu'elle contient dans son organisation la possibilité d'interactions, d'associations et de combinaisons diverses et multiples, entre et à l'intérieur des différents éléments qui la

composent, cela à toutes les échelles, de l'infiniment petit à l'infiniment grand. On retrouve donc au niveau même de la matière ces deux dimensions, structure et processus qui caractérisent les deux aspects de l'institution : institué, instituant.

Ce qui m'apparaît aujourd'hui c'est qu'institution, langage et « devenance » sont une seule et même réalité, la forme et le mouvement du devenir, déclinaisons du « Verbe » traçant son chemin dans et par la matière. Si on suppose une origine, le Verbe serait premier, avant toute chose, mais on pourrait aussi bien dire que le Verbe « étant », il informe, il inspire sans cesse et sans relâche la matière elle-même, quelles que soient les formes qu'elle prenne. Ce que je désigne par ce néologisme, « devenance», c'est la présence, le mouvement de l'Esprit, du Verbe, du lien, par-delà, à travers et dans la matière, la vie, l'humanité.
Si la matière, quelle qu'en soit sa forme, est dichotomique par nature, le lien qu'est l'Esprit n'est pas le contraire, l'opposé de la dichotomie mais cet énorme mouvement, cette présence immatérielle qui traverse, sature et inspire la matière et la vie. Sa première forme, la première trace de son actualisation ne peut apparaître que comme la dichotomie elle-même, la séparation et son pendant immédiat et second, c'est-à-dire le lien qui, dès lors est le mouvement contraire, réactionnel à celui de la séparation. La devenance, c'est le rapport permanent entre ces mouvements contraires s'actualisant constamment dans l'immédiat du présent. C'est le mouvement du devenir s'actualisant sans cesse dans les formes successives, consécutives et coexistantes que sont la matière, la vie sous toutes ses formes, l'institution, l'humanité. Ce mouvement du devenir est la révélation progressive de la matière comme esprit ; l'humanité dans la forme particulière de chaque humain est un maillon essentiel, une condition nécessaire de cette révèlation.

Ce qui pour moi spécifie, différencie le plus l'humanité et qui la place à la fois en continuité et en rupture par rapport à ce qui la précède c'est sa capacité de langage et de parole.
Les humains sont la première forme institutionnelle de la vie devenue, capable, du fait du langage d'habiter et d'investir en leur nom l'espace de séparation inhérent à la matière elle-même. Cet espace de séparation, dès lors, n'est plus seulement séparation séparée, il devient lieu de rencontre, l'espace d'un lien possible, le lieu dans lequel les humains vont s'établir et peu à peu tisser des liens en produisant des institutions de leur cru qui toutes sont des formes construites, définies dont l'objet est de gérer le rapport, l'intensité vécue du rapport. C'est dans cette régulation du lien et de la séparation, de la proximité et de la distance, qu'à partir de l'humanité se cherche et se fait le devenir qui, dès lors, est passage de l'absence à la présence, l'habitation progressive de toute la matière comme lieu à être.
Dans ce mouvement du devenir qu'est l'humanité, le temps et l'espace sont apparus avec elle et sont les premières des institutions humaines, la façon humaine de désigner et de faire exister l'arrêt et le mouvement.
Si le temps et l'espace sont les premières des institutions humaines, les langues en sont les deuxièmes. En tant qu'institutions, elles investissent la séparation inhérente à la matérialité humaine qui nous fait apparaître comme des corps séparés les uns des autres et porteurs en nous de la dichotomie inhérente à la matière elle-même. Les langues sont l'instrument qui va permettre à l'humanité de coloniser la dichotomie, de se l'approprier et qu'ainsi elle devienne peu à peu « le Monde », c'est-à-dire une création humaine, un lieu intermédiaire, fait d'absence et de présence et qui pose l'humanité comme recherche dans ses égarements comme dans ses découvertes, dans son extériorité, comme dans sa capacité d'accéder à sa propre intériorité.
La capacité humaine de langage semble être la reprise à un autre niveau, à l'intérieur même de l'évolution et du devenu que nous sommes, du langage qui habite et compose chacun de nos gènes, ainsi que de ce qui anime la matière dans son organisation et son devenir. Le langage va donner la possibilité aux humains de concevoir et de créer des institutions, des structures

intermédiaires qui peu à peu vont aménager tous les lieux de séparation, de dichotomie et permettre que graduellement l'humanité elle-même devienne le creuset, le berceau dans lequel le rapport, le lien, le mouvement se cherchent.

Les langues sont bien des formes de ce que j'ai appelé plus haut institution, en tant qu'instituées elles sont des formes relativement stables, évolutives, temporaires, communes à un groupe humain défini. Leur actualisation dans la parole, processus instituant par excellence, permet d'établir momentanément un lien à l'autre fait tout à la fois d'une proximité et d'une distance, d'un rapprochement et du maintien d'une certaine séparation.
Les langues sont l'instrument du mouvement qui va vers l'autre, qui cherche à rejoindre l'autre, mais qui par là même signifie, entérine, voire établit la séparation, l'extériorité dans lesquelles nous sommes les uns par rapport aux autres.
Dit autrement, le lien que le langage institue dans l'espace séparant les humains entre eux est par nature ambivalent, en même temps mouvement vers l'autre et refus de l'autre, ouverture à l'autre et déni de l'autre, présence et absence à soi. La qualité de ce lien est extrêmement variable, selon que les locuteurs sont sujets ou objets de leur rencontre, habitant ce qu'ils disent ou restant dans une extériorité relative. Si c'est l'absence à soi qui domine, le contenu sera essentiellement informatif, technique, alors que si la présence à soi domine, le mouvement vers l'autre fera place à chacun, la vie de chacun pourra donner vie et place à la vie de l'autre. Dans cette ambivalence inévitable du lien et le refus de cette ambivalence, c'est toute la gamme des connivences positives ou négatives qui va s'actualiser.
Les langues, comme toutes les institutions humaines, actualisent du fait même de leur situation intermédiaire tout en même temps ce qui fait lien et ce qui fait coupure et la plupart du temps, c'est plutôt la séparation et la permanence qui dominent plutôt que le lien et le mouvement.
Le langage a partie liée avec la possibilité qu'ont les humains d'occuper et d'aménager tout l'espace extérieur, conçu alors comme le lieu de l'absence du lien.

Une modalité de cette occupation de l'espace et de son aménagement me semble être la faculté humaine de se regrouper, c'est-à-dire de créer une communauté par quoi va exister une identité commune, dans laquelle les identités individuelles vont s'inscrire au prix d'une mise en veille relative des spécificités particulières à chacun. Ainsi, par exemple, l'appartenance à la famille regroupe autour du nom « dit de famille» des personnes identifiées par les fonctions et les liens de filiation qui les rassemblent. Leurs prénoms vont désigner la spécificité individuelle de ces personnes. Tout l'espace social est tissé de ces appartenances, de ces regroupements qui font exister des entités et des individus collectifs emboîtés les uns dans les autres ; ceux-ci vont prédéfinir des places, des fonctions et des liens dans lesquels chacun va s'inscrire, va écrire son histoire, s'adaptant plus ou moins et comme il le peut au cadre qui lui est proposé ainsi qu'à la contrainte que lui impose son organisation spécifique. L'ambiguïté de ces institutions, qui tient à la nature même des institutions, c'est qu'elles rassemblent des individus en leur donnant une possibilité d'existence mais pas toute la possibilité de leur existence propre.
L'abandon corporel n'échappe pas au risque d'institutionnalisation à partir du moment où le nom de cette « famille » existe. Cependant, cette famille est paradoxale au sens où son projet, son objet est précisément de faire place à chacun, dans le risque pris d'accéder à partir de nos connivences à toutes nos coupures, nos absences et de les habiter comme nous-mêmes.
Par le nom reçu à la naissance, qui nous identifie à partir du corps devenu séparé, le langage, indépendamment de notre capacité de parole, nous donne la possibilité de notre identité. Le nom est ancré d'un côté dans notre spécificité vécue et d'un autre côté, dans l'inscription qui nous est proposée parmi les autres.

Notre nom, notre identité sont ce qui donne une chance au devenu que nous sommes ; en même temps qu'ils nous identifient, ils nous inscrivent dans un espace relationnel, un champ de parole, certes marqué d'absence, mais qui va permettre que nous nous « frottions » les uns aux autres et dans ces frottements, ces frictions qui vont de la caresse à la guerre et au meurtre, c'est toute l'absence à nous-mêmes qui va apparaître, l'impossibilité de nous entendre, mais aussi la possibilité d'être révélés les uns par les autres, un chemin d'apprentissage de soi par les autres.

Notre corps, notre constitution déterminée s'imposent à nous au-delà de ce que nous sommes initialement capables de recevoir de notre spécificité, au-delà de ce à quoi nos institutions intérieures et extérieures ont fait place de nous-mêmes. De même s'impose à nous la pression exercée par la réalité des autres faite de leur présence partielle et de beaucoup d'absence. Ces pressions convergentes ne peuvent souvent être vécues que comme cruauté, sadisme, voire maltraitance. Ces vécus sont l'expression de la menace que représente l'autre, à l'endroit où dans le rapport, la présence ou l'absence de l'autre, la vulnérabilité de notre présence et notre propre absence à nous-mêmes nous conduisent, en nous, dans des lieux déshabités de nous-mêmes, vers lesquels nous ne pourrions choisir d'aller, vers lesquels nous voudrions surtout ne pas aller.
Ces lieux, que j'ai désignés dans un texte antérieur comme lieu de crucifixion, sont une extrémité nécessaire du rapport ; ils portent en eux-mêmes la maltraitance et la cruauté, du fait qu'au même endroit se révèlent en nous toutes nos vulnérabilités et toutes nos violences. Au cœur de nous le bourreau et la victime, indistincts, inséparables, se retournant l'un dans l'autre, la violence du bourreau armant la colère impuissante de la victime qui amène à ce que la seule chance de survie pour l'un comme pour l'autre soit de tuer celui qui se trouve en face. Impasse au fond de laquelle se cherche un passage introuvable tant que nous ne pouvons reconnaître et vivre un tant soit peu que, plus que nulle part ailleurs, être là c'est être. Convergence de tous nos désirs, de toutes nos peurs, de toutes nos fuites et de toutes nos insuffisances, de toute la violence de nos désespoirs, de toute la tiédeur de nos ambivalences. Point nodal, cœur de toute institution, là où l'espace de toutes les séparations est occupé de présence et d'absence en attendant que quelqu'un ait le courage et la folie d'y être.
Être thérapeute c'est tenter sans cesse d'assumer la solitude d'un tel lieu, sa souffrance infinie et sa puissance qui risquent l'une comme l'autre, à tout moment, de nous terrasser et qui pourtant sont la vie que nous sommes, son mouvement, le lien qui, tout en n'attachant ni ne refusant rien, résout toutes les séparations, toutes les dichotomies.

La capacité de langage, l'espace et le temps donc, apparaissent comme ce qui a permis aux humains en fabriquant le « Monde », de coloniser, on pourrait dire humaniser, toutes les séparations, tous les lieux d'absence, tout l'espace accessible de la terre et du ciel, tout ce qui, de notre point de vue d'humains, apparaît comme une extériorité, comme la réalité.
Je suis allé revisiter l'histoire de la tour de Babel, qui parle des humains, et de leurs constructions, ainsi que de la langue et des langues.
Je vous lis d'abord le texte comme il se présente dans la version de la Bible de Jérusalem :

Babel, Genèse 11
"Toute la terre avait une seule langue et les mêmes mots.
Comme ils étaient partis de l'orient, ils trouvèrent une plaine au pays de Shinéar, et ils y habitèrent.
Ils se dirent l'un à l'autre : "Allons faisons des briques et cuisons-les au feu". Et la brique leur servit de pierre et le bitume leur servit de ciment.

Ils dirent encore : "Allons ! bâtissons une ville et une tour, dont le sommet touche au ciel, et faisons-nous un nom, afin que nous ne soyons pas dispersés sur la face de toute la terre"
L'Éternel descendit pour voir la ville et la tour que bâtissent les fils des hommes.
Et l'Éternel dit : "Voici, ils forment un seul peuple et ont tous une même langue et c'est là ce qu'ils ont entrepris ; maintenant rien ne les empêcherait de faire tout ce qu'ils auraient projeté.
Allons descendons, et là confondons leur langage, afin qu'ils n'entendent plus la langue les uns des autres".
Et l'Éternel les dispersa loin de là sur la face de toute la terre ; et ils cessèrent de bâtir la ville.
C'est pourquoi on l'appela du nom de Babel, car c'est là que l'Éternel confondit le langage de toute la terre, et c'est là que l'Éternel les dispersa sur la face de toute la terre".

Le mythe de la tour de Babel parle d'humains, descendants directs de Noé, après le Déluge, dont il est dit qu'ils « forment un seul peuple et parlent tous une même langue », qui se déplacent, voyagent, venant de l'orient, trouvent une plaine du nom de Shinéar et décident de s'y arrêter, d'y habiter.
Ces hommes sont un seul peuple et une seule langue, il n'y a pas d'autre qu'eux ; ils sont non différenciés ; ils ne se distinguent pas ; errants, voyageant peut-être, se tenant chaud en restant entre eux, ils sont seuls et ils sont tout.
Leur capacité de langage les rend capables de transformer la matière et de fabriquer des briques par un processus complexe de cuisson, dans lequel sont mêlés la terre, l'eau et le feu ; elle les rend capables également de faire des projets et de construire des édifices. Ces humains en mouvement, dont il nous est dit de quelle direction ils viennent, mais pas où ils vont ni même s'ils ont un but, arrêtent leur mouvement et décident d'habiter la plaine de Shinéar.
De cet arrêt naît un mouvement d'une nature différente, celui de projeter de bâtir une ville et une tour dont le sommet touche au ciel, de se faire un nom et de ne pas être dispersé. Ce triple projet confirme l'arrêt initial, tout en infléchissant le mouvement qui n'est plus un mouvement qui fait exister l'espace, mais une projection qui fait exister le temps. Ce qui est projeté est à base de fabrication : les briques ; et de construction : la ville et la tour ; c'est aussi de se faire un nom : de se distinguer par leurs projets, leurs fabrications et leurs constructions, c'est-à-dire toujours sans se différencier à partir d'eux, en eux-mêmes, chacun. Néanmoins, le projet global des humains est, à travers la construction de la tour, d'occuper l'espace qui sépare la terre du ciel, comme une colonisation verticale de l'espace de séparation, une appropriation de l'espace extérieur, peut être un enracinement. Ce projet a l'inconvénient de ne se réclamer que de lui-même, sans même parler de sa faisabilité, il est sans sens, il laisse tout dehors, et surtout il laisse les humains seuls, strictement entre eux, dans une extériorité sans devenir.
Le constat de Dieu voyant cela est « Voici, ils forment un seul peuple et ont tous une même langue et c'est là ce qu'ils ont entrepris ; maintenant rien ne les empêcherait de faire tout ce qu'ils auraient projeté ».
C'est bien cela aussi, nous humains, quand nous sommes un seul peuple et avons tous une même langue, rien ne nous arrête dans nos projets, surtout pas la question de savoir s'ils ont du sens ou non, s'ils sont un mouvement pour quelque chose ou pour rien. En nous, rien ne sait que nous sommes un moment d'un devenir qui nous dépasse, dont nous ne sommes pas les auteurs, mais les acteurs sans le savoir, sans le pressentir. À l'intérieur de cela, nous ne savons pas non plus si nos égarements eux-mêmes ne sont pas des moments nécessaires de cette recherche qui nous habite malgré nous et nous dépasse.
Au regard de cela, Dieu décide de « confondre leur langage, afin qu'ils n'entendent plus la langue les uns des autres et de les disperser loin de là sur la face de toute la terre».

Malgré la confusion des langues et la dispersion des hommes sur la surface de la terre, il semblerait que les projets humains, qui n'ont aucune limite, se sont poursuivis voire élargis. Malgré et du fait de la dispersion, les humains se sont organisés en sociétés, en communautés comme autant de cultures, de religions, de pays, de nations, chacune de ces sociétés parlant sa langue collective et faisant ses projets, ses entreprises. La construction de la tour de Babel s'est poursuivie jusqu'à nous et tout l'espace extérieur a été investi, colonisé par les hommes. Chaque langue sert le projet de chaque communauté, et permet d'instituer les liens entre communautés et entre individu dans l'absence de soi. Le devenir s'est fait aussi comme cela.
Pourtant, la confusion des langues et le fait que les hommes n'entendent toujours pas la langue les uns des autres est là. La communauté humaine, de ce fait, est en guerre, en génocides, en batailles, en mésententes, en discordes, en querelles, en meurtres, en abus de toutes sortes, mais aussi en connivences, en alliances troubles. Chacun défend sa vérité contre les autres pour rester entre soi, le nombre faisant poids dans les connivences positives et négatives, plutôt que, pour chacun, de se risquer à assumer dans la rencontre, la solitude inévitable de sa présence singulière.
En même temps, tous ces lieux problématiques sont les différentes déclinaisons du rapport humain, l'étendue de tout ce qui constitue le rapport, la relation. C'est l'espace dans lequel se cherche en chacun, s'apprivoise, d'avoir à habiter le mouvement, le désir qui ne cesse de pousser en nous malgré nous.
Quelle que soit la forme que peut prendre la relation, la subjectivité de l'autre fait peur, ainsi que la nôtre quand l'autre nous y amène sans nous en demander la permission, du simple fait qu'il est lui-même.
Dans tout rapport, l'exposition à l'autre est grande et inévitable et pourtant, quelque chose reste protégé, évité. Les institutions, le langage sont là, dans l'espace du lien/séparation pour éponger le trop du rapport.
Chacun reste dans l'ignorance et le refus de lui-même et des autres, ne sachant pas qu'au fond de lui sa langue l'attend, mais que l'accès à sa langue ne peut se faire en direct, par soi-même, ou en restant entre soi. Cet accès nécessite des autres prenant le risque de se laisser éveiller à eux-mêmes dans le contact sans faire l'économie de quoique ce soit d'eux-mêmes. Des autres qui ne s'épargnent pas de laisser être en eux, toute expérience surgissant dans le rapport à l'autre, quelle que soit la forme que prend cette expérience, des autres pouvant porter en eux-mêmes d'entrer dans des batailles ou des connivences, et consentant à reconnaître comme eux-mêmes tout ce qui est éveillé en eux à l'occasion des autres.
Entendre la langue les uns des autres est à ce prix, à ce risque.
C'est ce que nous tentons de vivre en abandon corporel, dans la position de recevoir comme soi, quoi que ce soit qui est éveillé en nous, à l'occasion des autres.
Tenter, à partir de nous éveillés par les autres et les circonstances de la vie, de consentir à nous laisser dériver vers nos lieux d'absence, et de coupures, nos dichotomies. Lieux honnis, lieux de peur et de refus, lieux de honte, de dégoût et d'humiliation, lieux abandonnés, indéfiniment laissés à eux-mêmes, laissés pour compte. Découvrir et apprendre ainsi, par les autres, la langue qui gît au fond de nous. Accès à la subjectivité que nous sommes, inscrite dans chacune de nos cellules, dans l'obscurité de notre fond, façon unique de prononcer la vie, témoignage de notre rapport particulier, à nul autre semblable, à la vie, à nous-mêmes et aux autres.
Langue subjective qui est la nôtre, qui est là malgré notre absence, qui appelle et exprime notre présence, langue radicalement particulière, individuée qui, quand elle peut être, rejoint l'universalité particulière de chaque autre.
Solitude de cette unicité qui nous fonde, ne pouvant être soulagée par quoi que ce soit, mais dont l'accès surgit du risque du rapport pris, paradoxe de l'interdépendance qui pose l'expérience de la solitude de notre unicité comme rencontre.

En guise de conclusion

Les humains, que nous sommes, à l'instar de Babel, ne cessent-ils pas de projeter de construire une verticalité à l'extérieur d'eux, pour ne pas être éparpillés sur l'horizontalité de la Terre ?

Ne tentent-ils pas en restant ensemble, collés les uns aux autres, de rejoindre le ciel à partir du sol en utilisant d'une part, de la matière brute, terre, eau, feu, qu'ils transforment en la durcissant sous forme de brique et d'autre part du bitume comme lien ?

Ainsi, la brutalité de la matière première n'est-elle pas enfermée dans la dureté de la brique ?

Le bitume, en immobilisant le lien, ne tient-il pas le rapport sous contrôle ?

Les institutions que les humains fabriquent entre eux ne ressemblent-elles pas à cela ?

Pourrions-nous prendre acte que nous sommes la matière brute devenue devenant ?

Ne sommes-nous pas, chacun, les briques vivantes, terre, eau, feu, de ce projet d'habiter la séparation terre - ciel, dichotomie qui, en nous, fonde notre verticalité ?

Le langage n'est-il pas le bitume qui nous relie les uns aux autres et nous tient séparés en même temps que mélangés, dans une horizontalité indifférenciée à partir de laquelle chacun sous sa propre forme aurait à se reconnaître comme la totalité du projet d'humanité?

Ne serait-il pas question d'habiter ce projet que nous sommes sans le savoir, de nous laisser être informé par lui, de le laisser nous inspirer dans chacun de nos gestes, dans chacun de nos contacts avec les autres et que peu à peu prenne sens l'horizontalité incontournable, difficile en même temps que magnifique de nos rapports, par delà le temps, l'espace et la causalité.

Ne serait-il pas question d'habiter le projet que nous sommes sans le savoir en restant là, en nous, dans tous les non-lieux de nous-mêmes où l'autre nous conduit malgré lui et malgré nous, et d'où du fond de rien, sans que rien ne l'annonce la verticalité qui nous habite à notre insu puisse soudainement jaillir comme ouverture?

Jean-Michel Atlani

Débat autour de l'intervention de Jean-Michel Atlani

Claude S-A : Je ne peux pas mettre beaucoup de mots, mais physiquement j'étais très éprouvé, j'ai visité des tunnels, j'étais sous la terre... je suis profondément touché, je me dis que la compréhension reste à faire, à venir.

Geneviève L : Je suis troublée quand tu parles de l'esprit, de la matière et Aimé Hamann dans son intervention d'hier a aussi dit que le projet de la matière est de se hisser au niveau de l'esprit, et là ça m'arrête beaucoup. Est ce que c'est le sens du mot matière où le sens du mot esprit, que vous utiliseriez de façon particulière, en tout cas, il y a quelque chose dans lequel je suis arrêtée. Un peu plus tard dans ton texte, tu parles de la devenance ; ce mot je l'entends avec tout le mouvement derrière, et comment il peut s'associer, faire un lien. Mais comment l'un peut être le projet de l'autre (matière et esprit). Il y a un autre mot qui est très présent dans ma tête, c'est le mot conscience...j'ai souvent tendance à mettre le mot « conscience » dans le mot « devenance ». Cela pose la question de ce que je mets dans le mot « conscience »...Pour moi, il y a une notion de mouvement...Je ne saurais pas dire plus, mais il y a là une question qui m'arrête beaucoup.

Jean-Michel Atlani : C'est en écrivant ce texte qu'il m'est vraiment apparu que toute la continuité entre la matière et l'esprit passe nécessairement par l'institution, mais l'institution au sens large, celle qui est déjà présente dans la matière, au sens où cette matière n'est pas organisée n'importe comment ; et, du fait même que ça a commencé un jour, c'est *devenu* à l'intérieur même de la matière, puis, dans la matière devenue, la vie est apparue, et dans la vie apparue, il y a eu l'humanité. C'est ce processus là que je repère comme institution ; pour moi, c'est en même temps quelque chose qui cherche un chemin à partir de ce qui est (et qui est, entre autre, de la matière) et qui signale qu'il n'y a rien qui ne soit organisé et cette organisation est pour moi la signature de l'esprit. C'est tout ce que je peux en dire aujourd'hui, mais pour moi, il y a vraiment une continuité entre matière et esprit.

Henri M : Plusieurs choses me perturbent. Vous dites que l'abandon corporel c'est se placer sans projet de changement.... Et maintenant, Jean-Michel, tu parles de *devenance* ... ces deux mots se télescopent en moi et je n'arrive toujours pas à établir le lien dans ce télescopage.

Jean-Michel Atlani : Dans l'acception habituelle du mot changement, il y a toujours la tentative d'éviter quelque chose de soi ; le moteur même du changement c'est de vouloir autre chose que ce qui est ; au contraire, la *devenance* c'est le fait de pouvoir habiter ce qui est. Peut-être que cela-même fait un changement, qui ne serait pas dans l'évitement, mais je pense que Renée va nous parler de cela.

*Gilles D** : Il me semble que Jean-Michel parle simplement de ne pas chercher à être autrement qu'on est...ne pas chercher ce changement-là, et laisser l'être qu'on est avoir son mouvement propre, et ce mouvement c'est le changement qu'on trouve en abandon corporel, et c'est du vrai changement.

Aimé Hamann : Tout le changement, tend vers quelque chose qui ne parvient pas à se réaliser, qui reste en plan. On cherche à changer et c'est fondamental ; c'est l'énergie qui nous anime et nous porte à aller au bout de nous-mêmes, à être ; mais on essaie toujours de changer dans une certaine direction, à partir d'une vision de la vie. Ce que nous essayons de faire, ce n'est pas d'empêcher le changement, c'est au contraire de chercher à ce que le changement puisse être en tentant de laisser place à tout ce qui veut changer, à tout ce qui veut être, et non pas seulement de diriger le changement en direction de ce que l'on voudrait être. C'est vrai que nous avons beaucoup affirmé que l'on ne changeait pas, et que l'on ne se plaçait pas dans une position de changement, mais c'était pour essayer de dire quelque chose sur le fait que l'on se mettait dans une position qui ne cherchait pas à diriger ou orienter le changement. Au contraire, on cherche toujours les conditions qui permettent que ce qui est puisse être, puisse s'apprivoiser dans un univers de non-accusation, de non-culpabilité, d'ouverture, d'accueil... de sorte que ce qui était là, et qui faisait en chacun de nous difficulté, puisse être. Pour moi, c'est le changement par excellence de cette position là.

Renée D : J'aimerais dire à Jean-Michel : ton écriture est pour moi quelque chose de très exigeant à apprivoiser. Tous les chemins pris sont intellectuellement souvent difficiles ; pourtant, déjà en lisant ton texte, l'émotion qui apparaissait et ce matin, c'est une émotion qui me fait mieux entendre les parties plus conceptuelles. Tu sembles vouloir rassembler toute une histoire de l'humanité, ce qui est un projet colossal. Il me semble que cela doit bien parler du langage : le langage, ce n'est pas seulement notre langue historique, c'est notre langue personnelle aussi et il y a quelque chose dans ton langage aujourd'hui qui apparaît plus que jamais.

Murielle : Je suis toujours très touchée par les textes de Jean-Michel et là, je suis frappée par un aspect particulier : c'est comme si j'entendais un désir, un besoin, de dire tout le temps deux choses en même temps. Moi je comprends le paradoxal comme ça, essayer de dire en même temps la séparation et le lien, en même temps, la présence et l'absence.

Remy B : J'ai reçu ton texte comme une invitation qui m'a d'abord touché par sa profondeur et sa douceur, une invitation à la fois profonde et douce... Il y a beaucoup de choses qui nécessitent du temps pour les entendre, mais au passage, j'ai été frappé par une évidence concernant la subjectivité et l'absence... Je viens de la perdre, mais quelque chose s'est passé.

Marcelle M : Quelqu'un a prononcé le mot « colossal », et moi ce qui me frappe c'est l'immensité de l'effort que tu fais pour ramasser les choses... cela m'apparaît un effort colossal, lourd aussi, d'entrer là-dedans, de rassembler des choses de tellement loin et de les mettre ensemble... cet effort-là m'impressionne. Autre chose, je n'avais jamais réalisé comment l'institution était inscrite depuis la nuit des temps dans toutes sortes de choses, aussi inscrite qu'incontournable et inévitable. C'est une idée nouvelle pour moi.

Jean-Michel Atlani : Je crois vraiment que l'institution est le mouvement et la forme du devenir ; on pourrait parler seulement du devenir, mais l'institution représente ce mouvement qui s'incarne dans toutes ces formes-là à quelque niveau que ce soit de la création.

Aimé Hamann : Ton texte m'a beaucoup donné ; en particulier ce recul que tu fais de l'institution à la matière, cette globalisation de l'institution, du devenir de la matière jusqu'à l'être humain. En même temps, j'aurais un questionnement : pour moi il y a en dessous de l'institution quelque chose qui depuis toujours dirige l'institution ; ce quelque chose serait, pour moi, la recherche d'un mode de rapport qui, ultimement, résoudrait toutes les limites de la matière, de la vie et de l'humanité ; cette recherche d'un mode de rapport qui a commencé dans la dispersion, dans des rapports pleins de finitudes, mais qui était déjà recherche d'un mode de rapport où toutes les finitudes se résoudraient quelque part, et deviendraient habitées par l'être, deviendraient de l'être. Il me semble que le rapport, c'est en dessous de l'ADN et en dessous du langage, et que c'est la possibilité du rapport qui, parvenu à un certain niveau, amène le langage. Pour moi, au niveau humain, il y a une bascule très profonde : c'est l'individu qui a fait l'institution (ou les institutions), et l'institution est au service de l'individu qui est le seul à pouvoir intégrer toute l'institution, tout lui-même, tous les autres et la matière elle-même ; et pour moi c'est ça l'esprit. C'est ce mode de rapport que la matière a graduellement permis et qui a culminé tout à coup dans la possibilité qu'ont eu des êtres de se ménager et de s'institutionnaliser des lieux au service d'eux-mêmes ; l'institution devient alors comme seconde et pourtant essentielle. Elle a à devenir existante et c'est elle-même existante dans quelqu'un qui assumerait lui-même toute l'institution, toute la recherche de rapport depuis la matière.... Et c'est l'esprit.

*Gilles D**: Après plusieurs lectures, et encore plus assis à côté de toi, avec toutes les compréhensions dont tu nous as fait part qui provoquent beaucoup de réactions, comme « le projet colossal », j'ai réussi à sentir aussi un autre message que tu nous donnes souvent dans tes écrits, me semble-t-il : c'est l'apprivoisement tranquille, difficile à faire, de la terreur que c'est d'être avec soi et d'être avec les autres ; cela m'est apparu de plus en plus évident, sans mettre de côté toutes les compréhensions intellectuelles qui sont dans tes textes, je sentais sous-jacent ce besoin viscéral d'apprivoiser cette terreur d'être avec soi même....

QUESTION D'ETRE

Modérateurs :

Colette-Madeleine Casier

Hélène Lassalle

L'ABSENCE À SOI, LA PEUR DU MÉLANGE

Yvelyne DEFOUR

Il a fallu survivre. Il le faut toujours. Et pour cela, se défendre des uns, s'appuyer sur les autres, se repérer, se nourrir (ne pas tout avaler !).

Cela s'est fait au niveau de l'humanité, et au niveau de chaque individu qui est la forme « particulaire » qu'a prise l'humanité en chacun de nous. Cela s'est fait, confrontés aux mondes minéral, végétal, animal dont nous sommes issus et portons la trace. Et confrontés aux autres humains, sans lesquels nous ne serions pas advenus en tant que tels. Confrontés aussi à soi-même, aux exigences de notre monde intérieur.

Déterminés de toute part.

Survivre, s'est fait, et se fait, dans la nécessité – le besoin – et une violence plus ou moins atténuée, qui a été et peut être abominable. A travers aussi le lent mouvement d'apprivoisement et de maîtrise que sont les civilisations et les institutions grandes et petites.

Il me semble que l'expérience intérieure qui se vit, dans ce qui a été nommé Abandon Corporel, fait partie des moments particuliers et privilégiés de la vie où l'on quitte le monde de la survie. Le monde de la survie, fondamental, est le monde du sado-masochisme, domination et soumission dans toutes leurs variantes, des plus subtiles au plus grossières (pour les plus subtiles, je pense au monde de la psychologie).

On le quitte, comme sur un autre étage de la même spirale, tout en y revenant toujours. On le quitte momentanément, et de plus en plus peut-être, paradoxalement, au moment où on voit qu'on y est, qu'on en est.

Dans cette recherche rigoureuse, rugueuse, qu'est l'Abandon Corporel, il s'agit de laisser être tout ce qui est, sans l'agir ni l'arrêter d'aucune manière. Sans l'orienter et en suivant où ça va. graduellement, avec tout le temps que cela prend. De recueillir comme étant soi l'expérience d'être, quoi que ce soit, accessible à tel moment et qu'on ne peut aucunement prévoir.

Pour moi – il a fallu une dizaine d'années de travail en abandon pour cela – c'est l'absence à soi-même qui s'est imposée à moi-même comme ma réalité. Sentir que je ne sentais pas, si ce n'est en me focalisant de diverses manières sur autrui, que l'acuité de mes perceptions des autres vient de lieux inhabités en moi que je contacte ainsi, à travers eux. Et surtout, qu'il s'agit d'accusation (je mets les choses chez les autres, c'est indéniable), tout cela a été un étonnement fort, une découverte déstabilisante.

Dans la vie, cela s'est traduit par une plus grande vulnérabilité, confusion, indécision. Et dans les groupes, au niveau du travail corporel, par des images à peine et brièvement visibles,

précises, mais flottantes et ballottées dans de vastes zones de mon être sans couleurs, sans saveurs. Ou une autre fois, par la sensation d'être tordue sur le matelas, autour d'un vide au côté gauche.

Sentant – pleinement – que je ne sentais pas, je me suis mise à sentir d'autres choses : violence exacerbée, à quelques occasions banales. C'est alors **une peur du mélange** qui s'est imposée, que je prenais jusque là pour de la différentiation et qui me tient dans un rapport symbiotique où je me nourris de l'autre en le tenant à distance.

Il y a bien là un premier pas vers de la différentiation, et dans ce besoin de tenir l'autre à distance, une première exigence de séparation, de rapport autre que fusionnel.

Mais la peur du mélange fait barrage.

Je ne sais pas ce qui m'inquiète le plus, de sentir la violence des autres ou de sentir la mienne. Il me semble que l'idée de mélange ravive le désir et la peur de la fusion. Et aussi, que la rencontre directe avec l'autre est sous-tendue par les rapports de survie qui sont les nôtres la plupart du temps, que ce soit dans les groupes d'abandon corporel ou ailleurs.

Avoir à passer par là, le rapport direct avec l'autre, au même niveau (bien qu'on ne soit jamais à la même place), m'implique et me menace. J'ai beaucoup de mal à être là, à y rester. Il s'agit de larguer (ou pas : le mouvement intérieur a à se consentir), les amarres.

J'ai senti cette peur aussi au contact d'une cliente qui est venue me voir pendant une année environ, en psychothérapie. J'ai senti comme une menace sa forte ambivalence, très clivée, avant de réaliser qu'elle faisait écho à la mienne : j'avais peur de ce qui allait me tomber dessus et que je ne connaissais pas. (En tant que travailleur social, je sens moins ce genre de chose : l'institution, le statut, protègent davantage).

Réaliser que c'est chez les autres, (et dans les rêves, c'est plus facile à admettre : on est entre soi et soi), que je prends contact avec moi-même, est une ouverture incroyable. Passé le cap de la blessure narcissique – je pensais donner – je savais que je prenais, dans le même temps. Mais c'est pire : j'accuse. Ce qui devient manifeste, c'est qu'il n'y a plus d'antagonisme entre prendre et donner. Et surtout que le lieu d'accusation, reçu, est un chemin pour la rencontre, devient instantanément rencontre.

Cela rend les autres, tous les autres et chacun, très précieux. L'autre devient le prochain, celui de la Bible, c'est-à-dire n'importe qui, celui qui va passer tout à l'heure et qu'il s'agit d'aimer comme soi-même. Au-delà des connivences, positives ou négatives.

Il ne s'agit pas d'un but recherché, d'une orientation pré-déterminée. La paradoxalité entre dans notre expérience. S'ils sont reçus, intériorisés, c'est-à-dire reçus comme étant soi, ces rapports qui sont là nous ouvrent à une autre dimension que celle de la survie et du besoin : c'est la dimension du désir, celle du relationnel et de l'interdépendance, qui se découvre, comme se découvre la roche sous la mer à marée basse. Comme se découvre soudain un paysage après qu'on ait dû monter ou descendre jusqu'à lui.

Sauf qu'ici, il s'agit de nos socles et de nos paysages intérieurs.

Yvelyne Defour

Débat autour de l'intervention de Yveline Defour

Aimé Hamann : Tant de peine... Il y a aussi quelque chose qui me rejoint beaucoup, c'est à quel point parler vraiment de soi comme cela, c'est incontournablement être dans le paradoxal et l'interdépendance ; c'est presque étonnant, c'est comme si on ne pouvait pas aller là sans que ce soit paradoxal ; ce sont des émotions, plus que des émotions, c'est l'intelligence des émotions.

Yveline Defour : Je me rappelle une fin de séminaire où j'avais beaucoup réagi au sujet des autres ; en quittant Aimé, je lui ai dit, désolée : « mais de quoi je me mêle ? », et il m'a répondu : « de tes affaires » !

Gilles D : Je suis très touché par la façon dont tu parles de la douleur, de la difficulté, de la vulnérabilité du rapport à soi. En entendre parler de cette façon nous permet de nous relier tous à toi.
Ce qui me touche aussi, c'est comment tu fais ressortir que l'expérience de l'absence à soi est devenue une présence à toi-même. Il y a là quelque chose de fondamental.

Yveline Defour : En effet, quand j'ai réalisé que je ne sentais pas, c'est vraiment devenu une sensation que j'avais peur de perdre. Se rendre compte qu'on accuse (jusqu'alors je n'en avais pas la moindre idée), et que cela, reçu, donne toute la place aux autres, à tous les autres, et que tous ces autres deviennent alors vraiment « le prochain ». Le prochain, ce n'est pas seulement les proches, c'est n'importe qui. Cela donne aussi toute la place à soi-même.

L'À PROPOS DE LA CULPABILITÉ

Hubert MASSÉ

Le désir d'écrire quelque chose à propos de la culpabilité s'est manifesté à partir du moment où j'ai réalisé, dans une rencontre de groupe, que la culpabilité n'était pas quelque chose de passif et d'immobile, mais quelque chose de défensif et d'actif... Quelque chose à recevoir plutôt qu'à combattre... Un chemin plutôt qu'une impasse. Dès les premiers essais pour formuler mes expériences, m'est venue cette phrase qui n'a pas cessé de m'habiter depuis :

«La frayeur, dite en culpabilité, que ce que je suis soit de la vie...»

Elle s'est imposée telle quelle, sans réflexions préalables... C'est un mouvement involontaire, il me semble... On est en abandon corporel : la position prise est volontaire, le mouvement est involontaire.

Je pourrais dire que toute la suite du travail sur ce texte a été une tentative d'appropriation et d'élaboration de cette réflexion qui s'est imposée. Je me souviens que suite à cet événement involontaire, m'est venue assez rapidement l'impression de comprendre un peu mieux ce qu'Aimé voulait dire quand il disait que l'homme n'avait pas eu d'autre choix que de s'institutionnaliser pour mettre une distance entre lui et lui, entre lui et les autres... Cette distance ayant même dû être violente au point d'isoler complètement l'homme de lui-même ; au point de l'installer dans une coupure complète par rapport à lui-même... La violence de cette coupure révélant, elle, l'intensité de la menace représentée par ce que l'on a appelé l'**irrecevable**...

La culpabilité et l'accusation seraient les embryons de l'institution, et témoigneraient toutes deux de l'irrecevable. Au lieu de l'irrecevable, toute la vie serait d'abord pressentie comme mauvaise ou à éviter ; autant la tendresse que le sadisme, autant le respect que le mépris, autant l'affection que le dégoût, autant l'amour que la haine, autant la vie que la mort. Ce sont toutes ces ambivalences que l'institution, fille de la culpabilité, tenterait de neutraliser en leur proposant de se combattre mutuellement.

Il y a une dynamique pédagogique dans le couple culpabilité-accusation. L'un ne va pas sans l'autre. Toutes deux témoigneraient de la difficulté du rapport à soi... La coupure initiale nécessaire pour protéger l'homme de lui-même a aussi eu pour effet indésirable de l'isoler de lui-même... La tâche de l'humanité étant d'alléger ou d'assouplir cette protection violente, les premiers mouvements d'assouplissement ne pouvaient être que violents.

Ainsi quand, dans un relâchement, qui ne peut être qu'involontaire, la présence de l'autre commence à être ressentie, elle ne peut être vécue que comme menaçante... L'autre ne peut

d'abord être vécu que comme méchant, comme menaçant pour ma vie... Et cette menace ne peut qu'éveiller une **colère défensive**... On est alors dans **l'accusation.**

Dans la **culpabilité**, au contraire, à l'occasion de la présence de l'autre, c'est soi-même qui est d'abord pressenti comme méchant, c'est de soi que vient la menace. Et ça éveille une **culpabilité défensive**. La culpabilité, ce serait une tentative pour réduire quelque chose qui est ressenti à quelque chose qui ne devrait pas être... Mais cet effort pour faire disparaître semble avoir plutôt comme effet de faire apparaître... Tout comme l'accusation qui, en dénonçant l'autre, participe à le révéler ; la culpabilité, tout en me dénonçant et en m'invitant à me refuser, me révélerait à moi-même. Comme s'il fallait d'abord se nier pour se prendre... Comme si la prise de conscience, la reconnaissance, et la possession de soi ne pouvaient se faire qu'en passant par l'ignorance, la négation, et la dépossession...

D'abord vécue comme un refus de soi, une dépossession, la culpabilité permettrait l'apprivoisement à soi, la possession de soi... On serait ici dans le lieu de la pédagogie de la confession et du désir de changement. Là où la première façon de se reconnaître est de d'abord se nier, on pourrait penser que la confession, comme institution visant à libérer l'homme d'aspects irrecevables de lui-même, en a finalement permis une première appropriation. Peut-être que la confession serait un premier moyen que les humains ont trouvé pour **se confier** à un autre, même institutionnalisé, dans des aspects d'eux-mêmes difficiles à porter... Cette première reconnaissance, et cette première confidence ne pouvant se faire qu'en refusant d'abord comme étant soi ces **façons d'être** personnelles.

Dans certains rapports interpersonnels, l'auto-accusation et même l'auto-dévaluation pourraient être des suppliques faites à l'autre pour solliciter sa connivence à nier ces aspects embarrassants de soi... D'ailleurs, dans certaines situations très chargées, cette supplique pourrait aller jusqu'à l'enfermement complet de l'autre qui risquerait de nous révéler certains de ces aspects irrecevables de nous-mêmes. Se sentir coupable quand l'autre nous donne son expérience de nous, ça pourrait chercher à le faire taire, ça pourrait exiger la connivence dans le refus de soi...

Toutes ces stratégies défensives conduisent inéluctablement là où elles semblaient promettre de nous éviter d'aller... vers ces lieux de nous que nous ne pouvons que d'abord refuser. En ce sens il y aurait un certain **courage**, une certaine **audace** dans la culpabilité. D'abord perçue comme une frayeur paralysante pour soi et pour l'autre, elle n'en constitue pas moins un début de mouvement qui suppose ce courage et cette audace... La présence de la culpabilité suppose qu'il y a eu **risque pris**, involontairement bien sûr, du **d'abord irrecevable**, de ce qui ne doit pas être, de la menace d'être... Il y a le courage de la bataille entre l'irrecevable et le risque pris, il y a l'audace de l'ambivalence.

Ainsi perçue, la culpabilité, tout comme l'ambivalence, constitueraient finalement un **gain d'espace de mouvement** pour l'humanité ; un lieu pour le désir, un lieu pour soi, un lieu pour être... Au delà de (ou sans) la culpabilité et l'ambivalence, on est dans la coupure initiale, nécessaire, elle aussi, comme lieu de survivance du désir. À ce lieu, le désir et le mouvement sont d'abord l'irrecevable et l'immobilité... Avec la culpabilité, on serait dans le premier mouvement senti ou expériencié. Un mouvement involontaire, mais un mouvement ; pas le premier, mais un mouvement premier... Un mouvement déjà contenu dans l'immobilité initiale.

Dans mon expérience personnelle, la culpabilité s'est souvent révélée comme une importante voie d'accès à mes désirs et à mes **façons d'être**... Malgré les indications fournies par les

autres, ces désirs doivent d'ailleurs vivre longtemps sous leur forme coupable avant d'être finalement reconnus comme étant miens. Et la reconnaissance de ces différentes formes de culpabilité comme expressives de mon être s'avère souvent une expérience d'abord accablante, finalement constituante... Parler en ayant l'impression de me confesser ou de me dénoncer, avoir l'impression de parler une langue seconde et de ne pas avoir de langue maternelle, sentir que ma parole cherche à me taire plutôt qu'à me dire, parler pour me vider de moi-même, me vivre comme un suspect ou un clandestin, sont autant d'expériences où la confession précède la confidence ; où l'appropriation ne peut se faire que dans une longue période d'apprivoisement sous la gouverne de la culpabilité... Même l'expérience de la rédaction de ce texte n'a pas échappé à ce processus... Malgré un intérêt persistant pour le faire, j'ai connu des hésitations très paralysantes, de ces moments où tout ce que j'avais réussi à formuler devenait pour moi brutalement insignifiant... Je répéterais qu'il y a un certain courage dans la culpabilité...

C'est donc dans leur caractère défensif que la culpabilité et l'accusation se font révélatrices de soi et c'est dans leur complémentarité qu'elles nous enseignent la nécessité du rapport à l'autre pour accéder au rapport à soi. Dans la culpabilité et dans l'accusation, ces efforts souvent violents pour départager entre le **moi** et le **lui** pourraient signaler qu'il y a confusion. Comme si accuser ou s'accuser, ça cherchait à différencier ce qui ne l'est pas... Il y aurait confusion entre soi et l'autre, et surtout entre soi et soi... Au départ, il n'y aurait qu'apparence de soi, et il n'y aurait pas d'autre... Il n'y aurait que le moi... Dans l'accusation, il n'y aurait pas autant d'autre qu'il n'y semble ; tandis que dans la culpabilité, il n'y aurait pas non plus autant de soi qu'il n'y semble... Ces confusions n'en constitueraient pas moins des amorces de différenciation. Mais il faudra, la connivence aidant, rester longtemps dans cette confusion-accusation avant d'en arriver à concevoir que l'on est l'autre de quelqu'un d'autre... Il faudra un long chemin de culpabilité et d'accusations violentes pour en arriver au lieu où l'on est deux, au lieu où il y a soi et l'autre... Ce chemin qui semble le seul possible pour **s'habiter** dans le rapport à l'autre serait à faire pour chacun et à refaire avec chacun... Il n'y a pas d'acquis définitif, il n'y aurait que du possible...

Pourquoi ce désir de séparation et d'appropriation de soi qui semble manifestement exprimé par la culpabilité est-il si difficile à réaliser?! Pourquoi cette confusion qui semble souffrante est-elle si tenace?! Il y aurait des avantages à cette confusion entre soi et l'autre... Elle maintiendrait la confusion quant à soi... Et cette confusion quant à soi assurerait la protection face à la menace de l'irrecevable... On ne s'accuse pas d'être séparé ou non, on s'accuse d'être un morceau mauvais du tout ; on s'accuse avant d'être séparé... La menace protégée par la confusion, le risque de l'irrecevable, ce serait plutôt d'être des **singularités**, des **particuliers**, des **soi**... On connaît tout ce que les institutions peuvent faire pour niveler les singularités, et proposer des ressemblances ... La culpabilité parlerait de ce malaise à être des singularités, des unités singulières d'un tout, et contenant le tout... Le malaise à être de la vie, à porter la vie, à être de l'être. La frayeur, dite en culpabilité, que ce que je suis soit de la vie...

On en revient à la difficulté pour l'humain de laisser être ce qui est... La pédagogie de la culpabilité semble nous apprendre que **laisser être ce qui est** ça comprend **laisser être la difficulté de laisser être ce qui est**... On est, me semble-t-il, dans l'ontologie... Au départ, il semblerait y avoir irréconciliabilité entre ontologie et culpabilité, l'une voulant laisser être l'être, l'autre voulant empêcher l'être d'être... Mais il semble que l'être gagne toujours, il sait s'adapter... La culpabilité serait vraiment de l'être... En favorisant l'émergence des singularités que nous sommes, elle aurait une fonction plus régulatrice qu'inhibitrice, plus positivement défensive... Finalement, là où il semblait y avoir opposition, il y aurait surtout continuité... On serait dans la paradoxalité, dans l'ontologie.

Hubert Massé
25 juillet 2003

Débat autour de l'intervention de Hubert Massé

Aimé H: Sans que je puisse facilement dire quelque chose, avoir trouvé des mots pour exprimer des choses de cet ordre là et que cela ait du sens pour toi et pour nous, nous communiquer que tout-à-coup, ce qui est vécu comme l'empêchement même de la vie devient un lieu pour être et pour vivre, devient de la vie... Toucher ainsi à l'accusation et à la culpabilité me semble fondamental. Je ne peux pas pour ma part y entrer facilement, mais j'aimerais réentendre.....

Hubert Massé : « La frayeur, dite en culpabilité, que ce que je suis, soit de la vie. »

Aimé H: Je trouve cette formulation essentielle. Une phrase comme ça nous vient parfois, et on se dit « d'où ça peut venir ? »... Ça vient d'un lieu qui, malgré tout le mélange, la terreur, la culpabilité, est porteur d'un essentiel. Quand des choses comme ça se disent, c'est que c'est prêt....Voilà où ça t'amène de nous parler d'un lieu si difficile...

Claude S-A: Je me disais que le silence qui a eu lieu après l'intervention d'Hubert a été important pour moi car ce sont des choses que je trouve très difficiles à sentir, et que je vis souvent. C'est très difficile d'aller là dedans avec ressenti en tout cas pour moi, et de rester là ; et le silence qui a eu cours, pour moi, était une très grande présence à ce que tu avais dit ; j'arrivais de plus en plus à être là dans ce que tu disais. Beaucoup de choses m'ont beaucoup rejoint, mais je ne peux pas aller plus loin pour le moment.

Gilles D : Moi je trouve que tu ouvres deux chemins qui sont peut-être un seul et même chemin, à savoir que la culpabilité, c'est un début de présence à soi. Je n'ai encore jamais entendu cela nulle part. Te l'entendre dire explicitement comme ça nous donne beaucoup ; et la contre-partie, l'accusation, c'est un début de présence à l'autre. C'est quelque chose de très important que tu ouvres. Il me semble que tu parles de la culpabilité avec une clarté qui pour moi est peu commune et qui ouvre des chemins de réflexion très importants.

Yveline D : Moi, je n'avais encore jamais entendu ce que tu dis sur la menace protégée par la confusion, le risque d'être irrecevable ; et cela m'éclaire beaucoup et je sens très fort tout ce qui se passe autour du mélange, de la différenciation, de la confusion qu'on entretient.

Simone A : J'ai même cru comprendre qu'il y avait l'audace d'aller en-deça de la culpabilité, l'audace d'une confrontation redoutable avec soi-même, suivie immédiatement par la culpabilité qui apparaîtrait comme une couverture jetée en hâte sur l'insupportable...cela ferait apparaître que la culpabilité et l'accusation permettraient de vivre, tout simplement.

Hubert Massé : moi j'ai cru longtemps que mon problème c'était la culpabilité, et j'ai réalisé que c'était en fait le début de l'ouverture. Je croyais que la culpabilité me clouait au mur, et

j'ai réalisé que, pour qu'il y ait culpabilité, il avait fallu qu'il y ait un petit mouvement pour devenir un peu humain. D'avoir pu réfléchir à cela m'a donné du respect.

Gilles D:* A travers ce que tu dis, on pourrait sentir que dans l'accusation, il n'y a pas autant d'autre qu'on pourrait le croire, et dans la culpabilité, il n'y a pas autant de moi qu'on pourrait le croire....Et dans le chemin d'apprivoisement de moi et de l'autre, cela me donne un éclairage très particulier.

Claude L : Ce que tu dis par rapport à la culpabilité me faisait penser au dégoût, le dégoût que l'on ressent ou que les autres ressentent. Moi, je suis plus à l'aise pour parler du dégoût, mais il me semble que c'est proche et je suis très touché.

CULPABILITÉ ET PASSAGE ONTOLOGIQUE

Clémence DUBÉ

La plupart des approches psychothérapeutiques parlent de la culpabilité comme d'une expérience dont il faut sortir pour devenir soi-même, c'est-à-dire libéré des contraintes qu'impose la culpabilité. Il y est question souvent d'expériences d'enfance qui ont laissé une trace morbide en nous et dont il est difficile de se défaire, traces qui affectent nos vies, nos agirs, notre vie émotive et notre capacité de penser et de comprendre. Cette culpabilité s'étend sur une gamme qui va de traces légères à une grande morbidité telle que le scrupule et les obsessions et qui prend toutes sortes de formes considérées plus ou moins comme pathologiques.

Pour ma part, j'ai longtemps pensé que la culpabilité était reliée à tout le contexte religieux, familial, social et culturel qui entourait l'éducation que j'ai reçue. Dans cette perspective, c'est surtout sur les conditions extérieures et le milieu que devaient porter les réflexions et les recherches autour de la culpabilité. C'est progressivement que mon attention s'est portée davantage sur moi et que la culpabilité a pris un tout autre sens.

La présente réflexion s'intéressera donc à la culpabilité non sous ses aspects pathologiques, mais plutôt sous l'angle d'une expérience fondatrice d'humanité, sous l'angle d'une expérience constituante de l'être plutôt que sous l'angle d'une réalité y faisant obstacle. Il y sera question des liens de la culpabilité avec la nécessaire violence d'origine, la force des institutions, la difficile et quelquefois impossible présence à soi et la recherche de l'innocence.

La culpabilité fondatrice

La recherche en abandon corporel a mis en évidence comment le passage à l'hominisation n'a pu se réaliser en faisant l'économie de la violence. A l'origine, la méfiance extrême de l'autre et des autres pour sauvegarder sa vie a placé le mal chez l'autre et le bien en soi-même. Il s'agissait bien d'une nécessité. Aucun autre chemin n'était accessible. De la sorte, toute la violence de soi est niée pour être placée ailleurs, créant ainsi des lieux pour être minimalement. Cette condition fondamentale d'être impliquait dès le départ le rapport à soi et aux autres. Tout ce qui est imputé aux autres les fait exister comme étant nécessaires dans le rapport à soi qui est absolument intolérable en direct. C'est la première et minimale reconnaissance de l'autre. Je serais portée à penser qu'en ces lieux d'origine, il n'y avait pas de culpabilité, il ne pouvait y avoir que de la négation et de l'absence de soi.. Par la suite, se reconnaître coupable n'a pu avoir lieu que dans une certaine capacité de se ressentir, une capacité minimale de porter ce qui préalablement était attribué à l'autre, aux autres. En ce sens, la culpabilité ressentie est un début de conscience de soi, un début de conscience de l'autre. L'une ne va pas sans l'autre. Elle est par conséquent une condition d'être incontournable ; aucun de nous ne saurait y échapper. Elle est essentielle, fondamentale,

fondatrice ; elle a pu permettre d'émerger de la matière en créant une différenciation minimale. Elle est en lien avec la violence fondamentale, la violence harnachée qui a permis la vie en groupe et en société, la vie humaine. Elle serait essentiellement fondatrice du processus d'hominisation.

Il y a dans les textes anciens, tels la genèse, des extraits qui font penser qu'il y a eu, dans l'expérience de l'humanité, un passage à une certaine présence à soi coupable. *Caïn est irrité de voir le Seigneur tourner son regard vers son frère Abel et vers ses offrandes, alors qu'il se détourne de lui. Il s'en plaint et le Seigneur lui dit : Pourquoi t'irrites-tu, pourquoi ton visage est-il abattu? Si tu agis bien, ne le relèveras-tu pas? Et si tu n'agis pas bien, le péché, tapi à ta porte, est avide de toi, Mais toi, domine-le. Caïn parla à son frère et losqu'ils furent aux champs, il l'attaqua et le tua. Dieu alors interroge Caïn et le maudit en lui disant qu'il serait vagabond sur la terre. Caïn dit alors que sa faute est trop lourde à porter. Si Dieu le chasse de l'étendue du sol, il sera caché à la face du Dieu et comme errant quiconque le trouvera le tuera. Alors le Seigneur mit un signe sur Caïn pour que personne en le rencontrant ne le frappe (Gen. IV. 4-16).* Tant que Caïn ne reconnaît pas un peu sa culpabilité, il est menacé que s'applique la loi du talion et que, où qu'il soit, il soit menacé de mort. Il n'y a pas de différence entre lui et l'autre. Quand il se reconnaît ou qu'il se ressent coupable, il y a un signe qui le distingue et qui fait qu'il peut donner la vie et que la vie peut se perpétuer. La culpabilité serait le signalement qu'il y aurait de la vie quelque part.

Je serais portée à penser que ce passage est un indice de l'expérience faite par les hommes de la culpabilité et d'une certaine présence à soi. Les premiers humains (Caïn n'était pas le premier, mais il représente les débuts) ayant désobéi, ayant fait ce que l'institution interdisait, furent condamnés à la souffrance, à la maladie et à la mort. Adam et Eve ayant mangé le fruit de l'arbre de la connaissance se rendent compte qu'ils sont nus, sont chassés du paradis et condamnés au travail et à la mort. En conséquence, nous sommes tous de cette race, nous portons tous la tache originelle, nous sommes tous coupables non seulement par ascendance et par descendance, mais aussi personnellement. Nous avons tous, chacun de nous, tenté d'échapper à nous-mêmes et c'est ainsi que nous avons eu accès à nous-mêmes. Cette échappée à nous-mêmes a pu être nécessaire à notre survie, tant le risque total de soi eut été mortel. C'est d'abord en ressentant une gêne à tenir quelque chose de nous inexistant, mort, que nous y avons eu accès. Il y a toujours un certain malaise aussi à ressentir que notre accès à nous-mêmes est toujours partiel.

La culpabilité se relie aussi avec le phénomène des institutions dont nous avons besoin pour que s'organise la vie des rapports avec les autres. L'institution permet comme elle interdit. Elle indique les limites, les normes, le bien et le mal. Elle trace les voies dites bonnes et souligne les fausses routes. Entendu dans ce sens, l'institution peut aussi être l'organisation que nous sommes, le corps que nous sommes. La nécessité de l'institution tient à l'intolérable de la présence directe à soi. Ce n'est pas par choix que tout au départ a été mis à l'extérieur de soi, c'est par impossibilité qu'il en soit autrement. Cette difficulté extrême a non seulement été vécue à l'origine de l'humanité, mais elle est aussi présente à chaque émergence de soi vis-à-vis soi. Il est chaque fois nécessaire de passer par l'institution avant que l'expérience de soi s'éveille. Et il y a d'abord à sentir la mort à l'intérieur de laquelle quelque chose de soi est tenu pour que ce quelque chose de soi existe.

Habituellement, nous savons plus ou moins précisément ce que l'institution attend de nous. Chaque fois que nous ne correspondons pas à ce qui est attendu, nous sommes susceptibles d'être désignés comme coupables. Il est plus facile de s'arrêter à un niveau de culpabilité plus

évident et plus flagrant alors qu'au fond, nous sommes chaque fois coupable d'avoir pris une distance de nous, même si cette prise de distance se fait à notre insu et très involontairement.

Chaque fois que présents à nous-mêmes, nous nous différencions un peu des autres, il se produit un ressac qui conduit soit à l'accusation des autres, i.e. la culpabilisation, soit à l'accusation de soi-même i.e. la culpabilité. Mais l'une et l'autre ont le même sens, à savoir l'expression de la nécessité d'un tampon dans le rapport à soi.

Il n'y a pas moyen d'être de cette humanité sans être entaché de cette culpabilité qui en quelque sorte serait une porte d'entrée à nous-mêmes. A son insu, chaque humain tente désespérément d'échapper à lui-même en créant des institutions qui, encore à son insu, ont la capacité de lui redonner son être. C'est en ressentant une culpabilité à propos du déni qu'il ne peut pas éviter de lui-même que l'humain se rencontre.

Il est difficile d'avoir accès à nous-mêmes sans reconnaître un lien très fort entre les deux pôles de l'accusation et de la culpabilité. Le premier mouvement en est un d'accusation de l'autre et le second d'auto-accusation et de culpabilité. Ces deux mouvements qui ont comme figure le sado-masochisme, le duo bourreau-victime sont inséparables. Ils sont liés comme une pulsation. Ils parlent du rapport aux autres en nous. Peut-être pourrait-on dire que le sado-masochisme est identique à la présence des autres en nous et à notre présence dans les autres. A ce niveau, l'autre est simultanément vécu comme tuable et comme un tueur. Sinon, c'est l'inverse, à savoir que l'un se vit comme tuable ou tueur. L'un et l'autre exprime l'intolérable du rapport à soi.

Culpabilité, désir et dépossession

Cette réflexion sur la culpabilité m'a amenée à considérer l'importance de l'organisation singulière qu'a prise le désir pour être au monde. Elle m'a amenée à réaliser que la dépossession de soi est un point de départ crucial et que cela n'a pas eu lieu uniquement dans le passage à l'hominisation d'il y a des millions d'années. En chacun de nous, il y a le passage à l'hominisation, c'est-à-dire le passage de la dépossession de soi à un ressenti de soi comme étant soi. Au départ, et selon des formes différentes en chacun, le désir est mis dans l'autre, les autres, l'organisation sociale, religieuse, politique. Cela prend des formes multiples et subtiles : je ne sais pas ce que je ressens, ce que je pense, ce que je crois. La norme est dehors ; au dedans, c'est l'inconnu, l'absence. Puis, il y a de multiples efforts pour affirmer quelque chose de soi en pensant que c'est soi alors que vivent toutes sortes de formes d'appropriation, d'utilisation, de collage, de connivence, de refus avec la rage de ressentir toujours la dépossession de soi.

J'ai longtemps pensé que c'est par l'effort d'être soi que s'évanouirait la culpabilité. Or, il m'apparaît que la culpabilité est une manière de vivre face à la vie interdite et la dépossession de soi. Elle est un lieu pour avoir accès à soi. Essayer de ne pas être coupable, c'est toujours l'être en cherchant le moyen d'échapper à la dépossession et à la vie interdite. Autant la vie est interdite, autant elle passe à travers les mailles de l'interdiction et autant elle éveille la culpabilité. Et c'est de là qu'émerge le rapport à soi et à l'autre dans une différenciation minimale.

A la rigueur, toute la neutralité et l'interdiction de la vie sont elles-mêmes vécues comme coupables et ne devant pas être. Tout désir, tout ressenti, toute vie en soi si minime a peu d'importance et si peu qu'elle disparaît, elle devient silence et absence. Pour qu'il y ait de la vie, il faut imiter, copier, observer, faire comme, penser comme, adhérer. Il reste l'envie

d'être beau, acceptable malgré tout et en cela même passe la vie interdite. Quand elle est ressentie par les autres et reconnue sous cette forme, ce n'est pas nécessairement un soulagement, mais parfois et souvent une plus grande culpabilité et en même temps une plus grande ouverture à être soi.

Il y a une différence entre la culpabilité et le sentiment de culpabilité. Le deuxième apparaît comme le petit clignotant lumineux qui indique la présence du malaise de la culpabilité. En ce sens, le sentiment de culpabilité serait moins menaçant que la culpabilité reçue, que la responsabilité d'être.

Dans la culpabilité, il y a réellement quelque chose de coupable, mais pas ce qu'on en dit ou sait ; il s'agit plutôt de quelque chose de réel ; qui est vraiment fait mais de manière cachée, détournée enveloppée et qui nous hante. Quelque chose qui veut se dire, qui veut apparaître et qui se cache aussi. Ce qui est caché implique les autres et d'une certaine manière ne peut nous être révélé que par les autres. Ils le font souvent sous forme d'accusation aussi. Le sentiment de culpabilité apparaît alors comme le signe indiquant que quelque chose de réel se passe en soi ; quelque chose qui traverse le magma de la vie interdite. Il n'y aurait pas d'autre chemin que le ressenti de l'absence de soi, ne serait-il que minimal, pour aller à soi. Et la culpabilité est une ouverture à cette absence de soi et la seule ouverture au départ.

Dans le monde de l'interdit et de la dépossession, l'institution est absolument nécessaire. Elle est la forme extérieure dans laquelle sont déposés les désirs inavouables et mêmes inconnus de soi, les attentes d'un certain contrôle de ces désirs ou impulsions, l'organisation du non-défini de soi, du dépossédé de soi, le modèle de la réalisation de soi.. Sans elle, tout l'interdit reposerait sur nous-mêmes et il faudrait porter tout ce qui nous habite ce qui est impossible. Il est essentiel que l'interdit vienne d'ailleurs pour que petit à petit il puisse être reconnu comme étant de nous avec tout le malaise que cela comporte. L'institution apparaît une organisation de la vie pour contrer le malaise de la vie interdite et du rapport à soi.

Heureusement, il y a des ratés, des échecs et des douleurs. Ce sont des lieux d'entrée en soi, des lieux pénibles parfois. Comment se faire parler de la dépossession quand elle a été un lieu si important pour vivre? Comment accepter d'être dépouillé de ce qui a permis de vivre?

On pourrait comprendre l'envie de mourir dans l'effort toujours déçu d'avoir une vie en soi, à soi, malgré la force de la dépossession et de la vie interdite. La vie est cherché ailleurs qu'en soi tant est forte l'interdit d'y avoir accès en soi, avec le vide que cela laisse constamment. On ne sait pas que l'accès à l'expérience de la vie interdite, de la dépossession de soi est de la vie. Il reste alors l'effort de vivre la dépossession et l'interdit ; il reste aussi la culpabilité de l'échec ce qui est le seul mode d'accès à soi, envers et contre soi.

Tenter d'éviter la culpabilité à tout prix m'a appris qu'il y avait en moi un lieu sensible où exister est coupable. Exister, c'est-à-dire être ce que je suis, portant ce que je porte et en assumer les conséquences ; venir d'où je viens, penser comme je pense, aimer comme j'aime, réfléchir comme je réfléchis. Chaque fois qu'un de ces actes se pose, il implique tout ce que je suis et me place face aux autres en éveillant chez eux des réactions, des sensations de toutes sortes. Les laisser avoir ces réactions comme étant les leurs tout en ressentant les différences qui apparaissent avec ma propre vie a d'abord été un lieu de grande culpabilité : je ne devais pas, je n'aurais pas dû. Il reste l'effort d'être autrement, de ne plus provoquer ces réactions ou ces sensations, avec la déception que tous les efforts sont inutiles et que les comportements différents disent la même réalité, c'est-à-dire ce que je suis. Même l'écriture de ce texte me

plonge au fond de cette expérience sans aucun compromis. Apparaître face à vous est aussi intolérable qu'apparaître face à moi. Et pourtant, c'est ainsi que je suis,

Culpabilité et passage ontologique

On pourrait dire qu'il y a une fonction pédagogique à la culpabilité. Dans ce processus, commencer à se ressentir comme portant minimalement ce qu'on fait peut progressivement aussi conduire à le porter comme étant soi en reconnaissant le rapport à l'autre. Dans cette perspective, la culpabilité est absolument nécessaire à l'éveil à soi et à la rencontre de l'autre.

S'il n'y a rien à enlever de nous, il n'y a pas à enlever la culpabilité mais à lui donner toute sa place car elle donne accès à une manière de se ressentir portant quelque chose de soi qui est spontanément mis ailleurs, à l'extérieur de nous.

Le passage ontologique n'enlève pas la culpabilité, il en fait un lieu pour être, un lieu de reconnaissance de soi, de présence à soi. Mais ce passage ne se fait pas sans la présence de quelqu'un qui se place dans une position de recevoir de lui comme étant lui tout ce qui est éveillé par la culpabilité et la culpabilisation venant de l'autre. Le psychothérapeute d'abandon corporel ou le chercheur ontologique, quand il prend cette position, fait en lui-même un lieu de différenciation pour que le monde intérieur de l'autre lui appartienne réellement, même si ce dernier n'en a aucune conscience.. Cela étant, les deux personnes en présence se donnent d'être mutuellement.. La culpabilité et la culpabilisation n'ont pas besoin de ne pas exister ; c'est leur existence même qui devient de l'être. Ainsi, ce qui à prime abord apparaissait comme l'antithèse de l'être devient l'être.

Il n'y a pas moyen de ne pas être coupable étant donné qu'il n'y a pas moyen de ne pas être quelqu'un qui est devenu en utilisant tout pour se protéger de soi. Recevoir en soi cette culpabilité comme étant soi, comme étant la vie qui a pu être serait le lieu d'innocence possible. C'est en même temps le lieu du paradoxe. Il y a à reconnaître tout ce qu'il a fallu tenir mort de soi pour vivre, ne serait-ce qu'en survivant.

La culpabilité nous garde dans les contradictions ou les contraires : le bien et le mal, le permis et le défendu, la puissance et l'impuissance, etc. C'est paradoxalement que le mal, la violence, etc, s'ils sont reçus comme étant nous, nous donnent d'être et ainsi sont le bien. La culpabilité veut garder la puissance dans la victoire sur l'impuissance, alors que la puissance se trouve dans l'impuissance reçue et consentie et qu'elle serait sans culpabilité. Au niveau du rapport à soi, la mort est toujours antérieure à la vie. Le vendredi saint arrive toujours avant Pâques.

L'ontologie décloisonne les notions de bien et de mal et sort la vie de l'univers moral. Peut-être serait-il plus juste de dire que la morale, dans l 'ontologique, se trouve située au niveau de l'être ou du rapport à soi et non plus au niveau des comportements et des agirs. Tout les comportements et tous les agirs expriment le rapport à soi, même ceux qui cachent le soi.

Voir la culpabilité comme un processus incontournable d'accès à soi pour chacun de nous comme pour l'humanité entière, la reconnaître comme un lieu de différenciation progressive en nous et dans l'humanité, la situer dans un monde paradoxal où le mal et le bien doivent prendre leur sens dans le rapport à soi plus que dans le rapport aux institutions même nécessaires, m'a fait penser que dans ce monde paradoxal, la culpabilité précède l'innocence et non l'inverse comme j'ai longtemps pensé. L'innocence est un processus et un chemin plus qu'un point d'arrivée et elle n'a pas été un état que la « faute originelle » nous fait perdre. Il

me semble qu'il y a ainsi en moi beaucoup plus d'espoir qu'il n'y en a jamais eu. La culpabilité a de plus en plus de sens.

Clémence Dubé

Débat autour de l'intervention de Clémence Dubé

Madeleine T-R : J'ai l'impression d'avoir entendu parler de la culpabilité avec des mots qui coulent bien, mais si j'essaie de la rejoindre en moi, c'est d'abord lourd, pesant. Je me rappelle la parole de Caïn : « Ma faute est trop lourde à porter ». Et je ne sais pas, moi, si je peux porter ma culpabilité toute seule. Je crois que si il n'y a pas un espoir de salut ou que quelque chose de plus grand que moi puisse m'aider à porter ça, alors je suis – comme le disait Hubert - clouée au mur et sans espoir. Dans les groupes, les autres sont là et l'expérience est vivable. Mais les autres ne sont pas toujours là ; seule, livrée à moi-même, s'il n'y a pas quelque chose d'autre que moi, alors je ne pourrais pas survivre.

Clémence Dubé : C'est vrai que la culpabilité comme fondatrice d'humanité ne nous appartient pas en propre, elle est aussi fondatrice de l'humanité dont nous faisons partie. Certes, il y a une culpabilité qui est la nôtre et qui est à reconnaître, mais cela m'a donné beaucoup d'espoir que de pouvoir me situer dans un processus de fondation de l'humanité. Il me semble que la culpabilité trouve là tout son sens, dans ce processus de l'humanité et en moi-même. Pour moi, là c'est moins écrasant.

Madeleine T-R : Oui, j'entends que c'est moins écrasant, mais je me demande si ce n'est pas un évitement. Si je me ralliais à ce que tu dis, je me demanderais si ce n'est pas un évitement. Pour moi, la culpabilité prend d'abord la forme de ne pas être capable d'aimer et d'avoir d'abord envie de... peut-être de tuer, si je vais très loin.

Hubert M : Je ne sais pas si ça répond à ce que tu dis, mais c'est vrai qu'il y a un consentement assez terrible...D'abord consentir à ce que ce dont j'essayais de me libérer, ce soit moi. Pour moi, c'est d'abord décourageant, et ensuite encourageant.....ce dont j'essayais de me nettoyer, c'est moi.....de me nettoyer pour essayer d'être quelque chose.

Gilles D : Moi, une des choses qui m'atteint beaucoup dans les deux textes, c'est qu'au niveau du rapport à soi, il y a un lieu où ce qui apparaît comme la mort, c'est là qu'est la vie, et ce qui apparaît comme la vie, c'est mortel. Au niveau expérientiel, ça n'est pas possible de prendre un tel risque sans prendre le risque de mourir....risque de mourir qui est aussi risque de vivre...Il y a un lieu où vivre c'est mortel et mourir ça apparaît comme la vie. Ce n'est pas possible de prendre le risque de « tout » soi sans risquer de mourir.....Madeleine nous parle de quelque chose de réel comme expérience et d'incontournable.
Je continue à propos de la culpabilité de « tenir mort » quelque chose de soi. J'ai toujours peur que ça évacue une sensation antérieure à soi, une vague sensation que quelque chose de soi n'a jamais été. La culpabilité de tenir mort et le malaise à sentir que beaucoup de nous n'a jamais été pour nous- mêmes.

Clémence Dubé : c'est vrai que ces deux choses là sont présentes. Il y a ce qui n'est pas de nous, et il y a ce que nous tenons mort pour pouvoir vivre.

Lorraine L-D : J'ai adoré l'expression de « clignotage » sur le sentiment de culpabilité. Autre chose...Claude a parlé de dégoût, moi il me vient la honte. Je ne sais pas comment on en parlerait, car la honte pour moi provoque des sensations proches du dégoût, c'est plus corporel. Qu'est-ce que ce que vous en diriez...

Hubert M : J'aurais pu faire mon exposé en parlant de la honte aussi. C'est le premier mot qui m'est venu dans la vie. J'ai d'abord parlé de honte, la honte d'être, et ça parlait du même malaise.

Lorraine L-D : C'est pour cela que je parlais de l'expérience du malaise. Pour moi, la culpabilité est plus proche d'un concept, et quand vous parlez de malaise, c'est plus proche et cela me renvoie plus à l'expérience.....

Hubert M : Pour moi je parlerais de l'un ou de l'autre et ce serait la même chose.

Clémence Dubé :Il faut bien des mots pour parler.

Claude L : Honte, culpabilité, dégoût...Tous ces mots recouvrent pour moi tout ce que je pense que je dois expulser pour être présentable aux autres, mais que les autres nous retournent malgré nous.

Colette J : Tout au long de vos exposés, je n'ai pas pu m'empêcher de penser à la longue histoire vécue dans les groupes... car cette possibilité d'accès à ma culpabilité et ce qu'apporte le fait d'être dénoncée dans des lieux, pour moi, indignes d'apparaître ou d'exister, m'a été donnée grâce à cette longue histoire des groupes... « la douloureuse appartenance à un groupe », comme l'écrit Hélène Marchand.
Moi aussi, j'ai tenté d'écrire et j'écrivais que je voulais sortir du monde de la culpabilité pour enfin entrer dans le monde relationnel. Ce qui m'est dit aujourd'hui m'ouvre à une dimension de la culpabilité très importante. Merci.

Rémy B : Moi, ce qui m'est apparu, c'est l'accusation comme un début de présence à l'autre. En fait, ça fait référence à ce que je vis souvent dans ma vie et où je me sens souvent accusé et je peux reconnaître que les personnes, qui m'accusent me font sentir qu'il y a *quelqu'un*, une présence, quelque chose qui vient réellement vers moi. C'est très vivant, et très réel. Moi, je me sens facilement coupable à ce moment là, mais je me rends compte qu'il se passe vraiment quelque chose : souvent, je réalise que ce qui m'a été dit peut être vrai, même si ça m'a été dit en terme d'accusation ; ça peut parler de moi et de l'autre en même temps.
Autre chose, c'est vrai aussi, que on ne peut avoir honte que de soi, et dans ce mouvement de honte de soi, dont on ne voudrait pas, c'est insupportable ; et justement, on a honte de soi en présence de l'autre, ce qui est encore plus difficile que seul ; mais c'est souvent, effectivement, le premier mouvement de reconnaissance de soi qui pourrait nous permettre de commencer à nous reconnaître, même si dans un premier temps, on va absolument tenter d'éviter cette honte ressentie.

Marcelle M : Tu dis, Clémence, que la culpabilité est fondatrice. J'ajouterais que c'est quand même un sacré progrès dans l'humanité et c'est mieux que rien...On se souvient tous des tortionnaires nazis qui ne se sentaient coupables de rien, même condamnés par le reste du monde. La non-culpabilité c'est vraiment la déshumanisation complète.

L'autre idée, c'était sur l'innocence : je repensais à la confession de notre jeunesse, et comment on se sentait bien après, comme débarrassé...Je dis cela avec beaucoup de compassion pour ces états-là parce que cela aidait à vivre... Et à ce sujet quelque chose m'a un peu troublée lorsque tu as parlé de l'innocence...Je me dis qu'assumer la culpabilité comme fondatrice, incontournable, humanisante, signifie la fin de l'innocence . Il n'y a plus d'espoir d'innocence, on ne sera plus jamais innocent de rien, on aura toujours quelque chose à porter...je crois effectivement que l'on n'a jamais été innocent de rien. Mais tu as dit que l'innocence venait après ; je ne sais pas comment tu te représentes cela...Peux-tu en dire plus, car pour ma part, j'ai peu d'espoir...Je ne vois pas comment on pourrait redevenir innocent....

Clémence Dubé : Je ne vois pas l'innocence comme l'absence de mal ou l'absence de culpabilité. Je vois l'innocence comme tout ce mal et toute cette culpabilité habités. Ce n'est pas l'innocence comprise comme un lavage de toute faute, mais comme l'habitation de tout ce ressenti.

Marcelle M : Au fond, c'est une autre forme d'innocence...

André S : Vos textes parlent de culpabilité...J'aimerais souligner un aspect qui m'a beaucoup touché : c'est comme si j'avais compris que vous nous parliez non seulement du temps de la culpabilité, mais aussi du temps d'avant : ce temps de neutralité, ce temps de silence, ce temps d'absence. C'est très précieux, pour moi, d'entendre cela car il me semble qu'en tant que thérapeute, je suis sans arrêt, dans ces moments-là, porté à nommer tout de suite la culpabilité, comme pour sortir de cet avant-culpabilité qui serait encore plus lourd et douloureux à porter..... je suis très reconnaissant que ce soit nommé.

Rémy B : Ce qui me venait, c'était que il y a aussi sans doute une innocence/absence. Je le vis aussi comme ça. Je peux me sentir innocent, puis me faire accuser et réaliser alors que j'étais absent dans cette innocence. Ce serait l'absence initiale vécue comme innocence, qui passerait par la culpabilité pour éventuellement retourner à l'innocence, mais une innocence-conscience.
Au fond, ce que j'appelle « absence », c'est une inconscience....et au moment où la culpabilité arrive, c'est la culpabilité de cette inconscience, la culpabilité de cette innocence.

Clémence Dubé : L'innocence dont il était question, ce n'est pas l'absence, c'est l'habitation de tout ce qui est là, l'absence comprise.

Gilles D : C'est le passage à l'ontologique...

Aimé Hamann : J'aurais envie de parler à Madeleine : ça me touche beaucoup que tu parles d'une culpabilité qui ne peut pas se résoudre en soi-même. Il me semble que c'est important, et c'est important aussi que tu continues à le dire, et que l'on puisse être là avec toi et que ça puisse avoir de plus en plus de sens pour nous. Tu nous dis quelque chose de toi qui a à être dit, à être entendu et qui nous concerne aussi. Ce serait : « j'ai beau tenter de me débrouiller avec moi-même, ça ne va pas ; et si je n'ai pas un autre lieu qui, lui, est plus grand que moi-même, pour me déposer et trouver grâce quelque part, je vais mourir ; il me semble que c'est fondamental que tu le dises et que tu nous forces à l'entendre, que l'on puisse être là avec nous-mêmes et avec toi. C'est à cela que je pensais quand tu parlais tout à l'heure et ça me touchait beaucoup.
On aurait beaucoup de choses à dire autour de tout cela. Par ailleurs, je suis très frappé depuis ce matin par le lien entre se recevoir, faire l'expérience de soi, le paradoxal, le langage... comme si il y avait un langage qui était trouvable pour se dire et pour être. Ce langage c'est

celui du paradoxe. Il me semble que c'est possible d'être coupable et que ça donne la vie, à condition de pouvoir le recevoir ou de l'avoir reçu...et ça ne peut se dire que dans la paradoxalité, parce que c'est la mort qui a à devenir la vie...Je suis frappé par la façon dont tout cela est lié et comment ce langage paradoxal ne peut se trouver qu'à l'intérieur de l'individu. Ce n'est que l'individu se recevant qui peut trouver ce langage là ; autrement ce langage n'a pas de sens. C'est le langage qu'on trouve dans la bible. En vous écoutant ce matin, je me disais qu'au fond, les gens qui ont formulé l'expérience, celle de la bible par exemple, ont d'abord expérimenté et sont des êtres qui ont fait la démarche de se recevoir eux mêmes ; ils ont découvert alors que la mort peut donner la vie, ce qui a donné lieu à une parole paradoxale. Il me semble que l'on est coincé sans langage pour dire tout cela, si on ne fait pas l'expérience intérieure de recevoir cette vie que l'on est, où si quelqu'un avec nous ne fait pas cette expérience en lui-même de sorte que ça nous y introduit.....alors il est impossible de trouver le langage pour nommer ça ; comment formuler l'expérience vécue du fait que tout ce que l'on ne veut pas de nous, tout ce que l'on n'*est* pas de ce que l'on est, cela-même *pouvant être*, alors c'est étonnamment beaucoup mieux que ce que l'on pourrait vouloir en essayant de s'éviter.
Il y a beaucoup à dire, même sur le plan théorique, mais ce que j'essaye de dire n'est pas théorique.

Colette-Madeleine C : Ce que tu dis, Aimé, me renvoie à cette phrase d'Hubert qui m'avait beaucoup interpellée: «la frayeur, dite en culpabilité que ce que je suis soit de la vie »... C'est comme si la culpabilité était un langage pour dire la frayeur. Tout se passe comme si la culpabilité était déjà un langage pour dire ce qu'il y a en dessous, cette frayeur « que ce que je suis soit de la vie. »

Aimé Hamann : Cela touche au meurtre, ça l'exprime. La culpabilité touche à l'énergie meurtrière, au fond, et ça nous en protège d'une certaine façon. Même si l'on ne passe pas à l'acte, l'énergie de meurtre est là, et c'est en cela que la culpabilité est un pas fondamental dans le processus d'hominisation, car elle permet d'être ensemble, se tuant sans se tuer, et le sachant un peu dans la culpabilité.....

Simone A : Hubert, tu disais « faire taire »...

Hubert M : c'est un lieu où je dis avoir la sensation que ma parole quelquefois me tait plutôt qu'elle ne me dit.

LE CORPS QUE L'ON A, LE CORPS QUE L'ON EST
à partir d'une expérience personnelle

Anne ROUSSEAU

Quel défi me suis-je lancé en m'engageant à vous parler de mon corps ?
Je n'ai rien à en dire, je veux retourner au grand galop vers le silence, et j'entend Aimé me dire : « En dirais-tu plus ?».

Mon corps malade, mon corps atteint dans ses gènes porteurs d'une mort lente, me pose problème dans les simples gestes de la vie quotidienne.

Mon corps habitacle de ce que je suis et que je voudrais fragmenter afin de garder ce qui est acceptable et rejeter ce qui ne me plaît pas. Mon corps tel un objet, comme si seule la maladie pouvait me définir.

Mon corps que je refuse, que je n'aime pas, que je traite sans ménagement car il se doit d'être fonctionnel, opérationnel, au service de ce que je veux.
Hélas, ce n'est pas le cas.
Ce corps que je prend pour un puzzle.
Ce corps occidental, éloigné d'une conception unitaire qui m'amène à croire que des parties du corps peuvent être séparées alors que ses différentes parties appartiennent à un tout. Corps dans la division, dans le morcellement, continuellement dans la dichotomie.
Les coupures font partie du corps que je suis et j'ai le goût d'incriminer Descartes pour expliquer et justifier cela.

Cette aptitude à la fragmentation m'appartient bien, elle appartient à l'humanité en moi. Elle est souvent nécessaire, comme dans le cas de ma maladie. C'est une attitude de survie que de nier cette réalité physique.

C'est aussi l'image qui m'est renvoyée régulièrement par les autres qui ne voient au premier abord que la maladie, comme si je n'étais que malade.

Dans notre culture une personne malade se trouve définie par sa maladie. Malgré mes revendications, j'y adhère à certains moments. Je connais bien ces lieux de la conscience objectivante où être c'est assurer sa position et la défendre.

Corps morcelé pour que ce soit vivable, pour ne pas trop sentir. Nécessaire coupure pour continuer à vivre avec ça, en me sachant dans la coupure, car c'est trop insupportable et que c'est le seul moyen que j'ai trouvé pour continuer. Ma valise est trop grande et trop lourde, je la laisse à la porte de temps en temps.

Plus que d'autres, j'ai trouvé dans la maladie la rationalisation de cette division interne qui se trouve justifiée par mon aspect physique. Cela m'a donné un alibi très plausible pour justifier ces divisions.

L'annonce de la maladie fut pour moi une révélation très brutale de ce qui me constitue. Ce fut aussi un magnifique miroir aux alouettes, un gouffre à illusions, à oubli, à leurre, car la cause de toutes mes difficultés était la maladie.

Qu'est ce que cela fait un corps comme ça chez moi et chez les autres?

Cela fait : la peur de me toucher et de me faire mal, l'envie de me rentrer dedans et de me démolir, le souhait de me protéger et de m'aider, Cela fait des regards de pitié et de mépris. Cela fait de la compassion, de la jalousie, de la mise à distance. Cela fait de l'orgueil, de la froideur, du déni, de la faiblesse. Cela fait que nous l'intégrons dans nos activités.

C'est aussi une réaction à mon corps qui éveille tout cela chez moi et chez les autres. La tentation m'invite tout le temps à la causalité pour tout ce que je suis et que j'éveille chez les autres. Ce n'est pas acceptable un corps comme ça ; avec un corps comme ça je ne peux pas être aimée.

La maladie, lieu de sécurité et de protection, qui paradoxalement maintient le désespoir. La maladie me ramène toujours à ce corps que j'ai, dans les simples gestes du quotidien, dans ce lieu d'objectivation.

Je suis portée à rejeter en bloc ce que je suis. Tout ce qui va mal ou qui me dérange a pour cause la maladie. Cela fait de l'espoir de penser que si je n'étais pas malade, je n'aurais pas cela à vivre et cela évite de toucher le désespoir. Si je n'avais pas la maladie, je serai confrontée directement à ce que je suis. Le désespoir est donné par la maladie, une maladie sans espoir. S'il n'y avait pas la maladie, le désespoir serait quand même là et ce serai désespérant. La maladie « explique » mon désespoir et cache ainsi ce que je suis. Mon corps marqué par la maladie peut servir à ne pas me reconnaître dans mon propre vécu. Cette expérience de la maladie m'oblige à me reconnaître. Pourtant, c'est au travers de mon rapport à la maladie que je peux sentir mon organisation.

Un corps intact

Ramenée continuellement à mes exigences physiques, à mes limitations, il existe pourtant un lieu de liberté : le corps que **je suis**. La matière animée, le tissu qui me constitue porte les empreintes de mes ancêtres avec toutes les vicissitudes, les adaptations nécessaires, les mutations génétiques pour que, malgré toutes les difficultés rencontrées en chemin, aujourd'hui je suis sur terre. J'ai une conscience aiguë de ce qu'il a fallu traverser comme changements pour en arriver là. Un gène défaillant, c'est peu au regard de l'histoire de l'humanité. Je me dit souvent que je devrais m'étonner que cela aille à peu près bien en raison de ma complexité psycho-physiologique et de tous les modes de rapports qui m'ont amenée à ce que je suis, à ce que je suis devenue.

Objectivation du corps lorsque je ramène mes limitations à la maladie, à mon image corporelle. Cela me protège des autres : ils n'osent pas trop me dire pour ne pas en rajouter dans la blessure.

Le corps que je suis quand je ramène mes limitations à ce que je suis et que la maladie n'est plus un bouclier, une protection. Limitations physiques mais aussi limitations d'une organisation de défense et de protection. Lent cheminement vers la présence à soi dans la conscience de ces limitations qui me constituent et qui me permettent de rejoindre tout le monde dans le définitivement « handicapé ».

Toutes ces longues mutations depuis la nuit des temps m'ont amenée à la forme que je suis. Cette forme unique avec ses limitation et tout ce que je porte de l'humanité devenue sous cette forme particulière, que chacun porte comme moi.
Cette forme m'éveille à ce que je suis, me relie aux autres.
Cette forme me fait toucher à mon organisation, à mon mode de rapport et me donne l'occasion de sentir mon être.

Toutes mes lignées d'appartenance ont ainsi déterminé ce qui me constitue, ce qui préside à mon organisation, ce qui m'habite. A moi de les assumer avec mes limites. L'acceptation de ces limitations va vers la plénitude de l' être.

Recevoir ces limitations m'oblige à accepter ce corps là, à passer par ce corps là pour me connaître, pour accepter comment l'humanité est parvenue chez moi avec ses aléas multiples.

Processus d'hominisation dans la relation entre les humains où la vie est la plus forte et passera malgré tout comme elle pourra. La vie : terrible force qui ne demande qu'à se manifester.

Mon organisation du refus, du silence et de ce que vous connaissez, fait partie intégrante du corps intact que je suis. Je suis tout cela avec la nécessité de ne pas m'habiter, pour pouvoir faire des poses et respirer.

Corps intact, corps dans sa globalité que composent toutes mes ambivalences et mes contradictions, mes refus et mes accueils. Le chemin s'ouvre de plus en plus pour me relier à l'expérience du corps que je suis, corps au-delà des atteintes physiques, lieu de liberté et de paradoxalité.

La place du psychothérapeute

Je suis encore dans l'expectative. Il est inévitable que la maladie me fasse vivre à moi et aux clients des expériences. Quelles seront leurs spécificités ? Je ne le sais pas. Ce sera comme je suis et j'aurai à recevoir ma réaction à la réaction de l'autre. J'aurai à faire plus attention que dans la vie courante à ce que cela éveille en moi et chez le client.

Il faudra donner du temps pour que le dialogue intérieur face à la maladie cesse, pour que chacun avec son ressenti du premier contact entre plus avant dans le rapport.

J'aborde la relation thérapeutique avec ce corps là : le corps que j'ai, où je serai amenée au premier abord, et le corps que je suis, le lieu que je revendique. Je vous en dirai plus dans deux ans au prochain colloque.

Anne Rousseau

Débat autour de l'intervention de Anne Rousseau

Hélène L : Le mot qui me venait en t'écoutant, c'était la *vaillance*... ... et je sens que l'important c'est le chemin d'une responsabilisation de ce qui se passe dans ta vie et ce chemin se fait dans une douceur à laquelle je ne m'attendais pas à la lecture du texte.

Jean-Michel A : En t'entendant lire ton texte, je suis frappé de l'intimité qui se dégage dans ta parole et dans ta façon de dire.

Yveline D : Je suis très touchée de t'entendre parler de la maladie qui prend toute la place et du fait que l'on te voit la plupart du temps à travers ça, mais elle peut être aussi une sorte de leurre un paravent terrible, inscrit dans l'évitement.

Anne Rousseau : Il y a le leurre aussi pour moi... De tout mettre sur le compte de la maladie. Dans ce sens, la maladie est une parfaite institution.

Aimé Hamann : Je ne saurais trop quoi dire, car c'est quelque chose qui nous rejoint tous, d'une façon ou d'une autre, qui demande le temps de le vivre et de l'apprivoiser. Moi, ça me laisse plutôt respectueux, silencieux, et je dirais aussi profondément touché par ce don de la vie que tu nous fais en vivant, en étant vivante et même engagée à devenir thérapeute, en étant dans les groupes depuis longtemps dans des conditions si difficiles. J'ai peu de choses à dire, sinon que ça me touche profondément, comme me touchent les attentions que tu as pour les autres dans la vie de tous les jours. Il y a là beaucoup de ta tendresse. Je pourrais dire que tu m'apprivoises à moi-même.

RESPONSABILITÉ ET POSITION ONTOLOGIQUE

Gérard QUINTIN

Depuis une trentaine d'années, le concept de responsabilité s'est beaucoup développé autant dans le monde juridique que dans le monde philosophique.

"Personne n'est à l'abri d'un accident responsable" disent les publicités d'assurance responsabilité. Responsabilité et culpabilité font donc bon ménage.

Bien que la culpabilité suppose une intention, la responsabilité elle, se distingue par sa tendance à chercher à assumer l'être qu'on est. En fait, elle permet de dépasser la culpabilité pour se diriger vers une prise en charge plus complète des conséquences de ses actes.

Dans un premier temps, je vais parler du sens du mot "responsabilité" dans le langage courant. Je tenterai ensuite de situer la responsabilité dans le monde de l'institution, puis d'aborder le concept de la responsabilité dans le contexte de la position ontologique. Des réflexions sur l'interdépendance dans la situation de groupe, nous permettront de conclure en liant la responsabilité à la solidarité humaine.

Sens du mot "responsabilité" dans le langage courant.

Les mots "responsabilité" et "responsable" font partie de notre langage de tous les jours. On les utilise souvent dans des sens très diversifiés.[1].

En parlant de quelqu'un, on dira: "c'est une personne responsable", c'est-à-dire qu'elle est réfléchie et qu'elle pèse les conséquences de ses actes . À l'inverse, c'est une "irresponsable" désigne une personne qui n'est pas prête à répondre de ses actes devant autrui. "L'irresponsable" cherche à se désister. Ce n'est pas de sa faute, ce sont les autres qui l'ont mis dans le pétrin.

On dira aussi "telle personne est responsable de cet accident". C'est elle qui conduisait l'auto qui se trouvait en faute par rapport au code de la route. L'accident s'est produit parce qu'elle n'a pas suivi le code de la route. Elle est donc responsable dans le sens de coupable d'avoir enfreint une règle.

C'est fréquemment dans ce monde de culpabilité que le mot responsabilité est utilisé. Le mélange responsabilité-culpabilité est donc très présent dans l'usage courant de l'un ou l'autre de ces deux mots.[2].

[1] Aimé Hamann. "L'adjectif responsable évoque le sérieux de quelqu'un: il est responsable. Le substantif évoque une charge attribuée à quelqu'un : c'est lui, le responsable" Extrait du site web: www.abandoncorporel.ca en Annexe II

[2] Dans l'affaire du sang contaminé, l'expression du ministre Georgina Dufoix "responsable, mais pas coupable" est restée célèbre et continue de faire couler beaucoup d'encre.

La responsabilité dans le monde de l'institution

Le titre de la première version de cette communication était: *"Le passage de la responsabilité institutionnelle à la responsabilité ontologique"*. À cette époque, je percevais ce passage comme linéaire: on était d'abord dans la culpabilité-institutionnelle, puis, après une démarche de thérapie je croyais qu'il s'agissait de se sentir de moins en moins coupable (dans le monde institutionnel) pour se sentir de plus en plus responsable (dans le passage à l'ontologique.) Comme s'il y avait un mouvement linéaire : une étape qui mène à une autre.

En cherchant à formuler le plus concrètement possible ce "fameux" passage je me suis rendu compte qu'il n'était pas linéaire : on ne passe pas de l'un à l'autre. C'est en habitant l'un, que l'autre est. C'est en assumant la responsabilité-culpabilité du monde institutionnel, que se fait, sous forme d'un pallier d'intériorisation, le passage à l'ontologique.

Dans les années 1978-1980, je donnais des sessions d'initiation à l'analyse transactionnelle. Je me souviens d'avoir écrit quelque chose qui ressemblait à ceci :

"Je ne suis pas responsable de ce que je ressens,
mais je suis responsable de ce que je fais avec ce que je ressens"

Des propos de ce genre plaçaient la responsabilité au niveau du choix, donc au niveau du volontaire[3].

Étant donné que je ne choisissais pas ce que je ressentais, je maintenais que je n'en étais pas responsable. Je ne pourrais plus aujourd'hui tenir des propos de ce genre. Je dirais plutôt que je suis responsable de ce que je suis.

Je ne choisis pas ce que je ressens car ce qui s'éveille en moi à l'occasion de mon contact avec une autre personne relève de la façon subjective dont la vie est organisée en moi à partir de mes lignées d'appartenance, de ma culture et de mon histoire personnelle.

Mais, même si je ne choisis pas mes réactions, je n'en demeure pas moins responsable. Je reçois ce qui s'éveille en moi comme étant moi. Je suis responsable de moi-même, de ce que je connais de moi-même et aussi de ce que je ne connais pas de moi-même et que d'autres pourraient m'apprendre.

Ce n'est pas parce que je ne le sais pas que je ne le fais pas. Même s'il arrive que je n'aie pas la conscience de ce je fais, je le fais quand même, et ça a des conséquences dont je suis responsable.

La responsabilité, dans le monde institutionnel, est la plupart du temps liée à une intention alors que dans la position ontologique on s'éloigne de l'hérédité juridique que porte le concept de "responsabilité" pour se rapprocher de son sens éthique que le philosophe allemand Hans Jonas appelle « *le Principe Responsabilité.*[4] »

La responsabilité dans la position ontologique n'est pas nécessairement liée à l'intention mais elle suppose une capacité de répondre de qui on est en face de soi et des autres humains.

[3] J'ai toujours de la difficulté à ne pas introduire de volontarisme : c'est vrai que si je fais volontairement une démarche de thérapie, je mets plus de possibilités de mon côté, mais cela ne présume pas de ma capacité à prendre la position ontologique.
[4] Jonas, Hans. "Le Principe Responsabilité" Cerf 1990 Une éthique pour la civilisation technologique.

La responsabilité et la position ontologique.

« Je suis responsable de qui je suis. »

Si on s'en tient au sens étymologique du mot responsabilité, on parle alors d'une aptitude à répondre.

- Répondre de quoi?
- Et à qui?

Voilà les deux questions qui viennent à l'esprit.
Dans le monde institutionnel, les réponses à ces questions sont relativement évidentes. Prenons l'exemple d'un Ministre. Prendre ou assumer ses responsabilités signifie avoir à rendre compte à son électorat des décisions qui se prennent dans les questions qui relèvent de son Ministère durant la période de son mandat.

Dans le passage à l'ontologique, les réponses sont plus nuancées et moins précises. En tant qu'être humain, on peut parler d'être responsable de soi-même, d'être qui je suis, d'être attentif au désir d'être plus pleinement et à l'attrait d'habiter les lieux plus coupés de soi. En tant que thérapeute, la rigueur de créer en moi une place pour recevoir comme moi-même, tout ce qui se passe en moi à l'occasion de mon contact avec l'autre que ce soit une accusation, un reproche, un jugement ou une demande de changement relève de ma responsabilité. Je suis responsable de prendre le temps de laisser exister en moi une émotion ou une réaction qui autrement me ferait réagir négativement ou violemment. Cette réaction est un commentaire sur moi.

Comme Aimé nous le disait lors de la session de réflexion d'avril dernier, il est important, comme thérapeute, d'attendre que ma parole soit ontologique qu'elle se situe au niveau de l'être, qu'elle reconnaisse l'autre comme il est, que ma parole fasse savoir à l'autre que je reçois ce qu'il me dit comme décrivant ce qu'il est sans demande de changement. Très souvent, si j'interviens avant, ça peut faire taire l'autre, ou tout au moins, ça l'invite à s'ajuster au commentaire ou à la remarque que je vais faire. Et cet ajustement ou cet arrêt est aussi à recevoir comme faisant partie du chemin à parcourir sans cesse.

Je réalise aussi que la plupart du temps, cette intervention part « en moi », de ce que je ne peux porter de ce qui s'éveille en moi à l'occasion de mon contact avec l'autre.

Comme thérapeute, le recul qui permet de prendre la position ontologique, tout en restant toujours exigeant, peut à l'occasion apparaître plus facile au départ avec des nouveaux clients. Je suis moins en bataille avec moi-même ou avec les aspects de moi que j'ai normalement de la difficulté à recevoir.

Au début de la démarche de thérapie, je n'ai habituellement pas ou peu de vécu émotif ou affectif avec mes clients.

Certains d'entre eux vont par contre venir me chercher dans des aspects plus vulnérables de moi et je peux réaliser dans les toutes premières heures de la thérapie que j'aurai plus de difficultés avec eux. Avec certains autres, je suis moins vulnérable et il me sera plus facile de recevoir comme étant moi tout ce qui sera accessible en moi à ce moment-là. Dans ces circonstances, le choix des paroles qui vont laisser savoir à mon client que je le reconnais comme il est sans lui demander d'être autrement se fera de façon plus naturelle.

Je dis "comme thérapeute", mais je pourrais dire aussi "comme être humain".

Ça reste exigeant même comme thérapeute puisque ça suppose que j'ai reçu mes jugements, mes accusations ou mes demandes de changement comme étant moi et n'étant que moi pour faire de la place à l'autre, différent de moi et vivant ce qu'il rapporte de la manière subjective dont il en parle.

Dans la vie courante c'est plus complexe... les vécus accumulés et non résolus font surface et ne sont pas toujours faciles à clarifier.

Solidarité humaine et interdépendance

Chacun des humains a potentiellement la capacité d'être et de faire être.

Chaque être humain a le projet d'être qui il est. Pour certains, ce projet est accessible dans un processus continu en interdépendance avec les participants du groupe. Pour d'autres, le processus est plus laborieux, et parfois même il peut dans certains cas être impossible. Plus on est proche de la psychose, plus ce processus aura à se faire dans les autres, dans le thérapeute d'abord, et aussi dans tous les autres participants du groupe. [5]

Ce qui s'éveille en soi à l'occasion de la rencontre d'une personne qu'on reçoit c'est soi, sous la forme spécifique que l'humanité prend en soi, sous la forme spécifique de soi-même, dans sa subjectivité.

Au niveau ontologique, ma responsabilité de thérapeute consiste à recevoir mon client sous la forme où il se présente et à lui renvoyer son être comme à être et non pas à changer.

Je suis responsable d'être qui je suis, et dans la mesure du possible, d'habiter de plus en plus l'être que je suis.

Gérard Quintin

Débat autour de l'intervention de Gérard Quintin

Rémy B : Il me semble que là, il y a l'exercice d'une liberté.

Gilles D : J'aimerais que tu reprennes la dernière phrase sur la responsabilité du thérapeute de se recevoir tel qu'il est.

Gérard Quintin : « Au niveau ontologique, ma responsabilité de thérapeute consiste à recevoir mon client sous la forme où il se présente, et à lui renvoyer son être comme *à être* et

[5] Cet aspect a été longuement développé par Jacqueline Comeault
COMEAULT, Jacqueline. (1996) *"Le groupe: un corps de rapports: un éclairage sur la famille et le couple."* Congrès de l'APCFQ, Actes du 8e Congrès, 1996, p 53-58

non pas à changer ». C'est-à-dire à lui parler de la façon dont il a amené son être à lui sans lui demander d'être autrement.

Gilles D : Il me semble que le nœud de la responsabilité est là, mais peut-être pourrait-on ajouter que peu importe que l'autre le reçoive ou pas.

Gérard Quintin : Effectivement, cela ne dépend pas de l'autre personne, cela dépend de comment c'est en moi ; cela ne demande pas à l'autre d'être autrement.

Gilles D : Je me demanderais si ça n'irait pas vers : « me recevoir dans l'envie que ce soit autrement »...

Gérard Quintin : Oui, en d'autres mots, ce serait dire que mon envie de voir le client changer peut bien être là, mais j'ai à la porter comme étant de moi sans la mélanger avec ce que je vais dire.

Claude L : Je trouve cela intéressant, et j'avais déjà été frappé par le « risque du mélange » entre client et thérapeute dont parlait Marie-Josée Guimont. C'est la première fois que j'entends cela. J'avais noté que l'éthique de l'abandon corporel serait d'être vigilant à protéger du mélange...Il me semble que l'on parle aussi de cela maintenant.. C'est la première fois que j'entends parler d'une éthique de l'abandon corporel, comme une protection du client contre le mélange...Recevoir le client tel qu'il est, se recevoir tel qu'on est, mais en gardant présent que c'est notre rôle de thérapeute de ne pas mélanger le tout.....

Gérard Quintin : Le mélange pourrait être là, mais ce serait important que je le garde en moi...

Aimé Hamann : C'est vrai que c'est une question importante car tout le problème du transfert est touché là. Comment résoudre cette question-là, qu'est ce qu'on en fait dans la position de l'abandon corporel ? Il me viendrait de dire d'abord qu'il est impossible de se démélanger, et c'est le mélange qui est *à être*, non pas agi, mais à être. Pour moi la question du transfert ne se résout jamais. On est nécessairement toujours à porter des réactions qui sont des réactions de connivence : on est bien, on est mal, on a le goût de se protéger, on a le goût d'accuser, de reprocher...Le problème en abandon corporel, ce n'est pas de résoudre cela dans une espèce d'absence, dans une analyse que l'on ferait de soi de sorte que l'on ne serait plus mélangé. Pour moi, le mélange est incontournable il est ontologique, il est à *être* comme *soi-même*, à recevoir comme soi-même. J'ai nécessairement des réactions, j'en aurai toujours, et elles seront toujours subjectives, ce ne sera jamais la vérité. Curieusement, pour moi, ce processus de « démêlage », c'est le mélange à être et à être comme soi qui est le lieu de...comment dire...En d'autres termes, la position que l'on prend en abandon corporel, c'est précisément de recevoir son incontournable subjectivité, et de la recevoir comme soi. C'est dans cette position ontologique que l'on devient « éthique », comme tu disais?

Simone A : Est-ce que tu dirais, Aimé, que c'est précisément en habitant le mélange, en entendant que c'est soi, que la différenciation émerge ?

Aimé Hamann : Mais bien sûr ! Ça pose soi comme incontournable, éveillé dans une certaine direction, mais le fait de l'habiter me différencie et de ce fait, différencie l'autre dans ce qu'il est. Il ne sera peut-être pas conscient du fait qu'il se différencie, mais il sera différencié du seul fait que je me suis différencié moi-même ... ... C'est pour cela que la position est si fondamentale ; en abandon corporel on a que ça pour créer l'espace thérapeutique, pour être

constamment capable de faire en sorte que ça se continue, que ça ne s'arrête pas dans des connivences agies ; ça a toujours à être reçu comme soi-même, et il est fondamental de toujours reprendre la position afin d'être « muni » pour faire du travail thérapeutique. On n'a rien d'autre, car il s'agit de se démunir de toute chose... Ce n'est pas rien que de se démunir d'une compétence dans une institution ! Si on choisit de ne pas l'utiliser en étant thérapeute en abandon corporel, ce qui nous reste, c'est notre subjectivité incontournable, nos connivences *à être ;* donc c'est constamment à être pour créer l'espace thérapeutique et ne pas se heurter à des obstacles et des embûches qui feraient en sorte que ça n'irait nulle part.
Un autre aspect très lié à cela est le fait que notre seul lieu de connaissance de l'autre est dans la co-naissance .....En abandon corporel, je n'ai pas de théorie explicative de l'humanité ; en psychanalyse, par exemple, on sait d'où ça vient, on a une compréhension profonde de l'être humain, on sait beaucoup d'où vient et où va la vie, on sait ce que c'est ; c'est important car cela crée un cadre, et c'est beaucoup mieux que de ne rien avoir. En abandon corporel, comme on n'a rien de tout cela, il nous reste simplement à être en abandon corporel ; dans ce contexte, on n'a plus de théorie sur l'être humain, on a que le rapport individuel à l'autre qui est d'emblée un rapport faussé, car on ne peut pas ne pas être subjectivité, connivences...prendre alors cette position et y revenir sans cesse, en se privant d'une connaissance, d'une compréhension a priori de l'humanité et de l'être humain, nous amène là, dans la situation concrète de la psychothérapie, en ce lieu qu'est la recherche ontologique ; recherche ontologique de l'autre et de soi, de l'autre par soi, de l'autre se révélant à travers qui l'on est, la subjectivité que l'on est ; si bien que, pour intervenir, il ne reste que la co-naissance et il nous faut donc co-devenir. *La connaissance suit l'être.* On est toujours à se placer là, à y consentir, pour que, co-devenant, on puisse connaître *relativement* l'autre. La connaissance humaine est toujours relative, mais elle dépend ici de ma capacité à consentir à moi- même pour accéder à moi-même, à m'habiter, à être ainsi responsable de moi-même à chaque moment, pour pouvoir lentement accéder à une *co-connaissance* et être capable de dire quelque chose qui a lentement mûri du co-devenir dans le rapport thérapeutique.

ANNEXE I

Extraits de :
André Comte-Sponville, Dictionnaire philosophique, Perspectives critiques, PUF, 2001.

CULPABILITÉ

Être coupable, c'est être responsable d'une faute qu'on a accomplie non seulement volontairement mais délibérément, c'est-à-dire en sachant qu'elle était une faute. C'est en quoi la culpabilité suppose la liberté (on n'est responsable que de ce qu'on a fait librement) et semble l'attester. On remarquera pourtant qu'on ne choisit que ce qu'on fait, non ce qu'on est. Ainsi chacun est coupable de ses actions, et innocent de soi. (p. 139)

RESPONSABILITÉ

« Responsable, mais non coupable. » La formule, dans la bouche d'un ministre, avait choqué. Prise en elle-même, elle n'était pourtant ni absurde ni contradictoire. Je suis responsable de tout ce que j'ai fait volontairement, ou de tout ce que j'ai laissé faire et que j'aurais pu empêcher. Ainsi suis-je responsable de mes erreurs. Aucun élève ne demandera qu'on relève sa note, ou qu'on l'attribue à quelqu'un d'autre, sous prétexte qu'il n'a pas fait exprès de se tromper. Aucun homme politique sérieux ne demandera qu'on tienne ses échecs pour rien. Cela ne signifie pas qu'ils se sentent coupables, ni qu'ils le soient. Je suis responsable de mes erreurs et de mes échecs. Je ne suis coupable que des fautes que j'ai accomplies délibérément, en sachant qu'elles étaient des fautes. C'est la différence qu'il y a, en voiture, entre griller un stop qu'on n'a pas vu, et foncer délibérément sur quelqu'un. S'il y a mort d'homme, on se sentira sans doute responsable dans les deux cas. On ne sera coupable, au moins de cette mort, que dans le second (ce qui n'exclut pas qu'on soit coupable, dans le premier, d'inattention, d'excès de vitesse ou d'imprudence). Les tribunaux en tiennent compte, qui ne punissent pas les ivrognes homicides, sur nos routes, aussi sévèrement que certains le voudraient: c'est qu'ils sont coupables d'avoir conduit en état d'ivresse, mais : pas plus que tous ceux qui le font en ayant la chance de ne tuer personne. Que l'on condamne ces derniers, quand ils sont pris, plus sévèrement qu'on ne le fait, cela me paraît urgent. Mais faut-il pour autant traiter les premiers – qui n'ont pas bu davantage mais qui ont eu moins de chance – comme des assassins ? Ce ne serait plus justice mais vengeance. Ce sont des chauffards? Sans doute, et cela mérite d'être sanctionné. Mais ce ne sont pas des assassins: ils sont coupables de conduite en état d'ivresse ; ils sont responsables, mais non coupables, de la mort d'un individu. Je ne dis pas cela, mes exemples l'indiquent assez, pour exempter nos ministres. La responsabilité, en politique comme ailleurs, suffit à justifier une sanction politique (la démission, le renvoi, la non-réélection...). Seule la culpabilité mérite une sanction pénale. La ministre en question était-elle coupable ? Ce n'est pas à moi d'en décider: je n'ai pour cela ni compétence ni goût. Mais qu'elle ait été responsable, avec d'autres, de la mort de plusieurs centaines d'hémophiles et de transfusés fait une charge assez lourde, dont il était légitime de tenir compte. Notre ministre l'a d'ailleurs fait, au moins en partie. Il y avait quelque injustice, me semble-t-il, à lui reprocher sa formule comme si elle était intrinsèquement absurde ou lâche.

Être responsable, c'est pouvoir et devoir répondre de ses actes. C'est donc assumer le pouvoir qui est le sien, jusque dans ses échecs, et accepter d'en supporter les conséquences. Seul le très jeune enfant et le dément y échappent, et cela dit peut-être l'essentiel : la responsabilité est le prix à payer d'être libre. (pp. 507-508).

ANNEXE II

Extrait du site WEB de l'abandon corporel: www.abandoncorporel.ca

LA RESPONSABILITÉ :
Aimé Hamann (2003)

Responsabilité et culpabilité sont souvent synonymes.

L'adjectif responsable évoque le sérieux de quelqu'un : il est responsable. Le substantif, évoque une charge attribuée à quelqu'un : c'est lui le responsable.

En abandon corporel, le mot responsable est l'équivalent sur le plan ontologique au mot culpabilité au niveau de l'institution. L'institution garde dans la culpabilité et l'accusation, les connivences et les adhésions. Le passage à l'ontologique, dans l'acte et le processus de se recevoir et de s'habiter, pose tout de soi et de son vécu comme étant soi et donc dans le champ de la responsabilité.
L'accusation et la culpabilité s'enracinent dans tout ce qui est protégé de soi à l'intérieur de l'institution que chacun est ou à laquelle il adhère.

La responsabilité est une grande exigence : elle implique dès le départ de ne rien protéger de soi, de n'adhérer à aucune pré-définition de la vie, de consentir à la solitude de la différenciation et à la rencontre dans l'interdépendance.

Être responsable est synonyme de se recevoir, de s'habiter en tout ce que l'on est et ce que l'on vit comme étant soi-même. C'est consentir à sa subjectivité avec toutes les conséquences qui l'accompagnent. Et alors, c'est la rencontre et la co-naissance ontologique, l'espace sans limites de la liberté, la sienne propre posant identiquement celle des autres.

BIBLIOGRAPHIE et RÉFÉRENCES

APPEL, Karl-Otto, (1998) *"Discussion et Responsabilité"* Cerf.
COMTE-SPONVILLE, André (2001) *Dictionnaire philosophique*. Perspectives critiques. PUF. Pages 507-508
COMEAULT, Jacqueline. (1996) *"Le groupe: un corps de rapports: un éclairage sur la famille et le couple."* Congrès de l' APCFQ, Actes du 8e Congrès, 1996, p 53-58
ETCHEGOYEN, Alain. (1999) *La vraie morale se moque de la morale" Être responsable.* Seuil. Pages 38-139-202
ETCHEGOYEN, Alain. (1993)*"Le temps des responsables"*Julliard. Collection Agora.. Pages 120-128-129
HAMANN, Aimé et coll. (1993) *"L'abandon corporel: au risque d'être soi."* Stanké.
HAMANN, Aimé, (1996) *"Au-delà des psychothérapies: L'abandon corporel."* Stanké.
HAMANN,Aimé, (2002) *"La responsabilité"* Texte inédit, 12 pages (version corrigée de février 2003)
HAMANN,Aimé, (2003) *"Recherche ontologique en psychothérapie"*. Colloque 2003, Nantes.

JONAS, Hans, (1990) *Le Principe Responsabilité.* Cerf.
Une éthique pour la civilisation technologique

L'ABANDON CORPOREL : UNE AUTRE ÉTHIQUE DE LA RESPONSABILITÉ

Marcelle MAUGIN

Introduction

Les humains et leurs caractéristiques psychiques ont toujours fait l'objet d'un grand intérêt de la part des philosophies, des religions, plus tardivement de la médecine, et, depuis un siècle environ, d'une nouvelle espèce savante qu'on peut rassembler sous une même bannière, celle des « Psy » : psychiatres, psychologues, psychothérapeutes, ...

La Psychologie, jeune discipline, ne se contente pas d'être un ensemble de connaissances (souvent revendiquées comme scientifiquement établies), c'est aussi une nouvelle activité avec son arsenal de pratiques, d'outils, sa prétention à définir ce qui est bon et bien pour l'Homme, ce qui est normal et souhaitable pour son bien-être.
Elle se retrouve souvent engagée dans le soin d'autrui et c'est surtout ce dernier aspect qui nous concerne, nous les psychothérapeutes du 3ème millénaire.
Comme toute forme d'action, le fait de vouloir guider ou soigner les autres nécessite de faire des choix et renvoie inévitablement à des **valeurs**.

Ma réflexion portera donc sur **l'éthique**, celle qui fait traditionnellement référence dans le domaine de la psychothérapie et sur le bouleversement que représente l'Abandon Corporel en ce domaine, dans la mesure où cette approche cherche à situer le rapport humain sur un plan ontologique.

Je partirai pour cela de mon propre cheminement, en particulier au travers d'un questionnement sur la **responsabilité** du psychothérapeute.

1. Sur quelle éthique repose la psychothérapie actuelle

A travers l'Histoire, le désir de « guérir les esprits » s'est appuyé généralement sur des principes philosophiques, des croyances magiques ou des valeurs religieuses. Tantôt « sages », tantôt « prêtres », les guérisseurs étaient avant tout des directeurs de conscience désireux de ramener vers le « vrai » ou le « bien » les esprits égarés.

Leurs techniques d'influence ont suivi l'évolution des cultures : de la « cure d'âme » au magnétisme, de l'hypnose à la chimiothérapie..., ce n'est que progressivement que les soignants ont constaté l'importance de le relation thérapeute/patient et la place de l'intersubjectivité dans la guérison (sous cet angle, le recours à l'arsenal chimique depuis les années 50, malgré certains bénéfices, peut apparaître comme une régression).

En tant qu'héritiers de l'Histoire des soins psychiques en Occident nous devons admettre que nos références éthiques sont imprégnées d'une bonne dose de morale chrétienne : amour du prochain, oubli de soi, non-violence, etc ...
A ces valeurs essentielles, les pionniers de la psychologie moderne en ont ajouté d'autres dont ils préconisent les bienfaits :
Freud nous propose d'accorder à l'autre une totale liberté de penser (l'association libre) et de valoriser l'involontaire.
Carl Rogers nous recommande l'acceptation inconditionnelle d'autrui, la pratique de l'empathie et pour le thérapeute le souci de sa propre congruence.
Avec la thérapie contextuelle, Boszormenyi-Nagy reconnaît l'interdépendance éthique du groupe humain et préconise la solidarité inter-générationnelle.

On pourrait citer d'autres auteurs dont la contribution nous a constitué peu à peu une constellation de valeurs que nous respectons de notre mieux. Cet héritage suffit à faire de la plupart d'entre nous d'honnêtes citoyens et des thérapeutes à peu près convenables.

2. Choc de la rencontre

Je me contentais moi-même de ces quelques principes directeurs lorsque l'Abandon Corporel est venu bouleverser non seulement ma petite vie mais aussi ma perception de la responsabilité du thérapeute.

J'ai parfois fait allusion à mon étonnement (le mot est très faible) face à cette expérience vécue dans les groupes, et qui peut se résumer dans cette phrase :
« les autres ont débarqué dans ma vie »

Jusque-là, je m'étais comportée raisonnablement en société et j'avais de surcroît déjà fréquenté nombre de groupes au cours de ma formation et de ma pratique de la psychothérapie. Je n'y avais pas rencontré de difficultés insurmontables. Soit, je ne les avais pas senties, soit, je me les étaient expliquées en termes plutôt compatissants pour moi et accusateurs pour les autres : il ne pouvait s'agir que d'incompréhensions mutuelles et de « malentendus »...

Rien de comparable, en tous cas, avec la véritable déflagration qui m'arrivait maintenant. L'immersion dans l'Abandon Corporel a brutalement changé ma perspective. Sous la pression du groupe (selon moi odieusement acharné à me débusquer et outrageusement solidaire), j'ai perdu un équilibre chèrement construit et j'ai vu mon ego se réduire à l'image d'un poulet entièrement déplumé.

Quand je dis que les autres ont débarqué dans ma vie, j'essaie de nommer cette impression de nouveauté inouïe, d'accès soudain à une dimension de la vie jusque là inconnue. Dans la mesure où je consentais à prendre en compte les réactions des autres à ma personne, à les considérer comme des parties non-évitables de la réalité, je me suis trouvée acculée à les reconnaître comme constitutives de mon identité même.

Il fallait désormais intégrer ces impacts, ce qui ne pouvait se faire qu'à mon corps défendant et avec l'enthousiasme qu'on peut éprouver à traverser le chas d'une aiguille. Plus question de me définir seule sans douter en même temps de cette auto-définition plus ou moins consolatrice. Toute représentation de ce que j'étais, en dehors de son écho chez l'autre, devenait désormais transitoire, éphémère ou non-fiable.

Je venais de découvrir ma subjectivité et je peux dire qu'à partir du moment où – au moins en quelques occasions – j'ai fréquenté ces lieux de relativité absolue et réciproque, rien n'a plus été comme avant. Partant de cette expérience – où beaucoup d'entre vous peuvent se reconnaître – j'ai été conduite à reconsidérer fondamentalement ma position comme psychothérapeute.

3. La révolution éthique

Il n'était désormais plus possible de se fier en tant que psychothérapeute à des notions telles que l'empathie ni de chercher à résoudre aucun « transfert ». Plus question d'adopter – en y croyant – une attitude « entièrement centrée sur le client » ou aseptique (grâce au contre-transfert sûrement analysé). Plus question de se « mettre entre parenthèses » ... ce qui était pourtant bien rassurant et aurait permis aux plus fous d'entre nous d'espérer au moins ne pas nuire !!

Devenu conscient de son interdépendance, le psychothérapeute ne peut que se retrouver impliqué dans tout, partie prenante de tout et « **responsable** » partout.

L'empathie, c'est comme les Tables de la Loi, c'est mieux que rien, mais c'est impraticable, sans doute pour les mêmes raisons. On ne peut échapper à soi-même, pas même les psychothérapeutes ! (les scientifiques non plus d'ailleurs).

Il conviendra de faire amende honorable à Rogers, cependant, puisqu'il a avoué à la fin de sa vie :

« La seule réalité que je puisse connaître, c'est le monde tel que je le perçois et le vis en ce moment, la seule réalité que vous puissiez connaître, idem : c'est une situation extrêmement fâcheuse ! »[6]

Aussi fâcheuse qu'incontournable ! Il y décelait lui-même cet étrange paradoxe (je le cite encore) :

« celui de notre unicité et de notre appartenance l'un à l'autre » ...

Nous avons tous essayé, après bien d'autres, de nous désengager du rapport, en le technicisant, en le rationalisant, dans l'honorable but de rendre plus apparente, plus objective (et donc plus malléable), l'organisation de l'autre. Comme le reconnaissait le psychanalyste Ferenckzy :

*« Nous accueillons poliment le patient ... Nous lui promettons de l'écouter attentivement et de consacrer notre intérêt à son bien-être et au travail d'élucidation ... En réalité, il se peut que certains traits externes ou internes du patient nous soient difficilement supportables ou encore nous sentons que la séance d'analyse apporte une **perturbation désagréable** à une préoccupation professionnelle ou à une préoccupation personnelle et intime ... ».*

C'est le moins qu'on puisse dire, si l'on prête un peu attention à nos propres ressentis. Autant admettre tout de suite qu'il nous est impossible d'éviter nos mouvements intérieurs et de garantir aucune objectivité à la lecture du vécu de nos patients, ni aucune **vérité** clinique à nos observations.

Mais, tout compte fait, serait-ce tellement « fâcheux » ?

[6] Rogers 1978 cité par B. Thorne

4.La responsabilité considérée sous l'angle ontologique

Jusque là, le psychothérapeute n'était appelé à se reconnaître de responsabilité qu'au plan moral et en toute liberté. Evoquons la célèbre prière de la Gestalt :

> « *Je ne suis pas en ce monde pour répondre à tes attentes ... Tu es toi et je suis moi, et si par chance nous nous rencontrons, alors c'est merveilleux ... Sinon, nous n'y pouvons rien !* »

On y retrouve le souci de tenir séparé ce qui depuis la nuit des temps fut tricoté ensemble.

La responsabilité peut ne pas être entendue seulement comme une vertu librement pratiquée par l'Homme adulte assumant les conséquences de ses actes. Elle procède plutôt d'un **état de fait** auquel nul ne peut se dérober ni se soustraire, sauf à s'amputer d'une partie de soi (ce à quoi nous nous évertuons quand même la plupart du temps).

A l'occasion de la relation thérapeutique, lorsqu'il rencontre vraiment l'autre, le thérapeute est amené à rejoindre de multiples aspects de lui-même, quelle qu'en soit la saveur.

Le projet du thérapeute en Abandon Corporel se réduirait alors à celui de « se recevoir » lui-même, de reconnaître comme lui appartenant toutes les réactions, jugements, interprétations éveillées par la rencontre avec son client. De les admettre comme des échos de sa propre subjectivité et non comme des artefacts de la relation ou quelque « dommages collatéraux » aisément rectifiables. C'est la condition même pour que son client éprouve aussi sa singularité.

Il lui échoit d'accepter, de surcroît, qu'il n'existe pas d'autre voie pour lui comme pour l'autre d'accès à la connaissance. Le thérapeute en Abandon Corporel, plus que tous, est invité à consentir à cette réalité.

Une telle perspective, néanmoins, jette un éclairage inédit sur plusieurs aspects de son travail :

1. Il ne pourra plus parler à d'autres professionnels de ses clients, sans savoir qu'il parle également de lui-même.

2. Il ne se sent plus exposé de la même façon à redouter **l'erreur** ou **la faute** ; du moins ne les perçoit-il plus comme telles : elles deviennent des expressions de ce qu'il est, des révélations de sa propre organisation. Il n'a plus à les regretter ou à chercher à les éviter, mais simplement à les découvrir.

3. Le thérapeute se situe dès le départ comme **partie prenante** de tous les évènements qui adviendront. Il accepte par avance d'y surprendre (parfois avec horreur) des dimensions de lui-même qu'il lui incombera de porter. Les risques pris ne devraient plus entraîner de regrets.
Tout ce qui se passe durant la thérapie devient révélateur de son être autant que de celui de son client, et de ce fait accès à la vie dans ses profondeurs infinies, répondant pour tous deux au désir profond de connaissance.

4. Autre conséquence et non la moindre de cette prise de position ontologique : **l'engagement** du thérapeute devient non seulement engagement envers la vie mais engagement « à vie ». Il ne répond plus à une demande, il « **en répond** ». La psychothérapie

n'est plus le simple exercice d'une profession qui s'arrête à la porte du bureau ou à la fin du contrat. La responsabilité n'est pas une position morale délibérément choisie qu'on peut prendre ou refuser : on est tout simplement « pris » par elle.

Conclusion

Nous allons tous en thérapie pour trouver la cause de nos souffrances et pour mieux dominer nos vies. Nous devenons thérapeutes pour contrôler nos difficultés d'être en nous occupant de celles des autres.

Pourtant la psychothérapie peut se révéler être une possibilité infinie pour le thérapeute d'aller à la rencontre de qui il est, et une chance d'offrir à l'autre une liberté d'être lui-même aussi rare que bénéfique.

La responsabilité cantonnée dans la morale évince l'autre : en voulant nous-même y être pour tout, il n'y est plus pour rien ; de même qu'en prétendant n'y être pour rien, plus personne n'y est.

En matière de justice humaine, paradoxalement, le criminel déclaré irresponsable ne se sent pas absout mais évincé de la communauté.

En matière de thérapie, la responsabilité du thérapeute, perçue dans sa dimension ontologique, apparaît simplement comme l'émergence de l'humanité à travers lui, la reconnaissance du fait qu'il est constitué et constituant de tous les rapports aux autres et qu'il ne peut échapper à ce qu'ensemble nous sommes devenus et allons devenir.

Marcelle Maugin

Débat autour de l'intervention de Marcelle Maugin

Roch P : J'ai beaucoup apprécié que tu replaces la responsabilité sur le plan ontologique. J'ai eu quelques moments d'inconfort autour de l'éthique, qui aurait tendance à refaire une morale thérapeutique. Mais comme tu l'as re-situé, il me semble que ce n'est plus une question de morale, c'est une question d'être responsable de sa subjectivité, et ça a réouvert l'espace.

Marcelle Maugin : Peut être que l'on ne devrait pas mettre le mot éthique, on est dans autre chose...

Claude S-A : J'ai de la difficulté à en parler...tu as parlé d'essayer de ne pas nuire, ça m'habite beaucoup en tant que thérapeute. Quand je me porte, quand je me tais, je ne nuis pas. Il m'arrive de rester de longs moments en silence, dans un lieu intérieur où j'arrive à reconnaître que ce que je vis, c'est moi qui le vit, que ça parle de moi ; si mon client me demande alors ce qui se passe et si je lui en parle, je ne peux m'empêcher de me demander si cela lui nuit ou non. Mais je continue de me dire que c'est possible qu'on nuise ; une des

choses importantes que j'ai apprise en abandon corporel c'est que, dès que j'ouvre la bouche, c'est d'abord et avant tout de moi dont je parle, et c'est une grande responsabilité.

Lyse L : Quand on parle de se porter, il me semble que j'aurais besoin de spécifier quelque chose. Il arrive que l'on aie des réactions très fortes qu'on ne dit pas, mais qui sont là énergétiquement. Je me dis parfois que même si je n'ai pas bougé un cil, ce que je vis doit se sentir tout de même. Il y a une confusion pour moi à cet endroit là ; on peut arrêter de parler, mais on n'arrête pas l'émotion qui est éveillée. Essayer de prendre tout ce qui est en moi comme moi-même m'apporte quelque chose à moi et je sens que cela apporte aux autres mais il se passe quand même quelque chose. C'est une question que je pose

Marcelle Maugin : On ne peut pas y échapper, il n'y a aucune neutralité possible, si on ne dit rien, ça va se sentir quand même, on ne peut pas être à l'abri de l'implication. On est simplement moins porté à voir cela comme une erreur ou comme une faute.

Cécile D : Moi, ce que je ne vois plus du tout c'est la différence qu'il y a entre la relation thérapeutique et un certain nombre de nos autres relations. Dans une relation où on dépasse la courtoisie sociale, et où il y a une demande de part ou d'autre, n'est-on pas dans la même responsabilité, dans la même confusion, dans la peur de se faire mal... où est la différence ?

Marcelle Maugin : Il n'y en a pas tellement, c'est juste que dans la thérapie on encadre ça dans un temps et un lieu et que l'on est encore plus attentif. Mais ce n'est pas si différent.

Claude S- A : Personnellement, je suis à la fois thérapeute et client et il me semble que quand je suis client, il me semble que ma thérapeute a une grande responsabilité face à moi. Et comme thérapeute, je me sens comme plus responsable de mon client dans ce qui se passe, dans la mise en place des conditions, dans l'engagement dont on parlait tout à l'heure. Je me sens un engagement à vie, mais je ne m'attends pas à cela de mon client. Moi je crois qu'il y a des différences.

Catherine A : Cela m'amène à la nécessité d'un certaine vigilance du thérapeute ; si je me situe en tant que cliente qui sent le thérapeute, il faut que le thérapeute soit attentif à ne pas rentrer dans ce que je sens de lui ; de même, en tant que thérapeute, il est nécessaire que je fasse attention à ne pas rentrer dans ce dans quoi mon client m'emmène. .....Je trouve que c'est quelque chose de délicat et de toujours à refaire.....
Je dis cela suite à la remarque de cette personne qui souligne que même si on ne dit pas notre vécu, le client le sent. Oui le client le sent, mais ça ne lui appartient pas et moi j'ai à être vigilante en tant que thérapeute à ne pas inverser les rôles. Quand je suis dans la position du client, il est essentiel que le thérapeute n'entre pas dans ça et ne réponde pas à ma demande là-dedans.

Aimé Hamann : Je ne parviens pas à saisir complètement, Catherine, si je comprends tu dirais qu'il faudrait être très vigilant à ne pas communiquer son propre vécu à l'autre ; est-ce que c'est ça ?

Catherine A : Non pas du tout. Je dis que le piège consisterait à parler de moi au client, et il y a des clients qui sont très habiles....

Aimé Hamann : C'est vrai qu'il y a des clients qui sont très habiles à essayer de nous faire parler, et ils en ont ce droit, comme ils ont bien d'autres droits. C'est à nous d'être là où on est. C'est en nous que ça doit se passer de sorte que ce ne soit pas des pièges.

On se rend compte de l'importance des questions soulevées : ce problème du rapport du thérapeute à son client demanderait presque le temps d'un séminaire de recherche. Je suis d'accord sur le fait que la position prise en abandon corporel nous place dans un lieu où le rapport au client n'est pas défini à l'avance, il a à se vivre à chaque moment ; et en même temps, je dirais que ce n'est pas un lieu vide. C'est un lieu, me semble-t-il, où on ne peut pas faire n'importe quoi, et ce n'est pas comme dans la vie courante, loin de là. Dans mon expérience personnelle, mon expérience de thérapeute envahit ma vie courante, en ce sens que je me sens un peu plus responsable, mais pas complètement, car dans la vie courante je me sens plus incapable de me contenir, je ne réagis pas de la même manière. Pour moi, la psychothérapie est un lieu très spécial. L'abandon corporel est un lieu où, prenant le risque de soi, (ce qui ne peut pas être d'une grande sécurité), on a pourtant à aller constamment chercher la sécurité précisément dans le risque d'être soi, dans le consentement à être soi, dans le consentement à l'ontologique ; mais l'ontologique, ce n'est pas n'importe quoi, c'est véritablement toujours à refaire à chaque instant : je suis là, quelque chose m'atteint, et puis je le reçois, je le laisse être et peut-être que cela va m'éclairer sur quelque chose que je pourrais dire...mais très souvent cela ne m'éclaire pas assez pour que je dise quelque chose...J'attends toujours, et toujours en cherchant...La psychothérapie en abandon corporel, c'est la recherche ontologique du particulier de cet individu-là. L'individu en face de moi, je ne le connais pas si je me contente de consentir a priori à être subjectivité, j'ai à *l'apprendre de la co-devenance,* j'ai à le *co-devenir... l'apprendre*, ce qui fait toujours une connaissance très relative...c'est une connaissance qui émerge de ma subjectivité consentie. Cela fait une situation où, je dirais, on fait ce qu'on peut, mais on ne fait pas n'importe quoi. C'est une situation qu'on habite *progressivement*, mais qui est pourtant complète dès le départ puisque c'est une position qu'on prend... Pour ma part cela fait quarante ans que je fais de la psychothérapie, et il y a des choses que je ne comprends que depuis six mois, trois mois seulement ; et je pense que si j'étais là dans dix ans, je comprendrais encore d'autres choses...le processus est infini, on habiterait toujours davantage. C'est incroyable à quel point nous sommes inconscient de nos interventions ou de nos réactions que nous avons, on est inconscient, ça se fait dans la tonalité de la voix, une intonation, une réaction corporelle... comment on est inconscient d'être culpabilisant, exigeant... nous sommes des êtres d'institutions, et ça nous échappe, ça se fait. C'est sûr qu'en abandon corporel, on n'est pas là pour faire changer, mais on le demande constamment à notre insu, on le suggère constamment....on est frustré constamment. C'est tout cela que l'on habite de plus en plus. Alors, moi je dirais que l'on pourrait se poser toutes sortes de questions ; par exemple, est-ce qu'on peut dire nos réactions personnelles ? Moi je serais incapable de répondre à une question comme celle là...J'ai des réactions, les gens vont-ils les voir ? Mais bien sûr !...C'est évident que ça passe, à moins peut-être d'être rendu très très loin dans un processus. Mais l'important est qu'on est là *avec* soi, mais pas *pour* soi ; et on est là avec tout soi-même ; d'une certaine manière, on est aussi là pour soi-même, mais dans le sens où, si on prend cette position-là, il est évident qu'à la longue, on est profondément touché dans l'intimité de nous-même, dans nos vies. J'ai connu des thérapeutes qui en venaient à dire : « je ne peux plus faire ça, ça me fatigue trop ». Moi, je voudrais faire ça indéfiniment, parce que ça nous donne la vie...mais on n'est pas là pour ça. On est là pour la vie de l'autre. Et si on peut l'être dans les conditions que nous appelons « ontologiques », tout recevoir de soi, c'est alors impossible d'être là pour l'autre sans y être pour soi-même. Il y aurait bien d'autres choses à dire, mais que je ne saurais pas dire.

Simone A : J'ai été très touchée lorsque tu disais que le lieu de la thérapie n'est pas le même que celui de la vie quotidienne, mais tu ajoutais aussi que ta vie de tous les jours avait été envahie...je me suis aperçue pour ma part, qu'année après année, il y a de moins en moins autre chose dans notre vie ; de ce fait, le problème se pose peu...comme si on devenait, non pas enfermés, mais ermites d'une certaine façon, car cela prend de plus en plus de place.

Participant : Moi il me semble qu'en thérapie, le lieu de rencontre est là à la demande du client, alors que dans la vie, il n'y a pas forcément demande, ni même désir. Ce que je comprends de l'abandon corporel, c'est que c'est une façon d'évoluer à travers la rencontre avec un autre. Mais il me semble que cela n'est possible qu'avec des gens qui acceptent de se mettre dans cette dynamique, or il y a aussi des personnes qui refusent cette dynamique...Dès cet instant, il y a peut-être processus pour soi, mais pas pour l'autre. C'est là que je vois la différence entre le lieu thérapeutique et la vie de tous les jours.

Jean-Michel A : Il me semble que l'exigence du lieu thérapeutique, c'est qu'on a la responsabilité de rester présent à soi dans quoi que ce soit à soi dans tout ce qui est éveillé par rapport à celui qui est en face de nous ; alors que dans la vie courante, il y a moins d'implication si on se coupe....

Renée D : J'ai beaucoup de difficultés à imaginer que je puisse être dans la position ontologique avec mon conjoint... j'aurais beaucoup de misère à la prendre... Pourtant, même avec notre conjoint où nos enfants, il va y avoir certains moments de grâce, mais il me semble que le rapport de pairs, dans toutes ses flammèches, m'amène à penser que l'idée selon laquelle le lieu thérapeutique et la vie courante seraient la même chose ne correspondrait pas à quelque chose qui a du sens pour moi.

Madeleine A : Je vais prendre la peine de réfléchir tout haut, car je me rends compte que tout cela vient beaucoup me chercher. Je sais que pour moi, il me semble qu'en tant que thérapeute, c'est une exigence énorme de me demander de faire de la place à moi-même ; je me perds si facilement. Il me semble que ce ne serait pas tenable pour moi de vivre en tendant à être toujours dans cette position dans mon quotidien, même si elle nourrit mon quotidien. Il me semble que je me suis donné une permission de sentir par moments, et que le fait de me situer comme thérapeute, c'était favoriser en moi des choses qui n'étaient pas tenables tout le temps dans ma vie, c'était favoriser une présence à moi-même que je perds très facilement. Il y a des gens qui sont en démarche et avec qui ce serait plus facile de cheminer avec une même exigence de part et d'autre ; mais il y a aussi ceux qui sont totalement étrangers à ce type de démarche, et je pense qu'avec eux aussi, ma présence à l'autre fait que je m'habite un peu différemment maintenant...Je me perds un peu moins. Mais pour moi il y a vraiment une différence.
Et je pense que lorsque nous parlons de l'interdépendance, nous parlons de quelque chose de particulier à une position de thérapeute. Il me semble que c'est un lieu particulier.

Henri M : Je me souviens de Simone disant à la fin d'un séminaire : « le séminaire se termine, mais en fait ça commence ». Ce qui se passe en séminaire, de fait, ne s'arrête pas une fois le séminaire terminé. Je ne suis pas thérapeute, mais je pense qu'il y a petit à petit une sorte d'imprégnation de la position de l'abandon corporel qui, comme de l'eau, s'infiltre progressivement dans la vie de tous les jours. Sans doute y a-t-il une spécificité de la place du thérapeute, mais elle n'est pas forcément enfermée dans l'espace thérapeutique. Ce type de rapport peut aussi exister ailleurs. Il me semble qu'il peut y avoir décloisonnement, et chemin faisant, une ouverture.
Je ne suis pas vraiment d'accord sur le fait que l'interdépendance se fasse uniquement entre le thérapeute et le client, n'y aurait-il pas d'interdépendance entre les participants d'un groupe, entre deux personnes dans la vie quotidienne ?

Colette C : On parle de la position de thérapeute et de la position de client. Je me questionne sur la position particulière de client dans un groupe, où c'est l'occasion d'ouverture à soi tout

en s'autorisant à réagir, accuser, culpabiliser... ce n'est ni la vie courante ni le lieu thérapeutique où on est thérapeute, mais c'est une position aussi particulière où on a beaucoup à se recevoir et où on peut aussi, je crois, être dans une position ontologique.

LIEUX A ETRE

Modérateurs :

Blandine Leveugle

Francine Chabot

L'ENFERMEMENT COMME OUVERTURE

Anne-Marie LAUTERBURG

Depuis plusieurs années, mais particulièrement depuis le colloque 2001, j'ai entendu, essayé de comprendre, compris momentanément les notions de subjectivité, institution, paradoxalité et ontologie. J'ai assisté à deux séminaires de réflexion, probablement dans l'espoir de dépasser l'expérience du colloque 2001 décrite dans *L'impliquant de ne pas écrire.*
Les deux séminaires m'ont replongée dans l'incontournable de mon enfermement, mais m'ont sans doute laissée moins seule que le colloque, puisque je tenais à ma rencontre avec ma collègue prévue pour parler, réfléchir, éventuellement écrire. C'est suite à ces échanges que j'ai pu commencer à écrire, tout en sachant que j'aurais à le faire à partir de mon expérience très concrète.

Un chemin plutôt qu'un point d'arrivée

J'ai l'impression qu' il y a eu un tournant dans ma vie qui s'est fait à l'occasion d'un événement survenu il y a quelques mois. J'ai basculé d'un lieu d'effort à une impossibilité d'effort, comme si un ressort avait cassé et quelque chose s'était défait en moi.
C'est d'abord dans mon corps que j'ai senti l'impact : l'épuisement, pas de force, l'absence de pensée, de ressenti et surtout une lenteur inconnue. Marcher « chez le grec » (le marchand de fruits à deux coins de rue) est devenu une expérience tantôt épuisante, tantôt impossible, tantôt paniquante dans la peur de ne pas m'y rendre. C'est devenu aussi un autre rythme, une autre démarche et vaguement une autre forme de temps, un temps intérieur plutôt qu'un temps horloge. Je n'étais pas capable de retrouver mon pas décidé, mon fonctionnement efficace, ma discipline quotidienne...En même temps, j'ai senti mon hésitation à retourner trop vite à cet état d'avant qui, pourtant, est toujours là en moi.
Aller « chez le grec » est devenu un lieu symbolique, un lieu d'apprentissage et de questionnement : et s'il n'y avait pas de point d'arrivée, si l'éternité n'était pas dans les 200 pas qui restent à faire, mais plutôt dans ce seul petit pas que je suis en train de faire maintenant? Si ma vie, c'est à dire mon mouvement, ne venait pas juste de là où je l'ai toujours cherchée, poussée, forcée, mais venait *aussi* d'une autre place en moi?
L'expérience concrète de cassure m'a amenée à vouloir approfondir davantage. Avec un peu de recul, je dirais qu'un tournant n'est probablement pas relié juste à un événement. Le facteur déclenchant ou précipitant est rarement isolé, il est plutôt enraciné dans le temps et dans un long cheminement qui a permis de revisiter des places intérieures de soi encore et encore.

L'expérience de la subjectivité et de l' institution

Je me rends compte à quel point en moi, malgré mes croyances et mes compréhensions, tout est linéaire. Tout est orienté vers la destination, vers un point d'arrivée. Mais le moteur même de ce parcours c'est l'effort : l'effort qui mène du point A au point B, l'effort qui tient la vie, l'effort qui *est* le mouvement même de la vie, l'effort qui va éventuellement m'amener à comprendre, l'effort qui me garde reliée aux autres.

Pour moi, l'effort a toujours porté l'espérance que je pourrais sortir de mon enfermement. C'est une expérience subjective qui est ancrée très profondément en moi, c'est l'institution que je suis. L'effort et l'enfermement sont étroitement liés.
L'effort permet la vie là où l'enfermement est vécu comme une expérience de non-vie pour moi. Il protège – et révèle – le vide au prix de milliers de choses à enregistrer, penser, contrôler, faire, et au prix de l'épuisement. L'effort est sans doute un moteur réel, mais la cassure a fait apparaître davantage sa fonction et a fait place à tous les deux, l'effort et l'enfermement.
L'expérience de l'enfermement, là où il ne me vient rien, là où je n'ai ni pensée, ni émotion, là où tout semble être dans le vide, dans l'absence, là où j'attends qu'il me vienne quelque chose pour me relier aux autres, cette expérience a toujours été vécue par moi comme « passagère », ou « quelque chose à dépasser ». Je me trouve inévitablement à cette place intérieure durant les groupes, surtout de longue durée. Présentement c'est une expérience qui s'impose dans la vie de tous les jours.
Peut-être que dans le refus de cette place et dans l'impossibilité de l'habiter, les connivences, l'accusation et la dénonciation sont nécessaires, voire essentielles pour me relier minimalement aux autres. Elles font partie de mon organisation.
Faire l'expérience de cette institution me donne l'impression que le temps infini, l'indéfini et le silence en moi, l'absence de pensée et de ressenti pourraient être un espace réel pour vivre. Et pourtant je sens en même temps que je pourrais en mourir tellement c'est angoissant.
Mon questionnement du début deviendrait alors le suivant: si le « mortel » et le « vivant » n'étaient pas deux pôles opposés, mais quelque chose qui est en mouvance constante. On sait si peu ce qui est en faveur ou contre la vie. C'est quelque chose à découvrir et à apprendre sans cesse et c'est un chemin qu'on ne peut pas faire sans les autres, aussi menaçant que ce soit de les laisser s'approcher. Ça me paraît à la fois plus insécurisant et moins enfermant.
Je suis presque toujours sortie de l'expérience d'enfermement en urgence, ou dans une demande d'attention, comme quelqu'un qui se noie. Si mes efforts n'arrivaient pas à me raccrocher à la vie, je m'attendais à ce que quelqu'un m'aide à le faire. « Manquer le train », au propre et au figuré, est quelque chose qui m'habite depuis toujours.
J'ai eu deux expériences de groupe dernièrement qui m'on beaucoup marquée. Lors du premier séminaire, j'étais « partie » pendant de longs moments, dans le sens de retirée dans le lieu d'enfermement si familier pour moi. J'avais l'impression que, malgré ma déception d'y être à nouveau, j'arrivais à y rester un peu plus longtemps. Le « plus longtemps » n'était pas nécessairement en rapport avec le temps horloge, mais davantage relié à mon temps intérieur. A un moment donné, je suis « revenue », c'est à dire j'entendais les voix autrement, je pouvais ressentir, percevoir et même comprendre ce qui était en train de se dire autour de la table. Je me sentais reliée au groupe.
Lors du deuxième séminaire, je me suis retrouvée dans l'espace de « pas comprendre » qui fait partie de mon enfermement. Le « pas comprendre » est probablement l'endroit en moi qui est le plus fortement relié à l'effort et cela depuis que je suis toute petite. J'ai toujours forcé, surtout dans ma tête, dans l'espoir de passer de la non-compréhension à la compréhension, comme une sorte de promotion.
Lorsque quelqu'un a parlé de sa non-compréhension dans le groupe, j'ai senti qu'il s'ouvrait en moi une place pour ma propre non-compréhension.

Une expérience qui inclut les autres et qui fait son chemin vers l'interdépendance

La non-compréhension est devenue, momentanément, une expérience plutôt qu'une défectuosité, une expérience à moi plutôt qu'une accusation aux autres qui comprenaient et qui m'avaient laissée en arrière. Tout cela pouvant être un peu plus, il n'y avait pas à « forcer » pour que ça devienne autre chose. Et paradoxalement, c'est devenu reliant et je suis

« revenue » avec les autres. Je dirais que dans les deux situations le mouvement m'est venu d'ailleurs, en dehors de l'effort.
Serait-ce possible que ce que j'appelle « partir » soit au fond « arriver chez moi »? C'est à dire qu' habiter un peu plus cet espace intérieur d'enfermement donne une ouverture à moi, aux autres...
L' enfermement ce n'est pas moi toute seule dans un vase-clos, ça implique mon rapport à l'autre à l'origine, depuis le début de la vie. Les autres m'amènent toujours à cette place de moi qui est moi avec les autres. Je peux entrevoir la possibilité de sentir et reconnaître que « les autres me donnent d'être moi, me donnent la vie », et j'ai, momentanément, l'expérience de l'interdépendance.
Pour moi, l'enfermement est avant tout une expérience corporelle ; la parole en fait partie et pourtant elle est indispensable pour communiquer mon monde intérieur aux autres. C'est une épaisseur, un passage étroit à traverser qui se fait souvent dans la bataille, la violence, la douleur pas ressentable et dans des émotions mélangées, propulsées à l'extérieur avec une charge.
Cette nouvelle expérience de trouver un appui dans une des places les plus vulnérables de moi-même reste donc ténue, furtive et fragile, un peu comme une respiration qui, le temps d'un instant, ne suit pas sa trajectoire habituelle.
Au fil du temps quelque chose s'apprivoise : je n'aurais jamais soupçonné que la rencontre pourrait se faire dans l'enfermement même, une rencontre avec le silence comme langage.
Dans mon travail, pendant tout un temps, ça m'a paru impossible d'être dans cet espace d'enfermement en présence des clients. Et pourtant, j'y suis amenée très souvent par eux. Il m'arrive toutefois que de cet endroit même de l'enfermement émerge une énergie, un ressenti, une compréhension, une parole, un sens. C'est un chemin risqué, jamais prévisible, exigeant, mais moins forçant et moins épuisant.

Comme dernière réflexion j'ajouterais que les rencontres d'écriture, individuelles et de groupe, m'ont donné beaucoup. Elles m'ont fait réaliser que je peux difficilement penser ou écrire sans faire des dichotomies et elles m'ont amenées à dire aujourd'hui que la vie ne vient probablement pas d'une autre place en moi, mais que l'effort et l'enfermement émergent de la même place. Peut-être ai-je à faire un petit pas après l'autre, à avancer et reculer d'une façon morcelée, chronologique avant que ça devienne un tout. C'est un mouvement de spirale qui pourrait s'approfondir à l'infini en moi et avec les autres.

Anne-Marie Lauterburg
Août 2003.

Débat autour de l'intervention de Anne-Marie Lauterburg

Marcelle M : C'est particulier de sentir que l'on se croit tout seul dans l'enfermement et de découvrir tout d'un coup que l'on n'est pas tout seul.

Pierre-Paul P : Cela me rejoint profondément, je trouve que l'enfermement peut aussi se traduire dans la vitesse. La vitesse peut être une autre sorte d'enfermement.

Geneviève L : Comme tout le monde, je suis très touchée. Vous avez parlé en particulier d'un rêve. Je retiens mal mes rêves, sauf un rêve récurrent où je rate toujours le train. C'est un rêve désespérant qui me concerne, car je me dis que je n'arriverai jamais à prendre ce train. Et tout-à-coup, je me dis que c'est peut-être une chance que je ne prenne pas ce train, car si je le prenais, peut-être qu'alors je quitterais ma vie ....

Gilles D : Je me demande si tu ne nous parles pas de quelque chose qui nous concerne tous, quelque chose d'universel, même si on ne le sent pas....On a tous ce lieu d'enfermement et tu nous en parles d'une façon très claire qui nous donne nos propres lieux d'enfermement.

Michel D : Ce qui m'a touché c'est la longueur de l'expérience. Je sens en moi quelque chose qui dure. Je suis aussi conscient de la constance qu'il a fallu pour rester collé à cette expérience malgré son âpreté, pour ne pas la fuir, pour l'apprivoiser, pour rester avec elle.....

*Gilles D** : Moi aussi, je te remercie de ce que tu nous donnes par ce texte. Tu nous a bien transmis que la douleur de soi-même parvient à être une porte à notre vie ; pour moi c'est une constatation très précieuse. Tu parles aussi de l'effort, qui n'est pas à dénigrer.

Ginette G : Je suis très touchée par la capacité d'ouverture qui permet de parler ainsi de l'enfermement.

Aimé Hamann : Ton texte me touche beaucoup aussi. Il me semble que tu fais beaucoup apparaître une chose qui est aussi présente dans d'autres textes : c'est que le fait d'aller dans l'enfermement, aller en quelque sorte là où ce n'est pas « allable » peut amener dans un lieu presque miraculeux et il n'y a pas d'autre chemin. On ne choisit pas d'y aller, mais c'est le chemin ; et ce qu'on fuit le plus peut être, ce qu'on essaie de ne pas être, c'est peut-être là où il y a à aller avec des risques terribles... tu parles d'aller chez le grec chercher un yogourt comme d'une chose devenue presque impossible ; et tu nous avais communiqué comment tu avais pourtant vécu jusque-là de façon très volontaire ; tout à coup, tout cela est tombé, et c'est terrifiant quelque part. Mais ce qui peut émerger d'un lieu pareil, c'est seulement le langage paradoxal. On ne peut pas rendre compte de ce vécu autrement que dans un langage paradoxal, comme de dire, par exemple : « c'est la mort qui donne la vie ». Il me semble aussi que tu nous fais entendre qu'aller là t'avait donné accès à comprendre, comme si ça faisait une place pour autre chose, pour comprendre...

Madeleine A: Ton texte m'a beaucoup redonné ce matin le lieu où l'enfermement s'impose. C'est vraiment un lieu. Comme si tout le chemin où ça ne pouvait pas lâcher était à recevoir ; et les capacités à recevoir font aussi partie du chemin. Tu nous le fait ressentir comme un lieu de repos. Le mot « effort » me rejoint beaucoup aussi, de même que la façon dont il s'impose.

L'IMPUISSANCE À ÊTRE : LIEU D'EXISTENCE ET DE RENCONTRE

Monique SAINT-JULES

L'impuissance à être soi : condition de la vie humaine

L'impuissance d'être est une condition inhérente à la vie humaine. J'ai choisi de parler de cette impuissance car je la connais profondément. Je l'ai rencontrée en moi-même et chez mes clients. Elle est cette dure réalité que nous avons tous à vivre à des degrés divers et ce n'est pas facile de se ré-approprier sa vie quand elle est surtout constituée de ces états.
L'impossibilité d'être dont je parle m'implique personnellement car c'est pour moi le seul lieu possible à la rencontre. Cette impuissance profonde, je la connais au quotidien. Je la côtoie tous les jours en tant que psychothérapeute auprès des êtres sévèrement atteints et aussi au niveau de ma vie personnelle car cette dépossession est ma constitution même d'existence. Nourries par la présence de l'Abandon Corporel, ces deux voies d'exploration m'ont conduite à un certain apprivoisement de ces lieux terribles de l'humanité.
J'ai essayé d'échapper à cette impossibilité d'être car je voulais me rejoindre et rejoindre les autres en évitant ce qui était insupportable. J'ai pris tous les moyens en mon pouvoir pour échapper à l'isolement et à la désolation intérieure de ma vie. Je me suis débattue avec toute l'énergie disponible dans cette illusion du pouvoir, quand même nécessaire pour demeurer vivante.
Malgré ces efforts inlassables, tous mes fondements se révélaient au cœur de mes tentatives de rapprochement. La dévoration de ces fondements inscrits au plan cellulaire traversait tous les camouflages. La violence passait malgré moi au travers de mes désirs. Des reproches à l'infini, des désirs de vengeance, des pleurs indifférenciés et insondables imprégnaient tout mon être.
Tout traduisait cette béance de ma vie profonde, la violence de mes besoins, de mes refus, de mes haines et tous ces hurlements révoltés contre la douleur d'être constituée d'états aussi indésirables.
Toutes mes formes d'intelligence trahissaient cette débilité affective inévitable à une vie marquée par trop de carences. Cette débilité me laissait désolée et désemparée dans le rapport à moi-même et à l'autre.
C'était mon être incontournable à ressentir dans l'ampleur de ses coupures et de ses détresses que je ne pouvais supporter de rencontrer. C'était mon être dans sa structure d'inexistence mais je ne le voulais pas. Je ne pouvais le vouloir ainsi. C'était mon humanité mais je ne savais pas que cette humanité avait toute sa valeur d'existence. Je ne voulais surtout pas que ma dignité d'être soit imprégnée dans tous ces états effroyables et ces crises de démence qui désiraient malgré tout vivre et communiquer la vie interdite.
Je ne savais pas qu'habiter mes impuissances pouvait permettre un certain apaisement face aux blessures de ma vie. Il m'était impossible de tolérer que ces ruptures au contact soient nécessaires à ma survie. J'ai appris beaucoup plus tard et suite à d'infinies batailles que ces impuissances à rencontrer me permettaient de survivre à des brisures insupportables.

L'impuissance d'être dans sa forme psychotique

L'impuissance d'être a plusieurs formes mais selon moi, sa forme la plus sévère est l'impuissance psychotique. C'est un état d'incapacité totale au contact et à la rencontre.

La psychose est une rupture du contact à soi

C'est la dépossession de soi à la limite extrême. C'est la coupure avec soi et l'autre pour survivre à des atteintes effroyables à ressentir, voire mortelles. Pour moi comme pour beaucoup d'autres et une grande majorité de mes clients, c'est l'obligation de vivre au dehors pour s'exprimer, fonctionner, socialiser, s'organiser, etc.... Rejoindre sa réalité intime provoque un cataclysme. Le corps se déstructure, se désorganise. Il éclate en des violences indescriptibles de soi ou des autres.
L'intimité réelle plonge dans des détresses sans fond, des dépendances primaires et premières, des hurlements sauvages en deçà du langage, des dévorations qui ne peuvent trouver une expression civilisée. La souffrance fait sombrer dans des comas d'existence. Il n'est pas possible de le supporter.
Je ne voulais pas cette coupure aussi extrême avec moi-même mais elle était constitutive de ma vie entière. Ma naissance en était déjà marquée. Mon enfance et les délires psychotiques de mon adolescence en avaient déjà assombri la vie. J'ai compris par la suite le sens de ces délires où la paranoïa et le désir sexuel s'imbriquaient l'un dans l'autre pour désirer ma mort. Ces états révélaient au dehors de moi le rapport de carences et de violences qui me reliait à moi-même, à l'autre et à la vie. J'ai compris le sens et la nécessité de ce délire religieux. Par la croix, le sadomasochisme et l'amour trouvaient un lieu d'exorcisme et de compassion pouvant me permettre de tolérer ma vie. Tout était tellement dépossédé et enfermé en moi. Il ne restait que la distorsion psychotique pour se dire car la vie, même tordue, veut exprimer son désir et aller vers son accomplissement.

La psychose s'inscrit dans l'espace-temps de l'humanité

Cette impuissance rencontrée à l'intérieur d'aussi terribles incapacités est là souvent depuis des générations. On n'y peut rien. Elle fait partie du drame humain depuis toujours et pour certains, elle est totalement leur être. Elle est là souvent un peu plus accentuée d'une lignée à l'autre. Elle est là et elle s'aggrave jusqu'à ce que quelqu'un la reçoive, enrayant ainsi le cours de la démence. Cette impuissance même est la constitution de nos êtres. Elle est la structure même de notre existence, de nos réflexes, de notre vie cellulaire et nous n'y pouvons rien. C'est notre déterminisme.
Cette prise de conscience amène à lâcher ce grand rêve de pouvoir être autrement. Le corps sait que c'est impossible. Le rapport même qui nous constitue ne peut que se laisser connaître. Il ne peut changer. Quand la conscience en arrive à ressentir la force de cette évidence, cette vérité s'impose. Il y a un relâchement des batailles non sans de longues résistances. L'énergie se mobilise davantage pour maintenir son équilibre à partir de tout son désordre. Cela se fait bien malgré soi car on ne peut consentir par la volonté et la raison à tant de souffrances. C'est la force de la vie elle-même qui le peut. C'est la force du désir d'être qui veut s'accomplir.

La psychose est un lieu terrible qui a cependant d'importantes fonctions

Le refus de soi parle de la profondeur des douleurs sous-jacentes. Cette immense distance à la source est nécessaire pour la survie. Sa prise de conscience éveille souvent une grande tristesse et beaucoup de désolation à être aussi isolé mais cet isolement est nécessaire.
Tout être humain prend les moyens qui sont à sa disposition. Plus l'atteinte est profonde et d'ordre psychotique, plus les moyens sont inadaptés, inadéquats et communiquent le mal

profond qu'ils veulent cacher. Des états narcissiques se mettent en place. Des projets sadiques couvent sous de louables valeurs ; ils cherchent à satisfaire le désir tordu transformant l'horreur pour la taire et ne pas en ressentir le désastre. Des jeux de séduction se font avec la vie et la mort. J'ai connu de ces êtres au destin tragique. Les forces dangereuses de leurs désirs les ont tués dans des scénarios psychotiques effroyables.
La psychose est un lieu terrible. Être impuissant à se rejoindre et être isolé de soi-même est toujours une nécessité vitale mais cela a aussi d'énormes conséquences sur la qualité de la vie. À l'extrême, l'éclatement psychotique peut augmenter la souffrance jusqu'à tuer. Et pourtant cet éclatement avait une fonction de survie et voulait faire entendre le désir. Les psychotiques ne peuvent pas se rejoindre et ce, malgré tous leurs efforts et toute la conscience qu'ils ont de leur isolement. C'est de cette impuissance que je parle, cette impuissance qui échappe malgré tous les efforts et toute la bonne volonté qu'on y met.

La psychose est un déterminisme difficile à recevoir

Cette coupure là au-dedans de soi, chacun l'expérimente à sa manière. Elle est en chacun de nous à des intensités diverses. Nous n'avons aucun choix sur son ampleur, sa gravité, son étendue. Nous n'avons aucun choix. La seule ouverture possible est ce cheminement qui permet d'habiter ses refus et ses fermetures incluant les jours de haine, de déprime et d'abattement.
Cette impuissance désole, fait tuer, justifie la guerre. Elle est difficile à recevoir de soi. Son refus génère beaucoup de destruction. Cette violence est présente en chacun de nous au quotidien des conflits. Cette violence est aussi mienne quand je ne peux ressentir la blessure de mes atteintes. C'est dramatiquement humain mais c'est humain. Personne ne veut se voir aussi primaire, aussi pauvre, aussi violent et aussi atteint dans la vie.
Je ne voulais pas non plus. Je voulais tellement être normale et comme les autres. La psychose m'effrayait au départ et j'avais tellement peur d'en être constituée. Je refusais d'être psychotique. Je refusais ma propre structure, ma souffrance personnelle et à raison puisqu'elle me dévastait et m'isolait de tout.
Cependant, cette structure psychotique est l'intimité personnelle de mon histoire de vie. La force même de cette structure s'est imposée au regard. Par l'intermédiaire de quelqu'un me donnant le droit d'être, par sa présence me donnant valeur d'existence, cette vie jusque là clandestine et interdite s'est rapprochée du lien. Je refuse encore certains jours où je ne peux me supporter mais ces refus m'appartiennent. Ces jours-là, ils sont mon vécu d'existence. Je ne les juge plus. Je comprends leur présence. Quand je ressens le contact direct à
toutes ces douleurs, j'ai même hâte de retrouver les états d'inexistence qui me protègent de la souffrance. Leur manque de vibration me désole à l'infini, mais je comprends leur nécessité. Ces états sont des protections extrêmement utiles quand la douleur est trop grande pour l'espace du corps.

La psychose est une organisation d'être

Les capacités physiques, cognitives, sociales, relationnelles, je les voulais au moins normales et elles se sont révélées marquées par toutes mes difficultés d'être. Ces carences de mon désert sans limites, ces amitiés perdues et pourtant tant désirées, ces amours passions qui n'ont pu trouver leur lieu que dans l'intériorité de mes désirs, ce sont douleurs à vivre. Ce corps brisé dans ses fonctions ne s'organise qu'à coup d'efforts. Ce corps blessé se maintient debout par le contrôle et la volonté mais aussi par la force de la vie elle-même qui soutient lorsqu'on ne peut plus rien soutenir par soi-même. Cette vie là, c'est ma vie. Elle tient par la présence intériorisée de celui qui l'a reçue. Ce corps est ma structure personnelle et porte la marque de toutes les détresses qui en ont façonné l'histoire.

La psychose est une organisation d'être. Elle n'est pas une maladie. Elle est douleur et protection de la douleur. Elle est une humanité pleine de ses douleurs à en mourir. Je comprends alors la nécessité vitale de la distance à soi.
Mais que de deuils à vivre.

La plainte du drame humain

Quelle que soit sa forme, l'impuissance d'être a sa racine dans une détresse de vivre insupportable. Elle est donc le lieu d'une douloureuse humanité. Recevoir cette impuissance exige une infinité de pertes.
Recevoir une telle vie chez moi et chez mes clients implique bien sûr le deuil de la terre promise et du jardin de roses, pour habiter bien souvent un tout petit espace de son désert intérieur. Faire jaillir du sol aride de toutes petites fleurs issues d'un lieu enfermé et très souvent désolé n'est pas ce que l'on veut. La plupart du temps, la considération manque pour cette vie fragile et ténue qui cherche malgré tout à trouver sa place d'existence.
Si parmi nos zones de rupture, il y a des lieux possibles de contact et de désir à l'expression réelle, la vie est moins souffrante. Les deuils sont moins extrêmes. La vie laisse passer davantage ses lieux de plaisir. Les rencontres sont satisfaisantes. Le contact demeure possible malgré les distorsions. Le plaisir de vivre jaillit plus aisément. Mais pour ceux qui ont une densité de coupures psychotiques à l'égal de tout eux-mêmes, il en est autrement. Le plaisir d'être ne peut trouver son chemin de passage. Le plaisir ne peut être que dévié, parfois sévèrement. Il ne peut être qu'extérieur.
Alors, le chant ne chante pas. Le rire ne rit pas. Le rire véritable ne trouverait sa source que dans le jaillissement simultané de pleurs, de rages, de terreurs. Le plaisir d'être ne peut pas traverser toute cette charge. Il ne peut se faire entendre. Le corps ne peut pas le porter. Ces êtres souffrent toute leur vie d'être aussi isolés d'eux-mêmes et des autres mais ils ne peuvent pas ne pas être psychotiques. C'est leur structure personnelle d'humanité.
Cet écrit peut ressembler à une immense plainte. Cette plainte est mon assise et celle d'une grande part de l'humanité car à des degrés divers, la psychose est en chacun de nous. Elle est le drame de l'humanité qui ne peut pas se rejoindre et en chacun, il y a de ces lieux tapis dans l'ombre. Chez certains, la psychose est visible et se révèle de manière éclatante. Chez d'autres, elle est souffrance sous la normalité. Cependant, chez tous, elle est une institution nécessaire protectrice et défensive bien qu'elle soit profondément mésadaptée et marginale face aux institutions sociales. Ces dernières, par ailleurs, peuvent, elles aussi, à certains niveaux, fonctionner de manière psychotique.
L'accueil de cette plainte face au drame humain en moi et chez mes clients me redonne le plein état de moi-même. Par moment, elle permet la dissolution de ma haine et ouvre sur une compassion réelle pour mon être et celui des autres qui eux aussi ont leur plainte à vivre. Elle redonne sens et dignité à tout ce qui de moi forme mon appartenance à l'humanité. Par le fait même, elle ouvre un espace pour la dignité de l'autre tel qu'il est, quelle que soit sa tourmente.
C'est là que j'y vois l'espérance.

L'Abandon Corporel : lieu d'espérance pour l'humanité

L'Abandon Corporel est un lieu d'espérance car elle inclut chaque être dans ce mouvement irrépressible vers l'accomplissement de soi, à la seule mesure de chacun.

L'Abandon Corporel : accueil de l'impuissance de soi

L'espérance est dans l'accueil de ces impuissances. Par cette démarche en Abandon Corporel et la présence absolument nécessaire de quelqu'un pouvant me recevoir, j'ai pu cheminer jusqu'à cette espérance. C'est par ce chemin que j'ai pu la ressentir.

Cela a pris des années avant de s'inscrire en moi comme certitude. Longtemps cette espérance n'existait pas pour moi. Longtemps, je me suis demandé quel était le sens pour ma vie et pour ces vies au destin tragique que je côtoyais tous les jours. Quelle était l'espérance pour ces êtres organisés tout en rupture et pour ces lieux de nous-mêmes où nous sommes véritablement incapables de contact.

Le sens a émergé au fur et à mesure que j'en avais l'expérience pour ma propre vie.

Tels qu'ils ont été, tous ces refus, tous ces éclats de vie brisée, tout ce parcours terrible et longtemps en crise était un chemin nécessaire à l'apprivoisement de la vie effroyable. C'était un chemin porteur de sens que je ne pouvais découvrir seule. Cela exigeait d'être reçu par quelqu'un pouvant y faire un espace d'ouverture, se laisser vivre leur impact et en saisir la profonde signification.

L'espérance a pu émerger quand ces impossibilités d'être à la rencontre ont pu ainsi trouver leur ancrage d'existence. L'espérance est dans l'accueil de toutes ces impuissances par quelqu'un. Il faut un lien réel.

Il est fondamental que cet accueil puisse être d'abord en quelqu'un d'autre avant de s'imprégner en soi par la présence de cet autre. Il m'a fallu cette nécessité. C'est seulement ainsi que mon regard sur ces réalités douloureuses a pu s'adoucir et s'apaiser. Il fallait quelqu'un pour introduire dans mon espace de rupture un lien qui transcendait et la mort et le meurtre. Il fallait quelqu'un capable de me recevoir et de m'amener au sens pour que l'impasse de ma vie puisse se relier et se calmer.

Cependant, cet accueil n'a pas jailli facilement, ni spontanément. Il est le fruit d'une lente et exigeante maturation qui a demandé des années de recherche vers le sens.

Il est tellement difficile de se reconnaître dans ses impuissances réelles, ses douleurs et ses violences surtout lorsqu'elles touchent l'impossibilité de se rencontrer et de rencontrer l'autre par des voies désirables. L'accueil de ces états ne peut être qu'ardu.

Cet accueil s'est façonné au parcours de chacun. Il s'est heurté à des rancunes féroces. Il a survécu à plusieurs tempêtes. Des vents violents l'ont souvent emporté à la dérive mais il a su retrouver son axe de direction pour faire être chacun. Il a traversé mille embûches, mille impasses. Il a dû se fonder souvent sur de longues périodes de tâtonnements pour essayer de comprendre et traverser les zones de vie à turbulences intolérables.

Il a eu ses temps d'incapacité à la compassion et à la connaissance mais malgré cette aridité, chaque être impliqué est resté là et toujours, quelqu'un a pu donner un lieu de relation à cette horreur vécue dans ces moments là sans avoir l'appui du sens. En chacun, le sens était trop difficile à rejoindre, trop dangereux à reconnaître, trop menaçant à habiter. Il a fallu toutes ces années d'exploration en des lieux qui transgressaient constamment les frontières connues. Il a fallu une ténacité à toute épreuve de part et d'autre, envers et contre toute adversité. Il a fallu vivre bien des écueils, parfois même des naufrages, pour en arriver à quitter le sadisme inévitable à toute plongée brutale dans une souffrance que le corps ne pouvait porter. Il a fallu un long cheminement de tous afin d'en arriver à un espace du cœur pour la différenciation de chacun.

Mais cela s'est produit. Chacun est resté là, fidèle à ce qu'il pouvait consentir de lui-même et la route s'est ouverte. Le désir d'être n'abandonne jamais sa quête du sens et sa recherche d'un chemin vers la tendresse.

Pour moi, l'expérience des groupes bien que fondamentale en tant que plongée vers l'existence a longtemps exigé un genre d'héroïsme pour y demeurer. C'était tellement dur. Seule la présence d'un lien fort basé sur une passion profonde et absolue, seule la présence de quelqu'un pouvant demeurer en lien dans les plus terribles noirceurs, seule cette puissance du désir d'être a pu m'amener à rester là. Sinon, je serais partie même si ce mouvement de fuite m'aurait probablement amené à agir mes violences, mes désirs compliqués et mes incapacités à me rejoindre dans des lieux où le sens n'émerge pas et où les conséquences peuvent laisser des traces dramatiques pour la vie.

Il fallait un lien avec quelqu'un capable de vouloir cheminer sur des routes dangereuses et terriblement obscures. Il fallait quelqu'un voulant explorer sans relâche toutes ces zones de vie longtemps inaccessibles à leur propre humanité.
J'ai eu cet exigeant mais salutaire privilège d'avoir un lieu pour apprendre à me connaître et d'avoir rencontré quelqu'un capable de nous amener à apprivoiser autant en lui-même qu'en nous ces espaces douloureux de notre humanité respective. Quels que soient leur différence, les lieux de douleur sont toujours difficiles à approcher.
Malgré mes vieilles et persistantes rancunes, je trouve important de nommer que cette existence des groupes dans ma vie m'a donné accès aux frontières d'une humanité, douloureuse certes, mais actuellement pleine de sens, profondément féconde et fraternelle à tout être humain.
Que toute cette douleur de vivre ait pu se transformer en lieu d'existence pour chacun, c'est pour moi l'expérience viscérale de l'espérance.
C'est par ce long et rigoureux cheminement que j'ai pu en découvrir la réalité.

L'Abandon Corporel : lieu de connaissance

Sans cette démarche en Abandon Corporel où quelqu'un incluait les zones insupportables de mon espace intérieur et recevait mes éclatements dans l'espace extérieur, jamais je n'aurais pu accéder à cette connaissance intime de mon déterminisme. Sans cette présence, jamais je n'aurais pu accéder à la reconnaissance de cet autre qui me révélait à moi-même et malgré moi l'intimité douloureuse de mes fondements d'existence. Sans cette exploration initiée par quelqu'un consentant à se relier, jamais je n'aurais pu recevoir les êtres qui vivent aux frontières dramatiques de la dépossession.
J'ai appris par le lien donné à mes noyades intérieures. J'ai appris par cette présence me donnant la compréhension et les points de repères que je n'avais pas. J'ai pu apprivoiser ces états, en atténuer la frayeur. J'ai appris que l'espérance réelle se situe au cœur même de toutes ces impuissances à être. Peu à peu, j'ai saisi que l'accueil de ces états amène à s'habiter, à entrer chez soi. C'est une recherche de tous les jours, une exploration du sens à découvrir sans cesse. C'est une présence à ce qui est tel quel. Ainsi la carence même devient un fondement de l'existence. Ma vie présente est encore difficile mais sa nature aride est pleine de tous ses déserts.
Habiter ses impuissances et les recevoir en soi dans la forme qu'elles ont incluant la coupure, la rupture et l'incapacité de contact, c'est habiter son être dans sa constitution intime et cela ouvre à une forme d'amour, l'amour étant d'être.
Cette perspective de l'amour qui reconnaît la vie telle qu'elle est ne rend pas pour autant facile le chemin à parcourir. Pour la majorité de nous et ce jusqu'à la fin de nos vies, le chemin se fait avec une grande ambivalence. Entre des oui et des non, la vie se poursuit et entraîne vers un peu plus d'existence.

L'espérance spécifique pour la psychose

L'Abandon Corporel étant l'accueil en soi de tous ses lieux d'impuissance, cela ouvre un chemin d'espoir pour les psychotiques.
Habiter cette position en tant que psychothérapeute auprès des psychotiques exige nécessairement de recevoir en soi beaucoup d'impuissance, la sienne propre et celle que vit l'autre. Cela exige aussi de consentir à toutes les émotions éveillées par un tel impact. C'est peut-être une des dimensions d'accueil spécifique à la thérapie avec ces êtres sévèrement atteints. Recevoir cette impuissance et maintenir sur l'autre un regard qui le reconnaît valable et qui le reconnaît comme étant quelqu'un est d'une grande exigence mais aussi d'une grande espérance pour l'accomplissement du désir d'être en chacun.

Cette présence à ce qui est n'enlève pas leur souffrance. Elle ne les rend pas différent de ce qu'ils sont. Il est impossible de changer sa structure d'être. Les êtres psychotiques souffrent toute leur vie mais dans la mesure où quelqu'un les reçoit, ils peuvent s'appuyer sur cet être qui leur reconnaît valeur d'existence. Ils peuvent s'y reposer d'une certaine manière, y trouver le lien manquant à leur intimité et retrouver la dignité réelle de leur vie toute perturbée qu'elle soit.

Cette vie psychotique est de la vie humaine et c'est un état qui implique tous les humains à des degrés divers. Reconnaître cette vie sombre de soi rend fraternelle à tout autre. Personne n'est exclu de la dignité d'être quels que soient ses bas-fonds.

C'est cette dimension d'accueil de tout ce qui émerge de soi qu'apporte l'Abandon Corporel. Le thérapeute cherche à recevoir de lui ses zones perdues à la rencontre. Il se relie à elles et recrée ainsi le lien avec cette vie qui jusque là demeurait abandonnée. Là où la source était tarie, il en fait rejaillir le mouvement d'existence. Il ne laisse plus seul ni lui, ni l'autre.

Connaître ne veut-il pas dire naître ensemble, naître avec, se rencontrer soi pour faire être chacun.

Habiter sa vie et se reconnaître dans ce qui émerge au contact de l'autre est le sens même de ce qu'est l'Abandon Corporel. Dans mon expérience autant personnelle que professionnelle, l'Abandon Corporel est cette position de co-naissance et d'espérance. Elle est ce lieu où l'autre recevant en lui-même sa subjectivité et faisant place à tout ce qu'il est consent par le fait même à ce que moi je puisse être.

Dans ce lieu ontologique où la position fait une place à ce qui existe tel quel, dans ce lien à quelqu'un qui se reçoit, j'ai l'expérience d'être valable et de ne pas avoir à être autrement. Ma vie même fermée et incapable a tout son sens, toute sa valeur personnelle. Ce sens est compris réellement par cet autre qui fait une place à sa vie et à la mienne telle qu'elle est.

Dans cette position, j'ai toute ma dignité d'existence quelque soit ma fermeture. J'appartiens à l'humanité autant que celui qui a davantage reçu. Mes extériorités et mes impuissances à me rejoindre sont saisies dans leur sens intérieur à ma survie. J'ai pleinement le droit d'être cette forme d'existence. Je n'ai plus à me cacher pour oser vivre.

L'Abandon Corporel est donc pour moi ce canal d'espérance qui ouvre en l'autre et jusqu'à un certain point en moi un chemin de présence à ce qui est. C'est un chemin vers la reconnaissance de toute l'existence dans la variété de ses formes. C'est un chemin vers l'accomplissement du désir.

Cette position fait de moi un lieu de rencontre, un lieu qui donne la vie quelle que soit la mort qui m'habite. Cette mort même est un état d'être à recevoir. C'est une forme de l'existence. Même la feuille morte appartient à l'arbre. Sa structure intime en contient la vie et sa chimie porte l'identité de son appartenance. De même, ma vie dissociée garde les traces de ses origines. Elle est un pôle d'humanité qui contient tout le sens de ses difficultés à devenir. Elle est aussi un pôle d'espérance car elle assure ma survie et elle amène à l'existence. Ses détresses sont autant révélées par les états de rupture que par les moments de contact. Rien n'échappe à l'existence. Tout est de l'être.

Bien sûr, plus l'atteinte psychotique est profonde, plus l'espérance ne peut venir que par cette position endossée par quelqu'un car cette position reconnaît la valeur d'existence de tout être dans la forme où elle se présente. Il y a donc là une espérance profonde pour celui qui ne peut pas se rejoindre. Qu'un être endosse une telle position d'ouverture à lui-même et une place d'inclusion est faite à celui qui ne peut pas.

Habiter en soi ses zones obscures, ses errances, ses exclusions, ses violences et ses atteintes ouvre un espace très grand pour soi et pour tous ceux qui sont noyés dans leur profonde noirceur. Ceux qui ne peuvent cheminer trouvent ainsi en quelqu'un leur place d'humanité.

L'espérance pour mieux vivre et mieux mourir

Prendre constamment cette position d'être présent à tout ce qui émerge de soi entraîne irrésistiblement vers l'existence. Le désir d'être est en chacun. Même bloqué et emmuré, même primaire, il cherche son chemin de passage en faisant appel à des profondeurs insoupçonnées de notre parcours de vie dont le sens nous échappe souvent. Il en a été ainsi pour moi. Ce n'est que des années plus tard que j'ai compris la nécessité de mon chemin tourmenté et tordu. Tel qu'il a été, il était absolument nécessaire pour que je puisse apprendre à vivre avec mes impossibilités de contact sans les considérer absurdes et encore dramatiques. Bien que cela soit d'une rigoureuse exigence, explorer tous ces lieux sombres de nos vies est le meilleur fondement pour vivre mais aussi pour mourir dans la rencontre avec soi et les autres qui nous entourent.
Cette espérance pour mieux vivre s'étend à la perspective de mieux mourir. Se laisser vivre sa douloureuse humanité dans tout ce qu'elle peut faire émerger de pertes, de terreurs, de carences, d'errances, d'abandon et d'isolement est une façon d'aborder la vie mais aussi d'approcher la mort. La démarche en Abandon Corporel permet ainsi d'apprivoiser cette réalité. Elle y apporte une dimension d'espérance, un lien et peut-être une possibilité d'apaisement.
Ce cheminement qui permet peu à peu d'endosser nos zones obscures pour notre vie et pour notre mort implique notre quotidien immédiat. C'est au fil des jours que cette exigeante présence est à reprendre et à ré-orienter vers le consentement à son être.

L'impuissance reçue : rencontre de soi et de l'autre

Cet accueil de nos zones d'impuissance conduit à se rencontrer et par le fait même à rencontrer l'autre. Ce lieu si sombre de nous même donne la vie. Recevoir les fondements obscurs de son déterminisme conduit à un enracinement à la vie réelle.

L'impuissance : lieu ontologique d'existence

Cette position de tout recevoir impliquée dans cette démarche pour ma vie personnelle et ma vie professionnelle comme thérapeute en Abandon Corporel dépasse infiniment la relation thérapeutique. Elle rejoint le sens même de l'accomplissement de tout être. Elle est un chemin vers cette connaissance ontologique qui inclut tout dans l'existence et qui donne sens à toute vie.
Mes fondements personnels s'enracinent dans l'exploration profonde de mes carences, de mes privations et de mes manques d'être. La plénitude ne peut venir que de là et ce, même s'il est terrible de descendre en soi là où son existence la plus intime est imprégnée de dépossession et de désolation absolue. C'est à apprivoiser fort lentement pour que la vie puisse s'y habituer sans se défaire.
En l'incluant dans mon être, l'impuissance que je porte peut devenir un pôle d'espérance. Elle peut devenir lieu de rencontre pour moi et pour l'autre. Elle devient ouverture du cœur à tout rapport. Me relier à ces lieux me donne ma vie, mon sens et l'autre. Me relier à ces lieux ouvre une place à tous les humains en moi car je sais maintenant que toutes ces incapacités de contact sont l'expression profonde de l'existence et d'un rapport à la vie significativement valable. Je sais maintenant qu'ils sont des lieux d'humanités.
De plus, arrêter de se battre contre son déterminisme peut apporter un profond apaisement. Cette impuissance reçue sert de point d'appui à la vie. C'est un fondement enraciné à sa terre d'origine. Ces lieux de désolation étant reliés, même s'ils demeurent souffrants, ils ne sont plus abandonnés et sans présence. Recevoir ses impuissances quelles que soient leur gravité ouvre des chemins de compassion pour sa vie et celle des autres qui ont aussi leur

souffrances. Se rencontrer là ouvre à la connaissance profonde de la condition humaine dans ses lieux les plus reculés.
S'il y a consentement à habiter ces états, tout peut devenir source de connaissance même si je demeure fermée, inatteignable et obscure, même si je demeure toujours fragile à être approchée et même si je demeure en état d'inexistence toute ma vie. Ce qui était dramatique cesse alors de l'être, non pas que la vie devient facile – ce qui peut arriver – mais elle devient pleine de son humanité. Cette vie là aussi limitée qu'elle soit, cette vie atteinte permet d'être. Elle fait naître. Elle fait connaître et donne la vie.

L'impuissance reçue : chemin vers l'interdépendance

Chaque être humain est en lui-même une espérance d'humanité. Tout peut alors devenir désir même s'il n'est pas facile de s'orienter constamment dans cette direction qu'éclaire l'Abandon Corporel. Cette recherche vers soi est d'une immense exigence. Jour après jour, l'accueil à sa vie est une position à reprendre. Certains jours, le seul accueil possible est la retenue de ses agirs de haine et l'ouverture à ses refus.
L'intensité de ces incapacités varie de l'un à l'autre et chacun les porte en soi de manière différente marquée par les traces de son histoire personnelle. Ce sont ces états d'impossibilité à la rencontre chez moi et chez nombre de mes clients que je veux réhabiliter au sens car bien que terriblement souffrants, ils sont de l'existence à part entière. Ils sont des chemins pour la survie, l'expression du désir et la recherche vers soi. Ces lieux sont des pôles d'espérance car ils contiennent l'humanité douloureuse dans son élan vers l'accomplissement.
Recevoir ces lieux éteints augmente l'espace intérieur et y introduit la lumière d'une présence. Ce qui était un espace d'être comprimé à l'infini, un véritable "trou noir" peut rejaillir en un espace ouvert pour toute vie humaine.
Recevoir ces lieux de moi amène à ressentir toute ma compression intérieure mais paradoxalement libère un espace très grand pour ma vie et celle de l'autre. Cela conduit à la fraternité réelle avec tout être humain. C'est le lieu même de l'interdépendance.

Monique Saint-Jules
Juillet 2003

Débat autour de l'intervention de Monique Saint-Jules

Michel D : J'ai reçu ton texte comme une déflagration, une bombe. Je serais incapable de traduire les émotions que j'ai vécues tout seul, tellement c'est violent en moi que tu parles de ces lieux qui me concernent tellement. Je suis touché par la religiosité de ton discours ; c'est comme si vous portiez l'abandon corporel comme une foi, et cela me donne énormément d'espoir pour mon lieu tout petit et qui n'aurait pas la foi suffisante pour émerger...ça me donne une vigueur énorme...je suis extrêmement touché...

Monique Saint-Jules : Le fait que tu parles de foi me touche beaucoup. Pour moi c'est une résonance intérieure, Quand j'ai commencé à voir Aimé il y a trente ans et que je me suis impliquée dans cette démarche, je ne comprenais pas à l'époque ni ce qu'était la foi, ni ce qui m'amenait là. C'est comme si quelque chose du fond de moi-même m'appelait à être sans que je le sache et sans que je sache non plus la difficulté du parcours.

Pour moi le sens de religieux c'est d'être relié à la vie, et pour moi l'abandon corporel est une manière d'être, une façon de vivre qui peut se trouver dans tous les états d'existence, y compris ceux où on est bloqué pour toute sa vie. C'est une manière d'être où je n'ai pas besoin de ne pas être psychotique pour pouvoir faire mon chemin. Cela n'enlève ni la douleur, ni tout l'effort à faire, mais c'est comme si dans ces lieux-là, il y a toujours quelqu'un....
Ma position d'isolement m'a probablement amenée à un désir absolu de ne laisser personne seul. Il y a trente ans, en tant que thérapeute, je voulais sauver tous les schizophrènes. Lorsque je travaillais en institution en hôpital psychiatrique, j'étais protégée par ma position, comme posée d'un côté de la barrière ; mais je sentais que j'aurais très bien pu être de l'autre côté. Intérieurement, intimement, j'étais du côté de ceux dont j'étais la thérapeute. Un peu plus tard, j'ai abandonné l'idée de sauver les schizophrènes. Je me suis peu à peu rendue compte que je n'avais pas besoin de ne pas être psychotique pour pouvoir avoir le sentiment que mon existence avait une valeur et pour pouvoir ne pas être seule. Mais il a fallu Aimé pour que je puisse faire ce chemin et ne plus me sentir seule dans les lieux où je me noyais complètement. Il faut quelqu'un. Dans mon travail, ce qui m'importe le plus c'est de donner ce lien à l'autre...Dans le fond, cela ne me dérange pas tellement de ne rien comprendre à ce qu'il dit, parce que je sais que si je le reçois, il va m'introduire dans son univers et puis il va faire le chemin possible ; et si il ne le fait pas et en vient à mourir enfermé dans cet univers, il va tout de même mourir dans le lien à quelqu'un, et c'est déjà extraordinaire.....

Claude L : Je me sens très concerné. En général, je me sens au dessus des choses et tout à coup, je suis touché et je sens que j'existe. Il a fallu que j'attende d'avoir accès à la douleur pour me rendre compte que j'ai un vécu dont je suis très éloigné actuellement ; comme si j'étais dans une sorte de confort qui m'occupe beaucoup mais qui me laisse dans une tristesse sèche.....

Monique Saint-Jules : Mais tu existes quand tu es coupé de toi-même et que tu ne sens pas la connexion. Lorsque l'on fait cette connexion, on comprend du même coup la nécessité de couper le contact pour survivre ; ce qui fait que quand on coupe et qu'on est désolé parce que ça ne vibre pas, on s'en veut moins de ne pas être capable. On sait bien que dans le fond, si on se rejoignait, on ne pourrait pas supporter toute la charge de ce qui est éveillé.

Madeleine A : au-delà de ton texte qui me rejoint beaucoup, je te remercie pour toutes ces années-là, ces années d'apprivoisement mutuel qui m'ont aussi permis de m'apprivoiser moi-même

Charlotte H : Je pense aussi, comme Madeleine, à tout le chemin parcouru ensemble ; il y a une phrase qui m'est restée plus que les autres : tu parles de la nécessité vitale de la distance à soi...Moi, je ne savais pas cela. Je sens aujourd'hui combien je porte beaucoup cela aussi et je t'en remercie.

Aimé Hamann : C'est très touchant de t'entendre. C'est vrai que ça a été une aventure de plusieurs années et je reconnais que j'ai effectivement été très présent. Mais il me semble que c'est ta ténacité, ta persistance malgré l'effroyable à rester là ; mais pas seulement à rester là, à nous apprendre en même temps...Je crois beaucoup que les clients ont à « faire » leur thérapeute...à l'apprivoiser et à le faire...C'est quand un client persiste à dire de mille manières qu'il n'est pas compris mais qu'il reste là que, graduellement, il y a un apprentissage. Il me semble que nous avons ensemble aujourd'hui des lieux d'accueil, de compréhension que nous n'avions pas. Il me semble aussi que nous sommes, toi et moi, co-devenus dans ce processus. Ce n'est pas possible autrement : l'expérience vécue avec un autre vient toucher nos propres vies, mais elle vient du même coup faire comprendre à la fois

quelque chose de très spécifique et quelque chose de plus universel.....Il y a deux ans, il m'était venu de dire que la pire violence qu'on puisse faire aux humains c'est de leur transmettre ce lieu de souffrance, ce monde intérieur qui est le fond du sens de l'humanité, le fond de tout ce qui est refusé de l'humain ; ce bagage-là, ce avec quoi on a à vivre et qui rend la vie presque impossible. Il me semble que c'est là la violence la plus terrible que l'humanité puisse se faire à elle-même - mais elle n'a pas le choix de le faire ou de ne pas le faire - vivre avec ça et parvenir à ce que ça puisse vivre de façon créatrice.....Il me semble que c'est ça que tu nous dis.

Roch P : Je voudrais simplement dire que le texte que tu viens de nous donner commande le respect et je me demandais dans quoi. Il me semble que ce n'est pas juste un texte, c'est le témoignage d'un cheminement. Tu parlais de ton cheminement, mais ça nous a fait faire aussi un cheminement par rapport à toi durant toutes ces années ; c'est quelque chose que nous avons eu à faire des deux côtés et nous ne sommes pas là où nous en étions il y a plusieurs années.

Marcelle M : Je voudrais souligner aussi comment tu as bien formulé tout cela, et comment c'est clair, éclairant et peut-être extrêmement utile à entendre et aussi à transmettre.

QUELQUES REFLEXIONS SUR LE SENTIMENT DE DEVALORISATION

Lyse LATRAVERSE

Introduction

Au retour du groupe de huit jours, au mois de mai 2002, après avoir affirmé à plusieurs reprises que je ne contribuerais pas au colloque encore cette fois-ci, j'ai eu la surprise de me mettre spontanément à écrire. J'ai alors réalisé, que depuis l'époque de mon école primaire jusqu'à aujourd'hui, dans mon bureau de psychothérapeute, j'étais concernée presque à mon insu par le sentiment de dévalorisation. Je me suis rappelé, au retour de la petite école, raconter mes malaises de la journée à ma mère et l'entendre souvent conclure par: «Mon Dieu que tu es négative avec toi-même ! ». Chaque fois je vivais une nouvelle déception car non seulement je n'avais pas résolu mon problème mais en plus j'avais déçu ma mère. Je me suis souvenu comment, à l'adolescence, l'irrationalité de la dévalorisation m'intriguait: de belles filles se trouvaient laides et des premières de classe craignaient d'échouer. Quel non-sens ! Finalement, à la fin de mes études universitaires en 78, comme plusieurs finissants, j'ai cherché une démarche psychothérapeutique qui me conviendrait. Dans le foisonnement des nouvelles approches centrées sur le corps, la rigueur des conditions pour rejoindre l'involontaire en abandon corporel m'a impressionnée. Je me suis dit que s'il y avait une chance de mieux comprendre mes malaises, cette approche pourrait m'y aider.

Pendant des années, le sentiment de dévalorisation a occupé pratiquement toute ma vie intérieure et ce jour et nuit. Que de rêves récurrents où non seulement j'avais peu d'importance pour les autres mais où ils se sentaient bien mieux en mon absence. Habitée par une douleur omniprésente, je ne trouvais jamais de repos dans chaque rencontre avec mes amis ou mes collègues, la dévalorisation s'imposant cruellement dans tous mes rapports. Toute rencontre se terminait par une explosion de sentiments douloureux liés à la dévalorisation. Côtoyer constamment cette douleur a organisé ma vie par l'acharnement à y trouver une issue : tout d'abord en devenant psychologue, puis en m'impliquant dans la démarche de l'abandon corporel et maintenant en écrivant ce texte.

Comment se fait-il que certaines personnes ne construisent aucune sécurité dans leur rapport aux autres bien qu'elles soient entourées de gens qui les aiment depuis des années ? Comment se fait-il, qu'alors même qu'elles se démarquent sur différents plans de la vie (amoureux, professionnel et social), elles gardent une image aussi désastreuse d'elles-mêmes ? Pis encore, pourquoi certaines personnes particulièrement attirantes et talentueuses n'ont-elles qu'une idée en tête, celle de mettre fin à leurs jours, comme si elles n'avaient aucun accès à ce qui les rendent si désirables? Il semble que les nombreuses preuves positives offertes par la réalité de leur vie n'arrivent pas à gruger un millimètre de ce roc solide qu'est le lieu de dévalorisation. Pourquoi le vécu intérieur peut-il différer autant de la réalité extérieure?

Qu'est-ce que la dévalorisation? Un lieu de protection, un refus de soi et des autres? D'où provient sa puissance? Quelles en sont les fonctions? De quelles mémoires témoigne-t-elle?

Ma démarche en abandon corporel m'a apporté certaines pistes de réflexion. C'est ce que je désire partager avec vous, maintenant.

1. Points de vue sur la dévalorisation

La dévalorisation s'avère un concept difficile à cerner étant donné la complexité des éléments en jeu qui touchent différentes couches plus ou moins profondes de l'organisation intérieure. La dévalorisation peut prendre assise sur des facteurs réels. De fait, certaines personnes ont de la difficulté à toucher les autres. Ainsi elles reçoivent moins d'affection et d'encouragement dans leur vie et elles se retrouvent laissées à elles-mêmes. Cette souffrance tombe souvent dans l'oubli. Dans ce cas, la dévalorisation correspond à la réalité. Mais peu importe que la dévalorisation soit liée à des faits réels ou provienne plutôt de la vie intérieure, elle a le même fondement.

1. Le premier élément de compréhension de la dévalorisation qui m'est venu est qu'il nous procure un lieu de protection. Se dévaloriser c'est se nier et c'est nier les autres. L'un des effets de cette négation consiste à se garder à distance de soi-même, neutralisant ainsi les affects et procurant une étanchéité dans les rapports aux autres.
2. Plus tard, la dévalorisation m'est apparue sous l'angle du désir. A force d'être attentive au mouvement de la dévalorisation de mes clients, je me suis aperçue que derrière la nature et le mode de fonctionnement spécifique de leur dévalorisation, se retrouvaient leur vie, leur histoire et leur devenir.
3. Finalement je me suis intéressée au fondement de la dévalorisation «qui se confondrait » avec la souffrance originelle. Je dis « qui se confondrait » car il m'est difficile d'établir où se situe exactement ce fondement.

2. Un mode de protection

En chacun de nous, se trouvent des lieux actifs de dévalorisation où l'on doute de qui nous sommes. Quand la dévalorisation « nous tombe dessus », elle nous entraîne et nous tire vers l'arrière : on n'entend plus, on n'a plus rien à dire, on ne pense plus. L'inquiétude nous envahit, notre parole s'ajuste à celle des autres, mettant de côté notre spécificité. Évidemment cette parole si coupée de soi ne peut pas réellement rejoindre les autres. Ainsi le sentiment de dévalorisation lui-même est dépréciatif par l'expérience qu'il nous fait vivre : paralysie intérieure et extérieure, envahissement, impuissance, etc.

La dévalorisation nous plonge dans un état très spécifique. Nous avons tous fait cette expérience d'être bien calme et de sortir brusquement de cet état suite à l'émission d'un commentaire parfois des plus anodin. Subitement, un sentiment d'auto-dépréciation nous envahit. La soudaineté et la force de l'expérience, accompagnée de réactions physiques intenses me fait dire que la dévalorisation est toujours là, cachée au fond de soi guettant l'émergence de l'irrecevable pour en bloquer l'accès à la conscience.

La dévalorisation, sentiment glauque et annihilant, mais Ô combien sécurisant! Pas de danger de se tromper, de déranger. On se fait tout petit, on idéalise les autres, on ne bouscule personne et surtout pas soi-même. La dévalorisation s'expérimente ici comme un sentiment plat et indifférencié. Moins de désir et moins d'élan et par conséquent moins de peur et de terreur. C'est un compromis avantageux malgré l'impuissance et la douleur qu'elle entraîne. Par exemple, il s'avèrerait beaucoup plus difficile si, au lieu de se dévaloriser, on répondait à une amie qui reconnaît nos mérites et nous exprime son attachement : « Tes compliments me laissent froide, tes élans ne me touchent pas ». Répondre de cette façon nous amènerait dans un univers intérieur plus réel et plus proche mais certainement plus affolant. Y entrer permettrait de sentir la froideur que l'on porte et de rejoindre peu à peu tous les autres sentiments que dissimule cette froideur. C'est là que la dévalorisation exerce sa fonction

d'étanchéité et dessert la peur d'exister. C'est un faux fuyant, une coquille dure qui nous protège.
La dévalorisation se retrouve au centre des rapports aux autres. Par exemple, lors d'une rencontre de groupe, tel un séminaire de recherche, notre vie risque d'être éveillée dans des lieux irrecevables de soi provoquant ce que je nommerais un état de double isolement : plus rien ne nous parvient de l'autre et presque rien ne nous parvient de nous-même. Il ne nous reste qu'une petite lisière pour vivre. Dans cet espace réduit, nous avons peu de ressources pour nous défendre de nos mouvements d'auto-destruction. C'est un lieu périlleux où notre férocité personnelle a le champ libre sans possibilité aucune d'être nuancée par soi-même ou par les autres.
La dévalorisation implique une dichotomisation des autres. Il y a les bons et les nuls. Situation menaçante s'il en est, car soit l'on se voit comme étant le nul de quelqu'un, soit l'on considère quelqu'un d'autre plus nul que soi. Idéaliser ou mépriser la même personne tout à la fois, suscite beaucoup de malaises, le principal étant la peur d'être jugé et rejeté. Cette peur a un effet domino sur les autres et contamine nos rapports. La dévalorisation est l'un des éléments actifs qui alimente la menace dans les rapports humains. Elle suppose toutefois un désir sous-jaçent de devenir **parmi** les autres.

3- Une porte d'entrée au désir

Lorsque j'ai pressenti que les enjeux de fond d'une personne se retrouvaient derrière la nature et le mode de fonctionnement de la dévalorisation, j'ai tenté de les identifier. Je suis devenue particulièrement sensible au contenu du discours précédant immédiatement l'expression de la dévalorisation. Ainsi, je découvrais derrière la dévalorisation des désirs mégalomanes jusqu'alors cachés, tel vouloir toute l'attention, tout le pouvoir et toute la parole. Je constatais également une peur du rapprochement liée à un monde de besoins intenses ou une peur d'apparaître tel que l'on est : ordinaire, avec des manques. Bien qu'exigeants à ressentir, ces désirs et ces peurs avaient le mérite d'être plus clairs et plus vivants que cet écrasement dans lequel nous précipite la dévalorisation. Lorsque je partageais ces impressions avec mes clients, un nouvel univers s'entrouvrait, dévoilant certains aspects de soi qui nous amenaient même parfois près d'un fou rire. Ce qui se révélait était simple mais on était passé si souvent à côté.
J'ai essayé de combattre la dévalorisation à maintes reprises et j'essaie toujours bien malgré moi. De toutes les manières, je me suis échinée à repousser ce sentiment qui me semblait inutile, irréaliste et incapacitant dans ce que je désire le plus. Comment ne pas vouloir que cela cesse. A travers la démarche en abandon corporel, après mille et un combats, j'ai commencé à laisser exister un peu plus ce sentiment. Quel étonnement de sentir l'énergie jusqu'alors retenue se libérer, de voir la culpabilité et l'accusation s'atténuer de même que la peur et la méfiance. Sachant un peu mieux d'où provenait le danger, j'ai cessé de le voir partout.
Vue sous cet angle, la dévalorisation n'est donc pas une tare statique, plus ou moins grande de notre structure d'être. Elle est mobile et fonctionnelle. Elle peut prendre plusieurs formes et remplir différentes fonctions : réfréner le désir, calmer la colère, cacher la vulnérabilité, etc. Bien que ce refus d'être soit violent, il se situe « tout contre » le désir d'être et de ce fait, la dévalorisation se présente comme une entité mouvante, pleine de vie. Elle empêche de rejoindre notre vie et paradoxalement elle permet de l'apprivoiser dans un seul et même mouvement.

4- La souffrance originelle

Je me suis demandée pourquoi il a fallu tant d'années difficiles avant d'entrevoir l'autre versant de la dévalorisation. La souffrance m'est apparue comme une embûche de premier ordre. J'ai très peur du fond de ma souffrance. Voici mes réflexions à partir de cette peur : la dévalorisation est étroitement imbriquée dans les couches profondes de notre histoire, issues de manques primaires. Ce fond de dévalorisation exprime une douleur indéfinie rattachée à l'impuissance d'arriver en soi plus complètement. Cumul de défaites et d'abandons chargés de regrets, où rien ni personne n'ont pu nous aider à nous relever. Il s'enracine dans des siècles de peurs, de violences, de honte et de trahisons amalgamées dans notre sang.
Plonger dans ce sentiment de dévalorisation tapi tout au fond de soi, c'est comme descendre dans un volcan en braise, lieu primaire plein d'énergie diffuse et indifférenciée. Quelle contradiction d'avoir à habiter ce lieu où vitalité et souffrance sont intimement liées alors que l'être humain est constitué pour éviter la souffrance, celle-ci agissant comme un point de repère pour préserver sa vie. Que peut-on en savoir, si on n'accepte pas d'y brûler un peu. Aller si loin en soi, ce n'est pas sans dommages. Ressentir certains états menaçants tel l'isolement, le morcellement, le mélange intérieur, l'absence de soi et la froideur fragilisent notre structure et peut nous entraîner dans des états de somatisation et de désorganisation. C'est une menace réelle à notre intégrité mais c'est la seule façon pour se rejoindre. Par ailleurs l'exigence de ce chemin est tel qu'il ne peut se faire qu'en présence et dans le rapport aux autres, sinon ce serait inaccessible.
La dévalorisation joue un rôle dans l'institution qui nous constitue. Certaines façons d'être sont valorisables et d'autres sont à refuser. Dans les deux cas, on se retrouve piégé car cela implique d'être d'une certaine manière plutôt que d'être en soi.
La dévalorisation sera toujours là en nous et il est vital d'y toucher même si notre organisation en est ébranlée. Pour cela il faut consentir à la vie refusée, celle-là même sur laquelle nous sommes construits.
Dans ce mouvement, la souffrance liée à la dévalorisation se confond alors avec la souffrance originelle, beaucoup plus vaste et beaucoup plus profonde. Elle nous met en contact avec la peur ancestrale de ne pas avoir d'importance pour les autres, celle d'être utilisé et trahi, douleur familière éveillée sans que nous comprenions ce qui est réellement en jeu .
Cette souffrance d'origine est constitutive, organisée dans le corps et unique à chacun. Elle nous a précédée et arrive jusqu'à nous à travers notre lignée d'appartenance. C'est peut-être pour cela qu'elle est aussi difficile à saisir.
Voici un lien que j'ai fait entre la souffrance originelle et les sentiments que l'on porte : tout comme la dévalorisation, les sentiments de honte, d'humiliation, de peur, de culpabilité et de mépris ont une fonction de protection bien particulière à leur registre et nous maintiennent douloureusement en surface de nous-mêmes. Recevoir ce qui est trouble en soi-même est très difficile mais le refuser nous maintient dans un monde d'utilisation des autres avec toutes les peurs d'être abusé soi-même qui s'ensuivent et qui nous confortent dans notre méfiance. Demeurer méfiant peut être plus rassurant et moins dangereux que d'être reçu par les autres et de le ressentir. En effet une rencontre véritable s'avèrerait intolérable et pourrait littéralement nous dissoudre si elle était ressentie complètement. Se pourrait-il que la souffrance originelle réside dans l'impossibilité de cette rencontre?
Aller au-delà de la dévalorisation peut conduire à la réhabilitation de notre valeur. Je m'explique par un parallèle avec le sentiment de peine à travers lequel j'ai pu mieux comprendre ce qu'Aimé Hamann voulait signifier par : « tout sentiment habité nous ancre dans la réalité et nous relie aux autres ». La peine est un sentiment de consolation et de tendresse pour soi tandis que la dévalorisation est un sentiment de destruction de soi et de froideur envers soi. La peine distrait de l'aspect destructif de la dévalorisation, elle en allège la douleur ou même l'efface momentanément. Lorsque l'on éprouve une peine profonde, très

corporelle, on se sent égal à tous ; elle nous donne tellement le sentiment d'exister que notre valeur en est restaurée. On se sent aussi bien que les autres : ni plus ni moins, mais avec les autres .

Conclusion

L'expérience intérieure fait en moi, au cours de longues années, de recevoir ce sentiment comme moi-même m'a conduite dans un lieu étonnant qu'est celui de la paradoxalité. Habiter de plus en plus ce que je suis, y compris la dévalorisation comme étant moi-même m'a fait découvrir que c'était là précisément le lieu de ma valeur et de ma possibilité d'intimité avec les autres ; c'est peut-être cela le passage à l'ontologique : être ce que je suis.

Lyse Latraverse
10 août 2003

Débat autour de l'intervention de Lyse Latraverse

Madeleine A : La façon dont tu parles de ton lieu le fait apparaître d'une certaine façon comme étant « ta maison » ; j'ai repensé à toute l'aventure difficile que nous avons vécue pour te relier à nous, pour nous relier à toi et pour entendre ce lieu là. Aujourd'hui, tu nous y donnes accès et tu arrives à le dire dans un espace qui prend de la réalité ; moi, ça me touche beaucoup que ce soit un lieu où se relier dans l'expérience...

Yveline D : Il me semble que je comprends mieux ce que c'est que d'habiter quelque chose. J'ai aussi été très rejointe lorsque tu as parlé de la souffrance originelle et de ce que peut être cette peur du rapport avec l'autre et cette terreur d'être vraiment dans la rencontre...

Lyse Latraverse : Je dirais que c'est toute une expérience d'écrire !! J'ai tellement aimé cela. On ne peut même pas appeler ça de l'écriture....mais de me faire parler dans mon écriture ça me donnait une possibilité d'entendre des choses, ça dépassait l'écriture, et l'écriture me permettait beaucoup, y compris les contacts avec les autres et toutes sortes d'autre choses.

Colette J : Lorsqu'on a beaucoup souffert et qu'on a eu des difficultés à créer des liens, n'est-on pas plus apte à sentir les personnes qui ont besoin de lien, et à les relier...il me semble que la souffrance permet de créer des liens avec d'autres personnes en souffrance qui peuvent se sentir alors plus proches.

Lyse Latraverse : Je dirais que oui et non. Je ne pense pas que quiconque soit plus présent du fait de sa souffrance. Je pense que les gens ont besoin de tout le monde et que ce n'est pas parce que tu souffres que tu es là, et ce n'est pas parce que tu ne souffres pas que tu es plus là non plus...On n'est pas plus là qu'un autre !

Jean-Michel A : Moi ce qui me frappe, c'est la façon dont l'écriture te tient ensemble. On peut encore sentir le mouvement un peu éparpillé, mais c'est comme si l'écriture permettait que l'éparpillement ce soit ta présence à toi. Je suis très sensible à cela. C'est vrai que dans ton

écriture tu dis beaucoup, et c'est chaque fois des choses importantes, et c'est chaque fois un bout, et un bout, et encore un bout.... L'écriture fait que l'on te sent présente à travers tout cela. Elle te donne une consistance différente de celle de ta parole.

Gilles R : Tu fais ressortir quelque chose d'important que l'on pourrait oublier encore même après ton texte: il me semble que tu as beaucoup parlé de la paradoxalité, et de la façon dont toute la dévalorisation a pu être aussi une beauté pour toi. Tu nous le dis et que c'est une chose à ne pas oublier.

Aimé Hamann : il me semble que la dévalorisation dont tu parles, l'expérience que nous avons ensemble, et ta recherche de te rencontrer, et puis tout ce temps ! tout ce temps où nos rencontres étaient si peu satisfaisantes, tu en sortais tout le temps déçue, insatisfaite... Il me semble que cela avait du sens. On ne parvenait pas ensemble à toucher ce lieu ou c'était complexe, mêlé... Aujourd'hui, les gens que tu connais, ceux avec qui tu travailles, te communiquent à quel point c'est proche actuellement ; il me semble que tu ne dois pas avoir le sentiment de ne rien recevoir. Ton texte nous dit quelque chose qui est présent à tous les niveaux en toi....il me semble que c'est plus communicable et que la tendresse était éveillée jusqu'alors par une peine qui venait d'on ne savait pas trop où. Il y a aujourd'hui une tendresse plus globale à tout de toi-même...j'avais le goût de dire ça.

*Gilles D** : J'ai été frappé par ce que tu as dit de l'écriture, ta découverte de l'écriture, je l'ai beaucoup ressentie... comme tu as aimé écrire et par delà le côté difficile, exigeant, rigoureux. Mais la qualité de ton texte, pour moi, réside aussi dans cette capacité à l'habiter ; j'ai eu l'impression de suivre le journal d'un explorateur qui nous permettrait d'être témoin de son voyage.

LE DESESPOIR, DE LA MORT À LA VIE

Francine CHABOT

Ce texte témoigne de l'expérience de la souffrance en regard du désespoir. Il prend sa source dans ma propre souffrance mais aussi dans mon travail d'accompagnement de la souffrance d'autres personnes dans ma pratique de psychothérapie en abandon corporel.
J'écris dans une tentative de reconnaissance de la souffrance comme partie inhérente, constitutive de la vie, donc incontournable. Reconnaître la souffrance comme lieu possible de vie et non comme un élément circonstanciel de la vie qu'on peut corriger. On ne peut échapper à la douleur d'être soi.
Déjà choisir d'être thérapeute témoigne d'une position prise par rapport à la souffrance. Au fur et à mesure de ma démarche en abandon corporel cette position sur la souffrance s'est grandement modifiée.
De tout temps, prendre soin de la souffrance de l'autre comme tentative de soulager la mienne a largement défini mon rapport à la vie. Cela procédait aussi d'une croyance que la souffrance est évitable, que l'on a une prise sur sa vie et que d'une certaine façon si je faisais ce qu'il faut faire j'y arriverais. Très tôt je m'y suis consacrée. Le travail ne manquait pas en moi et autour de moi. Je m'y suis appliquée. Il était alors naturel de devenir thérapeute, guérisseur.
Malgré mes efforts, je sentais que je n'arrivais pas à soulager, encore moins à guérir ma propre souffrance ni celle de mes clients. Très tôt dans ma pratique j'ai entrepris ma démarche en abandon corporel pour améliorer mes outils et toujours dans l'espoir d'en finir avec la souffrance.

Dès mes premières rencontres de groupes, je me suis interrogée sur l'intérêt d'Aimé Hamann pour la souffrance, un intérêt que je trouvais suspect, me demandant s'il y faisait une place trop grande? J'allais jusqu'à craindre que cet intérêt pouvait être dangereux. Déjà, ma position ambivalente face à la souffrance était là. Pourtant, je sentais un certain repos, à tout le moins un attrait, dans l'invitation faite à n'être que ce que je suis.
Ça été une découverte, un attrait suffisant pour continuer. Je ne le regrette pas. Mais Il a fallu beaucoup de temps, un long travail dans les groupes pour que se fasse dans le corps une place à cette souffrance, à ce rapport ambivalent à la vie. La bataille n'était pas terminée.
C'est dans la perspective spécifique de l'abandon corporel que j'aborde le problème de la souffrance dans la forme du désespoir. Plus précisément, j'entends par cela une position qui ne cherche plus à soulager la souffrance, ni à la guérir, mais plutôt une position qui faisant toute sa place au désespoir permet et, paradoxalement, donne la vie.
D'une certaine façon, cette position ontologique nous place en porte-à-faux par rapport à la psychothérapie en général et face à la demande de la plupart de nos clients ; une thérapie qui ne traite pas, qui ne vise pas la guérison. Cette position nous amène parfois à nous sentir démunis devant la demande du client. Une attente qui rejoint notre ambivalence et notre désir de nous poser en expert détenteur du savoir.
C'est que l'abandon corporel est probablement plus près d'une démarche philosophique ou spirituelle que d'une technique thérapeutique.

Et pourtant l'abandon corporel précisément à cause de cette position ontologique, est une thérapie. Il s'agit d'une démarche qui nous aide à vivre en nous rendant à nous-mêmes, plus vivants en quelque sorte.
L'abandon corporel est une thérapie en ce sens qu'elle prend soin de la vie, qu'elle est attentive à la vie, qu'elle vise à y faire une place comme elle est. Or, faire place à la vie, c'est aussi rencontrer simultanément la mort, la souffrance, le mal. Puisqu'il n'y a pas de vie sans souffrance, sans mort. Tout de la matière et de la vie est ambivalence.
La spécificité de l'abandon corporel comme présence à la vie en soi comme étant soi, c'est justement ce qu'on appelle le passage à l'ontologique. Je m'intéresse ici plus précisément à la souffrance et au désespoir tels que ressentis, approchés dans l'espace ontologique. Une position toujours à reprendre et un espace toujours à recréer par le thérapeute en abandon corporel.
La recherche en abandon corporel ouvre des dimensions insoupçonnées de la souffrance humaine.

La douleur dans la rencontre, le chemin du corps

Être dans l'espace ontologique n'enlève pas la souffrance. Le thérapeute en abandon corporel ne peut faire l'économie de sa souffrance. Risquer d'aller dans sa vie, c'est se laisser atteindre dans ses propres lieux de souffrance, de refus et de fuite. Dans notre approche, le thérapeute plonge au cœur de sa vie dans la rencontre avec le client.
Le thérapeute a à faire une démarche qui est très exigeante, difficile. Il a à devenir avec et par l'autre, et cela ne s'apprend pas. Être plus vivant, faire de la place à la vie en soi, est une expérience dans le corps, qui prend du temps et qui fait mal.

C'est ce qui constitue la spécificité de la formation du thérapeute en abandon corporel.
Essayer de faire une place à la difficulté, au plus irrecevable de soi. Habiter le processus du passage de l'arrêt au mouvement, du temps continu à l'ici et maintenant, du savoir au ressenti. Comme c'est déstabilisant de commencer à ressentir ce qui a toujours été évité. C'est une rupture avec sa façon habituelle de survivre avec ce qui fait mal et qui fait peur. C'est la terreur de ressentir ce qu'on sait confusément au fond de soi et que l'on repousse depuis toujours. C'est souvent l'impression d'aller de plus en plus mal. Et c'est aussi commencer à ressentir la peur de vivre ou de sentir comment c'est organisé en soi pour éviter cette peur de vivre. C'est être approché réellement et toucher parfois des lieux de désespoir. C'est un lieu d'une grande vulnérabilité qui se traduit souvent par la somatisation: chez les uns, elle s'active subitement et chez d'autres, elle diminue ou disparaît.
Le thérapeute a à toucher ses propres lieux de désespoir, a les apprivoiser pour lui-même pour ouvrir en lui des chemins qu'il pourra continuer à parcourir avec et par ses clients.

L'isolement, lieu du désespoir

Le désespoir, comme je le perçois maintenant, serait ce lieu de la coupure de soi, là où il est impossible de ressentir. Un lieu qui nous fige dans une rigidité imperméable à soi-même et aux autres. En chacun de nous, le désespoir prendra une forme spécifique, celle de sa subjectivité. Mais au fil des années, le désespoir m'est apparu comme une façon particulière, unique, de se garder en dehors de soi, qui emprisonne dans l'accusation et la culpabilité. C'est un lieu étroit, un huis clos solitaire, un lieu d'enfermement de soi.
Dans l'isolement, se manifestent le douloureux et le désespérant de la souffrance humaine. Quelle que soit la forme de la coupure en soi, le désespoir m'apparaît fondé sur l'isolement que cette coupure entraîne inéluctablement. La coupure de soi nous garde étranger à nous-même, en manque de soi et de l'autre. C'est aussi un lieu de honte profonde qui nourrit notre humiliation, tremplin de notre violence.

Dans la paradoxalité de la rencontre, le retrait, l'enfermement reçus comme étant soi n'est plus enfermement mais intimité, ouverture et espoir.
La rencontre peut être vécue comme un choc... où seul l'autre peut d'abord nous recevoir dans nos lieux de résistance, de bataille ; et ce n'est que progressivement que cette rencontre pourrait s'apprivoiser et ultimement, et pas chez tous, s'habiter.
Ce passage est déstabilisant ; il nous donne le vertige de là où plus rien n'est sûr. Il efface les repères et fait perdre les ancrages, parfois même jusqu'à la désorganisation. La rencontre de l'autre devient le viol de ce qui était protégé désespérément, ce lieu tellement douloureux à habiter.
La psychothérapie en abandon corporel n'enlève pas la souffrance, elle la rend plus signifiante ; elle permet de se l'approprier, de l'incarner dans sa propre subjectivité.
Moins dépossédée, la souffrance s'intègre, elle m'appartient alors comme étant ma vie, au même titre que ma peine, mes déceptions, mes limites et, de ce fait, est mon corps et donne corps. La reconnaître comme sienne crée l'espace ontologique, donnant simultanément place à sa vie et à celle de l'autre.
Moins lutter contre la souffrance nous rend plus fluides, plus perméables, plus vivants, en mouvement avec soi et avec l'autre. Un lieu sans certitude mais une expérience fondatrice.
Comment parler d'un passage ou de la sortie du désespoir sans être dans le désir de changer, sans être à nouveau dans la dichotomie du bien et du mal, d'un avant et d'un après?
C'est dans la position qui ouvre l'espace ontologique, là où, momentanément, quelqu'un, particulièrement le thérapeute, recevant ce qui est éveillé en lui, à l'occasion de l'autre comme étant sa vie, plonge dans l'expérience de la paradoxalité et de l'interdépendance. Toute la richesse de cet espace ontologique apparaît dans la rencontre: ce qui est fermeture, terreur, désespoir devient de la vie pour chacun. Momentanément, le désespoir est espoir, mais aussi détresse, douleur, peine. Il m'apparaît important de rappeler que le désespoir ainsi habité peut nous plonger dans une peine infinie, là où nos détresses peuvent exister comme réalité de la vie et non comme défense: la douleur d'être soi.
S'arracher de l'arrêt, de la mort vécue comme un avantage, comme un lieu familier et, d'une certaine manière, plus confortable que le mouvement et que la vie, ne va pas de soi. Habiter le mouvement vibratoire de la vie crée une ouverture vers un lieu où pourrait être résolue l'énigme de la mort. Un lieu où la mort pourrait être vécue comme mouvement, rencontre: le passage ontologique.
Il m'apparaît de plus en plus clair que le désespoir est une défense, une protection, le lieu d'un confort accessible. Le meilleur qu'on ait trouvé.
L'institution que nous sommes s'accommode mieux du désespoir et du mélange. Elle se réfugie d'emblée dans la défense, dans la protection de la réalité de sa vie, ou plutôt de la réalité de la mort dans sa vie. C'est cela
même qui nous ancre dans le désespoir: aller contre le mouvement, ramer à contre-courant et toujours aboutir à la même impasse. Et pourtant, on s'y accroche, désespérément. En cela nous choisissons la mort, l'arrêt, le statique croyant choisir le meilleur pour soi.
Mais peut-on vraiment parler de choix quand il s'agit de comment c'est organisé en soi, de l'ambivalence profonde dont nous sommes constitués? Il faut bien vivre. L'expérience de l'autre, forçant en quelque sorte, nos lieux intouchés ou intouchables, berceaux de notre désespoir, nous ouvre, à notre insu, à des vécus nouveaux et jusque là insoupçonnés dans nos rapports aux autres mais aussi à la vie. La douleur ne disparaît pas, mais au lieu de nous isoler, elle devient rencontre, tendresse. Une tendresse nouvelle pour soi, pour l'autre, pour la vie. Une tendresse nourrie du mouvement et du devenir devenant.
Cette expérience spécifique de la souffrance me ramène à ma tâche de thérapeute en abandon corporel. Elle me rappelle la nécessité pour le thérapeute de résister à la tentation de guérir, de changer le client pour échapper à l'insoutenable de la forme que prend l'autre en soi et qui est

sa propre vie. Le thérapeute accueille ainsi toute la souffrance et le mal de toute l'humanité et la redonne comme sa vie, nos vies, la vie.
C'est là le seul lieu de compétence du thérapeute en abandon corporel: une position d'ouverture à sa propre subjectivité comme étant sa vie, créant l'espace ontologique. Espace jamais acquis toujours à réouvrir en soi.

Francine Chabot
2 août 2003

Débat autour de l'intervention de Francine Chabot

Colette-Madeleine C : Je sens tellement à travers tous vos textes le chemin qui a été parcouru !

Murielle : Chacun des textes rejoint dans des lieux d'enfermement et de silence...

Gilles D : Je trouve qu'il y a des choses qui relient vos quatre présentations : c'est comme si j'entendais coup sur coup l'enfermement, l'inévitable distance de soi, la dévaluation de soi et le désespoir comme des lieux tolérables d'être dans l'intolérable de soi, comme des portes d'entrée chez soi, des lieux aussi légitimes les uns que les autres.... des lieux comme n'importe quel autre pour vivre....c'est comme si vous m'ameniez toutes les quatre à la même place.

Madeleine T-R : J'ai mis du temps à comprendre ce que signifiait avoir travaillé pendant vingt ans avec Aimé, et là je suis émerveillée de sentir que toute la souffrance et la difficulté d'être prennent sens pour vous et pour les gens que vous accompagnez. Cela pourrait me donner de l'élan, mais moi ça me met en contact avec une immense fatigue...et je me dis que peut- être je vais mourir sans avoir fait ce chemin... je suis juste trop fatiguée...je repensais à ce qu'a dit Monique sur la démence et sur ce qui se transmet de génération en génération... je me dis que j'ai certainement essayé d'arrêter quelque chose...Mais ce qu'il y a maintenant, c'est que je ne peux plus...ce matin, j'ai vraiment eu l'impression de toucher comme jamais ce chemin que vous avez fait et ce qu'Aimé a pu donner...je suis très impressionnée.

Monique S-J : Cette immense fatigue dont tu parles, elle est à l'intérieur même du cheminement que tu fais et cela n'a pas à être autrement. C'est clair que cela implique de faire le deuil de tout le chemin plus facile qu'on voudrait faire ; Mais tu n'y peux rien et on ne peut rien sur le poids des générations... Mais si on lâche le désir d'être ailleurs que là, il y a un poids de moins ; et cette fatigue même peut ouvrir sur la tendresse... c'est te mettre dans tes bras quelque part, et dans nos bras aussi...

Guillaine S : Toutes ces interventions nous ont conviés à une rencontre d'une très grande intimité et ça nous ramène à notre propre intimité....

Denis M-C : C'est impressionnant de sentir à quel point vous m'avez donné à sentir, toutes et chacune, l'extrême difficulté d'être là avec tout ce que vous communiquez de vos

vies.... l'intimité de l'enfermement. C'est tellement vrai et en même temps tellement éprouvant. Je ressens une immense reconnaissance pour vous, et cela me donne reconnaissance pour ce que je vis moi-même.

Catherine A : Pour la première fois, peut-être me sera-t-il possible d'offrir ces textes à des amis qui sont des amis très intimes, mais qui ne veulent rien savoir de ma démarche en abandon corporel ; ils la refusent viscéralement... Leur donner ces textes, c'est leur donner accès à moi dans une appartenance incontournable...

Marcelle M : Francine, j'ai été très sensible à l'effort que tu as fait pour ne rien embellir. Parler de la sortie du désespoir sans faire croire que c'est plus beau qu'avant. Tu as essayé de garder toute une dimension qui reste là malgré tout.
Dans la formation beaucoup, surtout les nouveaux venus, nous interpellent tout le temps sur cette question de la souffrance avec un peu de reproche. Il me semble qu'avec ton texte on va pouvoir essayer de leur répondre, et peut-être entendront-ils que ce n'est pas une complaisance.

Francine Chabot : Moi aussi, c'est un peu en pensant à mes clients que j'ai écrit. Je voudrais ajouter que l'on parle beaucoup de l'interdépendance et de la présence des autres. En écrivant ce texte, je l'ai sentie comme jamais. Comme il a été difficile à écrire, j'ai eu un moment d'euphorie en le terminant et je me sentais d'une très grande reconnaissance vis à vis de tous ceux que j'ai côtoyé ; il me semble que tous les gens avec qui j'ai travaillé sont dans mon texte, ce n'est pas un texte seul, c'est un texte que nous avons fait ensemble.....ce ne sont pas juste des mots, il s'agit vraiment d'une expérience.

Lorraine L-D : Tu as trouvé des mots justes pour décrire l'isolement....cela donne beaucoup d'espoir...

Jacqueline C : En écoutant d'autres personnes, j'ai ressenti comment le silence sur le ressenti est bien là. C'est une chose qui a commencé à se formuler en moi pendant que Monique lisait son texte, et qui, alors que tu parlais, m'a amenée à entendre pour la première fois comme un cri de l'humanité ; et tout à coup, au fur et à mesure que ça se faisait, j'en suis venue à sentir qu'il était en moi ce cri...Le silence du ressenti, il est là.

Brigitte O : J'étais très souvent dans l'intolérable en écoutant vos textes ; et je me demandais de quoi était fait cet intolérable. En fait, c'était pour moi l'intolérable de la tendresse qu'il y avait dans ce que vous disiez de votre chemin, de votre travail avec Aimé...dans mon propre désespoir, ma désespérance, il n'y a pas d'espoir, mais il y a la tendresse en tout cas...

Participant : Je prends conscience que j'ai encore un sacré travail à faire ! j'ajouterais, beaucoup en relation avec le texte de Monique, que j'aurais bien envie de me réconcilier avec moi-même et à m'autoriser à ce que ces lieux là existent et puissent enfin être entendus quelque part...

Aimé Hamann : Tout ce qui est dit me touche beaucoup . J'ai été très frappé, Francine, par la rencontre avec ton frère, et par comment les autres t'ont donné d'écrire, la façon dont l'écriture t'a donné cette rencontre-là.....et tu parlais de formation et de tout le travail en abandon corporel... C'est vrai qu'au fond il y a quelque chose d'implacable dans ce qu'on fait, qui n'évite pas la souffrance ; il ne s'agit pas de la chercher, mais de ne pas l'éviter ; et je dirais aussi, qu'il s'agit de ne pas éviter la crainte de la souffrance, ni la colère qu'elle peut générer, ni encore la volonté que l'on peut avoir de ne pas y aller. J'ai l'impression tout cela

est l'important ...c'est tout cela qui a à être ; et c'est clair que la souffrance est incontournable, non pas comme un lieu privilégié, mais comme un lieu inévitable...Ca implique beaucoup de consentir à l'inévitable en soi. Car si on n'y allait pas soi-même, on pourrait facilement entrer en connivence avec la menace d'aller dans la souffrance. Il ne s'agit pas d'une préférence pour la souffrance en soi, ce n'est pas une valeur, mais c'est l'incontournable de nos vies. Il faut presque avoir en soi l'expérience que cela donne la vie, que c'est ce qui est qui a à être et non pas autre chose. C'est ça l'ontologique. Si quelqu'un est dans la joie, c'est cela qui a à être ; si quelqu'un est dans l'opposition, ou dans la colère, c'est cela de même ; nécessairement cela va toucher quelque part une souffrance et parfois un intolérable. Il faut presque être brutal quelquefois... enfin, pas brutal, mais rigoureux en tout cas, pour permettre que ça soit, que ça puisse être. Quand ça peut être, c'est ça qui va chercher la tendresse du thérapeute... ... et la tendresse c'est la possibilité d'aller chercher la tendresse chez les autres aussi, parce que se couper de tout cela, c'est aussi se créer un monde où ça ne va pas chercher l'amour, ou la tendresse, ou la présence.
Il y aurait encore beaucoup de choses à dire...

NARCISSISME ET SUBJECTIVITE : UNE PERSPECTIVE ONTOLOGIQUE

Roch PELLETIER

Quand nous étions enfants, nos catégories d'analyse psychologique étaient assez rudimentaires. Nous disions de quelqu'un, par exemple, qu'il avait un complexe de supériorité ou d'infériorité. Ces catégories désignaient chez cette personne, une tendance à se croire supérieur ou inférieur à tout le monde. Nous ne savions probablement pas, à ce moment, que nous définissions intuitivement le narcissisme.
La littérature décrit cette composante comme un trouble de la personnalité. Je serais porté à en parler ici davantage comme une condition humaine d'origine, dont nous faisons l'expérience dans nos vies quotidiennement. L'absence à soi-même, l'impossibilité d'habiter tous les aspects de soi, la coupure sont le lot et l'origine de tous les humains. Aucun humain, devenu de tous les autres, participant de toutes les détresses de l'humanité, ne peut porter l'intégralité de son être.

Narcissisme et subjectivité

Pour moi, le narcissisme, c'est cet effort pour être, étant dans l'impossibilité d'habiter ma subjectivité, ou du moins des aspects importants de moi-même ressentis comme irrecevables ou trop menaçants. Il en résulte un évitement de tout ce qui pourrait me faire sentir ce que je suis ou certains aspects de moi-même, comme une émotion trop forte, une détresse trop grande, des désirs inavouables ou un traumatisme important dont je me serais coupé.
Ne pouvant habiter ma subjectivité, il faut bien que je vive, que je sois quelqu'un, que j'existe quelque part. Je vais donc me forger une idée de moi qui exclut certains aspects, qui en modifie d'autres, une image de moi qui ne correspond pas à la globalité de qui je suis, mais que je peux supporter et faire mienne. Cette image de moi sera généralement magnifiée, soit embellie, soit empirée, de toute façon déformée, puisque je ne peux habiter comment c'est en moi réellement. Aucune de ces images, ange ou démon, parfait ou misérable, exalté ou déprimé, n'est plus réelle l'une que l'autre, mais dit cette réalité qu'il n'y a pas l'espace intérieur pour que la vie en moi soit ce qu'elle est, comme elle est. Il me reste donc l'obligation d'être comme je *serais supposé* être ou la culpabilité de ne pas être à la hauteur de ce que je *devrais* être.
L'espace narcissique est peut-être le seul possible pour l'être que je suis, mais c'est un espace fragile, coupable, dénonçable, qui donne souvent ouverture à l'humiliation et l'appelle même. Car l'imposture inévitable de cette position, de prétendre d'être autrement que je ne suis, est porteuse de souffrance, de fragilité et de solitude.
Il est difficile d'être subjectif sans être le sujet que l'on est, de se relier aux autres quand on n'arrive pas à se relier à soi-même,. On se méfie de l'autre si, à chaque moment, il risque de refléter une image de soi différente de celle que l'on peut accepter

Narcissisme et interdépendance

Le narcissisme est protecteur et défensif et comme tel, il garde seul. Il n'y a pas beaucoup de place pour l'autre puisque sa seule présence ou son regard peut à tout moment détruire l'image fragile que je me suis construit de moi-même. Le narcissisme rend difficile l'expérience de l'interdépendance: comment recevoir sa vie de l'autre si l'on ne peut supporter ce qu'il nous renvoie de nous? En effet, sentir continuellement qu'on ne peut pas *réellement* se relier ; sentir encore et toujours qu'à chaque fois que l'on dit ou fait quelque chose, on éveille une réserve, une réticence chez l'autre ; sentir ce pincement au fond de soi lorsqu'on vient de dire une chose et qu'au lieu de recevoir une approbation comme on le voudrait tant, il y a un flottement, une incertitude, un malaise en l'autre et même en soi, parce que l'on est juste un peu au-dessus, au-dessous ou à côté : c'est une expérience souffrante et souvent enrageante.
Dans l'aspect défensif du narcissisme, je peux tout autant me sentir méprisant à l'égard de l'autre s'il porte en lui quelque chose que je refuse en moi aussi bien qu'envieux des qualités qu'il a et que je n'ai pas. Voilà qui ne rend pas facile le rapport à l'autre ni le rapport à soi.

Ma perception de Narcisse

Le mythe bien connu nous présente un Narcisse qui tombe en amour avec l'image de lui-même reflétée dans la mare. Plutôt qu'une expérience merveilleuse, je serais tenté d'y voir une expérience plus proche du cauchemar. D'abord, n'ayant jamais eu de miroir, il ne se connaît pas, il a de lui-même une image fantasmatique. Ce sont les autres qui nous révèlent à nous-mêmes et sans les autres comme miroir, impossible d'accéder à une réelle perception de soi.
Narcisse ne se connaît pas, mais il s'est fabriqué une image de lui. Il ne peut se reconnaître dans ce reflet de lui-même qu'il n'a jamais perçu pour vrai. Et même s'il accepte cette image de lui, ce n'est pas une image réelle, ce n'est qu'un reflet plus ou moins fidèle, donc plus ou moins déformant et déformé.
C'est de plus une image extrêmement fragile : un rien vient déranger cette perception de soi. Que quelqu'un s'en approche un peu trop brusquement, qu'une simple brise vienne en troubler la surface et ma réalité est troublée, dérangée, démolie. La menace est donc bien réelle. Du fait de sa fragilité, c'est une image toujours à refaire, et ça prend du temps pour que le calme revienne, pour que la surface se reforme et que se recrée l'illusion qui seule est acceptable. Que j'aie reçu dix bonnes critiques à la suite d'une production que j'ai faite, il suffit d'une seule mauvaise et tout est réduit à zéro, c'est la seule qui compte désormais.
Le besoin de réassurance est infini dans cet univers. La perception de moi ne pouvant être fondée sur la réalité de mon organisation intérieure, je dépends donc totalement du regard des autres pour exister et être considéré valable. Pis encore, quand quelqu'un me considère valable, je ne puis le recevoir, car je sais bien qu'au fond de moi, il y a quelque chose d'irrecevable, de non aimable.
Au lieu d'être en amour devant son image, on pourrait imaginer Narcisse tremblant de peur, de doute, d'incertitude devant cette image. La fragilité de la position narcissique, c'est un peu comme une pyramide reposant sur sa pointe : toute la masse repose sur une base tellement étroite que la plus petite poussée suffit à en rompre l'équilibre. Cette figure d'ailleurs représente fréquemment le stéréotype de la virilité. Dans ce modèle, ce n'est pas la puissance qui sert d'appui, mais la toute puissance, donc l'insensibilité et l'invulnérabilité.

Narcissisme et paradoxe

Et pourtant, le narcissisme est ce que la vie en moi a trouvé de mieux pour exister. L'absence à moi-même, l'idéalisation ont été les conditions mêmes de ma survie, un espace pour apprivoiser des dimensions de soi qui, au départ, n'étaient absolument pas portables ni

recevables. Comment recevoir facilement en soi une violence telle qu'elle mettrait en danger la vie de l'autre ou la mienne? Comment sentir une impuissance qui, si je la sentais réellement, me paralyserait? Comment entrer en contact à l'intérieur de soi avec un tel mélange de sentiments, d'émotions que leur seul appréhension me remplit de dégoût? Comment faire confiance à l'autre et m'ouvrir à lui quand il éveille en moi une terreur dès qu'il s'approche? Comment me sentir recevable et complet quand l'expérience que je pourrais faire de moi si j'en étais capable en est une de morcellement, de manque, de désorganisation?
Le narcissisme est peut-être le meilleur lieu pour être et un moteur important pour vivre, fonctionner et exister. C'est cette même position qui avec le temps peut s'apprivoiser, s'habiter, ce manque d'être devenir mon être. C'est comme s'il y avait dans toute pyramide ainsi posée la possibilité du sablier, à condition d'y mettre le temps, le travail sur soi..
Car c'est une démarche paradoxale, celle où c'est le vide reçu qui peut devenir le plein, c'est le fragile assumé qui peut être solide, c'est le refus de soi-même qui, devenant mon organisation propre, ma subjectivité incontournable, peut devenir l'ouverture à moi-même et aux autres.
Le narcissisme, c'est un lieu pédagogique, un lieu d'apprentissage, d'apprivoisement de dimensions de soi qui, ne pouvant pas être portées, sont niées, refoulées ou projetées à l'extérieur. Et paradoxalement, c'est le seul chemin vers soi, l'apprivoisement graduel de ce « non-soi » comme soi-même. C'est le narcissisme lui-même qui, reçu, peut devenir mon être véritable, le lieu même de ma dignité, de mon intégrité et de la rencontre avec l'autre.
Si cette place ne peut exister en moi-même, il est important qu'elle trouve sa place en quelqu'un, un thérapeute, par exemple, qui, recevant sa vie comme elle est en lui-même, peut ouvrir en lui un espace pour moi comme je suis. C'est là tout le mystère de l'interdépendance que l'espace pour soi doit, souvent, exister en l'autre avant que d'être en soi.

Conclusion

J'ai tenté dans cet exposé de situer le narcissisme dans une perspective ontologique, comme l'organisation d'être de quelqu'un, son mode de rapport, sa manière de vivre, de penser, d'agir et de sentir, plutôt que comme une catégorie diagnostique. Au lieu d'être vu uniquement comme une condition pathologique, le narcissisme pourrait être davantage une manière d'être, une condition d'existence, redonnant ainsi à la personne sa dignité et sa valeur humaine. On pourrait, j'imagine, faire cette lecture pour chacune des catégories diagnostiques apparaissant au DSM IV et les resituer dans une perspective ontologique où la maladie mentale puisse devenir la manière d'être de quelqu'un plutôt qu'un défaut de son être.

Roch Pelletier
Août 2003

Débat autour de l'intervention de Roch Pelletier

Gilles D : Cette question me semble très importante et représente quasiment un choc culturel, un choc ontologique. Le fait de considérer les maladies mentales comme des manières d'être au monde ouvre sur des chemins infinis qu'il devient possible de parcourir à partir de la position de l'abandon corporel.

Roch Pelletier : J'ajouterais que le chemin a peut-être à se faire en chacun. Comme le disait Aimé hier, nous ne pouvons pas parler vraiment de ce chemin là si on ne le fait pas soi-même. et c'est à cette condition là qu'une réhabilitation est possible.

Marcelle M : Le problème avec le narcissisme me semble résider dans le fait que l'autre ne peut guère nous en parler car notre narcissisme l'atteint et que personne ne veut être narcissique. Nous pouvons bien sentir que le travail de groupe nous amène toujours dans ce sentiment de perte narcissique, comme si on nous enlevait quelque chose de vital...

*Roch Pelletier :*On se sent toujours dépouillé de quelque chose alors que les autres essaient de nous donner quelque chose.

Marcelle M : Et cela fait beaucoup taire les autres.

Clémence D : En t'écoutant, je n'ai pas perdu le fil des quatre interventions précédentes qui m'ont amenée dans la même réalité : la réalité du paradoxe ; c'est très difficile de rester dans la vie paradoxale ; par exemple, on voudrait toujours que le narcissisme n'existe pas, ou que la douleur n'existe pas, ou que l'on puisse faire une démarche qui supprimerait la douleur ou le narcissisme. Mais ce n'est pas là que se passe la vie paradoxale. En fait, la douleur ou le narcissisme peuvent être toujours là, mais le fait de les habiter permettrait la tendresse, tendresse qui est la rencontre.

Charlotte H: Pour moi le narcissisme est tellement puissant qu'il doit s'apprivoiser dans la thérapie individuelle. Pour ma part, je n'aurais jamais pu faire d'emblée le chemin de la reconnaissance de mon propre narcissisme dans un groupe...c'était en moi un lieu trop fragile pour pouvoir entendre les réserves de l'autre...Il m'a fallu un lieu protégé, celui de la thérapie individuelle pour apprivoiser peu à peu la réserve de quelqu'un à mon égard.

Colette J : C'est vrai que c'est inévitable. Car si ce qui est en moi est irrecevable, il faut bien, pour vivre que je le pare de plumes. Mais prendre conscience que c'est non pas à corriger mais à recevoir donne beaucoup...je me sens une fraternité....

Gilles D :* Il y a un aspect qui me semble important : ce ne peut être vécu *que* comme à corriger à l'infini.
Mais depuis le début de la matinée, intervention après intervention, je sens mes épaules qui se relâchent et ce qui finit par passer en moi, c'est la tendresse ; cela fait un espace où je peux me dire, pendant quelques secondes : « c'est moi » ...mais ça recommence vite à tenter de « corriger ». Il me semble aussi que lorsque Roch parle de narcissisme et Lyse de dévalorisation, ils parlent l'un et l'autre d'une même réalité.
Par ailleurs, j'ai aussi été frappé par les présentations d'hier sur la culpabilité. Sans doute cela me fait-il beaucoup de bien de saisir et de sentir que l'on fait toujours pour le mieux...cette distance, ce refus, c'est néanmoins le plus proche possible et il y a un apprivoisement possible dans cet espace là...

Roch Pelletier : Tout au long de la démarche, il y a eu cette expérience déchirante de savoir avec ma tête que l'on ne peut pas changer quelque chose à notre organisation et que « ça » veut pourtant toujours changer, corriger, à la moindre réflexion faite par un autre ; je ne peux faire autrement que de me sentir toujours reproché d'être comme je suis, même si avec ma tête je sais que l'on me dit tout le contraire qui m'est dit... « ça » veut toujours guérir... et je ne commence à me dire, à partir de moi même, « c'est comme ça », que depuis bien peu de temps ; mais cela reste très fragile.

Aimé Hamann : Je trouve touchant et audacieux que tu parles de cela comme tu en parles. C'est vrai que l'on peut dire que le narcissisme, c'est de l'être tout autant que n'importe quoi d'autre ; c'est de l'humanité. Tu soulignes comment c'est souffrant et difficile à approcher....Et c'est difficile des deux côtés, ça demande un long temps d'apprivoisement car le narcissisme crée une panique de part et d'autre ; car le sentiment de ne pas être adéquat est aussi de l'autre côté, comme le sentiment d'avoir fait peur, celui d'avoir blessé....ça crée un monde dans lequel il pourrait y avoir peu de chances que le lien puisse se fonder vraiment...ça a pris du temps et du temps, et il me semble que c'est peu à peu devenu une décision *de toi*, une décision de dire et d'entendre, un consentement à ce que ça puisse faire mal, et que l'on puisse prendre ce risque ensemble...il me semble que l'on était enfermé des deux côtés, qu'il y avait une menace des deux côtés.....

Roch Pelletier : ... je ne sais pas si j'appellerais « décision » ce qui m'a amené à cet apprivoisement. C'était devenu incontournable, autrement je restais dans un cul de sac.... A un moment donné, j'ai senti qu'il n'y avait plus d'échappatoire, que j'avais à consentir à passer par là... J'avais à prendre le risque des autres, sinon je restais tout seul.

Jean-Michel A : Moi, ça me rejoint beaucoup dans ce qui m'a été dit hier au niveau de la terreur de soi et de la terreur des autres ; il me semble que le narcissisme a à voir avec l'évitement de cette terreur et son évitement à l'intérieur de soi.

LA DOULOUREUSE APPARTENANCE À UN GROUPE EN ABANDON CORPOREL

Hélène MARCHAND

Au colloque de Montréal, en août 2001, j'ai osé apparaître. J'ai transgressé mes règles intérieures habituelles et par la suite, durant des mois, j'ai eu à composer avec davantage de problèmes. Pour exprimer succinctement un aspect assez apprivoisé de moi-même, j'ai longtemps été fatiguée au point d'en avoir du mal à fonctionner. Aussi me suis-je dit que je ne recommencerais pas l'expérience et ai-je lancé en boutade qu'au prochain colloque, je me contenterais d'écouter. Mais les premières invitations nous informaient que nous n'aurions pas à présenter nos propres textes devant tout le monde. Alors, malgré moi, je me suis engagée dans l'écriture. Quand j'ai su qu'il faudrait présenter l'exposé, j'ai envisagé la possibilité de le faire lire par un substitut. Mais je me suis finalement aperçue que j'aurais été aussi angoissée d'entendre quelqu'un d'autre me lire. Je me dis que si je veux vivre, j'ai à oser vivre. Me voici donc une fois de plus, prise dans ma bataille entre le mouvement de m'avancer et celui de me retirer.

Introduction

Dans la première partie de l'exposé qui va suivre, je décrirai ma conception de l'appartenance à un groupe en abandon corporel. Puis, j'aborderai l'univers de la causalité qui perd progressivement de l'emprise pour faire place à l'univers de la paradoxalité. Enfin, je parlerai de l'importance de la longévité exceptionnelle de cette démarche de groupe.

Dans la deuxième partie, j'essaierai d'illustrer en quoi consiste pour moi l'expérience ontologique à la lumière de ma participation soutenue aux groupes d'abandon corporel. J'ai en effet commencé à travailler avec Aimé à l'automne de 1974. J'ai pu explorer deux positions différentes : d'une part, celle de participante à des groupes dirigés par Aimé ; d'autre part, celle de psychothérapeute animant des groupes formés de mes clients. J'ai aussi été co-thérapeute lors de nombreuses sessions, que ce soit lors de fins de semaine ou de groupes de longue durée.

L'appartenance à un groupe

Au cours de la psychothérapie

L'appartenance à un groupe, principalement à sa famille, mais aussi à la société, est primordiale pour le développement et l'épanouissement de la personne. Tout au long des années, grâce aux groupes d'abandon corporel, ce sentiment d'appartenance a évolué dans mon esprit. Les nombreuses personnes qui font partie de la clientèle d'Aimé désignent généralement le groupe auquel ils participent par le jour de la semaine où la rencontre a lieu. Pour ma part, j'appartiens au groupe du mercredi matin. Je voulais participer à ces groupes. C'est le travail corporel qui me fascinait. Même si l'involontaire présentait alors bien des

inconnues pour nous tous, j'étais mobilisée. J'y ressentais enfin ma vie ; elle se manifestait de l'intérieur sous une forme d'expression qui m'appartenait. Mais c'était aussi menaçant d'avoir ainsi accès à moi-même. J'étais à la fois curieuse et craintive face au potentiel de découvertes à faire. À l'époque, bien des membres de ma famille et bien des amis ont désapprouvé ma décision de poursuivre cette psychothérapie. Mon mari disait que j'étais trop influençable et que j'allais me perdre puisque j'avais décidé de travailler avec un apprenti sorcier. (Notre séparation a lieu cinq mois plus tard.) Ma démarche m'a valu un bon nombre de critiques durant des années.

J'ai longtemps vécu mon expérience dans le groupe du mercredi matin comme plus exigeante, plus épuisante même que nourrissante. À l'occasion de sessions de longue durée où se côtoyaient des gens des différents groupes de semaine d'Aimé, je ressentais généralement une dislocation face aux membres de mon groupe habituel, alors que je voyais davantage de cohésion entre les membres des autres groupes. Durant de nombreuses années, j'ai pensé que j'avais des liens plus importants avec mon groupe de longue durée. Cependant, j'en suis peu à peu arrivée à développer une appartenance à mon groupe hebdomadaire dans la désunion même qui le caractérisait à mes yeux. Chacun des participants s'est en effet rapatrié progressivement une part des lourdes difficultés relationnelles présentes dans le groupe. Il a fallu beaucoup de temps pour que chacun se sente davantage plutôt que de se conformer au moule qui l'avait pétri.

J'en suis même arrivée à la conclusion que l'expérience d'exclusion que je vis dans mon groupe hebdomadaire relève foncièrement de mes racines. Aujourd'hui, je peux dire que mon groupe représente ce qui me rattache à la vie. C'est le lieu où les autres ont appris au fil du temps à connaître un peu plus la partie difficilement communicable de moi-même. À travers la réalité qui est mienne depuis toujours et dont je suis un peu plus consciente, j'ai donc développé un sentiment d'appartenance à mon groupe. Depuis quelques années, je sens davantage ma solitude et mon isolement, mais, ici et là, je me sens également liée aux autres. Je trouve encore étrange d'entendre des personnes se dire de mieux en mieux entourées ; cela me semble inaccessible.

À travers la causalité

Pendant longtemps, en chacun, la causalité domine l'expérience. C'est ainsi que nous sommes profondément organisés. Le langage, qu'il soit oral ou écrit, est également causal. Les échanges à deux et en grand groupe ont donc suivi dans un premier temps cette logique linéaire que nous connaissons tous. Ainsi, dans les premières années de l'expérience, les personnes les plus extraverties s'imposaient. Elles présentaient leur façon de vivre et de comprendre la vie comme la meilleure et prétendaient implicitement en être les modèles individuels s'insérant dans les modèles institutionnels. Durant de nombreuses années, l'échange s'est donc déroulé davantage entre les participants au verbe plus agile. En cela, les groupes d'abandon corporel ressemblaient à bien d'autres groupes de psychothérapie. Pendant longtemps, une bataille en engendrait une autre et nous nous trouvions dans beaucoup d'impuissance. Il y avait surtout des perdants. Chacun arrivait à se définir un peu mieux, à mieux se connaître, mais les frontières personnelles restaient intouchées. Avec le recul, je peux dire que la recherche de sa place au sein du groupe et le désir de réalisation de soi s'apprivoisaient lentement. Il y avait tellement à découvrir ; il y a encore tellement à découvrir.

Au début de l'expérimentation, le temps alloué au travail corporel a été plus important que celui réservé à la discussion en groupe. Nous avons même expérimenté l'involontaire durant de nombreuses heures d'affilées, en retardant un repas. C'est vers la fin des années 70,

qu'Aimé a constaté un arrêt du mouvement involontaire chez nous tous. Il nous a alors obligés à donner une plus grande place à la parole. L'échange verbal, pourtant important dans le travail à deux sur le matelas ou dans la piscine, s'avérait en effet insuffisant pour susciter l'ouverture. Le besoin d'un échange incluant tout le groupe s'imposait afin de libérer le mouvement.

Durant de nombreuses années, Aimé, en tant que psychothérapeute, a été consciemment et inconsciemment mandaté pour assumer ce que nous ne pouvions porter de nous-mêmes. Il a longtemps été considéré comme l'unique référence et a eu à ce titre à prendre à son compte une charge importante d'angoisse, de souffrance et de violence non assumées. Nous voguions dans beaucoup d'inconnu, mais malgré cela plusieurs avaient la conviction que nous devions continuer. Peu à peu, presque tous les discours du genre « si tu fais a, cela donnera b » ont fini par s'avérer erronés. La position spécifique du psychothérapeute en abandon corporel était déjà présente dans l'involontaire, puisque nous cherchions à suivre tout ce qui émergeait de nous en tentant de ne rien provoquer et de ne rien empêcher. Mais la découverte du sens élargi de cette position a exigé davantage de temps : nous avons eu à perdre notre référence à des modèles connus, ce qui n'est pas évident. Je pense que, malgré toutes mes difficultés à trouver ma place dans mon groupe et à en tirer une nourriture satisfaisante, la recherche de cette position particulière du psychothérapeute a été l'élément essentiel qui m'a poussée à persévérer. Comme tous les psychothérapeutes, j'ai aussi eu beaucoup à porter auprès de mes clients. J'ai cependant bénéficié du fait que nous arrivions graduellement à une meilleure compréhension de ce phénomène, le chemin était débroussaillé.

L'exceptionnelle longévité

La longévité de ces groupes réunissant majoritairement les mêmes personnes au fil des ans est un aspect exceptionnel de la démarche en abandon corporel. Je pense que cet aspect particulier a valu à tous de vivre beaucoup de dénigrement de la part de leur entourage, mais c'est pourtant, à mes yeux, un des facteurs qui a permis d'arriver à l'expérience ontologique. C'est grâce à la durée des groupes, à la rigueur dans l'expérimentation de l'involontaire et à la quête d'un sens plus vaste de la vie que la position du psychothérapeute telle que nous la connaissons a pu émerger. C'est par cette voie que l'univers de la paradoxalité, c'est-à-dire l'univers de la résolution des contradictions, a pu s'ouvrir et qu'il continue de s'ouvrir à nous.

En effet, à travers l'involontaire, nous avons dû faire dès le début une place à l'être dans sa globalité. C'est ce qui nous a soutenus à notre insu vers la découverte de cette position spécifique. Ainsi, il a fallu que l'expérience de groupe se répète semaine après semaine, année après année, pour que nous réussissions à aller au-delà de la causalité et que nous apprenions à recevoir la vie telle qu'elle est organisée en chacun de nous. Progressivement, nous avons découvert que l'involontaire ne se manifestait pas seulement sur les matelas mais qu'il était également présent dans les échanges de groupe. Malgré le fait que ceux-ci se déroulaient au début presque uniquement dans un rapport de causalité, ce dernier a progressivement perdu du terrain pour permettre l'émergence de l'univers de la paradoxalité. Ainsi, les groupes d'abandon corporel ont progressivement trouvé leur spécificité. Si cette paradoxalité de l'expérience humaine est devenue peu à peu accessible à travers le langage verbal, nous avons réalisé qu'elle était présente dans l'involontaire dès le début. Là encore, c'est le fait qu'un même noyau de personnes se réunisse pendant une longue période qui a permis de parvenir à cette constatation.

De plus, la durée de l'expérience nous a menés devant l'évidence que nous ne changeons pas. Cela a été et est encore souvent une déception de constater que nos caractéristiques profondes sont inaltérables. Ainsi, année après année, chacun se trouve replongé dans les mêmes lieux

douloureux de lui-même. Ce qui donne espoir, c'est que la souffrance s'apprivoise et qu'elle est porteuse de vie. Si nous regardons en arrière, nous constatons qu'il y a dans nos vies une évolution émouvante et précieuse, mais elle est loin d'être celle dont nous rêvions.

L'expérience ontologique

Le piège de la dualité

Le passage de la causalité, lieu plein de certitudes, au doute et à la découverte de la paradoxalité ne pouvait se faire que lentement, puisque nous nous engagions dans la perte de nos repères pour en découvrir d'autres. Ainsi, nous avons nagé, au début, dans un monde de dualité, séparé entre bons et méchants. Il y avait d'une part ceux qui sentent et parlent clairement, d'autre part, ceux qui n'ont pas cette habileté. Nous avons dû considérer le pôle négatif de nous-mêmes et faire face à des difficultés personnelles que nous croyions avoir réglées une fois pour toutes. Pourtant, ce côté sombre se dissimulait sous nos nobles intentions. Nous n'avions pas le choix de tenir à notre construction exempte des aspects négatifs de nous-mêmes, puisqu'elle était la preuve de la réussite d'un équilibre acquis au prix de nombreux efforts et de beaucoup de souffrance. L'élimination de notre honte, de notre haine et de notre violence nous avait permis de nous sentir entièrement beaux et bons. À travers l'expression, généralement voilée, parfois claire, de notre sadisme, de nos jugements radicaux et de nos fantasmes d'accidents, d'élimination des autres, de meurtres ou de suicides, nous ne pouvions cependant que constater que notre pôle négatif demeurait très actif.

Alors, nous avons cherché à récupérer notre violence, à comprendre comment elle s'exprime en nous-mêmes et avec les autres et, cela, dans tous les détours où elle prend un diabolique plaisir à se camoufler. Nous avons pris le risque de nous aventurer dans les labyrinthes de la violence et de décrire comment elle s'exprime dans nos rapports. Ainsi, les aspects de nous-mêmes que nous considérions comme des défauts presque entièrement corrigés deviennent progressivement des parties intégrantes de nous-mêmes. Dans cet éprouvant chemin, il arrive souvent que nous nous sentions uniquement laids ou mauvais. Nous passons du pôle positif au pôle négatif dans une sorte de mouvement de balancier que nous parvenons peu à peu à lier. Lentement, nous quittons la dichotomie, la nôtre et celle de toutes les générations qui nous ont précédés, et nous tendons vers l'unification. Nous entrons ainsi dans l'expérience ontologique.

Il y a amplement matière à se sentir dépassé par la persistance de l'expression du pôle négatif de nous-mêmes, qui révèle le déterminisme de chacun. Nous voulons tant changer... Nous avons pourtant été obligés de constater notre échec alors même que nous croyions avoir réussi le changement. Nous avons compris que notre but était irréaliste, tout en étant un moteur important. Notre groupe d'appartenance a depuis longtemps laissé de côté les politesses pour se retrouver dans l'essentiel des rapports. Il nous plonge, pour ne pas dire qu'il nous immerge, rencontre après rencontre, dans nos racines ; il nous noie même. Chacun a peu à peu développé une rigueur et une vigilance qui font davantage échec au changement ; nous devenons de plus en plus nous-mêmes. Plus nous approfondissons notre démarche, plus nous découvrons comment la violence se raffine et comment elle s'exprime à notre insu, principalement là où elle est endiguée. Il arrive un temps où il n'y a plus d'échappatoire possible, nous sommes cernés. Nous pouvons refuser, tempêter, accuser les autres et pendant longtemps, c'est sans quartier : le moment où nous allons nous rencontrer nous suit, il nous menace. Le goulot se resserre progressivement, le passage est inévitable, j'y suis engagée, nous y sommes tous ; c'est une co-naissance. Le dégagement viendra en temps et lieu, il ne peut en être autrement. C'est ainsi que je comprends l'expression « passer par le chas d'une aiguille », tiré de l'évangile. Longtemps cependant, il se peut que chacun reste enfermé dans des cercles vicieux, la vulnérabilité étant telle que le risque de se sentir ne se prend pas, même

si on le veut. Nous sommes alors forcés de recevoir la fermeture qui nous est propre, l'impuissance et la dépossession qui nous réduisent à l'errance, à l'engourdissement et à l'absence, avec la souffrance que cela comporte. Il faut qu'il n'y ait plus d'échappatoire possible pour qu'on puisse s'aventurer avec prudence au-delà du piège de la dualité.

Le risque de la parole

Pendant longtemps, il a été peu question pour moi de prendre le risque de la parole. J'ai plutôt été vue dans mon absence d'expression verbale et dans mes blocages. Durant des années, j'ai vécu dans l'implosion et le retrait alors que les échanges verbaux constituaient de plus en plus la base du travail de recherche. J'ai donc d'abord affirmé ma ténacité en continuant à participer aux groupes avec l'inhibition qui me caractérise. Ici et là, j'essuyais des remarques à l'effet que je perdais mon temps et mon argent en psychothérapie. « Ça n'a pas de bon sens d'être faite comme toi » est une phrase que j'ai souvent entendue. Une phrase chargée de mépris, qui me laissait seule avec le nœud qu'elle provoquait en moi. J'ai aussi souvenir de l'insistance de certaines personnes à me faire sentir que j'étais profondément niaiseuse. Je n'avais qu'à changer, c'est-à-dire à m'exprimer. Je savais parler, c'était simple. Je m'y suis acharnée. Les efforts que je mettais à m'adapter cachaient, à moi-même aussi bien qu'aux autres, mon immense manque et ma profonde souffrance. Ça a donné des résultats, mais pas ceux escomptés. Avec les années, je suis devenue de plus en plus pertinente lorsque je parlais aux autres de ce que je percevais de leur organisation. Une intense violence et un sadisme intarissable qui prenaient toutes sortes de détours se faufilaient alors partout dans mes propos ; la violence est souvent l'expression de l'enfermement. Je continuais tout de même à parler. Plus j'arrivais à le faire avec justesse pour les autres, plus je pouvais nier mon enfermement que ceux-ci, en accord avec moi-même, avaient de toute façon éliminé d'emblée. Lorsque je risquais quelques mots sur ma vie, généralement quelqu'un me rabrouait. J'estimais évidemment qu'il avait raison. J'étais de connivence avec l'autre pour me faire disparaître. Alors que, généralement, dans les groupes, une personne se fait dire plein de choses sur elle-même à partir de ce qu'elle apporte aux autres, à moi on parlait peu, exception faite de ma violence souvent nommée « dureté ». J'étais loin et nous étions loin de l'ouverture... Cet apparent long détour fait partie intégrante de ma démarche. Je n'ai pu reconnaître mon déterminisme que très lentement. En faisant le deuil d'être quelqu'un d'autre, j'ai récupéré mes racines et j'ai eu enfin le sentiment de faire partie de l'humanité.

L'inhibition et le retrait, pour celui ou celle qui en est constitué, signifient un silence qui doit rester silence. Si un tel impératif a pour effet inévitable d'augmenter l'emprisonnement de la personne, la transgression de cette règle intérieure en ébranle l'équilibre. La violence est donc implicite à l'inhibition tout comme à son ébranlement. En effet, l'enfermement peut se comparer à être injustement condamné à la prison à vie ; de cette incarcération en soi-même, il ressort nécessairement une violence profonde. Ce trait de personnalité est avant tout un héritage de sa lignée. Chez moi, c'est à l'origine, avant toute rencontre, que le retrait est enregistré. Alors forcément, je stimule à mon insu le retrait des autres. Ma dépossession donne lieu à toute une action souterraine que j'ai longtemps ignorée. J'ai ainsi subi l'agression des autres qui subissaient eux-mêmes la mienne. D'autre part, si je prends conscience de mon inhibition, que je l'habite progressivement et que j'en suis responsable, je transgresse ma loi du silence et j'en suis déséquilibrée. Lorsque les autres, en accord avec moi, nient mon expérience, généralement gentiment, quelquefois brusquement, je ne peux que me refermer et essayer d'apprivoiser mes réactions. S'ils m'entendent, j'apprends encore à apprivoiser, cette fois l'ouverture ainsi créée pour moi-même et pour les autres. Je ne peux et nous ne pouvons faire l'économie de la violence. Il s'agit de toutes parts d'une expérience difficile. Mais nous pouvons peu à peu recevoir l'ensemble des réactions. Ainsi, pour arriver à vivre davantage,

nous passons chacun à notre façon par l'ébranlement de nos fondations et la perturbation de notre fonctionnement.

La plupart de mes prises de conscience se sont faites dans l'isolement. J'ai souvent le fantasme que je tombe dans un gouffre. Maintenant, je sais que c'est mon gouffre qui se referme sur moi. Lorsque j'arrive à habiter ce lieu de retrait, j'ai paradoxalement accès à ce que je vis avec les autres. Par la suite, j'écris pêle-mêle ce qui me vient afin de m'assurer que ce que j'en retiens est permanent. J'ai des chances ensuite de pouvoir parler de moi. C'est de cette façon que je suis arrivée à m'exprimer tout au long des années. Ce n'est qu'en juin 2000 que, la position du psychothérapeute étant davantage définie, la possibilité d'apparaître plus explicitement dans mon inhibition et mon retrait s'est enfin ouverte chez les autres et en moi. J'ai eu une bouffée d'espoir. D'une certaine façon, je n'avais plus rien à perdre, je ressentais avec angoisse et impuissance que mon univers rétrécissait constamment. Mon silence chargé d'implosion a alors trouvé en lui-même l'élan de se dire. Tout un temps, il n'a pu y avoir que de la violence. Puis, la place s'est faite pour que j'ose décrire au grand jour l'univers intérieur dans lequel je vis au quotidien. Enfin, quelques personnes du groupe ont touché à travers moi à des lieux qui les rejoignaient. Nous avons alors trouvé un peu de détente et de repos. Ce lieu où je me sens si éteinte et rejetable a finalement rencontré l'émotion des autres et a donné vie. Par la suite, je me suis sentie vivante comme je l'ai rarement été. Je goûtais davantage le beau temps, je jouissais davantage de la musique, l'air entrait dans mes poumons, j'avais de l'appétit, mes pensées étaient fluides et j'en souriais. Enfin, je faisais partie de la vie ! Évidemment, cela n'a duré qu'un temps, mais j'en garde encore les traces. Dans les moments difficiles, je me souviens que j'appartiens à l'humanité même dans ma marginalité. Ainsi, on peut voir que lorsqu'on touche à l'expérience ontologique, on quitte une logique linéaire liée à la causalité pour entrer dans une logique exponentielle liée à la paradoxalité. La vie éclate alors dans une abondance inimaginable.

L'indispensable écoute

Au fil des groupes, les membres acquièrent une qualité d'écoute qui reste forcément subjective tout en devenant progressivement plus relative et particulière à chaque individu. Ainsi, une certaine confiance peut s'établir, même si la méfiance reste active. Nous développons en fait une connaissance suffisamment grande de chacun et une conscience plus forte de ce dont nous nous méfions qui nous permet d'oser. Pour ma part, j'ai le sentiment de m'avancer constamment, dans la parole tout comme dans l'écoute, dans des conditions précaires. Je suis extrêmement sensible à ce que je perçois de la façon dont je suis écoutée. Je vois tout de suite qu'un tel s'endort presque à chaque fois que je tente de parler de moi et je capte des regards d'impatience que je traduis en « pas encore elle... ». Je vois aussi certains visages se fermer et se durcir et je n'ai alors que le goût de m'en aller, d'autant plus que cela me demande beaucoup d'efforts de me rendre au groupe. L'indéfinition qui me caractérise fait de moi un lieu de projection par excellence ou tout simplement un lieu d'élimination. Souvent, j'ajoute du négatif au négatif en trouvant ces réactions tout à fait normales et en ne retenant que le lieu où je suis rejetée et rejetable. La violence s'exprime dans les rapports et dans notre for intérieur. Si chacun, progressivement, arrive à la considérer, à la porter et à l'habiter, il y a moins de sadisme et d'*acting out*. L'expérience ontologique est une expérience de responsabilité.

Quand j'écoute les autres me parler de cette violence qui s'exprime à mon insu, je ne peux que me rendre à l'évidence. Non pas que je la ressente ; je suis cependant obligée de la constater à travers l'intensité des réactions que je suscite chez les autres. C'est pour moi un lieu de souffrance et de désolation et c'est encore un lieu de haine de ce que je suis. C'est ainsi que j'ai pu m'aventurer plus avant dans ma dépossession, ma laideur, mon écœurement, et même

ma répulsion de moi-même, là où les conflits avec soi et avec les autres demeurent inévitables. Et je sais que cette expérience n'a pas fini de se répéter, d'autant plus que je n'apprivoise que lentement le fait d'être entendue et que les autres apprivoisent lentement le fait de m'entendre. Ce qui importe, c'est de sentir qu'on appartient au groupe et qu'on participe à tracer le chemin quel que soit son rythme. Ce chemin, c'est l'éternité, en passant évidemment par le présent.

Même si j'habite davantage l'univers bien étroit de ma désolation sans paroles et souvent sans émotions, je sais que ce sera toujours difficile pour les autres de rester à mes côtés dans de tels lieux où je me supporte si peu et où j'arrive peu à supporter leur présence. Malgré moi, je me raccroche à l'espoir de changer, même si je suis consciente que je cherche ainsi à échapper à moi-même. La terreur et l'horreur de la rencontre sont inscrites dans mes racines ; les possibilités de m'habiter sont donc réduites. Ma vie de solitude et de manques profonds n'est attirante ni pour moi ni pour les autres. On comprend pourquoi les autres me demandent si fort de changer et pourquoi j'essaie si fort d'y parvenir. J'arrive encore très peu à faire confiance. J'ai tellement l'expérience d'être niée et négligée, je suis tellement certaine que les autres vont oublier. Je ne peux m'empêcher d'accuser les autres. Je les trouve lents et pleins de définitions préétablies. C'est souvent si long avant qu'ils comprennent ! Pourtant, je sais que c'est ainsi que les autres sont en lien avec moi : en m'oubliant, précisément là où je cherche à disparaître en même temps que j'essaie de partager ma réalité. Dans tout cela, je ressens comme précieux ces moments où j'ai été entendue, où tous ensemble nous avons trouvé une ouverture pour une vie comme la mienne et où cela a donné de la vie. Prendre le temps de vivre ce que nous vivons est le chemin pour nous rejoindre et être. Faire l'expérience ontologique, c'est vivre enraciné dans la terre en voyant le cosmos.

Au colloque de 2001, André Stark a dit de l'écoute des gens que : « *...la rencontre s'était faite depuis les gens qui parlaient avec les gens qui écoutaient et recevaient les contenus.* »[7] Ainsi, ce n'est que très progressivement au cours de la recherche que nous avons pu unifier le mouvement corporel et la communication verbale. C'est aussi très lentement qu'une place véritable a été faite aux gestes, aux mimiques, aux attitudes, et surtout, à la somatisation, à l'absence et au silence plein comme celui qui me caractérise. Cependant, c'est amorcé, et il y a pour tout le monde une abondance en perspective dans cette expérience ontologique qui se poursuit.

L'incontournable douleur

Dans les groupes d'abandon corporel, chacun est amené à contacter la part intensément souffrante et violente de son humanité. C'est dans ce lieu où la vie semble impossible que naît le mouvement. Les gens qui continuent de s'éviter pour échapper à cette souffrance intérieure se voient contraints d'exercer un contrôle de plus en plus exigeant sur eux-mêmes et sur les autres. Ils se privent ainsi d'une part importante d'eux-mêmes et l'enfermement dans lequel ils sont confinés ne fait qu'amplifier la souffrance qu'ils cherchent à fuir. En nous tous, la vie et la mort sont entremêlées.

Ce qui m'a retenu de tout laisser tomber, à maintes reprises, c'est d'abord ma confiance dans la détermination d'Aimé à trouver un sens à la vie de chacun, même à celle des personnes marginales. De plus, je constatais le lourd héritage d'inhibition et de retrait de ma lignée maternelle. Je ressentais suffisamment la souffrance de ma mère, de ses deux sœurs et de ma grand-mère pour me convaincre d'aller le plus loin possible dans cette expérience, de tenir

[7] *Colloque 2001, Être psychothérapeute en abandon corporel*, Montréal, 24, 25 et 26 août 2001, page 253.

coûte que coûte. J'avais la conviction que, si je trouvais quelque chose, ce serait dans notre recherche.

L'existence des gens introvertis et, par conséquent, l'existence de l'introversion des gens extravertis est particulièrement longue à rejoindre. Le fait que je présente une façade d'enfant sage et de femme soumise à protéger me dissimule assez bien et trompe les autres. Cela m'isole aussi. Au premier abord, malgré mon abondant silence, ma vie ne semblait pas tellement marginale. Encore aujourd'hui, je parais mieux adaptée que je ne le suis. La mort fait partie de ma vie quotidienne. C'est à partir de mon gouffre où j'ai vécu beaucoup de solitude et de désolation que j'ai eu accès à ma mort intérieure. Lorsque je consens d'une certaine façon à mourir en passant par la douleur, je trouve non seulement un engourdissement reposant, mais davantage de vie émerge d'une ouverture laborieusement trouvée. Il ne faut pas croire pour autant que je vis constamment dans la souffrance. Je traverse aussi des périodes de bien-être ; je jouis d'excellents moments où je suis bien avec moi-même, avec mes amis et même dans les groupes. Il y a de la joie, du rire, de la tendresse. Mes moments d'intimité avec moi-même et avec les autres sont souvent enviés, mais évidemment pas les embûches que j'ai à traverser. Mes premiers accès à ma souffrance intérieure ont eu lieu à travers quelques rencontres amoureuses alors que j'étais dans la trentaine. C'était bien avant que je commence à pressentir qu'il s'agissait là de ma réalité profonde. J'ai découvert depuis que ma vie passe souvent par la souffrance. Plus j'arrive à vivre, plus j'en ressens l'intensité et la profondeur. Il y a des moments où la douleur a raison de moi. Mes problèmes de santé, dont plusieurs sont devenus chroniques, s'amplifient. La fatigue, les maux de tête, de dos et de ventre augmentent et je dois prendre des médicaments pour arrêter ce mouvement qui, parfois, suscite en moi une telle hostilité que j'ai peur de ce que je pourrais faire. Je trouve inacceptable cette souffrance, je n'assume que peu cette réalité qui est la mienne, je suis dépassée. Je ressens combien la présence d'une personne-ressource, autrement dit d'un psychothérapeute, capable de recevoir et de nommer l'intolérable, est indispensable. Les lieux que nous cherchons à fréquenter comportent de grands dangers. Faire l'expérience ontologique, c'est vivre dangereusement.

Pour moi, c'est beaucoup de transgresser les interdits intérieurs, de m'avancer et d'apparaître. L'expérience que ma vie, en s'ouvrant, va souvent dans la douleur et la peine en même temps que dans la rage, la haine et la violence, je la fais encore. Comme la souffrance est au rendez-vous avant, pendant et après l'ouverture, j'ai forcément des appréhensions à me rencontrer. Je me sens souvent coincée lorsque, après une session de travail centré sur moi, quelqu'un me demande comment je vais. On s'attend à ce que j'aille bien. Pourtant, la plupart du temps, je me sens mal. Je lis la déception chez les autres et je n'en suis que plus mal à l'aise. Dans les jours qui suivent, il n'est pas rare qu'une crise inflammatoire se déclenche. Je retombe dans mon gouffre et me retrouve dans le retrait.

De par ma nature même de personne introvertie, je sais maintenant que mon apport a été important dans le cheminement des groupes vers l'expérience ontologique. En effet, je suis, malgré moi, généralement centrée sur l'essentiel, même si je m'en passerais bien. J'apprécie cependant de plus en plus souvent cette faculté qui me donne une compréhension profonde de la vie. Dans les groupes, je peux compter sur mon extrême sensibilité et l'acuité de mes perceptions, qui s'allient à mon talent de pédagogue pour rendre les choses concrètes et accessibles. Malgré mes faiblesses au niveau de la verbalisation, quand tous ces canaux se rejoignent, j'apporte un éclairage qui participe activement à faire progresser notre recherche. Toute l'incroyable souffrance des générations qui nous ont précédés trouve son sens dans ce que chacun découvre de sa vie ; par le fait même, la vie des générations futures acquiert davantage de sens.

Conclusion

S'il y a une conclusion à tirer de ma longue participation à des groupes en abandon corporel, c'est bien que l'expérience ontologique inclut tout le monde, sans exception. Chaque individu, aussi démuni soit-il, fait partie de l'humanité. À ce titre, il a droit à sa place. Que chacun trouve et occupe la place qui lui revient au sein d'un groupe est d'une grande force ; cela apporte une immense richesse même s'il faut fréquenter des lieux extrêmement dangereux et se confronter à beaucoup de vulnérabilité. L'exclusion d'une personne peut se faire subtilement et passer inaperçue. Même un psychothérapeute chevronné peut glisser sans s'en rendre compte dans des connivences avec certains membres du groupe pour refuser un aspect de sa propre vie et éliminer ainsi son client. Passer par le chas d'une aiguille peut alors se transformer en une impasse où trouver sa vie devient impossible. Il importe donc au responsable d'un groupe de développer le maximum de souplesse dans la contrainte pour favoriser l'émergence de la vie de chacun. Dans une situation où on glisse dans la causalité et où on revient à l'exigence de se conformer à un modèle, pratiquement chacun, le psychothérapeute y compris, est sous tension afin de protéger sa vulnérabilité et non en vue d'accéder à lui-même. Celui à qui on demande de changer se protège alors heureusement avec les mécanismes de défense dont il dispose. La situation peut être trompeuse. Le psychothérapeute en abandon corporel est responsable d'habiter la position avec l'exigence qu'elle impose sans cesse, ses clients lui indiquant le chemin.

Ainsi, l'expérience ontologique consiste à se sentir, soi et tous les autres, comme faisant partie de cette humanité qui participe au projet cosmique de la matière en voie de spiritualisation. C'est à travers cette expérience que nous pouvons réellement apprivoiser la souffrance et qu'elle trouve alors du sens. Cela constitue une ressource importante pour moi. Dans les périodes sombres, lorsque tout s'embrouille et que je suis seule dans mon gouffre, je saisis dans ma noirceur ce petit fil qui me confirme que je suis, avec mes forces et mes manques, un membre à part entière de l'humanité. Je suis profondément coupée de bien des aspects de moi-même ; je constate souvent que beaucoup de ma vie intérieure me demeurera inaccessible et que je resterai une personne coincée, enfermée, aux capacités limitées, et évidemment enragée et qui cherche à contrôler. Je suis, avec mes limites, ce qu'on appelle une humaine. Bien sûr, les prises de consciences que j'arrive à faire me donnent un peu plus accès à moi-même, mais ce n'est qu'à travers ceux ayant davantage de possibilités d'ouverture que j'entrevois, au loin, ma spiritualisation.

Le célèbre psychiatre français, Boris Cyrulnik, le père de la résilience, a écrit : « *Personne ne prétend que la résilience est une recette de bonheur. C'est une stratégie de lutte contre le malheur qui permet d'arracher du plaisir à vivre, malgré le murmure des fantômes au fond de sa mémoire.* »[8]. Je peux affirmer pour ma part, en terminant, que, même avec ma souffrance, il est bon de sentir que je suis en vie, que davantage de vie émerge de moi. C'est dans les groupes en abandon corporel que j'ai trouvé du sens à mon expérience, à l'endroit précis où elle est si douloureuse. En cherchant à habiter mon déterminisme, j'arrive davantage à être et j'ai au bout du compte une bien meilleure qualité de vie. Je saisis sans cesse combien l'expérience ontologique est prometteuse.

Hélène Marchand
août 2003

[8] Le murmure des fantômes, Boris Cyrulnik, Éditions Odile Jacob, Paris, 2003, page 16.

Débat autour de l'intervention de Hélène Marchand

Françoise F : Je suis estomaquée.

Claude S-A : Ça m'amène beaucoup à sentir le groupe comme lieu d'espérance... Ça m'amène dans un espoir de la vie révélée par la rencontre, merci beaucoup.....

Francine C : Il me semble que tu arrives à nous communiquer ta douleur comme jamais tu ne l'as fait.

Catherine A : Même si je te connais depuis longtemps, moi aussi je suis « estomaquée ».

Claude L : Je voudrais dire que c'est la première fois que j'ai l'occasion de sentir que tout ce que l'on vit comme morcellement peut s'unifier, et c'est ta façon de nous le traduire qui est unifiante.

Aimé Hamann : Je reste dans l'étonnement d'un texte aussi organisé, un texte de cette ampleur qui décrit si largement l'expérience de ces années très longues du groupe et de la nécessité du temps. Je dirais que pour moi, ça n'a pas de bon sens de donner un temps à la vie pour qu'elle soit guérie ; ça n'a besoin d'être long, mais ça ne doit pas avoir la nécessité d'être court. Dès qu'on implique un temps défini, c'est que l'on voit l'être humain comme un être à guérir. Alors que pour moi, chacun de nous est la possibilité infinie, le projet, d'accomplir en soi l'existence ; il me semble que tu nous dis comment le temps a été important ; tu nous dis aussi : « j'y serai, je continuerai »... c'est comme un passage sans fin qui a à se faire.
Une autre chose importante, c'est le désespoir de ne pas être entendue, la difficulté d'être écoutée et entendue dans certains milieux, la ténacité qu'il faut avoir pour dire et dire même si ce n'est pas entendu....c'est vrai pour chacun de nous, mais c'est plus vrai dans certaines situations . Pourquoi et comment ça se fait ? Ca se fait de toutes sortes de manières : c'est dit sans être dit, c'est dit en se retirant, c'est dit dans la colère, c'est dit en espérant que les autres ne restent pas là...et puis peut- être que ça vient aussi rejoindre en chacun de nous des lieux où nous sommes nous-mêmes silencieux, où cela prend beaucoup de temps pour entendre et trouver nos propres lieux de silence, surtout si on est doué pour la parole.....J'ai très tôt eu le sentiment d'entendre ta souffrance, mais j'ai eu l'expérience d'avoir eu besoin néanmoins de beaucoup de temps pour l'apprendre ; et il m'a fallu consentir à ne pas entendre, à ne pas comprendre. Il me semble que la ténacité à dire malgré tout a fait que peu à peu, un chemin s'est ouvert des deux côtés : le côté du non-entendement et celui de ce qui ne peut pas, ou ne veut pas se dire ; celui aussi de l'espérance que ce ne soit pas entendu...C'est une expérience douloureuse et difficile. Il me semble que tu nous livres beaucoup ce cheminement là, l'importance d'une longueur de temps avec d'autres ainsi que tout ce qui s'y vit : la colère, la haine, l'envie de s'en aller et comment ça a fini par créer une présence, une audace.....

Francine C : J'ai envie de dire que tu nous parles beaucoup de toi, mais tu nous redonnes aussi beaucoup notre histoire, comme si tu parlais au delà de toi.

L'abandon corporel : une position agogique[9] ?
DE L'INCOMPÉTENCE / ABSENCE À L'INCOMPÉTENCE / ONTOLOGIE
Carnet de route

Simone ATLANI

Au désert déserté de l'errance...

Incarnée par Aimé Hamann, la position à laquelle nous invite l'abandon corporel m'a, en quelque sorte, prise un jour par la main. « Prendre par la main » est d'ailleurs un euphémisme qui retient seulement la tendresse du geste. Car, de fait, il lui est arrivé de m'emprisonner de ses bras, de me soulever comme fétu de paille et de me ramener au cœur des choses et du groupe. Ne m'a-t-il pas menacée un jour de m'attacher sur ma chaise ? Peut-être alors a-t-il même eu envie de m'assommer pour me faire tenir tranquille, qui sait ? Je ne le lui demanderai pas, car il se contenterait sans doute de rire aux éclats, signalant ainsi que, quoi qu'il en soit, c'est moi et moi seule qui retient le souvenir pour écrire mon histoire et l'institutionnaliser à ma façon en mythe fondateur.

Il n'en reste pas moins, que la position de l'abandon corporel s'est peu à peu glissée en moi pour me porter de l'intérieur, comme la flamme sous la mongolfière soulève la nacelle jusqu'au vent qui se chargera d'elle...Flamme de la position conjuguée au vent de chaque autre qui emmène là où l'on ne peut prévoir d'aller, et surtout pas le vouloir.
Le thème du colloque, dans toute la précision de son énoncé, s'est de la même façon graduellement imposé à moi : « De la relation thérapeutique à l'expérience ontologique ».
On pourrait dire qu'il est venu me prendre par la main et me projeter sur un chemin inconnu de moi-même.
Le fait que le lieu thérapeutique soit le lieu privilégié de l'expérience ontologique participait, pour moi, d'une expérience maintes fois vécue en séminaire ou en sessions individuelles. C'était une évidence. Mais graduellement, ce sentiment d'évidence est venu m'inquiéter, et plus j'y songeais, plus l'inquiétude grandissait.
En effet, l'abandon corporel, dit Aimé Hamann, est une position pour apprendre et non pour savoir. Elle est une position qui défait les savoirs, les croyances, les adhésions. Elle est une position de décloisonnement intérieur qui, temporairement, déconstruit les murs que nous avons bâtis pour nous y tenir cloîtrés, à l'abri des tempêtes que peut déclencher en nous le rapport avec les autres et avec nous-mêmes.
Comment alors rester dans l'évidence ? Comment ne pas sentir que la formulation du thème contenait, même à minima, une sorte de postulat qui, à mon insu, ouvrait dangereusement la porte à une adhésion – au sens premier du terme – c'est-à-dire à un collage ne laissant aucun espace, aucun jeu, ni pour moi ni pour le postulat en question. Emprisonnée dans l'évidence, empêtrée avec elle, je devenais pierre qui – même si elle pouvait être pierre d'achoppement – n'en était pas moins minérale, opaque, incontournablement immobile, radicalement

[9] -in Robert encyclopédique, agogique : du grec « agôgê », action de conduire vers ; par extension : prendre par la main (Vladimir Jankélévitch)

dichotomisée. Et cette pierre pouvait même se transformer en projectile, en arme protégeant ma survie et s'envoler en fumée, comme celle qui signale que le canon a été tiré sans que l'on sache où le boulet a disparu ni ce qu'il a détruit. La destruction se fait sans personne, elle laisse dans l'abandon.
Ce qui n'était qu'inquiétude s'est alors mué en angoisse. Toute tentative d'expression devenait ex-pression, mise en dehors de ce qui s'agitait jusqu'à l'ébullition en moi et ne pouvait être contenu faute de contenant, faute de lieu d'intériorisation, faute de lieu pour être.
Privée dès lors de l'évidence de la proposition, je ne pouvais me fonder sur rien, je ne savais plus rien, sinon que je ne saurai rien dire, rien écrire ; malgré les années de pratique et d'expériences, une seule chose était évidente, c'était que j'étais radicalement incompétente.
Le choc était rude.
Si rude que je me suis immédiatement mise à distance en le transformant en boutade : puisque j'en arrive à l'incompétence, l'incompétence sera le sujet de ma communication, sujet résumé en quatre lignes (approximatives d'ailleurs) sous forme de plaisanterie de carabin. Néanmoins, un léger inconfort me signalait que je m'engageais sur un chemin beaucoup plus impliquant qu'il n'y paraissait de prime abord. Quelque chose, crainte ou désir, je ne sais, m'avait conduite à ce niveau d'implication là.
Pourtant, je n'écrivais pas ; pourtant je n'écris pas ; comme si je ne connaissais même plus mon alphabet, comme si je reculais indéfiniment une rencontre.

Pour rencontrer l'incompétence, je me résous donc à tout recommencer.

Qu'entendons nous par être thérapeute en abandon corporel ? C'est créer les conditions qui permettent à tout ce qui est d'être. Ces conditions ne sauraient être le résultat d'une mise en œuvre technique, ni d'un décret, ni même d'une demande faite au groupe ou à une personne. Le thérapeute ne peut créer ces conditions qu'à partir de lui-même. Car la position de l'abandon corporel ne repose sur aucun savoir préalable, elle est une position pour apprendre et non pour savoir, pour éprouver et non pour prouver ; de ce fait, elle est en quelque sorte déterminée par celui qui la prend et qui a à consentir à être le lieu même de l'expérience. C'est-à-dire que le thérapeute est invité à se mettre en position d'apprendre ce qu'il vit de lui, en lui, à l'occasion de chaque autre. Dans l'espace thérapeutique, il s'agit que le thérapeute « éprouve » tout ce qu'il peut éprouver dans le rapport à chaque autre et qu'il reconnaisse la vie ainsi réveillée en lui comme la sienne propre : sa vie, reçue par lui de cet autre spécifique. La position du thérapeute en abandon corporel pourrait presque se résumer ainsi : « donner à l'autre l'occasion de lui donner la vie » (Aimé Hamann), naître de cet autre et lui donner ainsi sa vie en retour dans un mouvement simultané et réciproque. C'est alors l'expérience paradoxale du co-naître, de la filiation réciproque, celle de la réciprocité du donner et du recevoir de l'interdépendance...
Donner, c'est recevoir ; recevoir, c'est donner.

Mais l'autre qu'il me faut rencontrer ici, c'est l'incompétence.

Comment ai-je pu, ne serait-ce qu'un instant, m'imaginer être capable de faire le lien entre l'incompétence et l'expérience ontologique ?
Comment ai-je pu imaginer que j'étais enfin apprivoisée et que je pouvais, délibérément, volontairement, m'approcher de ce lieu sans risquer d'y être engloutie ?

J'ai envie de renoncer, de me déclarer hors-jeu. Une sorte d'affolement immobile me glace et me retient de fuir. Alors, j'oublie ma morgue de mécréante militante et je sens monter une prière...On pourrait même l'appeler « la prière d'une née sous x » tant je ne sais même plus ni d'où je viens ni où je vais.

Issus d'une longue habitude, des mots pourraient jaillir : « Tire moi de là ! ». Mais du fond de moi, ce qui monte est tout autre, comme si la prière s'originait dans ma paralysie même : «Garde moi là et prends-moi par la main, conduis-moi là où je ne peux pas, là où je ne sais pas aller ».

Singulière prière qui ne peut émerger que de ce qui est là, c'est-à-dire de l'effroi, du désarroi, du pressentiment d'un anéantissement et d'une mort imminente, vertigineuse, soulageante peut-être.
Du creux de la panique où me projette le sentiment de mon incompétence, la mort se révèle soudain matrice et bercail ; la mort, seule terre promise et seule terre d'origine accessible au sens commun de l'esprit qui, amalgamant concept et matière, appelle « néant » tout ce dont elle ne peut se saisir.
Mais où suis-je ? Comment suis-je passée de l'incompétence à la mort ? Comment, dès lors, me suis-je retrouvée vagabonde ? Je peux reconnaître en cet instant le mouvement de supputation, de digression qui m'emmènerait volontiers ailleurs. J'en oublierais l'incompétence. Je me suis mise au-dessus ou au-dessous de la crise où elle me jette sans cesse. J'ai réussi à fuir.
Un rêve qui n'est pas le mien me ramène à moi-même : la jeune fille doit passer son bac ; elle sait qu'elle n'a pas les connaissances nécessaires, qu'elle est totalement incompétente ; elle sait que si elle n'a pas son bac, c'est le néant pour elle ; elle sait encore, que si elle ne l'a pas, son père la tuera « de toute façon ».
Ce n'est pas mon rêve, mais il ne cesse de chuchoter à mon oreille. Ce « de toute façon » plonge son écho au plus profond de moi-même.
L'expérience d'incompétence est radicale. Elle fige dans le néant, elle laisse démunie, elle est l'objet d'un scandale intérieur qu'il convient d'anéantir et elle ouvre sur une condamnation à l'abandon et à la mort. Le vécu d'incompétence assujettit l'être, lui enlève toute qualité de sujet, toute consistance...La culpabilité s'en mêle, collée aux basques de l'incompétence...Je ne sais pas vivre, donc je ne mérite pas de vivre !
L'idée d'apprentissage possible n'a aucune place dans une telle expérience. Le pouvoir d'apprendre est déjà, en soi, une compétence hors de portée.

Être suffisamment compétente pour vivre, pour affronter la vie et les autres, nécessiterait de savoir dès l'origine tout ce qu'il y a à savoir.
Il faudrait naître avec toutes les compétences inscrites dans les gènes.
Il faudrait que ce soit inné.
Comme les animaux.

Voilà, c'est dit.
Je ne savais certes pas que j'en arriverais là.

L'animal devient si peu. Bien que lui aussi devenu, il est devenu sans lui et reproduit quasiment à l'identique les schémas qui l'ont amené à se déterminer en tant qu'espèce vivante et viable. Sans le « savoir », il « sait » tout ce qu'il y a à savoir pour mener sa vie d'animal. Si d'aventure, une seule capacité nécessaire à cette vie spécifiée lui manque, ses géniteurs n'hésitent pas à le tuer où à l'abandonner aux prédateurs de toutes sortes.
Innocente cruauté animale...
Ils savent qu'il n'y a pas d'alternative.
L'incompétence signifie la mort « de toute façon ».

Le vécu d'incompétence, et plus encore, l'incapacité à apprendre, ont partie liée avec la cruauté ; comme si la cruauté se situait dans un univers de dépossession ancré dans

l'incontournable réalité des espaces inhabités, non hominisés ; comme si la cruauté était l'expression d'un savoir-faire particulier arrimé au monde d'utilisation propre à ce qui ne se sait pas être.

L'animal n'est jamais incompétent, puisque, de façon innée, il sait tout ce qu'il y a à savoir pour mener la vie de son espèce...Et ce qu'il y a à savoir procède d'un décodage binaire de l'expérience dont un seul des termes serait retenu par la perception, qui s'associe alors à un comportement prédéterminé, un savoir-faire inné.
La catégorie « comestible » par exemple déclenche une foule de savoir-faire, on pourrait dire de « compétences ». L'animal n'a pas besoin d'en savoir plus...La case « non comestible » reste vide, elle n'existe pas.
La fameuse pomme, celle de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, ne correspondait sans doute à rien pour l'animal du grand jardin et ne pouvait donc déclencher sa convoitise et les aptitudes qui y étaient associées. Il n'avait pas le choix.
L'humain aime les pommes et tout interdit pose incontournablement en lui la possibilité de ne s'autoriser que de lui-même par la transgression.
L'humain, lui, est le seul vivant qui ait accès à son incompétence et qui s'attache à en découdre avec elle. Il porte en lui cette capacité d'apprentissage qui lui permet de ne pas rester dépendant de ses savoir-faire innés, d'habiter le monde en le faisant sien, de l'assimiler, de le « manger ».
La gazelle, à l'inverse, incompétente face à la lionne, ne peut que s'enfuir. Acculée par la meute, elle fuit, elle temporise, elle recule l'échéance de la rencontre, l'instant où elle sera mangée.
L'expérience d'incompétence est si cruciale qu'elle invite à la fuite... Fuite qui peut elle-même devenir la seule compétence opérationnelle face à la rencontre.

L'animal ne peut pas vivre l'incompétence, il ne peut qu'en mourir.

Mais je m'égare ! que sais-je, moi, du vécu du lion, de la gazelle ou de l'éléphant ? Je ne suis même pas capable de savoir ce que cet autre à mes côtés attend de moi, alors les gazelles... !
Il a suffi que j'évoque la capacité d'apprentissage humaine pour me retrouver affolée par le sentiment que je risque d'être mangée, qu'il me faudrait une compétence que je n'ai pas pour survivre ; quelque chose n'est pas là et devrait y être... L'autre « attend » quelque chose de moi... L'affolement prend toute la place et n'en laisse aucune à un apprentissage possible.
Mystérieusement, je « sais » que ma vie est en jeu. Je peux, une virgule de temps, vivre mon incompétence, mais elle me renvoie immédiatement à des stratégies d'échappement bien plus élaborées que celles de l'animal ; ces stratégies ressemblent à s'y méprendre à des compétences et peuvent faire illusion pour les autres comme pour soi-même ; on pourrait en faire un inventaire à la Prévert d'autant plus long que la panique est profonde. Mais, comme la bête prise au piège, il s'agit de fuir l'incompétence.
Sinon, pas plus qu'elle, je ne peux faire autre chose que d'en mourir

Sub-jec-ti-ve-ment !

Complexité des mots... « subjectivement » renvoie au sujet, mais renvoie du même coup à son absence à tout autre sujet que lui-même et, dans le même mouvement, à son absence à lui-même en tant qu'autre. Son expérience se situe dans l'absolu, elle est LA vérité. L'accès à la subjectivité que l'on est ne s'ouvre que lorsque la rencontre avec un autre donne de se vivre comme un « je » particulier, et relativise ainsi l'expérience. Une place peut alors se faire qui, paradoxalement, est tout à la fois place faite à l'autre et faite à soi-même. Se percevoir sous la forme d'un autre, se recevoir et enfin consentir à s'habiter comme on habite la maison de ses

pères - celle qui ne cessera jamais de nous attendre - dans un consentement à ce qui est là, à ce qui donne lieu à la nomination d'une vie singulière tout autant qu'universelle.

Pouvoir nommer la subjectivité de l'expérience de panique où me projette mon incompétence a ralenti la course folle qui brouille ma perception, me fait bouillir le sang, me rend aveugle et sourde à moi-même, aux autres. Certes, le consentement à laisser s'élargir en moi l'espace « hominisé » de la matière dont je suis pétrie ne peut être décrété volontairement. Mais en suspendant un instant ma fuite, je sens momentanément sous mes pas la terre d'un chemin, terre où poser, reposer, le poids devenu un peu plus spécifique de ma vie.
Cette spécificité reconnue ouvre sur un coup de foudre : celui de la rencontre avec ma subjectivité qui, pour bouleversant qu'il soit, me réhabilite en tant que sujet. Simultanément, mes conjugaisons intérieures et le verbe qui témoigne d'elles passent de la voix passive à la voix active : depuis toujours habitée par ma subjectivité, je l'habite à présent. C'est là un renversement radical : j'étais colonisée, je récupère un instant ma terre dans un mouvement révolutionnaire de libération. Brièvement, je suis chez moi en moi, à la maison. Maison devenue-devenante, où le mouvement de différenciation n'est plus une menace, où il n'y a plus de revendication. Maison où chacun et chacune peut vivre momentanément en paix, participant au même titre à son devenir... maison humaine, comme un seul corps.

La position prise en abandon corporel m'a donné de ne plus ignorer aujourd'hui ce mouvement d'échappée qui m'inhère ; je ne peux plus continuer de fuir la fuite elle-même sans ressentir en ma chair le mouvement erratique qui n'en finit jamais et qui mobilise toutes mes ressources en menaçant de les épuiser.
Alors, je reviens. Comme si je consentais enfin à l'effort : celui de rester là, ici et maintenant, et de faire de mon mieux pour contenir sans retenir l'incessant aller-venue de mes cellules au bord de la désorganisation. Cet effort ouvre graduellement un espace intérieur pour cette agitation dont la permanence, enfin vécue, m'indique qu'elle participe de mon mode de rapport particulier au monde. Je reste là, dans cette menace, et personne ne me tue, personne n'attend rien de moi, personne ne me demande rien. Mon incompétence ne sera sanctionnée par aucune loi prédéterminée de la vie, nul prédateur ne me mangera... Non, ce n'est pas cela : peut-être bien que quelqu'un attend quelque chose de moi, peut-être bien que je suis en danger, mais le vécu qui en découle est le mien propre...ma vie à l'occasion d'un autre...Et l'autre, c'est tout ce à quoi j'ai accès : humain, végétal, animal, minéral, jusqu'à la mort elle-même. Cette agitation, cette panique, c'est la vie comme elle est en moi.
La grille complexe de ma subjectivité se dégage un instant de l'insu de moi-même, émerge de l'absolu qui la maintenait isolée de ma conscience. La relativité de mon expérience, alors habitée, restaure d'un même mouvement et mon unicité et celle de l'autre ; elle révèle de ce fait ce qui a toujours été là à mon insu : le rapport entretenu avec moi-même et avec les autres ; rapport où la connivence – qu'elle soit positive ou négative – maintenait au secret l'ambivalence du rapport et me donnait l'illusion d'une rencontre alors que nous nous croisions indéfiniment sans jamais nous rejoindre. Chaque autre, que je le sache ou non, était vécu comme un prédateur potentiel car il me renvoyait, sans le savoir lui non plus, à mon incapacité d'apprentissage et au risque de mort qui en découlait pour moi. Rester là, prendre le risque de la rencontre m'a conduite peu à peu à cette soudaine et temporaire ouverture à la subjectivité que je suis ; mon vécu du rapport s'en trouve radicalement transformé. L'autre se révèle alors être l'occasion d'émergence de mon incompétence. Et l'incompétence, si je consens à l'humanité que je suis, m'ouvre à la capacité d'apprendre qui est le fait humain par excellence. De ce fait, l'incompétence se révèle pour ce qu'elle est, maître d'apprentissage, lieu privilégié de la rencontre avec moi-même et de la rencontre avec chaque autre qui devient ainsi donneur de vie, de **ma** vie singulière, enfin concevable, enfin conçue, reconnue et nommée dans le rapport avec lui.

La capacité manquante, celle dont l'absence me jetait dans la panique et que je cherchais sans relâche, a toujours été là ; elle est effectivement inscrite dans mes gènes, essentiellement humaine car, se sachant être, elle se trouve libérée de l'apprentissage principalement adaptatif qui caractérise le monde animal et végétal ; elle ouvre sur la révélation et le déploiement du rapport constitutif qui unit toutes les dimensions de la vie et tous les humains entre eux ; elle ouvre simultanément sur la révélation et le déploiement d'un lieu pour être de l'interdépendance, qui est la réciprocité du donner et du recevoir, de la filiation réciproque et de la co-naissance.
La mort elle-même, entrevue jusqu'alors comme le seul lieu possible où ne plus sentir l'insupportable de ma vie, apparaît comme ce qui me la donne ; oui, elle est bien matrice et bercail, mais ontologisée, « êtante ». Le verbe être passe de l'infinitif-définitif au gérondif qui caractérise la vie devenue-devenante.
Aimé Hamann nous dit qu'il aimerait « mourir avant de mourir ». Moi aussi.

Tout était dit dès le commencement : l'abandon corporel est une position pour apprendre et non pour savoir. Il nous invite au consentement à laisser se défaire tous nos savoirs dans le rapport avec chaque autre jusqu'à être aussi démunis « qu'un petit enfant de sept jours ». Alors seulement les conditions requises pour que la vie - celle de ceux qui ont recours à nous en même temps que la nôtre - puisse être « comme elle est », s'incarner et se vivre comme donnant sa vie à chaque autre dans un monde ou « moi », « toi », « soi » - constructions opérationnelles mais fallacieuses – se rejoignent dans **le soi** de l'humanité qui est une, prononcée singulièrement par chacun des humains.
L'abandon corporel m'a conduite pas à pas vers la capacité qui me manquait pour rejoindre le monde et moi-même ; vers cette capacité qui ouvre sur un espoir : que tout ce qui est puisse être et donner la vie. Enfin conçue et reconnue comme le lieu même de la rencontre, la capacité manquante me dévoile son nom ; elle est cela même dont je me sentais pétrie et que je cherchais à fuir : elle se nomme: incompétence. En cet instant, je pourrais aussi la nommer « espérance ».
La pierre d'achoppement se révèle pierre angulaire.
L'incompétence, c'est l'ontologie

Il me semble que cette recherche de l'incompétence-ontologie a commencé il y a bien longtemps...Je n'avais pas plus de quatre ans et je lisais seule « Grain d'aile » de Paul Eluard. Pour la première fois, je ne déchiffrais plus les mots, je lisais vraiment, comme portée-emportée par la voix du poète. La promesse qui terminait le conte n'a jamais cessé de m'accompagner : « *Lentement Grain d'aile descendit, de branche en branche, sur la terre, avec les autres, tous les autres, ceux qui sont légers et ceux qui le sont moins, ceux qui marchent en regardant les cailloux du chemin et ceux qui regardent le ciel, ceux qui savent que les petites filles ne peuvent pas voler et ceux qui pensent qu'un jour, s'ils le désirent vraiment, tous les petits garçons et toutes les petites filles pourront, en restant eux-mêmes, avoir des ailes et des bras, être à la fois sur la terre et au ciel.* »

Voilà. J'ai écrit, je vous ai parlé. Je n'y peux plus rien. Je reste face à vous, face à tout ce que je ne sais pas de moi-même, projetée à nouveau au cœur de l'incompétence. Là, ici, tout de suite, ma maison, mon plus intime, c'est le désert déserté de l'errance. J'ai peur...Tout est à recommencer.

Simone Atlani
San Carles de la Rapita
Août 2003

Débat autour de l'intervention de Simone Atlani

Denis M-C : Je sais que c'est quelque chose que tu n'aimes pas trop entendre, mais j'ai envie de te dire merci....J'ai l'impression de te rencontrer comme jamais par ce texte et par ta présence en nous le communiquant.... je suis très touché de ta façon te livrer ...je comprends mieux la menace dans laquelle tu es, dans laquelle tu vis ou as vécu. Par ce texte tu nous donnes toi-même et tu nous donnes aussi tout un cheminement que j'ai encore à entendre sur ton chemin propre en abandon corporel et de toi-même.

Gilles D : Moi, j'ai la certitude que tu nous parles de quelque chose de très fondateur ; je n'arrive pas à entendre tout ce que tu dis en restant avec le mot « incompétence ». Je ne cesse de chercher un autre mot que celui d'incompétence, même si je suis très touché que tu le nommes ainsi. Mais je n'arrive pas à me satisfaire de ce mot là. Moi, ça me rejoint dans des lieux d'ouverture à moi-même, là où c'est possible de ne pas savoir, sortir de l'emprisonnement de ne vivre qu'en sachant...Même si le mot ne me satisfait pas, ce que tu dis me touche beaucoup ....

Rémy B : En fait, je me rends compte que je suis très souvent dans l'obligation de me sentir compétent et qu'il n'y a sans doute pas de place pour l'incompétence en moi. La question qui me vient à ce moment là serait en rapport avec ce que nous disions de la responsabilité, et qui tourne autour de ce qui nous caractérise comme être humain, autour de l'innocence et de la culpabilité...

Geneviève L : Moi je voudrais d'abord dire que le témoignage d'Hélène m'a ravagée, j'ai pris ça de plein fouet et ça me fait toucher le désespoir et à quel point je ne veux pas de ce désespoir. Ensuite Simone avec l'incompétence, ce que tu disais venait par dessus ce que m'avait fait vivre le texte d'Hélène et cette incompétence m'amenait à me dire que la compétence était là, dans cette incapacité, ou du moins dans ce refus, dans ce lieu du désespoir, où je souhaiterais avoir une compétence à gérer cet endroit...

Renée L : Je rejoins Gilles qui disait que le mot incompétence...J'ai senti le lien avec beaucoup de choses qui se sont dites aujourd'hui et qui pouvaient avoir à faire avec le narcissisme, avec l'enfermement... avec l'impuissance... tout cela me semblait contenu dans ce texte.

Jacqueline C : Je dirais que le mot incompétence pourrait avoir deux niveaux : un vécu personnel d'abord, mais j'ai senti dans ton texte comment c'était aussi le passage de l'animal à l'humanité, et que l'incompétence était comme fondatrice d'humanité. C'est quelque chose qui m'avait frappée, une façon de parler de l'incompétence qui m'avait touchée.

Simone Atlani : Effectivement, je parle d'incompétence. Alors tous les mots sont sans doute possibles. Mais je parle d'incompétence.

Aimé Hamann : Il y aurait beaucoup de choses à dire et je me disais que j'aimerais qu'on prenne le temps de dire .....le temps de dire comment, dans le travail et toute la recherche que nous faisons, le maître c'est la position qu'on prend. Tu disais au départ : « ça m'a pris par la main ». Et c'est vraiment : « ça » m'a pris par la main. Ce n'est pas quelqu'un (même si

c'est aussi quelqu'un.). C'est très important parce qu'au fond c'est notre maître à tous, c'est tout autant le mien, et j'aurais le goût que nous en disions beaucoup plus.
Autre chose qui s'adresserait plus directement à Simone : moi je crois profondément ce que tu dis dans le terme d'incompétence, et il me semble que ça paraît même dans l'incompétence à le dire...ça le dit de façon compétente... et on pourrait ne pas le sentir, ne pas le croire, et pour moi c'est fondamental qu'il y ait de la place pour ne pas le sentir ; il y a aussi cette difficulté pour dire quelque chose qui n'apparaît pas du tout, et dans laquelle il y a une prison qui était là d'une façon immense, une immense prison de compétences. De sentir l'incompétence à travers cela, et de la dire et de la faire passer, ça me ferait rejoindre le texte d'Hélène...essayer de faire passer quelque chose qui passe difficilement....c'est vrai aussi qu'on pourrait dire qu'Hélène nous apparaissait comme, à certains moments, apportant des choses éclairantes et on se demandait d'où elle prenait l'expérience de n'avoir rien à dire ; il me semble que j'entendrais un petit peu chez Simone quelque chose de similaire, mais comme inversé. Tu nous dis quelque chose d'important, je crois ce dont tu parles, mais que ce n'est pas facile pour toi de nous le faire entendre ; c'est peut être aussi une douleur, une détresse, une forme d'enfermement...

Marcelle M : C'est dit de façon compétente, tu parles avec compétence de l'incompétence.

Simone Atlani :C'est vrai que j'ai développé des savoir-faire, cela m'aidait à survivre mais cela ne me donnait pas grand chose. Marcelle, tu disais que les autres ont déboulé en toi, moi j'ai l'impression que je débarque en humanité....

Aimé H : Il me semble qu'on pourrait parler longuement et ça nous emmènerait quasiment ailleurs, autour du rôle de la compétence...ce n'est pas rien la compétence.....

Gilles R : Peut être l'incompétence serait de recevoir toute la compétence aussi.....

BASCULES

Modérateur :

Cécile Delanoy

L'ABANDON CORPOREL : UNE DEMARCHE ONTOLOGIQUE

Murielle PLAMONDON-ATAMAN

Le psychothérapeute en abandon corporel se perçoit comme un chercheur ontologique, et ceci le concerne autant dans sa démarche personnelle que dans sa manière d'être en rapport en tant que psychothérapeute. L'abandon corporel se situe au niveau de l'être. Mais que rencontre-t-on au niveau de l'être? A quoi ou vers quoi ce chemin nous mène-t-il? A quoi au juste essaie-t-on de s'abandonner en abandon corporel? Que peut-on dire de la position que nous essayons de prendre, et qu'est-ce qui caractérise le psychothérapeute en abandon corporel?

Pour introduire cette réflexion, je partirai de deux rêves que j'ai faits en début d'année 2003 et qui me semblent particulièrement éclairants.

3 janvier 2003.

Il y avait une sorte d'être humain qu'on gardait dans une cage ; on l'en sortait aux quinze jours environ ; il servait à faire des expériences ou était le fruit d'expériences. Il était tout petit, une masse de chair ovale avec un seul membre en forme de main. Un homme tenait cet être rudement et je voyais que cela lui faisait très mal à la peau, car celle-ci était hypersensible. J'ai été très touchée par cette vie enfermée là et qui ne recevait aucune affection. L'homme disait que cet être le mordait. J'ai dit à cet homme-là de cesser de le tenir comme ça, d'être plus doux, qu'il lui faisait mal. J'ai voulu lui donner des caresses, mais au début, il me repoussait avec son espèce de main. Je disais que c'était correct, je passais juste mon doigt sans toucher jusqu'à ce qu'il prenne mon doigt quand il le voulait. C'est comme ça que j'ai fait le contact. Par la suite, c'est devenu une grande amibe. Je l'ai prise dans mes bras ; j'aurais pleuré à plusieurs reprises. Je la tenais tout près de moi. Au début, je pense qu'elle voulait me mordre, mais par la suite un contact s'est fait à cause de la façon dont j'étais touchée. Finalement cette vie-là, je l'avais dans les bras, elle était très contente et collée sur moi. A un moment donné, elle faisait mine de me mordre ou de me fouiller dans le bord du nez ; j'ai pris un risque car je ne savais pas si cela allait mordre mais cela n'a pas mordu : j'ai reçu une caresse affectueuse. Ensuite, c'était le temps de la remette dans la cage, je n'allais pas la revoir, alors je l'ai serrée très fort contre moi. J'ai dit à l'homme de regarder, que j'avais été touchée, que j'avais failli pleurer à plusieurs reprises, et de constater ce que cela faisait. Je l'ai replacée dans la cage. C'était un être qui donnait sa vie pour l'expérience et qui n'avait pas le choix. C'était le seul comme ça dans le monde, et je crois que son existence était tenue cachée. Ensuite, on m'a demandé si je voulais en être responsable. J'ai répondu que ce n'était pas possible car je demeurais loin, mais on était prêt à me payer mes dépenses et à m'offrir l'aide d'un sous-assistant. Je pense que j'allais peut-être accepter, je ne sais car je me suis éveillée à ce moment-là.

2 février 2003.

J'avais un petit bébé et je le tenais ; j'allais lui donner son bain. J'ai réalisé qu'il avait sali sa couche : il fallait que je le nettoie. C'était mon bébé. Je ne comprenais pas que j'aie décidé d'avoir un bébé, mais je l'avais décidé. Je m'en occupais. Ensuite, je l'avais dans les bras, devant moi, je le tenais par la taille comme on tient les bébés et je le faisais rire. Je ne suis pas une personne très gaie ; je réalisais qu'il était important que je le fasse rire aux éclats, que c'est important qu'un bébé puisse rire aux éclats, que cela a des conséquences sur le restant de sa vie.

Ces rêves me plongent directement dans ma vie, dans la vie corporelle, puisque entre les deux m'est venu une confirmation de la présence en moi, dans mon corps, d'une maladie que je ne soupçonnais pas, mais qui a fait grossir la rate de façon démesurée. Dans mon corps, je retrouve donc un peu le petit être informe de mon rêve. Comme dans mon rêve, c'est avec de très vives émotions que j'ai approché cela. Beaucoup de ces émotions étaient présentes lors d'une fin de semaine en abandon corporel, et c'est lors de cette fin de semaine que le deuxième rêve est arrivé. J'ai eu accès à beaucoup de vie pendant cette fin de semaine et j'ai fait un rêve de naissance.

Qu'est-ce à dire de tout cela?

Je dirais d'abord que, souvent, ce à quoi on essaie de s'abandonner n'a pas de forme, dans un premier temps. La forme et le sens émergent de l'expérience de se recevoir. La vie qui apparaît, qui est là, a besoin d'être nommée, reçue, pour exister. En dehors de cela, elle existe en nous mais dans une espèce de brouillard, de brume, d'état presque de somnambulisme, d'inconscience ou de peu d'existence. On a tous l'expérience de cela : c'est parfois en commençant à parler, sans savoir ce que nous dirons, que nous nous mettons à nous dire. La vie prend forme. En parlant, nous nous recevons et nous nous apprenons aussi. Ce que nous exprimons c'est nous, cela nous était à la fois connu et inconnu, mais cela était informe avant que nous le recevions en l'exprimant, par exemple. La même expérience nous arrive aussi dans le travail corporel où des ressentis ont parfois besoin d'être reçus pour prendre forme. Les réactions des autres jouent le même rôle : en nommant des parties de nous, l'autre les fait exister, leur donne forme.

Nous sommes beaucoup plus que ce que nous expérimentons de nous. Nous sommes des êtres corporels, mais nous dépassons grandement le corps biologique. Notre vie va du plus subtil au plus dense. Nous pouvons nous recevoir dans nos intuitions, dans nos pensées, dans nos émotions, dans des images mentales, dans des ressentis bien corporels, dans la maladie...De grandes dimensions de nous peuvent être reçues, nommées, mais certaines autres ne pourront probablement jamais l'être. Le sens de ce qui nous arrive peut être en partie nommé ; une partie nous échappera probablement toujours. Je pense à ce que j'expérimente physiquement et au premier rêve : être touchée par le petit être a permis de l'apprivoiser ; cependant, il a dû retourner dans sa cage. Ce qui de la vie, de ma vie, se dit dans mon corps comme cela se dit, peut être en partie reçu, nommé. J'ai cependant la certitude qu'actuellement une grande partie m'échappe et probablement m'échappera toujours. Une grande partie de la vie, et peut-être la plus grande partie, reste dans le brouillard, dans l'informe.

Le premier rêve me parle aussi de la violence faite au plus vulnérable en soi. L'homme du rêve approche rudement le petit être et provoque l'agressivité. Il lui fait mal et l'autre veut mordre. Cela m'amène à tout ce combat livré en soi-même contre le vulnérable. Je parlerais

d'essayer de vivre sans être atteint par soi-même, d'essayer de se vivre fort, invulnérable, d'essayer de vivre par-dessus de grandes dimensions de soi. Cela est très violent envers soi-même mais ne peut se faire autrement : nous portons tellement de vulnérabilité, de sensibilité, de blessures, de colère aussi, de violence, d'informe, que pour survivre nous ne pouvons faire autrement que de nous couper d'une bonne partie de nous-mêmes. C'est seulement dans certaines conditions que nous pouvons peu à peu apprivoiser certaines dimensions de nous vécues comme irrecevables.

Le rêve et la suite des évènements de ma vie comme ils sont arrivés et comme je les ai vécus me parlent de l'importance de se laisser toucher par soi. Les émotions nombreuses, de toutes sortes, intenses, qui dans le rêve ont permis d'apprivoiser l'être informe, dans la suite des évènements de ma vie ont précédé un deuxième rêve où il est question d'un bébé maintenant formé. C'est dans l'expérience et le ressenti que la vie peut être reçue, prendre forme. Même si parfois tout ce qui peut être ressenti c'est l'absence d'émotion, le vide, c'est déjà un ressenti important si nous pouvons nous laisser toucher par cela.

Se placer dans des conditions pour nous recevoir permet de devenir de plus en plus la personne que nous sommes. Cette personne est ce qu'elle est, de toutes façons, mais lui faire place, la recevoir, fait une différence au niveau de l'espace que toute la vie peut prendre en soi, espace généralement beaucoup plus restreint au début d'une démarche qu'après plusieurs années. Tellement de dimensions de soi, d'abord insoupçonnées, sont découvertes peu à peu et se mettent à exister d'avantage! Mais nous sommes toujours sur le chemin et malgré la route parcourue beaucoup de dimensions de notre vie demeurent informes, ignorées de nous, à laisser naître peu à peu. Être présent au niveau de l'être, laisser émerger la vie, conduit dans des lieux très intimes de soi, dans des lieux surprenants, insoupçonnés, dans des lieux parfois chargés de façon affolante, des lieux où ne peut aller seul, des lieux où on a absolument besoin des autres.

Si je réfère à ma propre psychothérapie, je peux dire qu'au début je suis venue en thérapie pour être mieux, pour me connaître, me rejoindre, pour aller dans ces zones de moi que j'ignorais et nommais Inconscient...Mais paradoxalement, sans le savoir, je suis venue en psychothérapie aussi pour tenter de fuir l'être que je suis car je voulais (et je voudrais encore) me changer, devenir plus désirable, plus recevable. Et c'est sans doute ce que font toutes les personnes qui demandent à venir en psychothérapie : fondamentalement, c'est leur être qu'elles cherchent, qu'elles cherchent et qu'elles fuient tout à la fois.

En effet, le mal aise qui amène en psychothérapie est fondamentalement un mal aise de l'être. Il peut être vécu comme dépendant uniquement des conditions extérieures, mais on sait bien, pour en avoir fait maintes fois l'expérience, qu'au fond, le mal aise se situe toujours au niveau de la vie éveillée en soi. La recherche effectuée en abandon corporel depuis des années nous amène à sentir que le mal aise, le mal être, n'est pas, fondamentalement, causé par les conditions extérieures, mais par la vie éveillée en soi par les conditions extérieures.

Au début de ce texte, je posais la question : A quoi essaie-t-on de s'abandonner en abandon corporel? Finalement, je dirais que c'est à toute la vie que l'on essaie de s'abandonner, à toute la vie avec tout ce qu'elle comporte. Dans un sens, on peut dire que l'abandon corporel s'apparente à une recherche spirituelle, à une recherche de sens, du sens de la vie, du sens de l'être humain. On peut parler de l'abandon corporel comme d'une recherche ontologique, une recherche au niveau de l'être, avec tout ce que cela comporte ; en partant de l'être devenu que nous sommes, nous en arrivons à comprendre peu à peu certaines lois de la vie et du devenir humain.

L'abandon corporel : une position dans la vie.

Être en abandon corporel, c'est prendre une position particulière dans la vie. Il n'est pas facile de parler de cette position, ni de la prendre d'ailleurs. Je dirais qu'il s'agit surtout d'une présence : présence à soi d'abord et surtout, et peut-être uniquement, puisque la véritable présence à l'autre ne peut se faire qu'à partir de ce qui est éveillé en soi. Sinon, c'est essayer d'être présent à l'autre en étant absent de soi : comment peut-on être présent ainsi? D'une seule façon, en fait : en recevant en soi l'absence, ce qui paradoxalement devient présence à soi et rend aussi possible la présence à l'autre.

La principale difficulté de cette position se situe donc au niveau de la présence. Être juste présent sans rien arrêter ni rien provoquer ; laisser être la vie, se recevoir. L'être que nous sommes est là, reçu ou pas, il existe, du moins en potentialité, il vit. Paradoxalement, être présent, se recevoir, c'est recevoir aussi ses absences. On peut passer sa vie absent de soi, c'est soi, mais si on n'est jamais présent à cette vie, si on l'ignore complètement, toute cette part d'absence, c'est comme si elle n'existait pas, on ne la reçoit pas. Elle est un peu comme l'être de mon premier rêve : informe, en cage. La nommer, la prendre, la recevoir, c'est en quelque sorte lui donner forme, la sortir de la cage, la faire exister au grand jour, et paradoxalement, la transformer en présence.

Prendre cette position de présence à soi nécessite de s'apprivoiser à soi et ne se fait pas sans difficulté ni sans questionnement. J'essaie d'en parler à partir de ma propre expérience. Je crois que j'ai pensé longtemps que me recevoir signifiait ne rien faire pour moi. Ne rien faire est à la fois exact et inexact.. Actuellement, je m'interroge. Par exemple, je me vois en train de ruminer des pensées désagréables, de projeter un dénouement défavorable à une situation...Avant, je me disais de juste suivre cela. Maintenant, avec ce qui m'arrive, je me dis que je fais cela, que c'est inutile et probablement même nuisible, et j'essaie de laisser là ces pensées, de me ramener à maintenant, à ce que je suis en train de faire, de me centrer sur mon corps, sur ce qui se passe là, sur ma respiration, par exemple. J'essaie de ne pas me projeter dans le futur. Je me sens mieux et je quitte ce stress inutile. Je m'interroge quand même sur tout cela. Est-ce que de vouloir demeurer dans cette situation difficile parlait de mon abandon à ce que je vivais ou est-ce que cela ne parlait pas surtout de ma propre violence envers moi? Est-ce que de vouloir la quitter parle de contrôle ou est-ce un mouvement plus doux vers moi? Quel est le chemin ici pour me recevoir? Quoi que je fasse, il s'agit toujours de moi, me direz-vous. Bien sûr. Mais cette position de l'abandon corporel, où se situe-t-elle?

Quand on travaille corporellement, on essaie de rester juste là, présent, un peu à l'affût de ce qui peut se présenter. Cela semble clair dit ainsi ; cela est plus difficile à faire qu'à dire, même s'il est possible d'y arriver.

Dans le rapport à l'autre, dans la participation à un groupe, par exemple, se suivre s'avère complexe aussi. C'est parfois se mettre à parler sans trop savoir ce que l'on va dire et se mettre à se dire. C'est parfois se mettre à parler en pensant se dire et réaliser que l'on ne dit pas grand chose. C'est parfois en avoir assez d'écouter l'autre, c'est parfois ne plus être capable d'entendre, c'est parfois être très intéressé, touché...

Cette position, c'est comme si on pouvait seulement se donner des conditions pour la prendre, sans savoir jamais si on n'y arrivera. Il faut la volonté de se placer en état de recevoir la vie éveillée en soi ; il faut tenter de rester là, présent. Ce qui vient de nous ensuite échappe à notre volonté. Ce qui nous arrive, comme ce qui ne nous arrive pas, nous n'y pouvons rien. Parfois, c'est l'absence, le vide...parfois, c'est un léger mouvement que nous suivons et risquons de

perdre à tout instant...parfois, nous sommes envahis par des ressentis puissants qui s'imposent et nous surprennent. C'est volontairement que nous prenons la position mais ce qui nous vient ensuite arrive bien involontairement.

Le thérapeute en abandon corporel.

Qu'est-ce qui différencie le thérapeute en abandon corporel de celui des autres approches? Je dirais que la différence se situe principalement au niveau de la position prise. Être thérapeute en abandon corporel, c'est essentiellement essayer de faire place à toute la vie éveillée en soi lors de la rencontre de l'autre, reconnaître cette vie comme sienne et créer des conditions pour que l'autre puisse aussi recevoir comme sienne la vie éveillée en lui. Ainsi, le thérapeute essaie de ne pas faire taire subtilement l'autre en posant, par exemple, une question, en donnant un conseil... Il essaie de rester ouvert à lui-même de façon à ce que l'autre puisse exprimer tout ce qu'il a à dire. Ceci demande de se suivre continuellement, de sentir, par exemple, la menace éveillée par ce que l'autre exprime, de laisser place à cette menace sans tenter d'arrêter l'autre de façon à se sécuriser, soi.

En abandon corporel, le thérapeute ne travaille pas au niveau du changement, il n'essaie pas de changer quoi que ce soit chez l'autre. Il essaie seulement de permettre à ce qui est d'être. Et, paradoxalement, cela produit des changements. C'est curieux que la présence, en essayant de faire place à tout ce qui veut être, amène ainsi par surcroît des changements thérapeutiques, des changements qui seraient visés directement par d'autres approches ou d'autres changements qui ne sont pas recherchés dans un premier temps mais qui n'en sont pas moins très importants, comme par exemple, une plus grande ouverture à soi-même, aux autres... Cette position de présence, d'essai de ne rien changer, de ne rien demander, de laisser juste être, permet le changement. Ou plus justement, cela laisse être le mouvement de la vie. Ce qui différencie l'abandon corporel, c'est qu'on essaie de ne rien arrêter du mouvement qui veut se faire ; on essaie de ne pas le provoquer, l'exiger, mais seulement de laisser la place à ce qui se fait seul, à l'involontaire, à la vie. On essaie d'être juste présent à la vie comme elle se présente : la vie est mouvement et le mouvement amène le changement.

Cette façon de faire est, évidemment, très différente de celle du thérapeute qui travaille par objectifs à atteindre, qui donne des moyens pour y arriver. On pourrait dire que la seule consigne donnée est celle de rester autant que possible présent à soi et de laisser émerger tout ce qui vient. On ne dit pas, par exemple, d'essayer de contrôler la peur, la panique, mais bien de faire peu à peu place, de laisser exister la peur, la panique, d'apprivoiser lentement. Ainsi, on se place au niveau de l'être, puisque la peur, la panique, expriment quelque chose de l'être ou empêchent l'expression de quelque chose de l'être à quoi, en laissant exister la peur ou la panique, on aura peu à peu accès.

On mentionnait plus haut que le mal aise qui conduit en thérapie se situe, fondamentalement, au niveau de la vie éveillée en soi, qu'il est un mal aise de l'être. Ainsi, le thérapeute écoute la personne non pas surtout au niveau des conditions extérieures qui la dérangent et sur lesquelles il essaierait d'intervenir, mais il l'écoute là où elle est dérangée, c'est-à-dire au niveau de son être. Ce qui précède ne dit pas qu'il ne faudrait jamais intervenir sur les conditions extérieures, cela dit seulement que dans cette position on essaie de faire place à toute la personne, à tout ce qui s'éveille en elle, sans s'enfermer uniquement au niveau de conditions extérieures à changer. Souvent, d'ailleurs, on réalise que changer les conditions ne change rien : on peut, par exemple, apprendre à quelqu'un à faire un budget : si on ne tient pas compte du vécu, du rapport de cette personne à l'argent, il est probable que le fait de savoir faire un budget changera peu de chose à sa situation financière.

Assumer la position de psychothérapeute éveille en soi toutes sortes de vécu. Parfois, on peut se mettre à se sentir responsable de la personne qui consulte, de ses prises de conscience. Parfois, on se centre sur la vie de l'autre, comme en avant de soi, dans l'espace entre lui et soi, et non pas sur sa propre vie : il y a alors à revenir à soi, à sentir peut-être son mal aise, à sentir en tous cas l'effort pour se centrer sur la vie de l'autre. Parfois, c'est sentir la retenue, se voir travailler fort pour comprendre, pour dire la chose qui ferait que l'autre puisse aller plus loin, recevoir davantage sa vie. Parfois, c'est se rendre compte que l'on n'écoute plus, qu'il est difficile d'entendre l'autre. Parfois, c'est se perdre et se mettre à parler pour ne pas sentir tout ce qui se passe, pour arrêter cela. À certains moments, c'est se sentir dans un lieu où la vie est informe. C'est parfois chercher comment dire, communiquer à l'autre ce que l'on perçoit d'une façon que cela puisse être entendu. C'est s'entendre encourager l'autre à continuer, à faire place à l'ouverture, à la vie, à sa vie. C'est dire ce que l'on comprend dans l'envie d'arrêter une psychothérapie ; c'est essayer d'expliquer cette position, entendre l'autre dans ses efforts pour se recevoir, l'entendre parler du chemin, de son chemin vers lui, être avec lui en étant avec soi-même. Finalement, c'est être présent à l'autre de la seule façon qui soit vraiment possible, c'est-à-dire à partir de sa propre subjectivité.

C'est une position très difficile que celle de thérapeute en abandon corporel. C'est une position très exigeante. Être ramené à soi, à sa propre vie, à sa subjectivité, n'a rien de facile. On est d'ailleurs tellement dans un monde qui se veut fait de sciences objectives! Et on peut comprendre cela : il y a quelque chose de rassurant à penser que l'on sait, que l'on part d'une science exacte, que l'on risque peu de se tromper. Reconnaître qu'au contraire nous percevons l'autre à travers notre propre subjectivité peut s'avérer affolant dans un premier temps. Et être psychothérapeute en abandon corporel nous oblige à faire de plus en plus place à cette réalité...

Réflexions diverses nées de la rencontre de l'autre.

Il est compréhensible que l'on soit ambivalent dans cette démarche de recevoir sa vie. D'un côté, nous le pressentons bien et le savons par expérience, faire place à la vie en soi nous ouvre de plus en plus à toutes sortes de dimensions de nous-mêmes. En ce sens, cela nous paraît souhaitable. Par contre, la vie à recevoir est parfois tellement opposée à ce que nous pensons être qu'elle ne peut, dans un premier temps, qu'être perçue comme n'étant absolument pas soi, et la personne qui éveille cette vie vécue comme une sorcière, un démon, un être avec qui nous ne voulons pas avoir de rapport mais qui pourtant nous obsède. Par exemple, une personne qui s'est toujours vue comme voulant uniquement la paix et qui soudain voit éveillés en elle des désirs de guerre, de meurtre, ne peut dans un premier temps reconnaître comme sienne cette vie. Elle ne comprend absolument pas, et c'est d'abord tellement menaçant que l'on peut sentir, dans la position du psychothérapeute, qu'il serait irrecevable pour la personne d'entendre qu'elle n'est pas seulement pacifique mais qu'elle porte aussi toute cette violence en elle. Ainsi, le thérapeute en abandon corporel pourra dire dans un premier temps : « Elle éveille tout cela en toi » faisant ainsi place au fait que la vie éveillée est sienne. Peu à peu, il sera possible de nommer la colère, l'envie de faire disparaître l'autre, la violence éveillée comme faisant partie du vécu de la personne et non pas comme appartenant uniquement à celle qui a éveillé cela.

L'être humain, dans son processus d'humanisation pour se sortir de l'animalité, a tenté désespérément de vivre en-dehors du corps. On sent d'avantage, chez certaines personnes, l'effort fait pour vivre sans corps. On se retrouve devant des corps presque éthérés. D'autres, à l'opposé, semblent ancrés surtout dans l'animalité. Quand deux personnes en apparence aussi opposées se rencontrent, cela crée un rapport très secouant pour chacune d'elles. Celle qui n'a presque pas de corps, par exemple, peut se mettre à rougir, se battre contre l'éveil de

toutes sortes de ressentis, de désirs. Elle peut être très troublée. Là encore, tout ce vécu est d'abord perçu comme n'étant absolument pas soi. Par exemple, beaucoup de dégoût peut être éveillé et vécu comme si c'était l'autre qui était dégoûtant. Ainsi, le vécu éveillé n'est pas perçu comme étant le sien mais comme une caractéristique appartenant seulement à l'autre. Il faut du temps et un rapport thérapeutique significatif pour passer de l'expérience de se trouver devant une personne dégoûtante à l'expérience de se sentir soi, dégoûtée par la vie, le désir, l'excitation éveillée en soi. Et il appartient au psychothérapeute en abandon corporel de tenter de recevoir comme sien tout vécu éveillé dans le rapport à l'autre ; ce n'est qu'après avoir pu laisser place en soi, par exemple au dégoût, qu'il peut devenir possible de l'entendre chez l'autre et de commencer à lui en parler doucement, quand cela devient recevable.

Les personnes rejetées, ignorées, évitées, sont celles en réalité qui éveillent chez l'autre une vie dont il ne veut absolument pas. Et certaines personnes portent des vies difficiles car sans cesse elles éveillent chez les autres des vécus irrecevables. Elles sont donc mises à l'écart très souvent et n'y peuvent rien. Tout cela conduit à parler d'involontaire : ces personnes ne peuvent faire autrement et celles qui les rejettent non plus. Seule une démarche pour faire place à la vie éveillée en soi peut, à la longue, conduire à recevoir certaines dimensions plus difficiles de la vie.

Au fond, cette vie à laquelle on essaie de s'abandonner c'est, entre autre, celle éveillée par l'autre, comme cité dans l'exemple précédent, celle vécue comme n'étant pas soi, comme irrecevable. Cette vie est éveillée de toutes façons, que l'on soit en abandon corporel ou pas. Cependant, dans la façon habituelle de réagir, on dit que c'est l'autre qui n'est pas « du monde », l'autre qui est tellement épouvantable, mal élevé, désagréable, qu'il faut l'éviter à tout prix. L'autre est chargé de tout le poids de la vie irrecevable éveillée. Se placer dans des conditions pour que tout ce qui est éveillé en soi puisse être, demande de reconnaître que la vie est « éveillée en soi », qu'elle n'est pas que le fait de l'autre, extérieure à soi. C'est beaucoup plus facile à dire qu'à faire, mais se placer dans les conditions voulues, dans cette rigueur de reconnaître comme soi tout ce qui est éveillé en soi, permet de faire les premiers pas vers le « laisser être en soi », vers le « se recevoir ».

On a besoin des autres pour recevoir sa vie. D'abord, comme on le voit plus haut, de grandes dimensions de soi sont éveillées dans le rapport à l'autre. Nous avons aussi besoin de l'autre pour reconnaître peu à peu que ces dimensions qui nous semblent tellement irrecevables peuvent pourtant être reçues ; on a besoin de l'autre, dans la position de thérapeute, qui peut recevoir en lui tout ce que ces dimensions éveillent en lui pour sentir qu'elles peuvent être aussi reçues en soi. C'est là le rôle fondamental du thérapeute en abandon corporel : sa principale responsabilité consiste à faire place à la vie éveillée en lui en la reconnaissant comme sienne, à porter pour un certain temps ce qui ne peut être porté par la personne qui le rencontre.

Que le thérapeute puisse s'ouvrir à sa vie dans le rapport thérapeutique ne garantit pas cependant que l'autre pourra recevoir sa propre vie. De plus, il faut du temps pour apprivoiser tout cela. Dans l'exemple cité plus haut, il va falloir de nombreuses rencontres avant que la vie éveillée par l'autre perçue comme sorcière puisse être reçue comme sa vie propre. Il y a un chemin à faire, et il est parfois long et pénible. Et cela fait toucher une autre différence entre l'abandon corporel et d'autres thérapies où l'on peut prévoir assez précisément la fin de la thérapie : dans l'exemple précité, le chemin qui s'ouvre peut être plus ou moins long, plus ou moins ardu. Si la personne s'y engage, elle peut poursuivre pendant plus ou moins de temps, et de plus, elle rencontrera toutes sortes de vécus autres auxquels elle s'ouvrira ou ne s'ouvrira pas ; ainsi, elle pourrait continuer sa relation avec son thérapeute, mais elle pourrait

aussi y mettre fin n'importe quand le long du processus. Il est très difficile de prévoir la fin d'une thérapie. J'ai parfois reçu des personnes en consultation en pensant qu'elles n'iraient pas plus loin que le nombre de rencontres payées, par exemple, par leur programme d'aide, et pourtant, ces personnes se sont impliquées et ont poursuivi leur thérapie. Pour d'autres, les premières rencontres me semblaient être suffisamment significatives et je pensais que la thérapie allait se faire : les personnes sont parties après seulement quelques semaines ou quelques mois de thérapie.

L'abandon corporel, c'est vraiment un processus vécu dans le rapport, un processus qui engage les deux protagonistes, et la route n'est pas connue d'avance : ni le thérapeute ni le client ne connaissent à priori ce à quoi de leur vie va leur donner accès le rapport qu'ils entreprennent. Et cela fait partie de l'exigence du rôle du psychothérapeute de prendre le risque de tout ce qui peut être éveillé en lui. Il s'engage à rester là quoiqu'il advienne, à porter ce qui s'éveille en lui, même si par bouts cela devient difficile, à sentir, à l'extrême, l'envie de mettre le client à la porte, mais à ne pas agir ses ressentis. En abandon corporel, il n'y a pas cet alibi : les objectifs sont atteints, la thérapie est finie. Le rapport qui s'engage peut engager pour de nombreuses années : nous sommes plusieurs à en faire l'expérience.

Murielle Plamondon-Ataman

Débat autour de l'intervention de Murielle Plamondon-Ataman

Participant : Bien sûr, mon émotion est liée à une longue expérience de rencontre avec Murielle. Mais la part du rêve où il a été question de vulnérabilité ou du fait que la vie impose que nous allions dans un temps intérieur... Il faut prendre le temps d'apprendre si ce qui est là, (comme le petit être du rêve), dans toute son intensité, est avec nous ou contre nous.

Claude S-A : Ce qui me touche surtout c'est la façon dont cela me parle de retenue ; il ne m'a pas été facile de recevoir cette retenue que je crois sentir chez Murielle.

Aimé Hamann : Il y a quelque chose d'une humanité qui passe, elle parle de sa démarche de naissance, d'espérance, elle parle aussi beaucoup et profondément de ce que nous faisons, de ce qu'on essaie de faire avec la vie, avec l'atteinte... La maladie fait apparaître toute l'humanité qu'elle porte, j'ai senti beaucoup de douceur... Murielle, je te dis bonjour et on aurait aimé que tu sois là.

Claude L : Ce qui me touche le plus, c'est la tendresse pour le plus vulnérable de soi.....

Jean-Michel A : Ce qui me touche, c'est la force du désir de Murielle d'être là avec nous, d'abord par son texte, ensuite par la vidéo. Dans son texte, elle parle de rêve et j'ai l'impression que tout ça c'est sa présence, et sa présence ne dépend pas du fait qu'elle est loin, ni du temps... Cela me fait me demander ce que c'est que la présence qui *est* par delà le temps et l'espace, et qui fait qu'elle est là en n'étant pas là.

Jacqueline F : Dans son rêve, cet enfant, tel qu'il est dans sa difformité, n'a pas choisi d'être comme il est ; oui, nous n'avons pas choisi d'être comme cela et pourtant c'est cela qu'il va falloir habiter, rencontrer et faire être. Elle m'a vraiment fait toucher cela.....

RECEVOIR SA RETENUE

Chantal TRICOIRE

De nombreuses années de relation thérapeutique avec Marcelle en individuel comme dans les groupes se sont écoulées. Je ne pourrai que la laisser parler de la relation thérapeutique qu'elle a avec ses clients, tellement indissociable de la personne qu'elle est. Mais de mon côté, je peux parler de la manière dont cette relation thérapeutique m'a ouvert me semble-t-il à l'expérience ontologique.

Il faut pour cela que vous raconte d'abord une histoire. Cette histoire, c'est la mienne mais c'est aussi la sienne, et je la lui ai donnée.

« .... C'est l'histoire de trois petites filles en train de jouer à la corde à sauter. Deux d'entre elles tiennent la corde, quant à la troisième elle reste là, plantée devant cette corde qui tourne, immobilisée dans l'élan même de sauter. Elle fixe la corde, se concentre sur sa trajectoire, la voit arriver vers le sol avec un tressaillement dans les entrailles lui signalant que le moment pourrait bien être venu. Mais la corde reprend sa course sans s'arrêter. Elle, elle reste là triste de n'avoir pas pu sauter, mais soulagée. L'extrême tension qui l'avait envahie s'est relâchée mais elle sait que son repos sera de courte durée. La corde tourne si vite qu'elle repassera sans tarder devant elle, lui faisant cette incessante invitation à entrer que la petite fille se verra dans le même moment devoir abandonner..... »

Pendant toutes ces années j'ai reçu la relation thérapeutique comme une main tenue devant la corde à sauter, comme la présence à mes côtés, devant cette corde, de quelqu'un acceptant avec moi de la regarder passer et me donnant tant et tant de fois le signal du départ : « et si tu essayais un peu ? » Une présence acceptant mon refus de m'engager, acceptant mon silence, acceptant de porter mon échec comme le sien, retenant sa colère devant tant d'obstination, colère que je sentais parfois. Même sans succès apparent, le moment se préparait doucement dans sa compagnie, à ses côtés, en serrant sa main. Le corps se récupérait, la peur s'apprivoisait...

Il me semble aujourd'hui que le surgissement de cette métaphore correspondait à ce premier moment ressenti où l'autre me propulse dans toute cette puissance de retenue, et où çà se récupère en fixant la scène, en recontenant la globalité de l'expérience dans une image pour n'en rien perdre mais aussi en arrêtant le mouvement qui s'initiait. Mais peu à peu l'entrée dans ce lieu de la retenue s'est entrouvert et son exploration m'a apporté une connaissance nouvelle.

J'ai senti la retenue comme ce lieu de rassemblement de l'être ; sa puissance comme un immense effort de contenir ce qui aurait pu se perdre ou se pulvériser ; une retenue à la mesure du risque de s'éparpiller qu'il me fallait à tout prix prévenir. Je sens l'éparpillement de tout mon être dans chaque élément du ciel et de la terre comme si, dans une impossibilité

totale de faire corps avec soi-même, il s'agissait de chercher à se donner ce corps global que serait l'univers ; comme si dans l'impossibilité de se contenir, il fallait chercher en vain à tout recontenir sans que rien ne vienne signifier où cela devrait s'arrêter. Ce serait alors un corps qui ne saurait rien de ses limites, de ses contours et de ses formes. Rien, quelque chose d'impossible à penser, à se représenter, et qui continuerait de se chercher dans tout pour en épouser la forme et sortir de l'informe. « *Une image du corps qui ne tient plus au corps* » dirait Aimé.

J'ai senti la retenue comme une quête d'unité perdue dans la recherche d'un accrochage total témoignant de cet effort surhumain de retenir tous les morceaux pour n'en plus perdre aucun. Accrochage aux sons, accrochage aux voix particulièrement comme si tout mon rapport aux autres et au monde s'organisait autour de mes oreilles, comme si tout mon être avait cherché à s'y loger. Je peux dire que cette vigilance extrême aux bruits, aux sons, aux voix, mobilisait toute mon attention et faisait de moi la figure même du guetteur. Le regard se perdait alors dans le vide, une immobilité s'emparait de mon corps et le silence le plus complet s'installait afin que rien n'échappe. Même la respiration devenait si faible qu'elle se rendait imperceptible à l'extérieur. Outre l'exploration et la détection de la moindre menace, la voix s'offrait aussi comme ce point de cramponnement que je ne lâchais plus. Son effet reliant était seul capable de me ramener de ses états d'absence dans lesquels je plongeais, comme une bouée lancée à l'homme en train de se noyer. Et mon écoute dans la situation de groupe prenait alors cette acuité singulière, faisant de moi une sorte de « corps-oreilles » rassemblant tout mon être.

Mais j'ai eu aussi à reconnaître que seules les ondes sonores de la parole étaient retenues tantôt pour la qualité de leurs harmoniques, d'autres fois pour le bercement de leur répétition, mais sans que la charge de leur contenu me soit véritablement accessible. Je pouvais entrer dans l'écho sonore, suivre sa trajectoire jusqu'à son point d'impact sans être affectée par ce qui se passait vraiment dans la situation. Une écoute déshabitée s'installait poursuivant son objet, ne pas lâcher le mot, ne pas le perdre et risquer de s'y perdre avec lui. Je me sentais chevaucher les mots sans entendre sonner la charge, à la manière de ces soldats qui partent au combat délivré de leur peur de souffrir, de leur peur d'en mourir.

Jusque dans mon écoute je pouvais sentir la puissance morcelante du rapport et cet enjeu vital qu'il y avait à le refuser dans le moment où il renvoie à soi, fait buter sur soi, produit dans le même temps la rencontre avec sa limitation, installe la perte et l'éprouvé de la séparation.

Ni mon silence, ni ma parole n'échappaient à cela, car lorsque la parole et la voix ne sont plus superposables, c'est le silence qui prend la place. La voix est idéalisée comme source d'enveloppements et lieu de l'unité, quand la parole est morcelante et rejetée comme pôle d'altérité. Au cœur de ce dilemme la parole est figée, paralysée. Les mots sont là, emprisonnés dans un dialogue intérieur que personne n'entend plus. La bouche est bâillonnée et le corps muselé. La voie d'accès à la parole est fermée. Si l'accès au langage peut cependant s'ouvrir, il reste vécu dans cette recherche de globalité. Il se déploie alors dans la communication d'une parole construite, bouclée sur elle-même, qui porte le sens mais ne le cherche plus dans le partage et l'échange. C'est une parole refermée sur elle-même qui refuse de porter l'inorganisé, le morcelé, l'incohérent comme le non-sens. Le langage n'est plus alors ce lieu tiers, ce lieu du passage d'une pensée qui se développe entre soi et l'autre. C'est un langage qui ne donne pas naissance au sens mais se prend pour le sens lui-même. Il auto-produit du sens, un sens qui perd l'autre et s'enlise dans le délire. Ce n'est plus un dialogue mais un long monologue, ce monologue qui n'est plus encore que condamnation au silence, mais de l'autre maintenant. Et d'avoir tellement cherché à ce que les autres me parlent, il me

faut alors découvrir que je les fais taire. Et puis le plus souvent c'est la voix même qui s'éteint, s'étouffe, se casse et perd son timbre en laissant le silence reprendre du terrain.

Tout était retenu et pourtant rien ne laissait de traces, pas même celles du temps définitivement figé en guise d'éternité. De la permanence comme substitut d'éternité, de la vie immobilisée. Le corps est posé dans un coin comme une dépouille et l'attente commence, de l'attente qui ressemble à de la mort tout en n'en étant pas vraiment. L'être est entraîné dans un immense engourdissement qui l'envahit à la manière de ces animaux qui entrent en hibernation attendant le retour du printemps.
Le bercement est là pour endormir la douleur, engourdir le corps et l'esprit, le bercement recherché dans la voix, attrapé dans les sons et inscrit en soi jusque dans une écriture qui privilégie la mélodie sur le fond. Rien de choisi là dedans, quelque chose d'appris par le corps peut-être bien avant soi, qui reviendrait comme cela dans tout, dans sa propre écriture, dans sa propre voix.... Et là encore quelque chose de cet ininterrompu que le corps demande, cherche et reproduit en tout comme dans une parole qui éprouve le besoin de se répéter comme si hors la répétition aucune trace n'était laissée. Faire, refaire, dire, redire...

J'ai touché en travail corporel cet état de peu d'être, de peu de vie, qui se retiendrait de respirer comme pour économiser un oxygène devenu rare. La mort est déjà là dans ce corps sans force qui va chercher à l'extérieur de lui-même un appel, une étincelle de vie et qui livré à la solitude s'allonge dans le silence, se laisse envahir par l'engourdissement qui gagne jusqu'à la pensée ; une pensée qui finit par s'effilocher, se dissiper presque en totalité pour ne plus laisser place qu'à un grand vide. Quelquefois même, plus rien de l'extérieur ne réussit à créer cet appel de vie comme si tout le corps et l'esprit s'étaient rétrécit jusqu'à se concentrer en un seul point, celui de la survie, ce lieu juste avant la mort en deçà de la vie, comme en un ultime sursaut d'économie où le temps même finit par s'anéantir. Ce serait comme un grand hiver qui aurait recouvert la terre et une immense léthargie abattue sur la vie. Ce serait bien une éternité mais de celle qui signe la fin de la vie.

Je ne suis pas sortie de ma retenue, les autres m'y ont renvoyée encore et encore dans l'effet qu'elle produisait sur eux. Au fil des années la retenue s'est fait un peu moins agissante et s'est un peu plus habitée. Se sont ainsi ouvert des espaces insoupçonnés, des espaces restaurant le mouvement de l'intérieur même de ce lieu du figement. J'y ai trouvé une liberté de me mouvoir que je ne savais pas et fait l'expérience de la rencontre avec l'autre dans l'enceinte même de cette geôle. La souffrance de l'enfermement s'est alors donnée à co-naître comme émergeant à l'endroit même de la rencontre avec des limites jusqu'alors inacceptées et inacceptables et surtout inhabitées et inhabitables. Dans le moment d'envoyer ce texte, que je n'ai cessé d'écrire et réécrire dans l'impossibilité de passer à autre chose, c'est encore cette rencontre avec elles qui s'est éveillée jusqu'à sentir si fort combien, là où rien ne serait arrêté, c'est tout de la vie qui le serait.

Alors être thérapeute pour moi aujourd'hui n'implique rien d'autre que de toujours tenter de consentir à me laisser être cette retenue, retenue que les clients ne manquent pas non plus d'éveiller en moi.

Chantal TRICOIRE
Août 2003

Débat autour de l'intervention de Chantal Tricoire

Marcelle M. : Je suis très sensible à la façon dont ton texte nous donne accès à la forme particulière de retenue qui est la tienne et qui est bien loin d'être un choix pour toi.

Pierre G : Cela me ramène à ce qui est vécu en groupe au niveau de la prise de parole...On se demande toujours si on va « y aller » ou pas...

Jacqueline F .D.: Moi je vais me risquer, je connais bien aussi ces moments de silence et quand tu as commencé à parler, je ne me suis aperçue de rien mais je ne pouvais plus te lâcher ; et je me suis retrouvée sur un sentier que je connais bien.....j'étais très en chemin avec toi....

Aimé Hamann : Nous nous connaissons peu, mais quelque chose m'a touché chez toi dès notre première rencontre ; je le retrouve aujourd'hui dans le timbre de la voix, dans les mots, dans la façon de décrire... Il me semble qu'il y a là une continuité...C'est un monde inconnu, un monde auprès duquel on peut passer sans le savoir. Il faut reconnaître que c'est une difficulté qu'on ne peut pas simplement réduire à la nôtre ; elle est vivante, tu en parles comme la tienne propre, comme ta vie. Il me semble qu'on sent que ça ne peut pas sauter très haut, et que ça saute en espérant qu'on ne le verra pas. Il n'y a que toi qui puisse nous dire et c'est quand même une possibilité extraordinaire que tu parviennes à le faire, à nous en parler.

QUELQUES REFLEXIONS SUR LE PASSAGE A L'ONTOLOGIQUE ET LA NOTION DE CHANGEMENT

Renée DAUPHINAIS

Tout au long de la dernière année, et de façon plus explicite au sortir de la fin de semaine théorique d'avril dernier, cette pensée s'est imposée a moi : en abandon corporel, on soutient qu'on ne change pas, en tout cas dans la façon dont je l'entendais, et pourtant il arrive des moments dans le processus, où une forme de passage nous apparaît comme un changement d'univers, un événement « *miraculeux* » auquel on ne s'attendait pas.

Quand j'ai fait cette expérience, j'ai eu et j'ai encore très peu de mots et en fait très peu d'accès, pour en rendre compte. Comment était-ce possible qu'après un automne aussi exigeant, pendant lequel mes collègues de groupe et de bureau m'avaient parlé d'aspects de moi si difficiles à entendre, ce qui m'a fait habiter tant de refus et de fermeture, je me sois retrouvée reposée comme je ne l'avais jamais été, dans moins de bataille dans ma vie quotidienne, et avec le sentiment d'une intimité avec les autres et avec moi-même qui me touchait beaucoup.

J'aimerais arriver à rendre compte, dans mes mots et à travers cette expérience, de ce que je comprend être un passage à l'expérience ontologique, à partir de la reconnaissance de l'institution que je suis, que je ne pouvais apprendre sans le risque pris par les autres dans leur rapport à moi, et sans un lieu chez quelqu'un, ici le thérapeute, pour recevoir l'irrecevable et permettre la traversée de la honte et de la culpabilité, vers...

L'institution que nous sommes

L'institution que nous sommes, et pour chacun ça se présente sous une forme différente et unique, c'est l'organisation qui a installé des modes d'être réflexes, pour éviter d'aller *là*, là où la vulnérabilité est impossible à habiter. Mon énergie combattive est toujours en alerte et en état de marche. Dans ce monde où l'institution que je suis est si efficace pour me protéger, tout en me permettant de survivre, je me crée une image de moi-même mensongère, mensongère à mon insu, et qui escamote tous les contenus négatifs, dépressifs, violents, les états d'inconfort et d'insécurité, en fait tout ce qui me donne le sentiment d'être *mauvaise*, ou mal, et aussi les blessures et les douleurs accumulées. Dans cette institution très efficace, la vulnérabilité ne peut passer que *par accident* : une circonstance douloureuse, une rupture par exemple, ou une somatisation soudaine et vite colmatée : *je l'ai échappé belle.*

Cette parole d'Aimé, à l'occasion d'une absence instantanée suite a une réaction qui m'était adressée : *« la blessure s'enregistre quand même, même si elle n'est pas ressentie ».* En effet cette fois-là, sentir que la réaction de l'autre m'avait amenée dans un état d'absence et de vide, était déjà un accès nouveau. Et savoir que même sans la ressentir, la blessure

s'enregistrait quand même, m'a beaucoup touchée. Ça m'a fait réaliser plus profondément encore, que la douleur n'est pas seulement d'origine, mais qu'elle s'accumule quotidiennement sans qu'on le sache.

Tout cet évitement, subtil et habile tout en étant involontaire, camouflée par une bonne volonté désespérante, donne aux autres une expérience d'être abandonné(e)s, et me fait vivre à moi-même l'expérience de m'abandonner. Donc dans l'organisation même, tout est en place pour que je sois très peu nourrie, et même à mon insu, la détresse, la douleur et la rage du manque s'accumulent. Ça amène les autres à me parler de l'impact de mon mode d'être sur eux, de leurs déceptions et de leurs insatisfactions dans la relation, ce qui me fait vivre que la possibilité d'aimer et d'être aimée est disparue à jamais. Je me retrouve dans un état où je ne veux rien en savoir et je pense alors que m'organiser toute seule sera la solution la plus appropriée. Je me suis dit que ce vécu, qui révèle un univers de rupture dans le lien, pourrait même être très primaire : préalable à l'institution mise en place pour survivre tout en protégeant l'intouchable, il pourrait en constituer le fondement même.

Tout ce *système immunitaire* mis en place malgré ma bonne volonté apparente, pour que les autres ne m'atteignent pas, ou pour ne pas sentir qu'ils m'atteignent, ne peut pas ne pas faire vivre beaucoup de culpabilité, et la honte du camouflage. Pour moi la symbolique du *système immunitaire* dit bien que les anticorps sont en place pour contrer la menace de l'autre, l'autre étant vécu ici comme ayant un potentiel subversif, à savoir qu'il pourrait ébranler et même provoquer l'éclatement de cette institution que je suis.

La mise à jour de toute cette organisation ne peut se faire que dans un long processus, par touches et par couches successives. Toute l'implication des liens prend ici tout son sens. Les connivences positives et négatives inscrites dans la durée, recèlent tous les morceaux de nous-mêmes, irrecevables, à habiter... par et avec les autres... Il y a sûrement un appel qui vient de nous pour que les autres se mettent à prendre le risque de cette parole dans leur rapport a nous, mais on ne peut que le vivre à son corps défendant, comme une violence. C'est souvent ou toujours le risque de perdre l'affection à tout jamais.

Le passage à l'ontologique

Dans cet impossible et ce refus absolu, où rien ne peut être cédé ou concédé, il me semble que le chemin du recevable a à se faire complètement dans l'autre, ici le thérapeute, pour que l'espace puisse s'ouvrir et petit a petit être plus habitable et plus viable. En ce sens, pour moi dans cette place-là, nous sommes dans une extrême dépendance. Ce n'est que dans ce lieu en l'autre que tranquillement on peut pressentir la douleur dont on se protège, et ressentir une possibilité de tendresse là où il n'y avait que honte et culpabilité...

...un apaisement possible : l'institution que je suis à être, à habiter, et non à changer, et alors la possibilité que la rencontre se fasse *là-même* et nous donne une intimité avec les autres vécue vraiment comme un lieu nouveau, qu'on avait jamais cru possible, de là l'expression *miraculeux*, même si ce mot peut porter à confusion.

Est-ce cela un moment de passage ontologique ?

Impact de cette expérience sur mon travail de psychothérapeute

Est-ce qu'on peut parler d'un avant et d'un après ? Certainement
pas en terme d'un moment unique, car l'évolution de notre possibilité d'habiter cette position ontologique comme psychothérapeute se fait dans un processus sans cesse en mouvement. Cependant je dirais que quelque chose de majeur s'est passé suite à l'expérience faite cette année et décrite plus tôt. C'est en rapport avec la notion d'espérance que je ressens la plus grande différence.
Cette institution que je suis est identiquement présente dans ma position de psychothérapeute. C'est difficile d'imaginer qu'on puisse vraiment faire de la place à la vie de l'autre, si l'organisation d'être au service de l'évitement est si actif pour soi-même. Malgré ma rigueur et ma volonté de rejoindre l'autre, l'angoisse que me faisait vivre le risque d'être celle par qui arrive la blessure, l'ébranlement et/ou la déstabilisation, était très lourde à porter.

L'expérience du passage ontologique décrit plus haut a reculé en moi la frontière du mortel : soulager et prendre en charge la vulnérabilité, le refus, l'impuissance, l'impasse, versus les rejoindre et les habiter comme lieux de vie et non de mort.

En effet, il me semble qu'il y a plus de place avec mes clients pour la douleur d'être qu'on ne peut pas soulager, et pour l'institution et les modes d'être que chacun a mis en place pour s'en protéger et vivre le mieux possible. Ce qui a à rester intouchable n'est pas la même chose pour chacun, mais il me semble qu'il y a un intouchable pour chacun, et ce n'est pas dans la possibilité de le résoudre que réside l'espérance. Cette espérance, elle réside dans la possibilité d'un lieu en l'autre, ici le psychothérapeute, et avec les autres dans les situations de groupe, où l'intouchable peut être reçu, sans rien escamoter des réactions réelles. Une intimité avec soi-même et avec les autres devient alors possible, dans les vécus mêmes qui jusqu'alors gardaient dans la honte, la peur et l'isolement des autres. Et même quand cette intimité n'est pas possible pour quelqu'un, il me semble que la tendresse que je peux ressentir pour cet impossible, donne un lieu nouveau pour être et pour la rencontre.

En terminant, il me semble que mon travail de psychothérapeute est moins exigeant et moins angoissant, et qu'il génère moins de fatigue qu'auparavant.

Renée Dauphinais
Août 2003

Débat autour de l'intervention de Renée Dauphinais

Françoise F : Je vous trouve courageuse, vous et les autres personnes qui ont parlé..... Il faut pouvoir oser se retrouver comme ça face aux autres dans cette mise à nu ...Je fais partie d'une jeune promotion et je vous remercie d'avoir débroussaillé le terrain, même si ça donne parfois envie de faire demi tour, ça donne aussi envie d'y aller.

Marcelle M : Je me suis sentie très interpellée par ta façon de parler des coups qu'on reçoit mais qu'on ne sent pas...comme lorsqu'on se retrouve avec des bleus sans avoir senti le coup qui les a provoqués.

*Gilles D** : J'ai reconnu une expérience personnelle lorsque tu as parlé du miraculeux d'une compréhension qui soudain émerge.

Aimé Hamann : Je voudrais commencer par dire que ça fait longtemps que nous travaillons ensemble ; on est ensemble depuis le début de l'abandon corporel. On peut dire que tu étais une cliente, mais tu étais aussi co-thérapeute pendant tout ce temps-là. Nous avons donc une connaissance mutuelle très profonde et tu es quelqu'un qui a beaucoup contribué à ce que nous en soyons là où nous en sommes... On s'est enduré mutuellement, et ce n'était pas plus facile d'un côté que de l'autre ; le lien aurait pu se rompre tant de fois...Moi j'ai une très grande reconnaissance pour cette fidélité là. Il me semble aussi que nous avons fait le chemin pendant toutes ces années en compagnie de beaucoup de monde, et cela m'a amené à t'entendre (c'est très difficile d'entendre quelqu'un, on ne le *sait* pas, il faut l'apprendre de lui, co-devenir de lui, consentir à cela) ; il me semble qu'à un moment donné, tu as été entendue ; bien sûr j'ai été là, je ne veux pas m'enlever, mais je crois que les groupes ont été là aussi, celui du jeudi, celui du mardi matin...c'est comme si à un moment donné une différenciation s'était faite de chacun à chacun, et chacun a été alors radicalement présent, rigoureusement présent, sans relâche ; nous nous sommes donnés quelque chose les uns aux autres ; j'ai beaucoup reçu moi-même ; nous avons pris un risque ensemble, tous ensemble. Tout-à-coup ce passage là s'est fait, sans que l'on sache par avance si ce n'était pas mortel ; on a pris quand même ce risque-là ensemble, et tu nous en parles aujourd'hui... j'ai une grande reconnaissance du fait que tu nous le donnes. Le fait que tu aies été si longtemps co-thérapeute avec moi n'impliquait pas seulement toi et moi ; cela impliquait aussi tous les gens dont tu avais été thérapeute avec moi pendant toutes ces années. Il me semble que ça peut de te donner à toi comme à nous quelque chose d'une grande espérance, d'une grande confiance dans la rigueur et l'exigence de la position.

Renée D (en riant) : Tu as gardé avec toi quelqu'un qui voulait toujours aller ailleurs...
C'est la première fois cette année que je comprends ce que c'est que d'être incontournablement une institution soi-même.
Et c'est vrai que nous avons fait ce chemin tous ensemble et que chacun à sa manière témoigne de ce passage.

Jean-Michel A : En chinois, il y a deux mots pour dire « changement ». Il y en a un qui le dit dans le sens de continuité, et un autre dans le sens de métamorphose : l'idéogramme est alors un homme debout face à un homme renversé.

Aimé Hamann : J'ai le goût d'ajouter un petit quelque chose, et de dire à Hélène et Renée que toutes ces années passées ensemble ont créé quelque chose d'indéfectible, quelque chose qui a traversé tant de lieux difficiles ! On est chanceux d'être là, je vous assure !

Colette-Madeleine C : C'est « chanceux » et cela veut bien dire aussi combien c'est important que l'on reste là pour sentir que la difficulté d'être ne peut pas être soulagée ; certes, c'est « chanceux » de toucher cela, mais c'est effectivement rigoureux. Ce n'est qu'en étant rigoureux que l'on y parvient. Et quand on a touché cela, on ne va surtout pas se quitter ; en touchant ça, on va pouvoir rester ensemble. Peut-être que c'est ça être « chanceux », c'est une drôle de chance !!

Aimé Hamann : C'est tout le problème du pardon qui est impliqué, le passage du pardon à l'interdépendance. Il faut que ça donne la vie, il faut que ce qui aurait pu nous faire du mal et même nous faire sentir coupable deviennent des lieux qui soient une co-naissance ontologique dans ces mêmes lieux....Je dis vraiment que c'est extraordinaire d'être là....il n'y a pas moyen d'éviter ça : soit ça donne des ruptures, soit ça donne la vie....le pardon, pour moi, n'est pas possible autrement que là. Quand c'est là, il n'y a plus rien à pardonner, il y a juste la vie qu'on donne et qu'on reçoit.

ABANDON CORPOREL ET SOCIETE

Modérateurs :

Denis Matthey-Claudet

Johanne Archambeault

TRAJECTOIRE HUMANISEE DANS LE CADRE EDUCATIF AVEC MANDAT JUDICIAIRE

Jean-Pierre HUTEAU

On ne donne pas d'âge à Madame V. à la fois enfant, épouse, mère, génitrice avant tout, car elle est alors comblée dans le sens d'un « comblement », en français patoisant, (en langage des travailleurs sociaux, il est alors question de la béance).

D'un premier lit, Madame V. a donné la vie à quatre enfants, deux sont majeurs installés en couple à son domicile dès 16 ans et à l'extérieur à la majorité dès 18 ans. Elle est séparée du père des enfants et même divorcée.

D'un deuxième lit, elle a donné la vie à quatre autres enfants. Elle a pris pour géniteur le copain, l'amant de sa fille aînée. Elle le bouscule, dit-elle, pour en faire un père. Ils sont toujours ensemble à ce jour, avec toujours plus de 23 ans d'écart d'âge.

C'est donc en premier lieu une question de lits qui « alimente » les signalements transmis par les services médico-sociaux et scolaires au Procureur de la République et au Juge des Enfants.

Combien de lits, qui couche avec qui, dans quelle chambre, pour y faire quoi ?

Personne n'a jamais eu accès aux chambres et je m'en garderai bien.

D'autres signaux de danger (plus alarmants les uns que les autres selon les grilles de lecture utilisées) clignotent sans discontinuer concernant l'alimentation des nourrissons successifs et celle des autres enfants, l'hygiène corporelle, l'insalubrité et la saleté à l'intérieur de cette maison, l'absentéisme scolaire.

Cet enchevêtrement fusionnel à l'intérieur de la maison est à l'image de l'intériorité même de Madame V. mais paradoxalement dans les signalements il n'est jamais question de signaux de détresse. Je veux dire de détresse humaine la concernant.

Tous les intervenants médico-sociaux familiaux s'essoufflent, rendent tout à tour leur tablier et ils refusent d'intervenir faute de pouvoir, au bout du compte, changer les choses et les êtres. En réaction, ils demandent le placement des enfants.

Pourtant les enfants ne sont jamais maltraités, poussent comme des herbes folles, ne se sont pas spécialement faits repérer à l'extérieur et réussissent moyennement à l'école.

Je dois ajouter qu'ils cherchent aussi à faire plaisir à leur mère.

Ainsi, Madame V. souhaite que ses enfants aillent tous en classe de perfectionnement (circuit scolaire spécialisé) car c'est là qu'elle est allée et elle y était bien mieux (c'est l'E.N.A. pour elle) que dans le circuit normal. Les enfants se débrouillent donc pour être orientés en classe de perfectionnement.

Elle dit aussi qu'ils n'ont pas besoin d'activités organisées structurées, il y a les bois, les champs, les vignes autour. Les enfants vivent dans la nature et surtout elle ne peut pas s'en séparer, repoussant le plus tard possible l'entrée à l'école (5 – 6 ans) ou bien lorsque j'avais avec son fils de 16 ans trouvé un stage de pré-apprentissage en mécanique auto chez un patron à 35 kms de chez elle, partant à la journée, elle ne cessait de geindre : « çà ne marchera pas, j'en trouve trop la manque de mon gars ». Le stage a tenu un an mais pas les trois années prévues initialement.

Suite à ces multiples signalements et après avoir reçu et entendu les intéressés, le magistrat pour enfants ne prend pas de décision de retrait des enfants mais ordonne une mesure éducative d'aide et de soutien aux parents et aux enfants.

Nous mettrons bien trois ou quatre mois à pouvoir entrer dans le couloir de la maison.

Les échanges, de courte durée, ont lieu sur le seuil de la porte entr'ouverte, deux chiens de défense aboient derrière cette porte.

La porte d'entrée s'ouvre de plus en plus, celle du couloir également ensuite Madame V. finit par dégager un bout de banc et un coin de table jusqu'au jour où elle m'offre un café, que j'accepte.

Une période assez longue s'écoule et, lors d'une visite, je lui fais part de mon ressenti.

« Je vois bien qu'elle est comme elle est et je sens qu'elle ne changera pas et surtout je ne suis pas là pour l'obliger à changer ».

Les mois et l'année suivante, Madame V. donne à voir de plus en plus d'elle-même (ses peurs, son enfance, ses désirs). Elle me donne accès aussi aux enfants ce que je fais très prudemment (je n'organiserai pas d'activités ou de vacances) pour éviter de prendre la moindre place à sa place où à celle du père.

A l'échéance de la mesure judiciaire, nous faisons ensemble, en présence du père, le bilan et préparons le rapport à adresser au magistrat.

Dans un grand élan de son propre chef, ravie, resplendissante, elle s'esclaffe en disant : « ce qui m'a fait le plus plaisir et m'a le plus bottée, c'est quand vous m'avez dit que je ne changerai pas. Vous m'avez prise comme je suis... (sic) ». Son mari ouvrait de grands yeux, éberlué.

A ce moment, j'ai ressenti un courant chaud juste, très juste même d'humanité dans un mouvement réciproque entre deux êtres. Hors et au-delà de toutes fonctions.

Au bout de trois années en accord avec les intéressés nous avons demandé une mainlevée que le Juge des Enfants a ordonnée.

Il y a quatre années de cela.

En mai 2003, Madame V. me téléphone, enjouée.

Suite à un nouveau signalement émanant du secteur médico-social reprenant, selon elle, quasiment les mêmes motifs, elle était convoquée au tribunal. Elle acceptait de s'y rendre pour une nouvelle mesure à condition que nous soyons, à sa demande, l'intervenant.

Comme je lui en demandais la raison, elle dit fortement en riant : « au moins, vous, vous ne vous avez pas fait chier, ni casser les ... (pieds), au moins on s'est sentis vivants tous ensemble, et on a grandi depuis » parlant sans doute de sa tribu mais instinctivement je me suis senti encore concerné, reconnu et arrimé à cet attelage humanisé.

Je lui ai dit que je regrettais de ne pas pouvoir répondre à sa demande si le Juge le décidait car je partais en retraite.

Elle s'est quand même rendue avec ses enfants, sur mon conseil, au tribunal pour enfants et elle a accepté une mesure éducative pour une année ordonnée par le magistrat.

En guise de conclusion, au-delà des contraintes sociales judiciaires, dégagé des pressions de toutes sortes, il y a comme une « touche » d'humanité qui fait que Madame V. est unique et moi aussi sans doute.

Jean-Pierre Huteau

Débat autour de l'intervention de Jean-Pierre Huteau

Denis M-C : Pourrais-tu préciser ce que tu as voulu dire en parlant de « connivence » avec cette femme ?

Jean-Pierre Huteau : J'étais agacé que par les pressions institutionnelles qui s'exerçaient autant sur moi que sur cette mère pour que les enfants soient placés, pour qu'elle change et surtout qu'elle agisse. Ce qui lui était demandé par les travailleuses familiales et les différents intervenants touchait tous les aspects de la vie quotidienne ; mais ce qu'on lui demandait le plus, c'est qui couchait dans quel lit et avec qui. On n'a jamais pu le savoir, et puis était-ce cela l'important ? A ce moment là, il y a eu comme une espèce d'empathie, ou de sympathie à l'égard de cette femme. C'est cette connivence-là qui a fait que tout d'un coup elle me devenait un peu sympathique ; il y avait quelque chose chez moi, très émotionnellement qui faisait que je pouvais être à coté d'elle.

Jean Michel A : Ce qui me viendrait de dire, c'est que quand il s'agit des institutions sociales ou judiciaires, c'est vrai que la fonction de ces institutions est de garder l'ordre et de contrôler la déviance d'une certaine façon. Il me semble que l'abandon corporel apporte quelque chose sans que néanmoins on puisse parler d'une application de l'abandon corporel dans ce cadre là. Je pense que c'est ton attitude personnelle, toi, intervenant, qui importe, et qui, du même coup, par rapport à ce qui est repéré comme déviance, donne un sens en ouvrant la possibilité

que l'expérience vécue soit comme elle est. Il me paraît important d'ajouter que ce n'est pas une application, par ce que c'est ta présence qui a fait cela. On ne peut pas faire une technique de l'abandon corporel.

*Gilles D** : Je te remercie beaucoup du témoignage. Je suis d'accord avec ce que Jean- Michel vient de dire sur le fait que l'on ne peut pas faire une application de l'abandon corporel. Mais ta présence, ton expérience en abandon corporel et ton respect pour cette personne démontraient que ce n'est pas évident de travailler dans les contraintes institutionnelles et d'avoir la marge de manœuvre que tu t'es donné et que tu as probablement porté sur tes épaules. Mais cela me confirme dans ma conviction que, sans essayer de faire une « application » de l'abandon corporel, l'implication dans la démarche de l'abandon corporel et la présence que tu as pu avoir à partir de là en tant qu'intervenant peut avoir eu une influence. Tous les exemples qui vont dans ce sens m'intéressent beaucoup.

Béatrice L : Tout me suscite beaucoup de questions : notamment ce que tu viens de dire Jean-Michel. Je ne suis pas sure qu'il n'y ait pas une application de l'abandon corporel. Pour moi les institutions sociales sont faites de toutes nos institutions individuelles, donc si au niveau individuel on met en pratique l'abandon corporel, je ne vois pas pourquoi les institutions sociales ne se transformeraient pas. C'est une utopie bien lointaine car il faudrait alors que tout le monde fasse de l'abandon corporel et ce n'est pas le cas. Mais, pour avoir travaillé comme éducatrice spécialisée dans l'institution, je ne suis pas sure qu'il n'y ait pas une réelle application possible. J'ai plutôt la sensation de la vivre avec ce que nous dit Jean Pierre.

Jean-Pierre Huteau : Lorsque mes chefs de service et de mon directeur m'on demandé : « dis nous ce qu'il y a d'abandon corporel dans ce que tu fais ? », j'ai cherché une réponse adéquate. C'est une question piège parce que plus je cherchais et plus ça se réduisait justement simplement à la présence. Alors j'ai eu la chance que mon chef de service reçoive cette famille qui a pu lui renvoyer quelque chose de ce qui se passait entre nous. Mon chef de service m'a dit simplement à ce moment là: « je ne sais pas ce que tu fais, mais la famille en parlant de ton intervention montre qu'elle va bien ». Car, débarrassée des pressions, cette mère de famille a pu faire beaucoup de choses qu'elle ne faisait pas auparavant : par exemple présenter le carnet de santé...enfin des choses réglementaires, qui ont calmé les gendarmes. Mais ce que la famille a pu dire à mon chef de service en ma présence et hors de ma présence, a fait qu'il m'a laissé en paix. Il était vraisemblablement rassuré.

Yveline D : Je fais le même travail que toi, Jean-Pierre. Donc, je me sens très concernée. Je garde en mémoire la phrase de Monique ce matin : « il faut qu'il y ait quelqu'un ». Alors ce qui me frappe dans le travail social (et sans doute est-ce le fait du monde institutionnel), c'est l'impression que ce qu'il faut, c'est que la fonction s'exerce et de la façon la plus neutre possible ; il faut que les gens n'apparaissent pas. Les pressions dont tu parles sont quotidiennes. Moi, ce que l'abandon corporel m'a apporté, c'est cette conscience d'avoir à être là, comme je suis et de me permettre, comme tu l'as fait, de me situer dans une vraie rencontre avec les gens chez qui nous allons par ce que nous sommes mandatés. Cela me paraît très important qu'il y ait quelqu'un, qu'on soit quelqu'un. Et d'autre part, pendant très longtemps je ne supportais pas la réalité dont j'étais témoin. J'avais tendance à prendre la défense des familles, des gens à qui je m'identifiais et qui sont plutôt marginaux et en opposition par rapport aux normes sociales. Il m'a aussi fallu apprendre à prendre en compte l'angoisse des collègues : par exemple celle des assistantes sociales de terrain qui demandent un placement et nous demandent des comptes : « Qu'est ce que vous faites ? Vous ne faites rien ! la situation est toujours pareille ! »...J'ai l'impression que grâce au travail en Abandon

Corporel, je ne le prends plus de la même façon ; j'arrive mieux à entendre et à sortir de l'accusation.
Le travail social est un monde très normalisant où il y a beaucoup d'accusation. On se maltraite beaucoup entre travailleurs sociaux : les éducateurs pensent que les assistantes sociales sont nulles, les assistantes sociales pensent que les éducateurs sont nuls, les puéricultrices sont enfermées dans le monde des bébés...
Voilà, les deux choses qui me paraissaient importantes : être présent à quelqu'un dans la rencontre, même dans un tel cadre, et d'autre part faire toute la place à l'angoisse que certaines situations suscitent chez les gens qui sont chargés de s'en occuper.
Merci d'avoir amené ça ici, parce que c'est vrai que l'abandon corporel, ce n'est pas que de la psychothérapie.

Jean-Pierre Huteau : Quand on prend le temps de dire aux autres collègues travailleurs sociaux qui on est, ou comment on se positionne, comment on agit, et comment on travaille, cela les rassure et ils peuvent lâcher prise.

Colette-Madeleine C : Moi j'ai travaillé très longtemps en protection judiciaire de l'enfance, et ce qui m'a beaucoup touchée, c'est lorsque tu as dit : « les institutions sont faites de nos institutions » ; je trouve ça très important, parce que ça évite aussi d'accuser les autres. Les institutions sont faites de nous, ce n'est pas autre chose que nous ; on les fait et elles nous font. Elles ne sont pas séparées de nous, même si on peut les critiquer et on les fait telles qu'elles sont *y compris* en étant critiques. Je trouve que c'est important de considérer cela et ce n'est pas si simple.

PSYCHOTHERAPEUTE EN ABANDON CORPOREL OU CHERCHEUR ONTOLOGIQUE EN INSTITUTION

Jean-Yves LEVASSEUR

Préambule

L'intention de ce texte

Après plus de 25 ans de travail en institution où j'ai tant reçu et tant donné, j'ai vécu un ensemble d'expériences humaines dont la richesse mérite de faire l'effort d'en formuler ma compréhension. De plus, il m'apparaît crucial qu'à l'heure des grands bouleversements que l'on connaît actuellement à l'échelle de la planète, nous réfléchissions sur le sens de nos institutions et de notre rapport avec elles. Des institutions toutes puissantes aux institutions aliénées et appauvries, il y a un écart à combler, à rapprocher. Effectivement, ce n'est pas la frustration des uns qui doit détruire toute la gloire des autres. Elles nous ont bien servi ces institutions. Même si elles ne semblent pas toujours adéquates, nous ne serions pas où nous sommes maintenant si elles n'avaient pas existé. Ce que nous sommes provient d'elles, comme nous avons besoin d'elles pour advenir. C'est donc avec une certaine reconnaissance pour ces lieux de vie que sont les institutions que le présent travail tente de se réaliser. Je prends donc le risque de présenter ce qui m'a été donné de comprendre, du moins partiellement, dans le cadre de mon travail de psychothérapeute et de responsable d'un programme d'aide aux employés dans une institution. Toutes les expériences rencontrées, enrichies des précieuses confidences qui m'ont été faites et des sentiments qu'elles ont éveillé en moi, en constituent la matière fondamentale.

Le contexte

Je travaille donc depuis plus de 26 ans dans la fonction publique du Québec. J'ai passé les 23 dernières années dans la même institution avec une pratique privée en parallèle. J'y ai débuté à titre de conseiller en développement organisationnel et, rapidement, je suis devenu responsable d'un programme d'aide aux employés. Cette institution regroupe environ 1200 personnes, toutes associées à la tâche complexe de mettre en application la Loi sur l'assurance maladie du Québec, un régime public d'assurance maladie....

Ce programme d'aide aux employés (PAE) ou en anglais « the employee assistant program (EAP) » vise à offrir des services d'information, de counseling et de référence pour tout employé (y compris les gestionnaires) aux prises avec des difficultés d'ordre professionnel ou personnel, qui affectent ou sont susceptibles d'affecter son rendement au travail. « Volontariat », « confidentialité » et « sans préjudice » sont les trois principes qui régissent le programme et guide l'action de mes interventions.

La demande initiale, faite aux intervenants dans ces programmes, est d'offrir des services de résolution de problèmes à court terme. Il ne s'agit pas d'entreprendre une psychothérapie,

mais de tenter, dans un court laps de temps (autour de 3 à 10 rencontres), de faire face à une période de crise, de déséquilibre ou d'impuissance.

Ma formation universitaire de base m'avait formé à des processus d'aide à court et moyen terme (méthode de résolution de problème de Carkhuff accompagnée des attitudes thérapeutiques de Rogers). Ils étaient et sont toujours de bonnes bases pour commencer à intervenir dans ce contexte. Cependant, force m'a été de constater les limites de ces techniques, que j'identifiais à l'époque comme étant avant tout mes limites. Alors, je me suis retrouvé en psychothérapie et en supervision professionnelle afin de travailler sur mes limites professionnelles et personnelles. Je voulais parfaire mes habiletés afin de devenir de plus en plus efficace. J'avoue que j'étais un psychothérapeute plutôt pessimiste quant aux méthodes d'interventions apprises et à mes habiletés à la relation d'aide. Je travaillais fort avec mes clients mais les résultats ne passaient pas par les chemins que j'essayais de tracer. Cette complexité m'a entraîné dans un vécu que je qualifierais aujourd'hui par un mot « **confusion** », et ce, tant au niveau de mes habiletés, de mes connaissances que de mes sentiments à l'endroit de mes clients ou de moi-même.

Désirant m'installer et assumer mes tâches avec efficacité et dignité, je m'impliquais irrémédiablement dans un processus de supervision professionnelle et de thérapie personnelle. Je me suis donc retrouvé en abandon corporel. Pour la confusion, j'étais bien servi, j'y ai passé du premier degré au plus haut degré. Je suis passé d'une petite maîtrise de techniques, à plus de techniques du tout. J'ai navigué dans le brouillard des plus denses. Comment travailler en institution avec une telle approche? La demande initiale de l'institution et des personnes qui consultent, vise avant tout à résoudre des problèmes plutôt qu'à accueillir leur être. Je me suis senti plus souvent qu'autrement pris au dépourvu, et incapable de répondre à la demande, avec l'impression d'être un imposteur, un incompétent qu'on risquerait de découvrir ou de dénoncer. Alors comment se fait-il que j'interviens encore aujourd'hui et même de plus en plus avec une clientèle qui s'accroît toujours?

Au départ, rien d'autres que ma foi professionnelle et la confiance en mon psychothérapeute qui me soutenaient ainsi que mes responsabilités familiales. Progressivement, j'ai commencé à questionner mes pensées au profit de mes ressentis corporels. Aujourd'hui, la distance est moins grande entre ce que je ressens et ce que je pense.

La mise en place du programme d'aide aux employés (PAE) et le vécu des personnes rencontrées

Placé dans une position de responsable de PAE, je me suis trouvé devant un large éventail de personnes, dont plusieurs étaient susceptibles de consulter, et ce, d'autant plus que l'accès à ces services est direct et gratuit. Lors de la mise en place du programme, mis à part quelques personnes qui étaient sensibilisées à l'utilité de ces services en milieu de travail, la très grande majorité des employés avaient un œil critique, voire pessimiste, tant dans l'usage qu'ils pourraient en faire que dans les résultats qui pourraient en découler. Faut ajouter aussi que 90 % des 1200 employés de cette organisation sont regroupés dans un immeuble, un peu en retrait de la colline parlementaire, donc ils se connaissent tous ou à peu près tous. Sans être trop susceptible, je peux vous assurer qu'il n'était pas facile de prendre cette responsabilité dans une institution. Établir un rapport de confidentialité, de confiance et de crédibilité avec cette population m'a demandé force et ténacité. Même si mon attitude n'a pas rejoint tout le monde, il n'en demeure pas moins que rare sont les plages horaires de consultation qui n'ont pas été comblées et même se sont trouvées souvent insuffisantes. Enfin, plus de 600 personnes ont fait appel au programme depuis 1985.

Comment s'est établi ce rapport de confiance entre les personnes de l'organisation et les services offerts, et ce, en dépit du sentiment d'être inadéquat? J'ai ouvert dès le départ la porte à toutes les personnes, y compris les gens considérés par l'organisation comme des personnes en grandes difficultés, de l'ordre de l'insurmontable. Effectivement, depuis des années, certaines personnes étaient aux prises avec de graves problèmes : troubles psychotiques suivis ou non en psychiatrie, des personnes boucs émissaires, impliquées dans des conflits insolubles par les règles habituelles de relations de travail ou de conventions collectives. Il ne faut pas se le cacher, des situations qui coûtent souvent très chers en frais juridiques, en ressources professionnelles et entraînent des baisses de rendement pour les équipes de travail directement ou indirectement concernées, voire même peuvent détériorer la santé mentale des personnes impliquées de près ou de loin.

J'ai aussi rencontré des personnes jugées incurables, sous-utilisées, et souvent laissées complètement à elles-mêmes. Personne n'osait faire face à leur situation. C'est en travaillant avec ces personnes que mon programme a débuté et même, paradoxalement, elles ont contribué à lui donner sa crédibilité. D'une certaine manière, j'ai appris les bases de mon travail et certains fondements de l'abandon corporel grâce à elles. L'évolution de ces personnes dans le cadre de ces rencontres en affichait la valeur et les impacts. Plusieurs y ont retrouvé leur dignité, sans cesse à renouveler, mais tout de même en ont fait l'expérience, au moins une fois. Ceci m'apparaît comme un élément fondamental en tant que psychothérapeute en institution. Ce n'est pas la résolution d'un problème qui devrait être considéré comme essentiel, mais le processus qui permet de retrouver sa dignité dans le rapport à soi et, par ce fait, dans le rapport aux autres.

Pour les gestionnaires, la rentabilité du programme devenait assurée et de voir évoluer ces personnes les soulageaient de leur impuissance devant ces situations. Ainsi, progressivement, le PAE commençait à prendre place, du moins de manière institutionnelle, dans cette organisation.

Je voudrais continuer en vous décrivant un peu plus le vécu des personnes rencontrées, afin de rester au plus près de la réalité concrète de mon expérience. Bien sûr, toutes les personnes qui se sont présentées au programme d'aide aux employés ne présentaient pas des situations problématiques aussi limites (selon les normes de l'institution) que celles dont je viens de parler, mais dans cette ouverture, beaucoup de gens ont été interpellés à consulter pour toutes sortes de problèmes.

Sans faire une liste exhaustive de ceux-ci, je tiens à en nommer le plus possible, pour vous donner un aperçu concret de cette réalité.

✓ Détresse avouée ou semi-avouée, curiosité, désir de connaître ce qui peut se passer en présence d'un psychologue.....

✓ Détresse familiale, relation de couple, relation avec les enfants, mère possessive, perte de la garde d'enfants, mortalité d'un enfant, séparation, divorce, familles reconstituées avec ou sans l'accord des partenaires, relations avec les parents vieillissants, monoparentalité (père ou mère), difficulté et ambivalence à supporter le départ des enfants dans leur vie d'adulte, adoption d'enfants.

✓ Difficultés financières, endettement, perte de revenu d'un conjoint, travail à statut précaire, accident de parcours,....

✓ Conflits au travail : relation entre patrons et employés, abusive, injuste, insensible, contrôlante, absente, narcissique. Relation entre collègues, envie, jalousie, rupture d'amitié, compétition déloyale, rivalité face à l'autorité, relation sado-masochiste, bouc émissaire,

relation amoureuse entre collègues, ouverte ou cachée selon le statut reconnu ou la méfiance des réactions du milieu, départ à la retraite, perte ou absence du réseau social.

✓ Perte de sens et d'intérêt au travail, au milieu, etc. Démotivation, déception face au travail, contradiction, inconstance, absence d'éthique morale dans les mandats ou objectifs, témoins de favoritisme, corruption, sentiments d'inutilité dans son travail, de peu d'importance, dévalorisation, demande de réorientation, confusion dans les intérêts au travail et les goûts, surcharge de travail.

✓ Mal de vivre diffus, de culpabilité obscure, de dégoûts inavouables.

✓ Perte de désirs, difficulté au niveau de l'identité sexuelle ou incapacité de vivre avec ses désirs non recevables, inceste.

✓ Troubles légaux : litiges suite à des problèmes de santés reliés au travail, comportements délinquants, vols, utilisations de donnés informatiques pour autre fin que le travail, fouille dans des banques de données interdites.

✓ Violence agite ou subie à l'intérieur du milieu de travail ou de la part de la clientèle de l'institution.

✓ Troubles psychologiques, dépression, panique, trouble bipolaire, trouble caractériel, crises psychotiques, conflit de type paranoïde, anorexie.

✓ Conflits raciaux, difficulté à vivre avec les différences.

✓ Maladie physique, cancer, troubles cardiaques, perte de la vue, sida.

✓ Alcoolisme et toxicomanie.

Toutes ces difficultés exprimées mais pas nécessairement résolues recouvrent les contenus avec lesquels je me retrouve quotidiennement. La plupart du temps, ces vécus ne sont pas apparents dans l'institution. Nous pourrions croire que tout va bien pour autant que la mission se réalise. Cependant, que faire avec tout ça? Vous comprendrez qu'une technique de résolution de problème est vite dépassée.

L'institution, ses règles, ses comportements et ses limites.

Vous avez sûrement entendu la phrase suivante : « vous êtes payés pour travailler et non pour vous occuper de vos affaires personnelles ou de celle des autres ». Une institution est avant tout fondée sur une mission. Celle-ci est soutenue par un ensemble de politiques et de procédures visant à atteindre des buts et des objectifs. Des règles définissent l'action ou la manière de faire tant dans son contenu que dans les moyens ainsi que les ressources nécessaires à l'action. Elles définissent aussi les comportements à adopter tant sur le plan formel, qu'informel. Enfin, soulignons que les individus qui font partie de ce système en sont tant les promoteurs que les exécutants. Il va donc de soi que les gens qui y travaillent ne perdent pas de vue qu'ils sont là pour produire un travail et qu'ils reçoivent une rémunération spécifiée dans leur contrat de travail.

La complexité des rapports apparemment fondée sur une logique d'exécution de la mission est aussi fondée sur la perception de beaucoup de personnes, et ce, selon une hiérarchisation des pouvoirs formels et informels. S'ajoutent à cette complexité organisationnelle, les volontés politiques qu'impose un régime public. Malgré la confusion que peut engendrer une telle complexité, la mission s'accomplit quand même, ce qui m'impressionne de jour en jour. Par contre, je constate, qu'actuellement, les coûts augmentent de plus en plus pour maintenir ce système en fonction. On doit vivre avec des règles établies dans le passé qui ne s'appliquent plus aujourd'hui, et que l'on doit respecter, pour maintenir le régime en place, du moins le temps que des renouvellements s'actualisent.

En attendant, des gens y vivent, se cherchent, se trouvent et se perdent dans des dédales d'une confusion de plus en plus grande. De plus en plus de gens sont atteints par ce phénomène

qu'est la confusion. Ma capacité développée au cours des années à vivre dans cet état devient pour moi un atout important, c'est-à-dire que je deviens de plus en plus capable de soutenir les individus affectés par cette « malédiction » diront certains, mais que je qualifierais maintenant autrement. Vouloir tout régir et contenir dans des règles, des politiques et des procédures aliènent, à la longue, les individus qui y vivent et l'institution elle-même. Trop de rigueur dans les institutions réduit l'espace ontologique et rend celles-ci suffocantes pour l'Homme. Autant elle l'aide à porter la vie, autant elle peut devenir étouffante, voire aliénante.

Les institutions, un haut lieu d'expériences ontologiques ... en attente d'être

Un peu plus tôt, je vous décrivais très sommairement les motifs de consultation que j'ai rencontrés au cours de ces années. Cette description peut paraître sombre à la plupart d'entre nous, mais je crois que si tous les individus faisant partie de cette institution se dévoilaient complètement, le présent portrait serait encore plus sombre voire intolérable, insoutenable. Vous me direz peut-être que je ne parle que de la souffrance des gens et vous avez raison. Le plaisir existe effectivement et les gens en parlent aussi, mais ils viennent surtout à la suite de longues souffrances, de désirs longtemps étouffés, d'anxiétés voire d'angoisses dévastatrices. Le plaisir m'apparaît le plus souvent comme étant de la vie révélée.
Revenons donc à la souffrance qui m'apparaît comme le centre de la vie humaine et de l'humanité. Celle-ci est pour moi le signal, le symptôme de l'être en mal d'être.

Je vous signifiais auparavant que les gens les plus souffrants de l'organisation m'ont appris, d'une certaine manière, les bases de mon travail, voire les bases de l'abandon corporel. Je m'explique : ce sont des gens où l'évitement est quasiment impossible, des gens marqués par des événements, même génétiquement, et ce, à un point tel qu'aucun lieu de dépôt ou aucune institution ne peut contenir. Ils m'ont appris mon métier en ce sens que j'ai eu à faire de la place à tout mon être, à me recevoir dans tous les lieux qu'ils éveillaient en moi, en passant par des moments de confusion presque insupportable. J'ai du abandonner plusieurs de mes croyances théoriques et thérapeutiques. J'ai du même abandonner ce que je croyais être ma motivation profonde, c'est-à-dire vouloir les aider. Force m'a été de constater que le simple fait d'arrêter de vouloir les aider a permis à plusieurs d'entre eux de se recevoir et même d'apporter leur contribution à l'institution. Aucune technique n'arrivait à les orienter vers une démarche de résolution de problème. Ces gens ne tolèrent aucun enfermement. Ils deviennent, par conséquent, de plus en plus enfermés dans leur mal d'être. En nous forçant à rester là, présent à leur souffrance qu'elle soit reçue ou non, nous sommes conduis à la rencontre du réel éveillé en chacun de nous.

J'ai parlé, à plusieurs reprises, du lieu de la « confusion ». Elle est devenue au cours de mon cheminement un lieu très important, un lieu d'ouverture à l'être, à recevoir en nous la vie ignorée, étouffée, refusée, méprisée.
Cet état qui, pour moi, a été si difficile à laisser être, me permet aujourd'hui de recevoir les lieux informes et confus de la vie. C'est un lieu d'ouverture à tout soi même, la plupart du temps sans en avoir la compréhension. Facile à dire mais éprouvant à vivre. La majorité des gens qui travaillent en institution sont protégés de cette réalité insoutenable. Tant que leur vie personnelle et professionnelle est à l'abri de la confusion, la perte de sens, de l'illogisme, de l'anarchie sous-jacente à la hiérarchie, à l'ordre, tant que les lieux les plus profonds de soi ne sont pas touchés, la vie peut paraître belle, pour le moins vivable, supportable. Les institutions permettent donc à la majorité d'entre nous de vivre décemment, de vivre à l'abri des questions fondamentales comme celle de la vie et de la mort. L'institution avec ses règles, ses valeurs, ses normes, ses croyances, etc. donne une structure, une organisation et même des réponses à

l'homme. Elle le met à l'abri de tout ce qu'il n'aura pas à porter de lui-même. L'homme, souvent au prix de sa vie, se dévoue aux institutions qui le rassurent et qui parfois lui donnent aussi sa vie. Sauf pour certaines personnes qui n'arrivent pas à s'intégrer ou se soumettre, et qui deviennent boucs émissaires, parce qu'elles nous rappellent ce que nous avons mis dans l'institution, c'est-à-dire les vécus intérieurs que nous n'arrivons pas à porter en nous-mêmes.

Nous vivons quotidiennement avec différentes institutions. Certes le travail et ces organisations en est une qui prend beaucoup de place dans la vie du travailleur, mais il y en a bien d'autres que vous connaissez tous, comme la religion, les milieux d'enseignement, les institutions légales, le code de la route, le langage, etc. Cependant, il y en a une qu'on oublie souvent, mais qui fut la **première** à nous inculquer des règles, à nous définir, notre « **famille** » (mère et/ou père....). Elle nous donne la vie, elle nous transmet ses valeurs, ses croyances, elle nous structure par tout ce **qu'elle est, pense et perçoit.** Toute la subjectivité de ses membres est impliquée dans ce qu'elle nous transmet, nous dicte. Parfois confortable, parfois restreignante voire étouffante, nous ne pourrions survivre sans cette organisation, cette première institution qu'est notre famille. Je remarque aussi que nous réagissons souvent à l'institution comme nous réagissons à notre famille.

Cependant, il y a des personnes qui n'ont aucun lieu de dépôt, que les institutions n'arrivent pas à contenir, et ce, même avec l'institution-famille. Elles n'ont que la vie à l'état brut avec tout ce qu'elle comporte de violence, de rage, de souffrance. Elles ne peuvent s'en remettre à personne ni à elles-mêmes, s'ignorant et se méprisant à un point tel que seule l'émotion pure, et surtout la colère leur donne le sentiment d'exister. Tout le reste est perçu comme de l'abus. Je pense, pour vous illustrer ces propos, à une personne en conflit perpétuel avec sa mère, (père décédé peu de temps après sa naissance), en conflit avec ses frères, sœurs et amis, ses collègues de travail, tous ses patrons et finalement avec tous ses employeurs qui lui présentent la porte de sortie. Elle devenait un bouc émissaire institutionnel. Dans la rencontre avec elle, sa souffrance révélée m'a beaucoup apporté. Délire ou pas, c'était quand même son vécu. Personne, comme parfois moi dans une certaine mesure, ne pouvait l'entendre comme elle était. Ses paroles devenaient insoutenables et donnaient envie sinon de l'éliminer du moins de la raisonner, mais peine perdue car ceci lui confirmait sans cesse qu'elle n'était pas reçue, pas reconnue et la projetait dans son enfer. La violence qu'elle éveillait chez moi et chez tous ceux qui la côtoyaient, révélait ce qui en nous qui est si difficile à recevoir, ce dont nos institutions nous protègent. Voir autant de souffrance chez une personne fait comprendre le besoin si grand des institutions. Cette personne d'ailleurs, utilisait toutes les règles des institutions tant pour elle que contre les autres : tribunaux, syndicats, religions... On pourrait dire qu'elle était une institution de refus.

Je disais donc que les institutions font partie de notre vie depuis le début de notre existence et je crois qu'elles nous suivront jusqu'à notre mort. Il m'apparaît maintenant impossible de vivre sans elles. Il est impossible de porter la vie dans sa globalité, sans les structures, les cadres, les supports, les compréhensions que l'institution nous donnent. Il y va de notre survivance, de notre devenir humain sur une planète dans un univers sans fin. Avec les années, je me découvre une tendresse pour les institutions dans lesquelles nous vivons, et ce, malgré les souffrances et les compromis qu'elles sous-tendent. J'éprouve du respect pour nos mères, nos pères et toutes les institutions qui, malgré les enfermements et les souffrances qu'elles engendrent, nous permettent de survivre à l'angoisse d'être. Elles nous donnent la possibilité de devenir, en créant l'espace où le risque d'être devient possible. Paradoxalement, je dirais que l'institution permet de prendre le risque de s'abandonner progressivement au magma qu'elle contient.

Psychothérapeute d'abandon corporel ou chercheur ontologique en institution

Je disais auparavant combien mon rôle de psychothérapeute en abandon corporel en institution m'apparaissait comme une imposture. Après toutes ces années en milieu institutionnel, je découvre aussi qu'un psychothérapeute d'abandon corporel a sa place dans l'institution.
Je découvre aussi que ce qui permet à un individu de prendre sa place dans l'organisation est relié à la place d'être, à la place ontologique que l'organisation lui permet, toujours en possibilité d'être et de devenir. Le psychothérapeute d'abandon corporel, en créant son propre espace ontologique, ouvre l'espace ontologique chez la personne qui consulte, et par ce fait, à toute l'organisation. Ce n'est pas non plus l'effort du psychothérapeute seul, mais l'effort d'un ensemble de rapports où tout ce qui est ou n'est pas puisse avoir sa place. C'est dans le rapport aux autres que l'espace ontologique se fait. Le milieu institutionnel est donc un milieu propice à l'expérience ontologique. Une ouverture à tout soi-même dans une institution avec tout ce qu'elle éveille en nous de réactions, devient un terrain inépuisable de recherches, de rencontres de soi et des autres. Cet espace se crée en reconnaissant aussi nos réactions aux limites des autres et de l'institution concernée.

Le psychothérapeute en abandon corporel qui travaille en institution prend la même position que celui en pratique privée. Il n'a pas à prendre position dans ce qui est bien ou mal au sein de l'institution, comme dans le rapport à ses clients. S'il prend position, il le fait comme étant l'expression de lui-même, de sa subjectivité laissant place à l'autre d'être ce qu'il est. Ceci donne place à de multiples expériences d'être, expériences ontologiques, tout devient de l'être.

La prise en charge par l'institution de ces programmes (PAE) impose des limites comme par exemple, le temps et le nombre d'entrevues, l'utilisation du temps de travail ou non, l'assentiment du gestionnaire ou non, etc. Ces contraintes affectent le processus dans sa continuité, dans sa profondeur, mais elles n'empêchent pas la possibilité de se recevoir. De toute façon, dans cette position, il ne s'agit surtout pas de recevoir une fois pour toute. Il convient plutôt d'être dans ce processus qui en soi n'a pas de fin. L'instant vécu et reçu par la personne qui consulte et par le psychothérapeute, devient de l'être, et ce, pour chacun d'eux. Par exemple, une personne consulte pour un conflit avec son gestionnaire. Elle parle des faits et des comportements de son gestionnaire et l'accuse. Progressivement elle exprime comment cela l'affecte. Le psychothérapeute dans sa position de se recevoir n'agit pas sur la personne, il se reçoit dans ce qu'elle éveille au fur et à mesure de ses confidences. Il lui laisse l'espace pour être, tout en la soutenant dans l'effort de se recevoir. Celle-ci se sentant reçue et reconnue dans toute sa subjectivité, arrive à être touchée par elle-même et se sent satisfaite même si le conflit avec son gestionnaire demeure. Tout cela peut se produire dans une seule rencontre. Toutefois, si la personne n'arrive pas à se recevoir dans ce qu'elle vit et que c'est reçu comme de l'être, cette impossibilité d'être devient pour elle une place, un espace ontologique d'où elle peut ressentir sa vulnérabilité dans ce conflit et donc elle sera plus encline à se protéger et à prendre les actions plus près de leur réalité.

La position de se recevoir a sa place partout, dans la mesure où le psychothérapeute arrive à être avec lui-même et à créer l'espace sans cesse à renouveler de tout ce qui est éveillé en lui dans le rapport avec un employé et même avec toute l'institution. Tout cela semble peut-être gros ou irréaliste mais ma pratique me démontre qu'il est plus difficile de lutter contre soi ou d'essayer de changer l'institution. Paradoxalement, si des changements s'avèrent nécessaires, ils se font d'eux-mêmes, sans avoir à y mettre toutes les énergies qu'imposent les étapes ou les procédés des théories sur les changements personnels ou organisationnels. Cependant,

compte tenu du peu de place pour la dimension de recherche ontologique dans les organisations, les théories sur les changements personnels ou organisationnels demeurent inévitables.

Au même titre que pour les individus, j'ai vu des changements organisationnels se produire, simplement par le fait que les personnes impliquées arrivaient à dire leur vécu en regard d'une situation problématique, et en mesurant les impacts dans l'exécution de leurs tâches ou de leurs rôles. Le contraire, c'est-à-dire, essayer de régler cette même situation problématique sans rien dire d'eux, engendrait méfiance et résistance. J'ai assisté à des programmes très articulés, mais souvent lourds et coûteux pour la mise en place de changements avec peu d'espace pour ce qui est vécu. Peu de résultats en ressortaient, sinon que la situation devenait encore plus lourde, plus conflictuelle et la plupart du temps inachevée.

La position d'abandon corporel s'intègre, selon mon expérience, dans les institutions. Il est certain qu'il ne s'agit pas d'avoir une position trop puriste pour travailler dans les organisations. Il y a à composer avec ce qui est en place. Les techniques, les règles, les normes à respecter n'ont pas à être démolies pour le simple plaisir de se libérer des contraintes organisationnelles, pour être plus libre. Cependant, il y a à faire de la place pour ce qui est vécu par les gens qui en font partie. Ceux-ci, au fur et à mesure qu'il devient possible d'abandonner les structures en place, accompliront ces changements pour le meilleur de tous, toujours en se dirigeant vers de nouvelles contraintes, probablement mieux adaptées au contexte en place.

L'indispensable partenariat de l'être et l'institution

Depuis toujours, j'entends des critiques à propos des institutions : se faire organiser, se faire abuser, la jungle, vivre avec des règles qu'on n'a pas choisies... J'étais aussi rebelle face à toute institution. Je rejetais dans une certaine mesure toute forme d'enfermement. Je réagissais au moindre ordre imposé. J'ai même essayé de vivre hors de toute institution. J'ai rêvé, comme certainement plusieurs d'entre vous, d'avoir ma « cabane au Canada », loin de tout, sans contrainte et en plein bois, un lieu où je ne recevrais d'ordres ni de critiques de personne, où je ferais que ce qui me tente, au moment où ça me plairait. La liberté totale quoi. Mais n'avez-vous jamais vécu dans une cabane au Canada, loin de tout avec les mouches ou dans la neige jusqu'au cou, avec des efforts immenses pour se procurer sa croûte ou son chevreuil? Je crois qu'après une semaine, comme moi, vous seriez peut-être bien content de retrouver le confort urbain et ses inconvénients. J'essaie de dire par ce cliché que je découvre que la liberté dans l'institution ou dans la cabane n'est pas dans l'isolement. Vivre dans un monde organisé, un monde institutionnalisé, dans la mesure où il y a de l'espace pour être (je ne parle pas de l'agir), ouvre sur une liberté non sauvage mais sur une liberté devenue, une liberté où il y a de l'espace pour soi et les autres. L'institution et le monde de l'être ou la vie sont des partenaires inséparables, indispensables. Cette vie, contenue dans les institutions peut devenir, lorsqu'il y a ouverture à soi, une nourriture pour l'homme, et par le fait même, pour les institutions dans lesquelles il vit.

Combien de fois, dans ma pratique, j'ai vu des personnes aux prises avec des difficultés qui les plaçaient dans des dispositions d'autodestruction, d'opposition à la synergie d'un groupe ou d'une institution. Pourtant, une fois ces difficultés reçues et comprises, ces difficultés destructrices se transformaient en des énergies créatives. J'ai, probablement comme vous, passé par ces périodes de crises, phénomène probablement universel.

L'institution qui permet à ce que de l'être soit reçu en son sein, ouvre la porte à la vitalité et à la régénération tant de ses individus que d'elle-même. Toutes les organisations actuellement semblent remises en question partout. D'accord pour faire des changements, mais attention, reconnaissons d'abord ce que nous lui faisons porter sinon nous changeons pour changer.

Finalement, je ne croyais jamais faire la paix entre moi et l'institution. J'avais peur de disparaître et j'avais raison car je ne m'avais pas. Il est difficile de faire partie d'un monde dans lequel on ne s'appartient pas. Force m'est d'admettre que c'est dans et par mes chaînes que je suis devenu ou du moins que je commence à être.

Jean-Yves Levasseur

Débat autour de l'intervention de Jean-Yves Levasseur

Claude L : Dans ta présentation, j'ai été très touché quand tu as parlé de purisme, ou d'être puriste. J'avais envie que tu en dises un peu plus.

Jean-Yves Levasseur : C'est vrai que dans l'institution, si on essaie d'être puriste, on ne survit pas : par ce qu'il faut se tromper, il faut se reprendre, il faut prendre des risques, même si ce n'est pas forcément dans l'ordre pur des choses. Il me paraît essentiel de ne pas avoir peur de faire des erreurs. Il y a tellement de détresse dans les organisations, que si on en ne prend pas des risques, on étouffe.

Yveline D : Je voulais demander ce que tu entendais par « prendre des risques » dans l'institution, lorsque tu dis qu'il faut prendre des risques « sinon on étouffe ». on sent combien tu es seul à prendre tout cela sur toi.

Jean-Yves Levasseur : Prendre des risques, c'est prendre le risque d'être là avec toutes les réactions que cela peut entraîner, tout en restant quand même dans la position de thérapeute.?

Pierre G : Je suis content que l'on parle de tout cela, mais en même temps je vis une expérience pas facile de grande différence entre le début de cette journée et maintenant. Au début de la journée, nous étions en contact avec des êtres qui parlaient d'eux mêmes, de l'univers thérapeutique et du chemin intérieur. Je suis maintenant transporté avec vous dans un autre monde, où il n'est pas facile d'être pleinement. J'ai bien conscience que là je parle aussi de moi car je travaille dans les organisations, je vis souvent cela comme une grande coupure pour moi. J'ai envie de te demander si cet aspect des choses te parle, ou comment tu te sens profondément, ce qu'est la détresse pour toi dans ce monde là.

Jean-Yves Levasseur : Moi je me sens pas si loin que ça de ce qui a été dit aujourd'hui. Je l'aborde peut être sous un angle différent, mais tout ce qui a été dit aujourd'hui pour moi, ça fait partie de la même chose. Je me sens très près de tout ce qui a été dit ici, mais j'entends que tu y vois une différence, ou une distance. Je passe au moins quinze ou vingt heures par semaine avec des gens en consultation, et cela me fait vivre tout ce qui est dit ici, il n'y a rien qui ne me concerne pas.

Gilles Deshaies : Je voudrais juste témoigner un peu du cheminement qu'on a vécu ensemble. Ça fait plusieurs années qu'on se connaît, j'était à même d'être témoin de tout le cheminement, de toutes les remises en question que la vie institutionnelle t'a amené à faire. J'ai de multiples souvenirs de t'avoir rencontré dans des moments de désespoir total, d'absurdité totale. Il y a des personnes qui n'arrivent pas à s'adapter à l'institution, ou auxquelles l'institution n'arrive pas à faire de place, et il me semble que c'est comme ça que tu es entré dans l'institution et que tu as développé une crédibilité au sein de l'institution, en accordant une présence à tout le vécu que l'institution n'arrivait pas à contenir. Il me semble que tu ouvres la porte à une mutation. C'est vrai que le berceau de l'Abandon Corporel a été la psychothérapie, et ça l'est encore. Mais il me semble que tu nous ouvres une porte à la pertinence de l'Abandon Corporel ailleurs qu'en psychothérapie..

IMPACT DU RAPPORT ONTOLOGIQUE SUR DES FAMILLES EN DETRESSE SOCIALE

Pierre-Paul POIRIER

L'expérience et la réflexion dont je désire vous faire part se déroulent dans le contexte des service de la Protection de la jeunesse au Québec dans la région de l'Outaouais québécois. J'exerce la fonction de conseiller clinique à travers des activités de recherche-intervention et de support clinique auprès des intervenants.

Pour avoir vécu des instants de détresse profonde dans des moments intenses de travail sur Soi en abandon corporel, pour avoir aussi été témoin participant d'états semblables chez d'autres participants de groupes en démarche d'abandon corporel, il m'a semblé trouver un lien de parenté avec les personnes des milieux défavorisés qui font l'expérience quotidienne d'une détresse plus languissante qualifiée récemment de détresse sociale car elle s'étend à trop de dimensions de leur vie : matérielle, de statut, d'éducation, de logement, de relations familiales, etc...

Jean Bédard (1998), chercheur et écrivain Québécois a qualifié de détresse sociale l'état des exclus desservis ou ciblés par les services de protection de la jeunesse au Québec. La détresse sociale réfère à la situation des familles privées des fenêtres d'accès aux ressources de la société.

On dit en musique que le bonheur c'est quand deux notes sonnent l'une dans l'autre agréablement et le malheur c'est quand ça sonne faux. L'impression de sonner faux sur trop de dimensions de sa vie crée un sentiment de manque ou de non signification qui finit par écraser ces gens.

La notion de détresse sociale réfère à l'état de honte et d'impuissance dans lesquels se trouvent les familles démunies qui font l'objet de mesures légales (de protection) au Québec. Du point de vue de l'abandon corporel on peut dire que ces familles évoluent dans des rapports de dépendance où la dépendance fait obstacle à leur insertion dans la société étant donnée la centration majeure des intervenants et des services sur les besoins et les comportements autant des enfants que des parents. L'abandon corporel par contre ramène à l'être, au désir, qui serait à mon avis fondateur de l'inter-dépendance.

Depuis une vingtaine d'années, peut-être plus, une loi existe au Québec, la Loi de la protection de la jeunesse, qui donne à une personne morale, le Directeur de la protection de la jeunesse (D.P.J.) le pouvoir de protéger les enfants dont la sécurité ou le développement sont considérés comme compromis. En vertu de cette loi lorsqu'un citoyen observe une situation d'enfant en danger, il fait un signalement à la Direction de la protection de la jeunesse qui reçoit le signalement, en juge de la pertinence, puis évalue s'il y a lieu la compromission et recommande à la cour les conditions à mettre en place pour corriger la situation s'il y a lieu.

C'est la cour qui décide si des mesures sont justifiées en se basant sur la version des parents et aussi sur les recommandations de l'intervenant social.

Depuis la mise en application de cette loi, beaucoup d'énergie a été consacrée à bien EVALUER les situations de compromission : une grille d'évaluation des conditions de bien-être de l'enfant a été développée qui guide l'appréciation des conditions de vie de l'enfant dans sa famille ainsi que sont développement et sa sécurité ; de plus un système expert d'évaluation assistée par un programme informatique supporte l'intervenant pour s'assurer que le moins d'erreurs possibles se glissent dans la procédure d'évaluation. Par ailleurs inutile de vous dire que l'arrivée de la protection dans une famille soulève un système de défense chez les familles ainsi visées : les parents recourent à des avocats pour se défendre des accusations portées contre leur façon d'exercer leur rôle de parent et pour s'assurer de maintenir leur position privilégiée de parents avec leurs enfants.

S'ensuit une sorte de clivage Intervenant/Parent au sujet des besoins de l'enfant ; on a d'un côté des intervenants ou un système D.P.J. qui « sait » ce qui convient à l'enfant et de l'autre une organisation familiale qui se trouve au ban des accusés et se voit imposer diverses mesures pour protéger l'enfant, genre, fréquenter l'école, avoir des repas, des soins de santé, des conditions de propreté adéquates, un frigidaire rempli de nourriture, de la propreté dans la maison, etc.

Dans ce contexte défensif l'espace d'ouverture à Soi est mince pour ne pas dire nul, et l'accès aux vulnérabilités et aux souffrances des parents et des enfants n'existe à peu près pas sauf exceptions chez les intervenants ni chez les parents. On assiste alors à des chassés-croisés de modifications de conditions de vie, de références à des organismes, à des modifications d'ordonnance, des façons de se faire la lutte, de se protéger par-dessus des réalités complexes d'histoires familiales et personnelles transcendant un déterminisme qui conditionne les réalités quotidiennes des parents face à leurs enfants. L'énergie consacrée à l'évaluation des états de compromission et à la mise en place de conditions d'encadrement et de soutien des enfants ne fait à peu près pas de place aux vécus, à la détresse des familles.

Deux recherches ont été menées dernièrement au Québec dans la mise en place de services pour ces familles : l'une (GREDEF) révèle la nécessité de s'adresser à plusieurs dimensions de la vie de ces familles : habiletés parentales, développement du parent en tant qu'adulte, développement des enfants, soutien communautaire, support de familles de soutien provenant de la communauté. L'autre recherche (Bédard, 1998) fait voir l'importance de tenir compte des niveaux de détresse sociale soit pour retirer définitivement les enfants des parents trop toxiques pour venir en aide à leur enfant, soit pour ajuster l'intervention en fonction des priorités convenues avec les parents pour leur donner accès aux ressources de la communauté et aussi pour travailler sur les sentiments de honte et d'impuissance des parents.

La démarche en abandon corporel (Poirier, 2002) a permis de comprendre que la négligence dont souffrent les enfants provient de manques affectifs et de souffrances chez les parents qui n'ont pas pu être assumés par les parents eux-mêmes. L'intervenant reçoit en lui, comme étant lui, ce que la rencontre avec les parents éveille en lui, il habite ce vécu dans le rapport avec les parents, ce qui fait de la place à la vie non reçue des parents dans un processus d'hominisation.

C'est ainsi qu'est né le projet *Familles en Envol* de Gatineau. Le projet d'intervention *Familles en envol*[10] nous a permis de nous approcher de familles en grande détresse et de les accompagner dans une recherche de mieux-être personnel et social.

Le mesures de protection sont souvent nécessaires et pertinentes pour sortir certains enfants de mauvais traitements. Malgré une intention du législateur de respecter les parents en les considérant la plupart du temps comme premiers responsables de leur enfant, dans la pratique cette responsabilité se retourne souvent contre eux. Les parents sont souvent subtilement méprisés ou blâmés pour les conditions de vie de leurs enfants. Un fossé existe entre la perception de ce que vivent les parents et ce qu'en comprennent les intervenants. Peu de place est accordée dans l'analyse des besoins des jeunes ou de leurs familles au potentiel de certains parents d'être mobilisés pour améliorer les conditions de vie de leur famille. L'analyse de leur situation de protection ne tient pas assez compte de leur réalité sociale et culturelle, et la complémentarité des rôles d'évaluation et de soutien ne peut s'accomplir qu'en se positionnant au niveau de l'être. Cela constitue tout un défi pour les intervenants de se centrer sur les conduites parentales et les conditions de vie offertes aux enfants tout en créant un lien avec les parents, en dégageant une espace pour que parents et enfants puissent respirer, et en favorisant chez les parents d'assumer leur propre vie.

En fait on ne peut demander aux parents qui n'ont pas fait pour eux-mêmes l'expérience d'être reçus, de transmettre cette expérience, cette vie à leurs enfants. De même l'intervenant social qui ne donne pas de place en lui et chez les parents aux coupures (de soi) et aux manques affectifs ne fait que tourner en rond en espérant des changements de comportements ou d'attitudes qui ne correspondent à rien pour les parents.

La souffrance se loge au niveau de l'expérience intérieure où chacun se sent isolé, seul, perdu, frustré, incompris, écrasé, démuni du fait de ne pas se sentir validé par les expériences des bien nantis. Le lien de confiance ne se fait pas, d'autant plus que les organismes qui s'occupent des besoins des familles ont des mandats spécifiques à portée limitée.

Position clinique dans l'accompagnement des parents en souffrance

Nous nous sommes demandé en équipe quels éléments devrait comprendre une approche d'intervention permettant de rejoindre la réalité de ces personnes en détresse sociale. Tenant compte de la multitude de besoins des personnes en détresse et de la compréhension que nous avons de leur réalité humaine, notre réflexion d'équipe nous a mené à retenir trois ingrédients devant servir à asseoir une position de base pour une intervention qui ait des chances d'avoir une portée individuelle et collective à moyen ou à long terme.

Le premier ingrédient consiste à offrir un contexte de rapports mutuels entre les personnes qui favorise la recherche d'un équilibre entre les comportements et l'expérience aussi bien pour les parents que pour les enfants. Les théories « égotisantes », qu'elles soient psychologiques, psychanalytiques ou autres, ne conviennent pas car elles ne font pas le lien entre le développement de Soi et l'hominisation ; centrées sur les individus pris isolément elles ne s'adressent pas au fossé ENTRE des personnes ou entre des conditions de vie. Nous recherchons donc une position qui favorise les rapports mutuels, la rencontre, sans chercher à modeler les personnes sur une (ou des) théorie(s). À noter que le travail en équipe a servi à

[10] Projet d'intervention en partenariat auprès des familles en détresse sociale incluant le CLSC-CHSLD les Draveurs de Gatineau, Solidarité Gatineau-Ouest et les Centres jeunesse de l'Outaouais. Ce projet s'actualise dans le quartier La Baie de la ville de Gatineau.

dégager un espace pour l'expérience et le vécu de chacun des membres de l'équipe. Cet espace est constamment à refaire en équipe et demeure le point de centration de l'intervention collective que constitue le projet *Familles en Envol.*

L'ingrédient numéro deux consiste à porter l'attention sur l'être. Et ceci n'a rien d'idéal ou d'abstrait. Il s'agit de l'être comme tel, ce qui se vit, ses propres réactions, ses malheurs et malaises, ses révoltes, distances, détours, plaisirs, besoins, maladies, problèmes, tout ce qui fait de nous qui nous sommes dans nos rapports quotidiens. Il s'agit de l'être concrétisé dans des personnes, des individus, parents et intervenants.

La centration sur l'être dans l'intervention a été développée de façon approfondie en abandon corporel. Dans cette position ontologique, l'être précède la connaissance. Le point de départ n'est plus un savoir reposant sur l'autorité d'une personne remarquable, sur l'intervention de la divinité ou de la méthode scientifique. Il s'agit, bien au contraire, d'une expérience rendue possible par le déploiement d'un ensemble de conditions[11]à prendre qui la situeront d'emblée sur le plan de la recherche ontologique. Le chercheur ou l'intervenant s'ouvre lui-même à son propre être, créant ainsi une place pour l'être de l'autre.

Cette position se démarque des positions fixes ou préétablies des mythologies, philosophies, religions, de la science, de la psychologie ou de la psychothérapie en ce sens qu'elle ne prédéfinit pas la vie humaine[12]. Dans cette position le co-chercheur qu'est l'accompagnateur ne se présente en aucune manière comme un savoir ou la vérité, et il n'implique aucune adhésion préalable de la part des personnes qui s'y intéressent.

L'accompagnateur fait partie du processus, en prenant le risque de recevoir sa propre vie au contact de celle des autres et de recevoir sa propre vie comme étant la sienne propre. Habitant ce lieu dans le rapport, l'accompagnateur favorise à l'autre d'y être aussi. La rencontre de subjectivités peut passer par de l'accusation mais c'est l'ouverture à l'être de chacun qui est recherchée. Les individus sont recherchés, nous avons besoin d'eux, qu'ils nous disent qui ils sont.

Il s'agit d'une rencontre réelle où les participants prennent contact avec ce qui les habite en dedans d'eux-mêmes, l'expriment, le disent à un groupe de personnes et arrivent à réaliser ce qui est en Soi. Jourard (1959) n'avait-il pas affirmé qu'il n'y a pas de développement de la personne sans qu'elle puisse être réellement qui elle est pour quelqu'un d'autre. De même Rogers (1958) avait indiqué l'importance de l'accompagnateur pour orienter la direction du changement vers une acceptation plus grande de Soi. Rogers (1995) révèle que des gestes posés à côté de soi ne sont pas aidant, que de s'accepter et s'ouvrir aux réalités de la vie est aidant, et que se centrer sur « accepter » et « comprendre » rendent moins nécessaires les actes d'arrangement ou de réparation.

La particularité de « se recevoir » consiste en cette ouverture à Soi de la part de l'intervenant dans le rapport et situe ce qui se passe dans une démarche de co-naissance, de devenir. Le participant découvre peu à peu que ce qui l'habite est recevable et n'a pas à être jugé comme bon ou mauvais mais à être reconnu comme étant sa vie propre ayant un impact sur ses relations. Le seul fait de porter ce qui est Soi éveille à la responsabilité et libère l'autre d'une décharge qui ne lui appartient pas.

[11] On parle ici "d'une ouverture à chacun des individus dans son unicité, d'un mode de rapport à soi faisant la place à tout soi, et de ce fait à tous les autres. Recherche centrée sur le chercheur... etc." Hamann, p. 10.
[12] Hamann , p. 9.

Un troisième ingrédient pour apprivoiser la souffrance est proposé par Bédard (1998) qui met l'emphase sur la création d'un lien de confiance, et qui a développé une compréhension de la détresse sociale à partir de l'isolement et du manque d'accès aux ressources de la société. Les pauvres n'ont pas accès aux fenêtres sociales telles la participation à la production collective, la capacité d'acheter des biens et services, la participation à la culture, l'appropriation des valeurs dominantes dans la société, l'appartenance à la communauté, le droit réel et concret à la justice et une place ou un rôle symbolique d'un statut social. Ce que l'abandon corporel ajoute ici c'est d'aller au-delà des besoins, d'être attentif aux rapports de dépendance qui peuvent découler de l'unique réponse aux besoins. Sans nier les immenses besoins matériels et sociaux, l'accès à l'être fait la différence autant chez l'intervenant que chez les pauvres.

Les composantes d'une position clinique favorable à l'accompagnement et au soutien de mères négligentes ou de familles en détresse sociale peuvent donc se résumer comme suit : établir un rapport mutuel entre la personne en détresse et l'intervenant, engager une rencontre au niveau de l'être individualisé dans une personne humaine et travailler sur les conditions de vie. Ce dernier point comporte plusieurs volets tels suppléer de façon le plus temporaire possible à la protection des enfants, renforcer les compétences parentales et favoriser l'accès à la communauté et à ses ressources.

L'expérience clinique de *Familles en Envol*

Familles en Envol est un service qui s'adresse aux parents ayant un enfant de moins de six ans et vivant une situation de détresse sociale profonde : enfants placés ou en danger de l'être pour négligence, conditions de vie précaires de logement ou d'alimentation, absence de réseau de soutien social, difficultés à prendre soin de sa santé ou de celle de ses enfants. Les parents ont saisi que l'accompagnement que nous leur offrons pourra durer quelques années étant donnée la complexité de leur situation.

Les parents qui acceptent de faire partie du projet *Familles en Envol* le font sur une base volontaire. Pour certains ce « volontariat » consiste en un mesure judiciaire proposée par l'intervenant de la Direction de la Protection de la jeunesse et acceptée par le parent, pour d'autres il s'agit d'une recommandation de leur intervenant du CLSC ou bien de l'organisme communautaire qui l'offre à certains parents.

S'inspirant de penseurs comme Laing, Hamann et Bédard, stimulés et encouragés par les résultats des recherches auprès des familles négligentes menées par le Groupe de recherche en développement de l'enfant, notre groupe d'intervenants-chercheurs s'adresse à la détresse sociale sous trois angles majeurs : l'amélioration de leurs conditions de vie, leur intégration à la communauté et l'encouragement de ces mères à se recevoir comme personnes et à considérer aussi leur enfant comme une véritable personne munie de ses propres désirs ou émotions. On ne donne pas ce que l'on n'a pas et on peut donner ce que l'on a soi-même reçu.

Réunis dans le projet *Familles en Envol* huit intervenants (deux de Solidarité Gatineau Ouest[13], trois du CLSC des Draveurs de Gatineau, trois des Centres jeunesse de l'Outaouais) ont mis ensemble leur énergie pour offrir des services à des parents d'enfants de moins de six ans qui sont en danger ou bien dont leur développement est compromis. Le regroupement est issu d'un vouloir offrir continuité et complémentarité à une clientèle qui passe constamment

[13] Solidarité Gatineau Ouest est un organisme communautaire qui offre aux familles du Quartier la Baie de Gatineau une gamme d'activités visant à développer une prise en charge de leurs ressources et une amélioration de leur qualité de vie.

d'un service à l'autre au gré des besoins, urgences ou nécessités des besoins d'enfants ou bien suite à des mesures légales.

Depuis trois ans, notre équipe offre des services[14] ajustés à ce que chaque mère ou père est capable de prendre ou selon les besoins qui s'expriment : garde-répit, thérapie individuelle. célébrations de l'été ou de Noël entre familles, évaluation des besoins psycho-éducatifs des enfants, facilitation de l'accès à des soins de santé, recherche de logement, support dans la prise en charge des enfants, éducation à se développer comme personne, comme parents, groupe de cheminement (développement personnel), aide pour du matériel scolaire, aide pour les vêtements.

À l'occasion des services rendus nous avons fait connaissance avec ces parents, et les avons suffisamment apprivoisés pour aller plus loin ensemble et chercher à faire sens avec des douleurs profondes qui les rendent vulnérables à être déstabilisés lorsque les soubresauts de la vie les touchent là où c'est sensible, là où ça fait mal. Nous rendons compte ici de ce que nous avons découvert à leur contact dans le groupe de cheminement.

Constats sur ce que nous avons appris de ces rencontres[15] avec des mères en détresse sociale

Nous faisons connaissance avec des jeunes femmes pour la plupart de moins de trente ans, monoparentales ou presque, qui ont subi de la négligence, de l'abus physique ou de l'abus sexuel dans leur enfance. La plupart ont été placées en famille d'accueil ou en centre de réadaptation dans leur enfance ou leur adolescence. Leur vie a été constamment affectée par des relations de base perturbées, qu'il s'agisse de leur mère, de leur conjoint, de leur père, ou des difficultés scolaires ou d'abus de leurs propres enfants.

Ce qui nous frappe c'est l'atteinte émotive, les séquelles émotives qui ont marqué le développement de ces personnes. Ces femmes sont sensibles à ce qui se passe dans les interactions qui ont lieu dans le groupe, elles sont attentives à ce que ce qui est exprimé soit juste et respectueux de leur réalité, leur esprit est éveillé. Leur sensibilité est disponible suite à un apprivoisement.

Les premiers contacts entre les services offerts et ces mères ont lieu à travers des activités d'animation et des services concrets dans une maison du quartier. Ensuite des rencontres individuelles de soutien et d'apprentissage à un cheminement personnel ont lieu. Vient ensuite la possibilité de participer au groupe de cheminement.

La capacité de se recevoir comme personne et de recevoir le vécu des autres s'apprend et devient même un point d'intérêt. Nous sommes étonnés de constater comment ce moment de rencontre hebdomadaire est devenu un rendez-vous important dans la vie de chacune. De plus, nous constatons que ces femmes sont en train de se créer naturellement, spontanément,

[14] Nous nous sommes inspirés au départ du Programme d'aide personnelle, familiale et communautaire élaboré par le Groupe de recherche en développement de l'enfant mis sur pied à l'UNiversité du Québec à Trois-Rivières. Nous avons conservé le côté multi-dimensionnel de ce programme et choisi de ne pas l'appliquer de façon globale, privilégiant les besoins de la clientèle à la réalisation d'un programme "mur-à-mur".

[15] Nous rendons compte surtout de ce que nous avons découvert à l'intérieur du groupe de cheminement qui est une activité du programme *Familles en envol Quartier la Baie*. Cette activité a lieu un fois par semaine, elle dure deux heures et réunit de quatre à cinq mères.

entre elles, leur propre réseau de soutien social. Elles communiquent entre elles par téléphone et s'échangent des services et conseils en dehors de nos activités.

Le groupe de cheminement contribue à l'éducation au respect, respect du vécu de chacune comme étant le sien et valable, quel qu'il soit. Le groupe offre aussi un « modeling » de relations qui favorisent une rencontre interpersonnelle. Cette rencontre se situe encore au niveau de la connivence dans le sens que les différences individuelles profondes sont encore évitées, mais la connivence donne à chacune le sentiment de participer à une vie collective au sein même du groupe. La souffrance partagée sort du désespoir.

Les rencontres hebdomadaires de cheminement deviennent un lieu sécuritaire pour parler de Soi, pour apprendre à vivre avec Soi. Une soif de rencontre se développe. On apprend d'abord à être là et à tenter de s'exprimer, parler de Soi à un groupe qui n'a aucune attente autre que celle de recevoir en soi ce que la présence de l'autre lui fait vivre. Nous entrons progressivement dans l'univers du désir.

Nous ne dirigeons pas le changement, nous le recevons. Il se fait. Il a lieu.

L'expression de Soi et l'accès au vécu des autres sont une façon d'être ensemble. Cette connexion valide et importante avec Soi et avec les autres dégage une énergie qui permet de sentir son existence corporelle de façon plus large et ce contact avec Soi reçu par les autres donne l'impression à chacune d'avoir sa vie.

La souffrance qui finit par passer et être reçue par d'autres devient un lieu de vie et d'apprivoisement de soi. Cet apprivoisement est un point d'ancrage solide qui aide ces gens à faire sens avec ce qui leur arrive et à faire sens avec eux-mêmes, à aider à identifier là où ils sont perdus, là où ils se débattent seuls, à faire le lien entre ce qu'ils ont fait vivre à leurs enfants et ce qu'ils ont vécu eux-mêmes et à faire contact avec des pistes de développement qui ne visent pas en premier à en faire de bons parents mais à faire sens avec leur propre vie . C'est en leur offrant de recevoir leur propre vie dans toutes ses dimensions et en groupe que ces personnes découvrent une vie possible en elles . Cette place faite en elles pour elles est une place qui est aussi faite pour leurs enfants. Car comment une personne peut-elle faire de la place à ce que vit une autre personne si elle n'a pas fait en elle cette place pour elle-même ?

Les changements dont nous pouvons témoigner sont de divers ordres : affirmation de soi face à un conjoint ou à un ex-conjoint abuseur, apprentissage à faire respecter ses frontières par une belle-mère ou par un intervenant envahissant, alerte à un danger d'être prise au piège d'adopter trop rapidement un nouveau conjoint pour avoir accès à de meilleures conditions matérielles, soutien pour faire face aux exigences ou politiques d'une école ou d'un intervenant de la DPJ, approcher sa mère ou son conjoint en lui exprimant ses propres malaises. Nous avons noté aussi que lorsqu'une participante ne peut pas se présenter au groupe elle avise spontanément de son absence alors qu'au départ ceci ne se faisait pas. Nous avons l'impression qu'une relation réelle s'est établie entre les participantes et le groupe.

Les changements qui surviennent sont perceptibles et font que peu à peu ces personnes deviennent plus fiables pour elles-mêmes et aussi pour les membres du groupe. Il est à espérer que l'ouverture à Soi découverte et expérimentée par les mères puisse se transférer à leurs relations avec leurs propres enfants. Ceci ne veut pas dire que ces mères vont être aptes à prendre soin totalement de leurs enfants, mais qu'elles pourront être plus proches de leurs besoins et les guider en dehors du cercle de la souffrance écrasante et désespérante.

Le travail sur l'être m'a amené à me demander s'il existe chez les vivants quelque chose comme le non-être. Je me suis dit que le non-être n'est pas l'opposé à l'être mais que c'est plutôt le narcissisme qui le remplace. L'être humain en manque d'être aurait tendance à compenser par du narcissisme à son manque d'être.

Pour arriver à l'interdépendance il m'apparaît essentiel de devoir sortir du narcissisme et s'ouvrir à l'univers du désir. Les parents qui demeurent très narcissiques n'arrivent pas à donner suffisamment d'être à leur enfant pour que ceux-ci se sentent inclus dans un univers de personnes. En cours d'entrevues, les parents qui ont une ouverture à leur propre être semblent plus aptes à cheminer et évoluer vers l'inter-dépendance alors que ceux qui ne sortent pas des attaques institutionnelles ou interpersonnelles demeurent isolés et vivent des rapports de dépendance avec les intervenants et avec leurs enfants.

Les parents qui ont maintenu leur implication dans une démarche de recherche de Soi sont ceux qui y trouvent une nourriture au niveau du désir et sont capables de tolérer la rencontre d'autres êtres, les douleurs et frustrations qui se produisent au moment de la rencontre.

Nous ne savons pas comment évoluera le groupe autour des conflits que certaines vivent avec la Direction de la protection de la jeunesse (DPJ). Le cri à l'injustice est très fort lorsque des décisions de la DPJ ne sont pas conformes à leur compréhension de situations. Les susceptibilités sont énormes lorsqu'il est question de décision de la DPJ qui les concerne et la position de recevoir ce qui se passe en Soi n'est pas facile à tenir pour chacun de nous. La confidentialité est une règle importante du groupe de cheminement et le rôle des deux accompagnateurs demeure de les ramener à elles-mêmes lorsqu'ils ont sollicités à prendre parti. L'impatience et la frustration des mères devant des décisions qui les atteignent rejoint les accompagnateurs dans leur double rôle de représentant de la DPJ et d'accompagnateurs de parents en devenir. Rester là est exigeant.

Un nouveau paradigme pourrait émerger dans les services sociaux, reconnaissant que le devenir humain passe par la souffrance, qu'approcher sa souffrance permet de découvrir sa vie, que l'entrée sur ce chemin donne le sentiment de participer au devenir humain tout en créant une place au rôle de parent et une place aussi à l'enfant comme personne à part entière.

L'accomplissement humain passe par l'intégration de la souffrance à son expérience de vie pour le guider vers le Sens et assumer son être. Par ailleurs, l'expérience de la souffrance niée, avalée ou ravalée trouble les rapports, isole ou rend violent. C'est à cette réalité que l'intervenant social s'adresse sans trop le savoir dans son quotidien. Cette réalité sous-jacente aux multiples difficultés d'adaptation et aux comportements hirsutes de nos gens dits bénéficiaires peut aussi de notre part être niée, tue ou ressentie.

Il y a peu de services en protection qui offrent un lieu pour faire sens avec ses propres souffrances. Et faire sens à ses propres souffrances requiert comme condition première la présence au moins d'un autre qui est réellement là. Cette présence est trop souvent mise de côté et supplantée par des valeurs de performance, d'atteinte d'objectifs qui ne trouvent pas preneur auprès de ces gens en détresse. Ces gens sont envahis par la réponse à des urgences pratiques ou relationnelles qui fait qu'ils sont débordés et rendus inefficaces pour répondre aux exigences de la vie quotidienne. Il est futile de demander de travailler les habiletés parentales, l'encadrement des devoirs, la propreté dans la maison, la préparation des repas si on ne donne pas de place à la désorganisation, au morcellement ou bien à l'écrasement que vit le parent dans son existence.

Conclusion

L'inclusion dans la société signifie un accès suffisant aux ressources de la collectivité pour passer d'un mode de SURVIE consistant à répondre constamment à des urgences, à un mode de VIE où l'être en Soi peut être reçu et donner ainsi la vie, où les rapports sont vus. Ce qui permet à la personne, à la mère et à sa famille de développer de rapports significatifs au sein de la famille et avec l'environnement social. Ce passage de la SURVIE à la VIE s'apprend dans sa famille d'origine ou bien s'acquiert dans des relations avec des intervenants ouverts et réceptifs aux dimensions subjectives en cause dans la détresse. L'ouverture à l'être crée un espace en Soi pour passer de la *dépendance* associée au narcissisme et à l'utilisation, à *l'inter-dépendance*, qui se réalise dans le fait de se recevoir comme chemin de vie, comme lieu de référence pour des rapports humains qui favorisent le devenir.

À l'heure où les organismes communautaires, les CLSC, les Centres jeunesse vivent une action fragmentée auprès des familles négligentes, le modèle expérimenté et les modes de rapport qui le sous-tendent sont porteurs d'espoir. Au-delà de l'évaluation et du constat des difficultés de l'enfant dans sa famille, la véritable prise en charge de l'enfant et de sa famille doit s'adresser à toutes les dimensions de l'exclusion sociale dans un contexte relationnel qui favorise l'apprentissage des rôles sociaux. C'est en devenant qui on est réellement, à l'occasion de ses rôles parentaux, que le sentiment d'être une personne réelle s'installe et par la suite peut se communiquer à ses propres enfants ou parents.

Cette ouverture à la personne globale survivra-t-elle à une fragmentation des compétences, des budgets, des mandats ? Ou bien deviendra-t-elle l'élément moteur d'un développement social qui s'accomplira dans la rencontre de personnes en devenir. Une chose est certaine, l'accueil pour la personne dans sa globalité fait une place à chacun, donne de l'espoir, et libère peu à peu des points de douleur qui ont été dans le passé des déclencheurs de gestes destructeurs.

Le rapport à l'être assumé par le chercheur en abandon corporel dépasse les techniques ou les systèmes et met l'emphase sur la vie, la dimension spirituelle qui rallie les humains. L'abandon corporel peut co-habiter avec d'autres points de vue comme la théorie de l'attachement, l'intervention systémique, ou la détresse sociale. La reconnaissance de l'être en Soi par le parent se transmet à l'enfant et ne peut que donner un attachement « sécure ». L'attachement qui se produit au cours des premières années de la vie ne serait-il sécurisant que s'il y a sensibilité et disponibilité du parent à l'être de son enfant ? Cette sensibilité et disponibilité impliquent une existence dans le parent de son propre être, une présence du parent à lui-même.

Par rapport au point de vue systémique, l'ouverture à l'être des membres de la famille permet d'accomplir ce qu'attend l'institution familiale, à savoir une reconnaissance de Soi comme différencié de sa famille. La notion d'inter-dépendance est sous-jacente à celle des systèmes ouverts comme celle de dépendance peut être caractéristique des systèmes fermés en intervention systémique.

Et la détresse reçue permet d'inclure l'expérience des défavorisés dans le processus d'hominisation, une détresse qui autrement ne serait que sociale.

L'abandon corporel, par le regard ontologique qu'il sous-tend et qui l'alimente, ouvre à la vie, permet d'y avoir un accès compréhensif et nourrissant, offre une expérience nuancée,

sophistiquée, large, des rapports humains qui ne se limite pas aux contextes des groupes d'abandon corporel mais s'applique aussi à des situations humaines de la vie de tous les jours et avec des gens qui sont en situations de survie. L'abandon corporel dans sa dimension ontologique est universel car la recherche d'être permet de passer de l'abus à la souffrance, de la violence à la rencontre, de la dépendance à l'inter-dépendance, de la survie à la vie, lueur vacillante dans les ténèbres de la réalité humaine.

Pierre-Paul Poirier

Débat autour de l'intervention de Pierre-Paul Poirier

Charlotte H : Moi je voulais seulement dire que c'est très touchant ce qui passe de toi dans ta présentation : une tendresse, et aussi un lieu, une place où tu peux recevoir cette détresse là. Et quelque part, j'ai l'impression que c'est très important pour toi aussi.

Paul S : Par rapport à ton intervention et aussi par rapport à ce qui s'est passé aujourd'hui, je dirais qu'il y a quelque chose d'extrêmement poétique. C'est à dire il y avait un mouvement entre l'écrit et l'autour de l'écrit qui m'a rappelé un livre, « le prince dans les arbres », je ne sais plus qui est l'auteur ; et ça parlait peut être de toi et de la situation que tu vis dans l'institution ; il y a peut être une espèce d'agilité à avoir pour qu'il y ait une place. Voilà, et je te remercie

Ariane A : Moi je trouve très encourageant de voir que cette démarche n'est pas seulement d'ordre intime et individuelle comme on l'a vu ce matin. Pour moi c'est tout aussi bouleversant de l'entendre s'étendre à l'institution, et ça donne beaucoup d'ouverture. Je crois qu'il faut beaucoup de courage, beaucoup d'années, beaucoup de ténacité pour, comme Jean-Yves, tenir vingt cinq ans et arriver à ouvrir toute une institution à cette position ontologique.

Aimé Hamann : Une première chose : c'est sûr que vous avez plus d'expérience que moi de l'application, dans les institutions. Moi je reste plus dans mon petit bureau. Mais il me semble que c'est une question très fondamentale, et difficile. Je ne pense pas qu'on fasse passer une institution à l'ontologique, je ne crois pas cela. Je crois que l'on peut introduire des éléments de ce qu'on appelle l'Abandon Corporel à travers soi-même, à travers le fait que soi-même on en fait une démarche profonde, et qu'on a une place en soi-même pour les institutions, et de ce fait en venir à ne pas exiger ce qui est impossible.

Pierre-Paul Poirier : il faut comprendre pourquoi l'institution est là !

Aimé Hamann : Exactement, pour moi c'est fondamental. C'est un sujet autour duquel j'aimerais que nous puissions parler longuement. En bref, je dirais qu'il ne s'agit pas d'essayer d'imposer l'ontologique dans l'institution... Ce n'est pas rien l'ontologique ! c'est avoir fait une expérience en soi même, jusqu'au point où l'on peut savoir, sentir, expérimenter toute l'importance du rapport, de la place faite à l'autre ; savoir que l'autre ne pourra pas, à moins d'engager un très long processus lui même, aller très loin dans ce chemin là. Mais on peut lui faire une place qui, autrement, ne pourrait exister, et pour moi c'est déjà beaucoup ça.

Puis il me semble que c'est fondamental d'avoir, vis à vis de l'institution, une ouverture du même ordre. Et c'est aussi fondamental pour vous, intervenants, que pour que les gens que vous voyez. Si ils sentent que vous êtes contre l'institution, il me semble que cela pourrait les destabiliser... moi j'aurais toutes sortes de choses à dire, à discuter avec vous qui avez de l'expérience. Je me dis qu'on peut éventuellement, lentement, non pas en créant une institution nouvelle, mais en devenant de plus en plus soi même, ouvrir des portes, agir même, sans même le dire.

Bibliographie

Bédard, Jean (1998). Familles en détresse sociale. Repères d'action. Tome 1. Du social au communautaire. Sillery : Éditions Anne Sigier.141 pages.

Comeau, Jacqueline (2001) L'interdépendance à l'origine de la rencontre in Être psychothérapeute en abandon corporel, colloque 2001, pp. 187-200.

Groupe de recherche en développement de l'enfant et de la famille (1995). Projet d'intervention auprès des familles négligentes présentant ou non des comportements violents. Santé Canada, Division de la prévention de la violence familiale, 256 pages.

Hamann, Aimé (2001). Être chercheur en abandon corporel. in Colloque 2001. Être psychothérapeute en abandon corporel. Montréal. www.abandoncorporel.ca

Jourard, Sidney M. (1959). Healthy personality and self-disclosure. Mental Hygiene, vol. 43.

Laing, Ronald D (1967). La politique de l'expérience. Paris : éditions Stock. 130 pages.

Poirier Pierre-Paul (2002). La négligence, une souffrance qui crée la souffrance. Intervention, (115), printemps 2002. 116-124.

Rogers, Carl (1995). What Understanding and Acceptance Mean to Me. Journal of Humanistic Psychology, 35 (4), 7-22.

Teilhard de Chardin, Pierre (1962). L'énergie humaine. Paris : éditions du Seuil. 224 pages.

DE L'EXPERIENCE PROFESSIONNELLE A L'EXPERIENCE ONTOLOGIQUE EN MILIEU PSYCHIATRIQUE

Edith GRILLET

Résumé :

Je travaille en tant qu'infirmière de secteur psychiatrique depuis 24 ans. Je peux donc témoigner largement de mon expérience professionnelle avec des adultes souffrant de troubles mentaux de tous ordres, de névroses ou de psychoses, de tocs ou de tics...
Une expérience professionnelle avec des enfants et des adolescents en rupture scolaire, familiale ou sociale : délinquance, prostitution, anorexie, autisme, violence... ou le passage douloureux à l'hôpital psychiatrique (HP) ne fait qu'accroître le sentiment d'abandon et de révolte.

Une expérience professionnelle avec des gens qu'on appelle « des grands arriérés profonds » qui malgré l'étiquette et grâce à une équipe de choc ont pu faire du cheval, aller au restaurant, aller en camp de vacances (dans la Creuse ! !), avoir leur propre garde-robe pour changer de l'uniforme HP et pouvoir manger un vrai poulet/frites à la place du mixé écœurant englouti pendant des années
Pour ces derniers, d'aussi loin que je m'en souvienne (j'avais alors 22 ans), il n'y avait pas de conduite à tenir possible ! Tout était imprévisible, à apprivoiser. Rien ne pouvait être calculé, ni maîtrisé, mais pas de panique : eux ils avaient l'expérience, ils m'ont appris à être avec eux.
Cette expérience a été déterminante pour la jeune infirmière que j'étais, elle m'a changé de l'intérieur, l'être dominait le savoir ; Elle m'offrait tout un recueil de possibles, un regard hors clichés sur les fous et les autres, me portait en quête d'autres expériences et rencontres.

Un peu moins de 20 ans après, c'est la rencontre avec l'abandon corporel. Théoriquement parlant au sein de l'IFPAC et corporellement parlant si je puis dire, au sein des groupes.
Depuis je me sens de moins en moins infirmière, je ne me sens plus tout à fait à ma place, de moins en moins d'accord, de plus en plus en porte-à-faux avec ce que je vis intérieurement et ce que je dois faire professionnellement, c'est arrivé de façon plus criante lors des entretiens avec les patients :
Subrepticement, silencieusement, bien souvent par surprise, me laissant les bras ballants devant l'inattendu de ce qui se vivait, de ce qui se passait, pour moi et pour l'autre.

Un instant très particulier, difficilement descriptible, un échange moins professionnel, où le savoir et le pouvoir n'ont plus leur place, où l'être prend le dessus : un instant redoutable.
Cette position ontologique que personne ne m'a apprise, ni inculquée, mais que j'ai appréhendée et éprouvée au travers des groupes,. j'ose la laisser se mettre en œuvre de plus en plus, je dirais de façon délibérée.

Cette position est loin de toutes les directives, loin de ce que j'ai appris pour faire ce métier, de tout ce qui devrait être fait ou dit. Elle m'amène à une intériorité scabreuse qui me met sur la sellette, qui m'anime, qui parle de moi, de responsabilité, de la vie et de la mort en moi, de mon organisation.
Je ne travaille plus de la même façon . Au delà de faire, je vis et ça c'est du boulot ! C'est exigeant et impliquant.
S'ouvrir à ce qui arrive, à ce qui se vit...rester avec... sentir ce qui est touché en moi, en quel lieu ça se révèle, et se dire que tout cela est à vivre et non plus à expliquer, à dévier ou à évincer n'est pas chose aisée en milieu psychiatrique.
A chaque coin de couloir, à chaque porte entrouverte, c'est la rencontre avec le désastre, la coupure, l'ambivalence, l'espoir, la dépendance, la violence, la souffrance de vivre, la peur de la mort, l'abandon, le désir, la désespérance, la folie...
Je prétendais par le simple fait de porter une blouse blanche pouvoir me protéger, mettre des distances nécessaires entre les patients et moi, me faire respecter et définir mon rôle...
Lorsque je porte ma blouse dans cet esprit, elle me met surtout à distance de tout moi-même, de toute mon histoire, d'un potentiel de vie dont je ne peux plus faire l'économie au risque de me sentir en danger de mort.
Durant toutes ces années, pour être une bonne infirmière, j'ai dû me couper des mes peurs, de ma propre folie, de moi, de mon humanité.

Aujourd'hui ce qui m'arrive c'est un raz de marée, quelque chose de très difficile à contenir qui envahit tout mon être à l'occasion de la rencontre, une rencontre pendant 7H30 avec un concentré de vie en souffrance, je ne sais plus faire, je n'ai pas le diplôme, je vais devoir trouver un autre job !...

Edith Grillet

Débat autour de l'intervention de Edith Grillet

Madeleine A : Au niveau du travail impliqué avec des personnes plongées dans des détresses, j'ai eu beaucoup de réactions et je suis contente de ne pas avoir réagi tout de suite. J'ai beaucoup de respect pour les gens qui ont une longue expérience de travail dans ces milieux là. Moi, je travaille au sein d'une équipe depuis seulement cinq ans ; j'ai toujours eu beaucoup de difficultés à m'adapter à un milieu de travail et je suis actuellement en arrêt. C'est pourtant bien vrai que mon expérience en abandon corporel m'a permis de m'adapter et de sentir que ma présence à moi-même me permettait, quand même, de faire une place à une détresse qui éveille beaucoup de protection et de refus en moi-même depuis longtemps. Cette détresse apparaît fortement dans ces milieux-là et elle m'atteint beaucoup. Je ne suis pas encore parvenue à ne pas être dans l'accusation, je suis plongée dans l'accusation continuellement... parce que dans le travail avec les pairs, je suis renvoyée à quelque chose de moi d'effroyable, de fatigué et de douloureux. Ton texte me redonne le chemin que j'ai à faire moi-même ; cela me donne envie d'une ouverture de parole sur ces lieux-là, sur cette expérience-là. Je me dis que c'est vrai que j'ai une connivence avec les gens qui font appel à l'institution. Il y a un lieu en moi où je peux rejoindre le désespoir face à leur propre détresse, à l'impossibilité de l'exprimer et de la faire reconnaître. Mais j'ai aussi mes lieux de fermeture, et ta présentation

me les a redonnés. Je me sens, grâce à ce que tu nous dis de toi, prête à m'associer peut-être un peu plus aux gens de l'équipe.
D'autre part, c'est important que tu nous communiques cette impossibilité par moment presque totale de s'associer, de tolérer le refus chez l'autre, la difficulté chez l'autre.

Anne S : J'ai changé de travail pour travailler dans un secteur plus humain, et je constate que dans le secteur dit plus humain, qui peut être infirmière, éducateur, assistante sociale, psychologue, psychiatre...C'est difficile d'y être humain, et ça c'est une contradiction car je travaillais auparavant dans l'informatique... Malheureusement la réalité me confirme que c'est très dur d'être humain actuellement dans les professions dites de « sciences humaines ». C'est comme si les institutions nous transformaient tous en « usagers ». Quelque part cela rend fou et c'est une déjà une force d'en être conscient.

Yveline D : Il y a beaucoup de violence dans ces institutions, de part et d'autre. C'est un lieu très violent, mais il s'y passe des choses très fondamentales, très archaïques. J'ai de plus en plus de tendresse pour les gens qui restent dans ces institutions, et ce que tu disais me faisait mesurer encore plus le risque d'être là.

Colette Madeleine C : J'ai trouvé très courageuse la façon dont tu as présenté les choses. Je ne sais pas si tout ce qui touche aux sciences humaines est moins humain mais ton texte fait bien comprendre comment il y a quelque chose qu'on ne porte pas, alors on fait des institutions, et puis après c'est terrible d'y aller.

Marcelle M : Je voulais aller un peu dans le même sens qu'Yveline. Je travaille avec des infirmières psychiatriques, je fais des groupes de paroles avec elles à l'intérieur de l'hôpital ; elles sont avec leurs blouses blanches, elles sont souvent jeunes, entre vingt et trente ans, et ma place est d'essayer de voir un petit peu avec elles ce qu'elles ressentent. Et je m'aperçois aujourd'hui que j'ai de plus en plus de compréhension pour le fait qu'elles mettent une blouse blanche, en ce sens que ce n'est pas évident de les inviter à se mettre à nu dans un contexte pareil, parce que on ne sait pas où ça va les amener. Parfois, je me dis que c'est peut être bien qu'elles se protègent.

Suzanne : Je sais que c'est très dur pour le personnel hospitalier physiquement et moralement. Mais je voudrais simplement dire que pour les personnes qui sont hospitalisées, c'est parfois terrible.

Participante : Je te remercie beaucoup pour ton témoignage et je comprends ton vécu. Moi même je suis infirmière et j'ai à faire avec la démence sénile. Je voudrais rebondir sur le problème de l'institution. J'ai traversé cette révolte au niveau de l'institution, et actuellement je suis dans un passage de réconciliation avec elle en étant très consciente des failles, des limites, parce que, soi-même il faut se dire qu'on est aussi des institutions ; et je pense que l'institution est tout de même garante d'une certaine humanité ; il y a aussi quelque chose d'inachevé, de violent, mais c'est comme ça, et je pense que le plus dur à confronter en tant que personnel, c'est d'accepter d'être là, avec ces gens là, avec soi même. C'est très lourd à porter, parce que justement il y a pas de faire, il y a pas d'agir, il n'y a rien de tout ça, et je crois que quand on est dans cette acceptation, ça va un peu mieux avec les patients. Ce sont des moments très furtifs, tout en douceur ; ce ne sont pas de grandes choses, elles passent même inaperçues. Je pense que ce serait dommage de lâcher, parce que justement il y a du boulot à faire. Merci .

LE MENTORAT ET MON CHEMINEMENT EN ABANDON CORPOREL

Gisèle LEGAULT

« Les origines de la relation mentorale se retrouvent dans l'Odyssée d'Homère. Ce dernier décrit comment Mentor, un vieil ami d'Ulysse, prend Télémarque, fils d'Ulysse, sous sa protection, lui servant de guide, de tuteur, de pédagogue » (Bernier et al. 2000, 146). « Les êtres humains ont toujours appris en imitant les autres... dans certains métiers, l'apprenti acquiert les connaissances nécessaires en suivant son maître. Les conseils et l'appui d'une personne plus expérimentée permettent à un débutant d'assimiler les éléments du savoir propres à sa tâche, mais aussi de développer sa connaissance de lui-même et sa confiance en ses capacités. C'est dans cette ligne que se situe le mentorat... où un professionnel expérimenté accompagne un collègue débutant (ou un étudiant) pour l'aider à développer son plein potentiel » (Bernier et al. 2000, 145-146)[16].

En mars 2002, le Comité sur le statut de la femme de l'Université de Montréal posait dans le Forum, journal de la même université, la question suivante : Connaissez-vous une mentor ? ». Si oui, dites-nous qui et en quoi cette personne représente pour vous une mentor. La définition de la mentor était la suivante « une femme qui partage ses connaissances, ses expériences et ses idées avec les autres, qui conseille sur la base d'un engagement volontaire et généreux Quatre de mes étudiants m'ont suggérée comme mentor. J'ai été retenue par le Comité et une cérémonie a suivi au cours de laquelle, les mentors ont été honorées. J'ai été très contente de faire partie de cet événement et je dirais que c'est la plus belle fin de carrière que j'aurais pu souhaiter.

Maintenant que j'ai débuté ma retraite, je veux écrire sur ce rôle de mentor auprès des étudiants, celui que j'ai voulu jouer ces dernières années, les dernières. Comme plusieurs le savent, l'Université et l'Ecole de Travail Social, depuis plus de 30 ans, c'est mon milieu. J'ai souvent dit que l'Université, c'est **la place où être**, c'est un milieu stimulant, effervescent, là où les courants d'idées circulent et là où des liens importants se sont créés pour moi avec les années. Toutes ces années, l'Université a même été le **seul** lieu où être, j'aurais pu dire « Hors de l'Université, point de salut (pour moi) ». Des liens de connaissances et d'échange d'idées se sont d'abord créés puis, de plus en plus, des rencontres au delà des rôles, des rencontres humaines importantes et nourrissantes pour moi. Ma démarche en abandon n'est pas étrangère à cela. Petit à petit, l'Université est passée d'un cadre de travail, à un sentiment d'appartenance forte et finalement à un lieu privilégié de relations humaines. La relation aux étudiants m'a aussi particulièrement nourrie au cours de ces années et c'est de ce rapport que je veux traiter aujourd'hui à travers le rôle de mentor.

[16] Bernier D., Larivière C., Raymond H. (2000) L'intérêt du concept de mentorat en service social. *Revue Canadienne de Service Social* Vol.17 No.1

J'ai voulu emballer les étudiants pour le Travail Social, cette profession que j'ai toujours aimée sous plusieurs aspects. J'ai voulu leur donner de la rigueur dans l'objet d'intervention, dans la systématisation et la précision de leur pensée, de la clarté dans leur expression. J'ai voulu qu'ils aiment exercer cette profession, qu'ils y trouvent leur créneau spécifique comme j'ai trouvé le mien et qu'ils deviennent excellents. Je pense ainsi à Donald blasé en début d'année et qui par la suite pouvait s'identifier au travail social et s'y développer. Etre mentor c'est donner le goût de ce travail, y faire éclore les capacités et les habilités. Dans cette même ligne, Richard Boutet disait, lors du Séminaire de Formation de Québec, être présent à la réalité d'un étudiant « nécessite d'inclure, dans l'acte d'enseigner, la prise en compte de l'expérience subjective d'apprendre. Si elle est difficile ou non reçue, elle porte les germes du décrochage et de l'abandon. Tenir compte de l'expérience d'apprendre, c'est permettre à l'étudiant de porter cette expérience au lieu d'abandonner »

Témoignages de mes étudiants :

Etudiante 1 : « Gisèle est pour moi une mentor par la source d'inspiration qu'elle représente : sa simplicité, sa pasion du travail social, ses valeurs d'ouverture, de respect et de tolérance m'enrichissent. Gisèle est disponible avec le respect de ses limites et de ses engagements..... sans insistance, elle laisse la porte ouverte et elle est bien là quand je m'y présente.... Gisèle partage ce qu'elle est ; elle me donne ainsi accèe à ses questionnements, à ses doutes, à ses visions du monde..... Gisèle sait reconnaître un bon coup, elle se souvient d'un souci partagé, elle prend le temps de revenir sur une discussion à poursuivre....Cette relation est pour moi identificatoire car elle est inspirante, généreuse et engagée ».

Etudiante 2 : « Elle se démarque par son implication auprès des étudiants. En effet, elle démontre un grand intérêt et une extraordinaire habileté à partager, dans un respect incontournable, ses idées, ses connaissances et ses expériences sachant ainsi faire profiter ses savoirs (théoriques et pratiques) aux futurs professionnels. Gisèle se distingue par l'engagement volontaire et généreux qu'elle offre aux étudiants. Depuis que je la connais, elle fait preuve de disponibilité, d'écoute et d'ouverture afin de répondre de manière exceptionnele à ceux qui recherchent ses précieux conseils. De par son professionnalisme ainsi que ses qualités personnelles, elle sait encourager, appuyer et stimuler les étudiants. Elle représente une mentor qui m'a guidée vers un horizon passionnant, celui de travailler auprès des populations les plus démunies et de lutter pour la justice sociale ».

Etudiant 3 : « J'ai toujours senti chez elle un besoin presque vital à communiquer l'essentiel de ses années de pratique et de recherche ainsi qu'une grande proximité avec ses étudiants. Gisèle est aussi une personne pour qui l'enseignement est synonyme de partage. Chacun de ses cours est conçu pour permettre l'expression des idées et des expériences des étudiants ».

Etudiante 4 : « Dans tous ses rôles, Gisèle a été soutenante, encourageante, attentive, ouverte aux opinions diverses, aux courants de pensée en émergence et aux tentatives d'innovations de l'étudiante. Elle est une réelle « guide » et « conseillère » qui connaît l'art de « l'empowerment » par la confiance qu'elle porte à l'étudiant et par son attitude simple, discrète, respectueuse et détachée de ses propres accomplissements. Elle sait conseiller voire pointer les erreurs et maladresses sans blesser ou faire perdre la confiance de l'Étudiant en ses capacités ».

Méthodologie de ce texte

Pour écrire ce qui suit, je me suis référée à mes « fameuses notes » prises tout au long de ma démarche en abandon, notes colligées dans plusieurs petits cahiers. J'ai ensuite essayé de mettre en relation ces notes ou réflexions sur moi-même avec le vécu de mentorat décrit antérieurement. Ce fut un travail assez long, un peu à la manière d'une recherche qualitative.

Ma démarche en abandon.

Que s'est-il donc passé pour que ce mentorat se fasse, se déploie ? Pour que ces états de grâce dont parlait Gilles Rioux s'installent. Pour qu'ils se produisent, il a fallu, en amont et en aval, que des choses se passent, que des paroles se disent, que des vécus soient explorés et deviennent accessibles. Il a fallu cette longue démarche de 1985 à maintenant. A travers mes relations avec les étudiants et avec vous, j'ai pu déconstruire cette dichotomie que j'ai toujours faite entre relation amoureuse ou relation avec un homme et relations en général. Je plaçais le relation de couple dans un endroit à part, où les choses se déroulaient selon un scénario à part aussi, n'ayant pratiquement rien en commun avec les autres relations. Alors que je croyais n'avoir de difficulté que là et qu'autrement, mes relations se déroulaient assez bien, j'ai constaté qu'elles allaient plutôt mal. J'ai du prendre un « congé de maladie dit de burnout » de six mois pour essayer d'y voir clair, ce que je continue de faire jusqu'à présent. Ainsi j'ai pu voir que mes relations avec les hommes importants de ma vie avaient été « mises au service de mon monde intérieur » pour paraphraser Francine Chabot au Colloque de 2001. Comme elle, je crois que « la fréquentation de l'autre nous plonge dans des aspects plus vulnérables de soi : manques, peurs, violence, détresse ». Ce texte m'a beaucoup rejointe et fait réfléchir sur ma relation avec le père de Myriam, ma fille et sur ma relation épisodique avec les hommes depuis. L'échec (ou la fin) de ces relations et l'impossibilité de les travailler en thérapie avec eux a permis que je me concentre sur l'ensemble de mes relations et sur mon mode relationnel. Ce chemin relationnel s'est déroulé avec mon groupe, avec mon groupe élargi de fin de semaine et d'été et avec vous tous. Ce chemin est plein d'embûches, plein de passes difficiles, plein d'inattendus surprenants qu'on doit regarder à deux-trois fois avant d'y voir quelque chose.

Mode relationnel

J'ai constaté que mon mode relationnel était de rester/d'être à distance, de ne pas appartenir, de ne pas pouvoir appartenir, de rester en périphérie de tous mes groupes : groupes d'abandon, groupes d'ethnopsychiatrie à Montréal et à Paris. Pourquoi ? Je valorisais cette mise à distance, la voyant comme « stratégique », bienvenue. J'avais adopté le mode « ne jamais réagir spontanément, prendre un temps, prendre du recul avant de réagir ». Je vois maintenant qu'il s'agissait plutôt de peur, de « neutralisation de soi » pour ne pas ressentir, ne pas me faire mal, ne laisser personne s'approcher de trop près.

En lien avec ceci, je me demande comment j'ai pu faire (et je ne l'ai pas encore vraiment fait) le saut de ma vision divisée, compartimentée - où les choses sont vues en terme de problèmes et de solutions, de sujets, de dossiers, où les êtres humains sont souvent des choses, où je picore, je trie, je pige et je jette à travers ce qui m'est dit - à une vision plus générale, plus humaine, plus considérante de l'être humain ? (plus ontologique peut-être ?)

Etre dure avec soi-même et consommation

Consommer versus être présente, en contact avec soi-même. Consommer du travail, consommer de l'alcool, consommer des relations humaines. Développer une dépendance dans tous ces domaines pour me nourrir ou tenter de me nourrir en l'absence de moi-même. Si ces domaines ne m'ocupent pas, ça me laisse vide, seule, désemparée. Cette mise à distance de moi-même ou de parties de moi avec lesquelles je ne puis être en contact parce que cela fait trop mal. Suis-je en contact avec ces parties de moi qui feraient trop mal ? Plus ou moins mais j'intuitionne qu'elles réfèrent à ces moments de vie (dans l'enfance surtout) où j'ai coupé avec ces parties de moi, avec les émotions surtout pour vivre « à la dure », survivre, faire ma vie, faire ma place, faire mon chemin. Et j'ai pu me faire une vie assez intéressante, avec beaucoup de choses positives mais coupée de ma vie émotionnelle. Je suis devenue « gelée » en relation avec ces aspects et la mise à distance a été permanente et omniprésente. J'ai pu apprivoiser, à travers toutes ces années, ces zones difficiles et éviter ou faire en sorte que ces mises à distance de moi-même ne me fassent pas vivre (par ricochet) des mises à distance avec les autres et conséquemment me fasse vivre de la solitude et de l'isolement ? Je suis toujours aux prises avec ces réalités de la solitude et de l'isolement. L'échange que nous avons eu en mai 2002 m'a toutefois éclairée lorsque la différence a été faite entre subjectivité-solitude et isolement. Si subjectivité signifie être avec soi, tel que c'est organisé en soi, recevoir cette organisation et l'assumer, le processus débouche nécessairement sur une certaine solitude car il n'y a que soi qui est soi, je suis seule avec cela. Or si je reçois la subjectivité de l'autre, je ne vis pas d'isolement, je suis en rapport, je vis de l'intersubjectivité. L'isolement étant l'absence de ce rapport, de cet échange mais avant tout l'absence de soi. J'avoue être pleine de questionnements en regard de ces deux « phénomènes » et qu'il me reste beaucoup à comprendre et à décortiquer.

Lien être dure avec soi et piètre estime de soi venant de l'enfance où ma propre mère « me criait des noms ». Lien basse estime de soi et humiliation « over and over » : se laisser piétiner, marcher dessus. Exemples. Ça fait longtemps que le mépris de soi est installé.....

Le travail comme une drogue

Le travail comme une drogue pour empêcher de sentir autre chose. Je trouvais que la drogue c'était l'alcool mais à bien y penser, la façon dont je travaille (ou travaillais) i.e. à un rythme accéléré et ne laissant aucune place au hasard, mon temps étant tout programmé, planifié, ça ressemble à une drogue. Je commence à **entrevoir** la vie sans ce cadre sécurisant. A quoi ressemblera-t-elle ? Elle accorderait peut-être plus de temps, plus d'importance aux personnes comme ce fut possible au cours de mes dernières années de travail.

Le passage à la retraite permettra de voir le rôle joué par l'Institution dans ma vie. Sans elle, sans son support, où suis-je ? Je me rappelle certains questionnements de Gilles Deshaies dans notre groupe de 8 jours (2000) : que faisais-je là ? quelle fonction avait l'Université dans ma vie ? que plaçait-elle ? et surtout : A quoi ce départ me permettra-t-il d'accéder ? Je me rappelle aussi cette citation de Roch Pelletier (1999) : « On ne passe pas du travail au non-travail mais du travail à autre chose qui nous intéresse et dans lequel on s'engage ».

Du fait de réaliser qu'on n'est pas la personne qu'on croyait être.

Du fait de réaliser qu'on n'est pas la personne qu'on croyait être i.e. la personne téméraire, fantasque, aventureuse, à l'épreuve de tout, qui peut faire des choses étonnantes, comme tous ces voyages et périples que j'ai fait au détriment et en dépit de la personne peureuse, effrayée

que je suis et qui se manifeste de plus en plus lorsque je m'éloigne de chez moi et de la sécurité que j'ai aménagée autour de moi. Là je développe des symptômes les uns après les autres : rhumes, mal de gorge, insomnie et récemment le hoquet en dormant ? Le fait de réaliser que je n'étais pas la personne que je croyais être m'a humanisée, m'a rendue plus semblable à vous tous et m'a rapprochée de mes étudiants et m'a permis de vivre l'expérience de mentorat dont il est fait état ici.

Finalement j'ai aimé ce doute posé tout au long de ma démarche sur ma façon de nommer les choses. Tout à coup ma façon de dire (de poser le problème) ne serait pas la bonne ? me disais-je. Il y en aurait alors une autre et elle me viendrait des autres ? Exemple de ceci : Je disais « Je suis incapable de lien intime, j'étouffe, je manque d'air, je ne peux respirer » devient ou est renommé « Je suis de plus en plus capable de me lier aux personnes de mon groupe et à d'autres » mais le rapprochement me fait terriblement peur, fait que je développe ces symptômes x, y, z que je viens de mentionner.

Gisèle Legault

Débat autour de l'intervention de Gisèle Legault

Marcelle M : : Ce que j'aime beaucoup dans ton texte c'est que l'on peut sentir que, sans contredire d'aucune manière ce que nous disons en abandon corporel sur le fait qu'il y a à « recevoir » la vie, tu as néanmoins tenté de la créer, comme la plupart d'entre nous. Tu nous dis comment, comme d'autres, tu t'es rendue compte au bout d'un moment que ça ne marchait pas fort, et enfin comment tu essayes de recevoir ta vie mais en passant quand même par cette construction intérieure. Tu nous communiques tout ce travail, aussi bien dans la forme que dans le fond.

Madeleine A : Malgré le fait que tu es toute entière dans ce texte et qu'il me touche beaucoup, je dirais que la lecture ne rend pas justice à la transformation,à l'intégration, au rapprochement qui s'est fait dans tout ça. C'est vraiment très émouvant.

Marie-Stella D : Je me sens très proche de toi, car je travaille en France, et j'ai aussi approché l'université aussi, non pas pour travailler sur le mentorat, mais sur la fonction d'accompagnement ; et je me dis que vous avez bien de la chance au Québec d'avoir dans l'université des gens comme toi. Moi, à l'université, j'ai eu beau me rapprocher des sciences humaines, j'ai trouvé des accompagnateurs qui ressemblent bien à ce que tu sembles dire, mais qui ne sont pas dans l'université et qu'il a fallu que j'aille les chercher en tant que cliente !

Gilles D : Bonjour Gisèle, je te remercie d'avoir pris des notes, je ne m'en souviens pas. Tout ça pour dire que tu es l'une des personnes avec qui j'ai pu échanger le plus sur les enjeux, les impasses de la vie institutionnelle au niveau universitaire ; que les échanges que nous avons eu m'ont créé des lieux pour réfléchir à la façon dont il a été absolument nécessaire pour moi d'appartenir à l'institution universitaire et, à un moment donné, absolument nécessaire d'en sortir. Et le processus n'est pas fini.

Participant : Tu es toute là Gisèle, et tu es là avec toutes nos expériences... c'est extrêmement touchant et je dirais que j'ai lu ton texte, et je trouve que la lecture ne rend pas justice à la transformation, l'intégration, au « raccrochement » qui s'est fait dans tout ça, c'est vraiment très émouvant.

DE L'ENSEIGNEMENT À L'EXPÉRIENCE D'APPRENDRE : soutenir la réussite de l'élève dans une perspective de recherche ontologique[17]

Richard BOUTET

La préoccupation de soutenir et d'assurer la réussite des élèves est sans contredit un mandat majeur que s'est donné notre système québécois d'éducation dans la dernière décennie. À l'ordre d'enseignement collégial, dans le cadre de la *« Session d'accueil et d'intégration »* et de l'idée de *« Pédagogie de la première année »*, le Cégep de Rivière-du-Loup a développé un ensemble de mesures visant à aider les élèves nouvellement admis à réussir leurs études.

L'objet de ce texte n'est pas de discuter le contexte d'implantation, ni les mesures développées, ni les thèmes, ni les outils d'intervention ; nous n'en donnerons qu'un bref aperçu. Nous choisirons plutôt d'illustrer le développement d'une *« position pédagogique »* donnant lieu à la création d'un *« espace relationnel »*, ce qui constitue, il nous semble, le *substrat* de toute mesure mise en place. Nous jetterons enfin un regard sur les questions et les implications que soulève une telle *« position pédagogique »*.

Aperçu sommaire du contexte d'implantation et des mesures de soutien des élèves nouvellement admis

Dans le contexte du Renouveau québécois de l'ordre d'enseignement collégial, le ministère de l'Enseignement supérieur et de la Science imposait aux Collèges, dès 1993, la mise sur pied de Sessions d'accueil et d'intégration. Ces sessions devaient proposer un encadrement particulier aux élèves dont l'orientation n'était pas fixée et à ceux dont le dossier scolaire ou la situation particulière laissait présager des échecs. Dans ses écrits, le ministère reconnaissait l'importance particulière de la première session sur la suite des études, et son impact sur tous les élèves :

> « [...] le taux de réussite au cours de la première session est souvent déterminant pour la réussite des autres sessions et pour la persévérance dans le programme choisi. Pour tous, cependant, il s'agit d'une transition importante, souvent délicate, dont la réussite commande largement la suite ».[18]

Cette reconnaissance de l'impact particulier de la première session d'études devait peu à peu donner lieu dans le réseau des Collèges à l'idée de *Pédagogie de la première session*. De

[17] Ce texte comprend de larges extraits d'un article de l'auteur :
BOUTET, Richard. « Le tutorat; une modalité de la relation maître-élève », dans *Pédagogie collégiale*, Montréal, Association québécoise de pédagogie collégiale, Vol. 13, n° 4, mai 2000, p. 25-31.

[18] QUÉBEC, MINISTÈRE DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA SCIENCE. *Des collèges pour le Québec du XXI^e siècle*, Québec, Gouvernement du Québec, 1993, p. 15.

multiples interventions visant à assurer la réussite des élèves de première session ont donc été mises en oeuvre. En fait, la *Pédagogie de la première session* ne diffère pas fondamentalement de la pédagogie au sens large. Elle veut accorder un soutien accru aux nouveaux admis. Elle constitue l'élargissement de l'attention portée à un groupe distinct d'élèves en difficultés ou pouvant l'être.

Reconnaissant l'importance de la première année dans son ensemble et la nécessité d'intervenir en continuité dans les deux premières sessions, le Cégep de Rivière-du-Loup a développé l'idée de « **Pédagogie de la première année** ». Cette idée inclut l'intention d'accompagner *l'ensemble* des élèves nouvellement admis en tenant compte du besoin spécifique de chacun. En cela, elle respecte l'esprit des mesures d'accueil et d'intégration créées par le Renouveau collégial. Pour en arriver là, nous avons pris en considération les données de nos propres expérimentations depuis une dizaine d'années et, en particulier, ce constat du réseau de l'éducation qui démontre que lorsque les élèves ne peuvent s'inscrire sans trop d'entraves en troisième session de leur programme d'études, leurs chances de « diplômer » sont considérablement réduites. Nous avons proposé cette définition de la **« Pédagogie de la première année » :**

> « La *Pédagogie de la première année* constitue un ensemble intégré d'activités et d'interventions visant à soutenir la réussite scolaire et éducative des élèves de première année des programmes d'études. Elle regroupe des activités d'accueil et d'intégration, des stratégies pédagogiques, des activités et des interventions pour structurer l'étude, pour valider ou redéfinir l'orientation des élèves, pour assurer le suivi systématique et individualisé des élèves en besoin. Ces activités et ces interventions sont regroupées dans un plan d'action-programme de la première année d'études, lui-même intégré dans le plan de travail des départements.
> La *Pédagogie de la première année* vise à soutenir la réussite de **tous** les élèves en spécifiant le besoin d'aide de chacun. Elle prend appui sur l'essentielle **concertation** de tous les intervenants et porte en elle l'idée de faire de l'enseignement un *acte collectif*[19]. Elle retient comme fondement le développement d'une **position de présence** de qualité qui exige l'attention de l'intervenant et de l'élève comme *substrat* aux différentes interventions. En plus de l'enseignement des savoirs relatifs aux différentes disciplines de la connaissance, elle ramène donc l'intervention de soutien au *rapport direct avec les élèves*[19] et fait de la relation pédagogique une *dimension primordiale*[19] »[20]

Plusieurs mesures ont été mises en œuvre dans notre Collège : clubs d'étude intégrés à l'horaire de l'élève, groupes réduits et homogènes en français et en philosophie, cours ou ateliers sur les méthodes d'étude, activités d'accueil et d'intégration dans le programme d'études, interventions de dépistage des indécis au plan vocationnel, ateliers d'orientation en groupe, etc.

[19] CONSEIL SUPÉRIEUR DE L'ÉDUCATION. *Enseigner au collégial : une pratique professionnelle en renouvellement. Avis à la ministre de l'Éducation,* Sainte-Foy, Conseil supérieur de l'Éducation, 1997, Chap. 2.
[20] BOUTET, Richard. *Cadre de référence pour une pédagogie de la première année,* Rivière-du-Loup, Cégep de Rivière-du-Loup, Direction du cheminement scolaire, Service de consultation, 27 juin 2003, p. 5-6.

La plus signifiante des mesures a été le *tutorat* [21]. Nous avons élaboré un programme de suivi individualisé des élèves qui en avaient besoin, avec des thèmes pertinents et des instruments nous permettant d'évaluer de façon spécifique le besoin de l'élève et de l'accompagner de façon systématique. C'est cette mesure qui nous a permis de nous rendre compte, au fil du temps, que le développement d'un *espace relationnel* constituait un *principe fondateur* de toute intervention de soutien.

Le développement d'un « espace relationnel »

Dès le départ, mais avec plus d'acuité au fil des années, s'est développée l'idée de *recevoir* l'élève dans son expérience d'étudiant et de personne. Nous nous intéressions au processus de l'intégration au collégial et, en particulier, à celui de l'expérience d'étudier et d'apprendre. Très tôt, l'idée d'accompagner l'élève est devenue synonyme *d'établir un rapport* avec lui. Nous avons été préoccupés de faire raconter l'élève ; nous l'avons encouragé à faire la narration de son expérience d'arriver au Collège, dans un programme d'études, dans un milieu social ; nous étions curieux de l'entendre parler de ses méthodes d'étude, de ses réactions aux diverses évaluations, de ses succès et de ses échecs. Le *tutorat* donne effectivement la possibilité de *« se situer là »* où est exactement l'élève en situation d'intégration et d'apprentissage. Cette mesure nous a permis d'essayer, comme le dit Clémence Dubé, de *« se situer là où l'échec arrive afin d'aider l'autre à recevoir son être »*. Selon l'auteure, *« se développer, s'éduquer consisterait à recevoir de plus en plus la partie de son être qui devient accessible dans l'échec comme dans la réussite »*.[22] Cette idée de présence s'est affirmée avec le temps comme une véritable **position pédagogique**. Cette *position* devait petit à petit donner lieu à l'idée d'**espace relationnel**, cette *zone franche d'exigences*, sauf celle *d'être.*
Le développement d'un **espace relationnel** c'est l'établissement d'une relation « **intersubjective** »[23] où chaque personne est considérée comme « **sujet** »[23] et reçue dans sa propre singularité. Un *espace relationnel* est un lieu de rapports où les subjectivités humaines peuvent s'exprimer et se rencontrer. Un espace de différenciation, un espace de liberté! Le développement d'un tel *espace relationnel* renvoie à la nécessité d'adopter une **position de présence** à soi et à l'autre. Une présence à soi d'abord! Être présent à soi, à ce qui est éveillé en soi dans les situations d'enseignement et d'apprentissage, c'est faire de l'enseignant, de l'intervenant, le « **lieu premier** » de l'apprentissage : être éveillé à soi-même *« à l'occasion de la rencontre de l'autre »*, puis, dans un processus circulaire et continu, éveiller l'autre, l'élève. C'est une expérience de *co-naissance,* au sens où en a parlé Aimé Hamann,[24] une expérience de *réciprocité éducative,* au sens où en a parlé Jean-Marie Labelle.[25]

Dans un tel contexte s'élabore une **vision humaine** des situations éducatives qui permet à chacun de s'approprier sa propre expérience d'apprendre, d'enseigner et de s'orienter. Nous référons ici à la présence au processus subjectif impliqué dans ces démarches. Cette vision humaine implique, en tenant compte de soi, l'invitation faite à l'autre de se dire, de se raconter, de prendre *« sa »* parole: il s'agit d'une incursion dans la **vie exprimée**. C'est le lieu de la construction du sens dans ses études, de la responsabilisation et du développement de

[21] Le *« tutorat »* réfère à une relation de soutien à l'apprentissage et au développement de l'identité, établie entre un éducateur et un élève.
[22] HAMANN, Aimé et collab. *L'abandon corporel; au risque d'être soi*, Chap. 6, DUBÉ, Clémence, « Abandon corporel et éducation », Montréal, Les éditions internationales Alain Stanké, 1993, p. 188-189.
[23] MORIN, Edgar. *Les Sept savoirs nécessaires à l'éducation du futur*, Paris, Seuil, 2000, p. 104-105.
[24] HAMANN, Aimé et collab. *L'abandon corporel; au risque d'être soi*, Montréal, Les éditions internationales Alain Stanké, 1993. Aussi, HAMANN, Aimé. *Au-delà des psychothérapies; l'abandon corporel*, Montréal, Les éditions internationales Alain Stanké, 1996.
[25] LABELLE, Jean-Marie. *Réussir au collégial. Oui, mais réussir quoi?,* Mont-Tremblant, Colloque conjoint APOP-AQPC, Conférence de fermeture, 6 juin 2003.

l'identité. Cette contribution à l'émergence et à la reconnaissance de la singularité, qui se situe dans un rapport réel avec l'autre, constitue la base même de l'universalité. *« [...] c'est la singularité elle-même qui nous ouvre à l'universel »*, écrivait Jean-Claude Guillebaud.[26]

Cette présence à soi et à l'autre se distingue de la « **compréhension intellectuelle** »[22] qui assure « **l'intelligibilité des contenus** ».[22] Celle-ci constitue davantage le lieu du savoir, de l'intervention objective et *prescrite* ; c'est le lieu de l'interprétation et de l'argumentation qui risquent de déposséder la personne de ce qu'elle est plutôt que de l'aider à se recevoir. Il s'agit d'une incursion dans la **vie expliquée**.

En éducation, chacune de ces deux visions, humaine et intellectuelle, constitue une condition nécessaire mais non suffisante lorsque l'on veut soutenir l'élève qui apprend. L'une, la *compréhension intellectuelle,* correspond au **cadre actuel d'exigences** des programmes d'études ; l'autre, la *vision humaine,* correspond au **cadre de soutien** à offrir par les intervenants et, à notre sens, devrait intégrer le cadre d'exigences de tout programme d'études.

Dans ce contexte de développement d'un *espace relationnel*, nous nous sommes donné deux lignes directrices de l'intervention. La première est celle du regard sur *le rapport de l'élève à ses études*. Cela permet et garantit qu'il y ait une place et un lieu pour la vie exprimée, pour l'expérience vécue par l'étudiant ; une place et un contexte d'échange pour dire et pour explorer la façon dont il s'engage dans ses études, son expérience de ce qu'il est, ses constats quant à la validation de son choix professionnel, un thème récurrent et toujours en filigrane dans chacune des cinq rencontres de *tutorat* ; un lieu et une place où l'élève risque *d'être touché* dans ce qu'il est intimement comme étudiant et qui lui permettent de trouver ses propres références, gages plus sûrs de mobilisation de ses forces motrices permettant de s'engager dans des études devenues plus signifiantes, faisant sens pour lui. *« La signification est construite et jamais prescrite »*[27] peut-on lire dans le projet éducatif du Collège Gérald-Godin. L'élaboration, la construction du sens fait référence à un *« univers [...] plus intériorisé, plus personnalisé, plus intrinsèque »*, comme l'a souligné le Conseil supérieur de l'éducation.[28] Dans l'expression *quête du sens*, il faut qu'il y ait une quête, une recherche, une exploration. Cette quête se fait difficilement seul, elle s'effectue plutôt dans le rapport aux autres qui nous aident et nous renvoient à nous-mêmes s'ils sont *attentifs*. Cela nous ramène à la relation maître-élève qui nous est apparue d'une importance primordiale. Le sens ne s'élabore que dans la référence à soi, médiatisée par l'autre. Aucune méthode d'apprentissage, aucune condition de l'environnement éducatif ne peuvent, à elles seules, garantir l'accès au sens. Le rapport à soi et à autrui ne peut être évité ; ce rapport constitue le lieu unique, le contexte de médiation où le sens risque de s'élaborer. C'est dans cet esprit que nous situons toutes nos interventions, c'est l'éclairage sous lequel nous plaçons nos actions.

Notre seconde ligne directrice d'intervention est *la concertation*. Échanger entre intervenants est vite apparu essentiel, d'abord pour se recevoir et *être* comme personnes enseignantes, puis, pour recevoir l'élève comme personne qui apprend. Notre pratique nous a fait saisir l'importance de travailler ensemble. Établir un tel rapport avec soi et avec l'élève est

---

[26] GUILLEBAUD, Jean-Claude. *La refondation du monde*, Paris, Seuil, 1999, p. 211.
[27] DIRECTION DES ÉTUDES, Collège Gérald-Godin. *Projet éducatif : Réaliser le meilleur de soi-même*, Montréal, Collège Gérald-Godin, 1997, p. 10.
[28] CONSEIL SUPÉRIEUR DE L'ÉDUCATION. *Des conditions de réussite au collégial. Réflexion à partir de points de vue étudiants. Avis au ministre de l'Éducation*, Sainte-Foy, Conseil supérieur de l'éducation, 1995, p. 37.

impossible à faire seul. La nécessité de se soutenir s'est imposée et les rencontres de partage sont vite apparues comme un lieu de formation, comme de *« vraies réunions pédagogiques »* ont dit certains. L'absence de « structure portante », selon l'expression d'une enseignante, s'est vite fait sentir dans la vie de tous les jours. Une structure qui puisse aider chacun à porter et à contenir l'expérience d'enseigner comme celle d'apprendre! Cette *structure*, au sens d'une institution, pourrait-on dire, permet, par moments du moins, que chaque intervenant puisse « être » sa propre structure et recevoir sa propre vie. Ce besoin pour un tel *« lieu d'échange et d'entraide plutôt qu'un endroit où l'on discute de problèmes administratifs et de technicalités »*[29] est apparu comme une nécessité et, pourrait-on dire, comme un îlot précieux où l'on peut, *dans le temps,* développer en soi-même les racines et les assises d'une relation de soutien à établir par la suite avec l'élève, en premier lieu dans sa classe.

Cette obligation de nous concerter, en nous rencontrant régulièrement, nous prémunit contre une intervention systématiquement prescrite où le conseil est planifié, mis de façon absolue au rang de méthode efficace et donné avec assurance. Une sorte de refuge dans la vie expliquée où le maître croit savoir alors, qu'en fait, il sait si peu de l'expérience de l'autre, et dépossède l'élève de sa propre introspection qui lui permettrait, justement, de s'engager dans ses études de manière sensée. Dans les conseils dégainés prestement, il y a souvent le refus de la réalité : la sienne et celle de l'autre.

Questions et implications d'une telle « position »

Développer un *espace relationnel* où chacun puisse *être* comporte des implications et des questionnements.

Une première implication nous apparaît être celle de notre propre *rapport à la connaissance et à la science.* Ce questionnement touche la dualité *objectif-subjectif.* En adoptant une **position de présence** à soi et à l'autre, pouvons-nous accepter un rapport à la connaissance qui implique l'ignorance de l'être? La réponse, qui est négative, nécessite l'engagement dans une complexe *démarche d'inclusion de la personne* dans les curriculums, dans les stratégies pédagogiques et, bien sûr, dans les rapports éducatifs. Mais pourquoi donc est-ce si important de recevoir l'expérience de l'élève ?

S'intéresser vraiment à la réalité d'un élève, c'est être présent à lui pour l'aider à trouver un *sens* à ce qui lui est enseigné,[30] pour l'aider à s'engager dans le développement des compétences visées par son programme d'études. Cela nécessite d'inclure dans l'acte d'enseigner la prise en compte de *l'expérience subjective d'apprendre* dont on ne peut faire l'économie. Elle constitue à la fois le terrain de la persévérance et du décrochage, de la réussite et de l'échec, du développement identitaire et de l'indifférenciation. Si l'expérience d'apprendre est non reçue, elle porte les germes du décrochage, de l'abandon, de la confusion, de la mésestime de soi. Le désir d'apprendre, pourvu qu'il ait été jusqu'alors éveillé, est rapidement submergé si l'expérience est difficile et non significative. Tenir compte de *l'expérience d'apprendre*, plutôt qu'en faire l'économie, c'est y faire référence dans sa relation à l'élève et permettre à celui-ci de la porter, de l'intégrer plutôt que de cheminer à l'aveugle ou d'abandonner. On peut concevoir le décrochage comme un refus ou comme une difficulté à se recevoir, à s'afficher tel que l'on est dans un contexte d'études qui n'a pas de sens parce que l'arrimage avec soi n'est pas possible. On peut comprendre que le décrochage et l'échec

[29] CONSEIL SUPÉRIEUR DE L'ÉDUCATION. *Enseigner au collégial: une pratique professionnelle en renouvellement, op.cit.,* p. 22.

[30] Note : Encore faut-il ne pas oublier que l'« enseignant » ou l'« intervenant » est lui aussi un « enseigné »!

sont aussi une résultante de l'environnement éducatif et social qui ne réussit pas à mettre en place les conditions nécessaires, en particulier l'établissement de relations significatives, permettant à l'élève de développer un rapport porteur de sens avec ses propres études. C'est en cela que l'attitude du professeur qui s'intéresse à l'expérience subjective de l'élève devient *soutenante.* Il y a là l'idée de devenir un *« tuteur de développement »,* selon l'expression de Boris Cyrulnik.[31] Cette présence de l'enseignant permet à l'élève de confronter la difficulté, de tenir le coup, de faire face et d'intégrer réussite comme échec. Comme l'a déjà dit Aimé Hamann : *«l'obstacle, c'est le chemin ».* L'élève augmente alors sa capacité de *résilience.*

S'intéresser à l'élève, c'est aussi l'accompagner dans le développement de son identité, c'est devenir son complice dans l'exploration de lui-même et de l'environnement, pour lui permettre, rassuré sur ce qu'il *est,* de tisser lentement son lien avec la société et de définir le rôle utile qu'il entend y jouer. Il y a là, chez l'intervenant, l'idée de devenir l'« **allié** » d'une personne en développement, quelqu'un qui soutient plutôt qu'il ne dicte. Ce faisant, il permet à l'élève de devenir aussi *son propre allié,* qui accepte de se recevoir et de s'affronter lui-même autant que la réalité sociale. Quand un tel rapport est établi entre un éducateur et un élève, c'est l'occasion pour plusieurs de prendre la responsabilité de leurs études plutôt que la voie du décrochage.

Interrogés sur le bien-fondé de l'établissement d'un tel rapport maître-élève, les élèves affirment avec force que cela leur « **donne confiance** » de réussir leurs études, les rend plus tenaces devant l'idée d'abandonner et leur donne le goût de demander davantage à leurs enseignants. Il y a ici des liens à faire avec les propos tenus par le chercheur Michel Perron[32] du groupe Écobes : ses recherches ont démontré que le premier facteur de réussite est **l'estime de soi au plan des habiletés cognitives.** Accompagner l'élève pour qu'il s'habite subjectivement, pour qu'il se touche profondément et s'affirme, à lui-même comme aux autres, cela n'est-il pas le meilleur gage d'estime de soi, puis d'engagement et de réussite éducative?

Une seconde implication est celle du questionnement *du rôle et du mandat* des intervenants, en particulier en ce qui a trait aux enseignants. Tenir compte de la personne, reconnaître l'être qui apprend, qui enseigne, qui cherche son orientation, cela déstabilise l'intervenant. Cela implique l'émergence *du doute et de l'incertitude* quant à soi et à ses propres rapports d'éducateur, en classe, dans les suivis individualisés et en situation d'orientation. Ces *secousses* nécessitent que l'on trouve un espace et du temps, du « **temps intérieur** », pour qu'elles soient reçues, que l'on mette en place une « *structure portante* » et des conditions propices pour que les personnes soient accueillies dans leur expérience. Il y a là deux idées : celle d'un essentiel soutien et celle de faire de l'éducation un acte collectif.

L'exigence du rapport avec l'élève

Lorsqu'on *« se situe là »* où est l'élève dans son rapport aux études, dans son expérience d'apprendre, dans son expérience de définir son projet de vie, on s'expose à l'entendre dans ses succès comme dans ses difficultés ; on s'expose à entendre la réalité subjective de l'élève. Cela nous place ainsi en face de notre vulnérabilité. Être présent à l'autre a une résonance en soi, cette présence rejoint et touche l'intervenant, mais, en contrepartie, lui permet de témoigner de ce qu'il *est* et de trouver avec l'élève des pistes d'action pertinentes. Vouloir agir

[31] CYRULNIK, Boris. *Les nourritures affectives,* Paris, Éditions Odile Jacob, 1993.
[32] PERRON, Michel. *Stratégies scolaires et vie affective des jeunes : le rôle de l'estime de soi,* Jonquière, Groupe ECOBES, Conférence d'ouverture, « Journée régionale sur la réussite ; comment faire réussir? », Cégep de Matane, 28 mai 2003.

ainsi pose des exigences mais donne une chance d'éviter que son intervention ne devienne *« un désert vide d'affectivité et de conscience ».*[33]

Une première difficulté éprouvée a été celle des limites de mandat perçues par les enseignantes et les enseignants. S'intéresser à l'élève, accepter de l'entendre, surtout dans un contexte hors classe, en marge des stricts contenus de la discipline, font que le rôle de l'enseignant est remis en question. Cela a parfois créé une ambiance de *« délit d'imposture »*, qui a pu être exacerbée par les commentaires vifs ou subtils de collègues. Il nous a fallu discuter de ces limites de mandat, de ce qui était contributif de l'apprentissage et de ce qui était du ressort d'autres intervenants. Mais, de façon générale, ces limites de mandat, qui sont réelles et demandent à être balisées, nous sont souvent apparues, à court terme, comme un indicatif du malaise et de l'insécurité des enseignants à s'engager dans un contact plus personnalisé avec l'élève. Pour plusieurs, s'approcher de l'élève équivalait, en quelque sorte, à déroger à leur mandat d'enseigner.

La seconde difficulté tient aux limites de compétences éprouvées par plusieurs enseignantes et enseignants quant à la conduite d'entretiens individuels. Les malaises ne sont pas attribuables qu'au manque de savoir et d'habileté par rapport à des aspects plus techniques ou plus méthodologiques, mais concernent aussi l'établissement d'une relation d'intimité avec soi et avec une autre personne.

Enfin, **comme troisième implication**, travailler à développer un *espace relationnel* nécessite un *constant engagement* au maintien du rapport avec soi. Être vibrant, vivant, prendre le risque d'être soi, cela est exigeant, éprouvant et soutenant à la fois. C'est un chemin difficile, souvent refusé, cela même devant être reçu comme réalité. C'est le tribut de la loyauté à soi et à autrui, de la fidélité à l'humanité. Ne pas y consentir, c'est prendre le risque de ...

> ... « *devenir aveugle précepteur,*
> *coupé de moi et de l'autre,*
> *seul et rendant seul ».*[34]

En guise de conclusion

Nous avons rappelé sommairement le contexte d'application de quelques mesures d'accompagnement des élèves nouvellement admis au Cégep de Rivière-du-Loup. Nous avons discuté du développement d'une *« position pédagogique »* et de l'établissement d'un *« espace relationnel ».* Nous avons soulevé quelques *questions* et *implications.*

Comment pourrions-nous, sans mettre en place cet *« espace relationnel »*, aider élèves et intervenants à participer à ces échanges dont parle Albert Jacquard?

> « Éduquer, c'est initier un enfant au jeu des échanges, échanges réciproques avec ceux qui l'entourent, échanges univoques avec les humains et les civilisations d'autrefois ou d'ailleurs. Quel qu'en soit le contenu, mathématique, physique, histoire ou philosophie, l'enseignement n'a donc pas pour finalité d'apporter du savoir, mais, au moyen du savoir, de fournir les meilleures voies permettant de participer aux échanges ».[35]

[33] GROSSMAN, David. « Le vent jaune », dans *Étoile bleue, chapeaux noirs; Israël aujourd'hui,* Paris, Grasset, 1999, p. 281.
[34] BOUTET, Richard. *Être attentif,* Rivière-du-Loup, Cégep de Rivière-du-Loup, Énoncé poétique inédit, 1998.
[35] JACQUARD, Albert. *L'équation du nénuphar; les plaisirs de la science,* Éditions Calmann-Lévy, 1998, p. 5.

Nous sommes ici au carrefour de la subjectivité et de l'exigence institutionnelle d'apprentissage, à la « jonction du soi et de l'institution ». Il en va de la responsabilité de chaque établissement scolaire de rendre possible que la personne unique puisse être, dans le cadre même de l'institution. Cela engage l'Établissement à adopter un leadership de présence et, dans l'affirmation récurrente des orientations retenues, à maintenir, avec détermination, dans le temps, l'invitation faite à chacun de se rencontrer soi-même dans l'examen critique de ses pratiques vues comme une manifestation du soi. C'est dans cette fermeté de caractère, pourrait-on dire, dans le refus de se cantonner dans l'absence que l'Établissement peut rendre possible que la personne se désinstitutionnalise, s'affranchisse et s'habite subjectivement.[36]

Dans le contexte d'un tel regard, ce qui apparaissait contre-culturel en éducation, **recevoir autant que transmettre**, se place sous l'éclairage de la nécessité d'un changement de paradigme donnant existence à un monde « intersubjectif », selon l'expression d'Edgar Morin. Il y a là l'idée de faire de l'éducateur un chercheur ontologique. Alors, la relation maître-élève en devient une de « sujet à sujet », chacun pouvant être.

Richard Boutet

Débat autour de l'intervention de Richard Boutet

Ghislaine S : Le sujet dont tu parles, me renvoie à ce que nous avons vécu avec notre fils. Je trouve que le projet dans lequel tu es impliqué comble un vide important au niveau de l'enseignement secondaire. Nous étions impuissants, nous nous sommes retrouvés seuls avec notre fils à essayer de le soutenir. J'espèrerais beaucoup qu'un tel projet puisse exister à l'école où il est.

Richard Boutet : Des mesures de soutien comme celle dont j'ai parlé, il en existe partout, dans tous les parages, et dans toutes les écoles secondaire. Mais la position de l'abandon corporel, elle, n'y existe pas. C'est ça la différence.

Rémy B : Ton texte m'a fait repenser à mon expérience d'étudiant, et en fait je n'ai pas eude problème de capacité, ni d'apprentissage ; j'apprenais facilement ; mais le problème, c'était le sens ; il n'y avait pas de sens. Et je me dis que si il y avait eu des gens comme vous, faisant ce que vous faites, cela m'aurait sans doute beaucoup apporté.

Clémence D : J'avais beaucoup entendu parlé du projet par Richard. Moi, j'ai passé ma vie dans les institutions d'enseignement. J'ai été enseignante de l'élémentaire à l'université, et une des choses que l'on se disait toujours, c'est que c'était des institutions d'apprentissage plus que des institutions d'éducation. Il me semble que le projet que tu as mené, fait la preuve qu'on peut placer l'éducation dans les institutions d'enseignement, et qu'il y a des conventions pour ça. Tu prouves qu'il est possible d'avoir cette position que tu as gardée dans

[36] Lire au sujet du concept d'institution :
HAMANN, Aimé et collab. *L'abandon corporel; au risque d'être soi*, Chap. 2, RICHARD, Fernande. « Le processus d'institutionnalisation dans l'humanité, à la lumière de l'abandon corporel », *op. cit.*, p. 67-93.

l'institution, contre vents et marées. C'est possible, et je te remercie pour le peuple québécois (rires et applaudissements).

Aimé H : Une première chose qui me viendrait de dire, c'est qu'il me semble que l'abandon corporel ne s'applique pas comme tel, ça ne se *fait* pas, on ne peut pas l'imposer. Mais il me semble que tu parles de toi. Ton expérience en Abandon Corporel te permet d'avoir rejoint en toi des choses qui font que ton rapport avec les autres a changé, et peut être aussi que ça te permet d'être tolérant par rapport aux autres et à comprendre la difficulté qu'il y a à accéder à une telle compréhension. Car cela ne s'est pas fait en un jour, ni en toi ni en moi ; c'est un immense processus. La position de l'Abandon Corporel vient rejoindre en nous toute l'obscurité de notre être, les mélanges etc. ... et dès qu'on arrête, on n'y est plus. Il faut toujours y aller, ce n'est jamais fait, il y a toujours à laisser surgir. Il me semble que c'est la part la plus difficile de la démarche : savoir que l'on ne peut pas amener les autres là où l'on ne va pas soi-même. Et on n'y va jamais en y étant parvenu, on y va en y allant, et en y allant tout le temps. Il me semble qu'il y a quelque chose de fondamental, et c'est extraordinaire d'entendre parler de ce projet où cela donne tant de rester là et d'y aller, ou cela donne tant de respecter la difficulté chez les autres, d'y être aussi soi-même...il y a comme une humilité qui m'a beaucoup rejoint.

Gisèle L : C'est vrai, que l'on a du plaisir à t'entendre et que l'on peut rester dans le plaisir à te parler aussi. On est rejoint et tu l'es aussi, il me semble...par toi même.

RÉFÉRENCES

BOUTET, Richard. *Cadre de référence pour une pédagogie de la première année*, Rivière-du-Loup, Cégep de Rivière-du-Loup, Direction du cheminement scolaire, Service de consultation, 27 juin 2003.

BOUTET, Richard. *Être attentif*, Rivière-du-Loup, Cégep de Rivière-du-Loup, Énoncé poétique inédit, 1998.

BOUTET, Richard. « Le tutorat; une modalité de la relation maître-élève », dans *Pédagogie collégiale*, Montréal, Association québécoise de pédagogie collégiale, Vol. 13, n° 4, mai 2000.

CONSEIL SUPÉRIEUR DE L'ÉDUCATION. *Des conditions de réussite au collégial. Réflexion à partir de points de vue étudiants. Avis au ministre de l'Éducation*, Sainte-Foy, Conseil supérieur de l'éducation, 1995.

CONSEIL SUPÉRIEUR DE L'ÉDUCATION. *Enseigner au collégial: une pratique professionnelle en renouvellement. Avis à la ministre de l'Éducation*, Sainte-Foy, Conseil supérieur de l'Éducation, 1997.

CYRULNIK, Boris. *Les nourritures affectives*, Paris, Éditions Odile Jacob, 1993.

DIRECTION DES ÉTUDES, Collège Gérald-Godin. *Projet éducatif : Réaliser le meilleur de soi-même*, Montréal, Collège Gérald-Godin, 1997.

GROSSMAN, David. « Le vent jaune », dans *Étoile bleue, chapeaux noirs; Israël aujourd'hui*, Paris, Grasset, 1999, p. 281.

GUILLEBAUD, Jean-Claude. *La refondation du monde*, Paris, Seuil, 1999.

HAMANN, Aimé. *Au-delà des psychothérapies; l'abandon corporel*, Montréal, Les éditions internationales Alain Stanké, 1996.

HAMANN, Aimé et collab. *L'abandon corporel; au risque d'être soi*, Montréal, Les éditions internationales Alain Stanké, 1993.

JACQUARD, Albert. *L'équation du nénuphar; les plaisirs de la science*, Éditions Calmann-Lévy, 1998.

LABELLE, Jean-Marie. *Réussir au collégial. Oui, mais réussir quoi?*, Mont-Tremblant, Colloque conjoint APOP-AQPC, Conférence de fermeture, 6 juin 2003.

MORIN, Edgar. *Les Sept savoirs nécessaires à l'éducation du futur*, Paris, Seuil, 2000.

PERRON, Michel. *Stratégies scolaires et vie affective des jeunes : le rôle de l'estime de soi*, Jonquière, Groupe ECOBES, Conférence d'ouverture, « Journée régionale sur la réussite; comment faire réussir? », Cégep de Matane, 28 mai 2003.

QUEBEC, MINISTERE DE L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR ET DE LA SCIENCE. *Des collèges pour le Québec du XXI^e siècle*, Québec, Gouvernement du Québec, 1993.

ÊTRE ATTENTIF...

M'engage à témoigner de l'intérêt à l'autre,
à me placer dans la position
de le recevoir dans son expérience ;

moins pressé d'être docte magister
que mentor qui soutient sans condition.

ÊTRE ATTENTIF...

M'engage dans la présence à moi-même ;
m'oblige à m'ouvrir à la résonance,
à l'écho de l'autre en moi ;

pour que ma propre expérience
m'amène à établir un rapport réel,
qui prend en compte et permet d'exister ;

plutôt que je ne devienne distrait et
aveugle précepteur,
coupé de moi et de l'autre,
seul et rendant seul.

ÊTRE

Richard Boutet, c.o.
psychologue-psychothérapeute
Notre-Dame-du-Portage (Québec)
1998-12-03

VOYAGES ET POINTS DE VUE

Modérateur :

Loraine Lavallée-Desmarais

CHANTER ET DANSER

Claire-Jeanne HALLÉ

Qu'est-ce qui se passe si je laisse ma voix chanter comme elle veut, dans l'instant ?
Qu'est-ce qui se passe si je laisse mon corps danser comme il sent, ici et maintenant ?

J'ai commencé cette aventure d'exploration voilà vingt ans, poussée par un besoin de liberté de mouvement. A cette époque, j'avais travaillé la Danse Libre avec mon vieux maître à danser Malkovsky, pendant dix ans. Cette danse de la lignée d'Isadora Duncan, est basée sur des mouvements entièrement en accord avec la musique.

J'ai été sauvée par ce bain de musique en mouvement, qui soignait mon âme assoiffée de beauté et d'harmonie. J'avais la preuve que ce dont je rêvais existait : danser la musique était possible.

A la mort de mon professeur, j'ai décidé de travailler seule, en essayant d'oublier ce que j'avais appris. J'ai le sentiment de m'être laissée guider.

Ma « technique » est toujours la même : je fais le vide. Je laisse monter quelque chose en moi. Tout ce que j'ai à faire, c'est laisser toute la place à ce qui veut jaillir à travers moi.

Petit à petit, la voix est venue se greffer sur le mouvement spontané. En laissant faire mon corps et ma voix, j'ai senti que ça s'organisait tout seul. En n'intervenant pas, des structures se mettent en place et finissent par donner une construction « cohérente ». En choisissant de ne pas contrôler, de ne rien vouloir, c'est comme si la vie s'engouffrait en moi, comme si j'étais chantée et dansée.

C'est comme si je retrouvais un chant et une danse universels. Comme si tout ça était déjà en nous et ne demandait qu'à jaillir.

Je pense qu'à travers cette recherche intérieure, je me suis soignée, restaurée et reconstruite. Retrouver ma spontanéité était vital pour moi.

Je viens d'une famille d'artistes où les enfants ont été beaucoup livrés à eux-mêmes, comme laissés à l'abandon, en friche. En ce qui me concerne, ma plus grande souffrance était d'être privée de musique. Mes parents ne m'ont rien transmis, sinon génétiquement ; ce qui explique peut-être que je ne parvienne pas à transmettre à mon tour ?

Très vite, je me suis demandée à quoi cette recherche pouvait servir. Dès que j'ai essayé de partager autour de moi, on m'a dit : « C'est pour tout le monde, ça peut faire un bien fou, il faut que tu enseignes ». C'est ce qu'on me renvoie encore le plus souvent aujourd'hui.

Oui, mais moi, je n'ai pas envie. Je ne me sens pas à l'aise dans le rôle de l'enseignant. J'ai l'impression de jouer un rôle, justement.

Comment « enseigner » à lâcher prise, à « être » simplement ici et maintenant avec son corps et sa voix ? Comment expliquer ce chemin du dedans, qui se déroule au fur et à mesure qu'on l'emprunte ? Comment dire que ce qu'on croyait être du vide, est plein ?

En fait, ce qui me passionne, ce que je considère comme mon travail, c'est cette forme d'exploration du dedans de nous. Là, il n'y a aucune grille de lecture, aucune carte, aucune partition, aucune chorégraphie, aucun repère extérieur. Et pourtant, si on laisse faire, on s'aperçoit qu'une structure intérieure émerge, se cherche, se dévoile petit à petit, entraînant d'autres éléments, comme une danse d'atomes qui se bous-culent, tourbillonnent, finissent par s'assembler et entrer en résonance. Et tout se met à vibrer à corps-voix.

Depuis le début de cette aventure, je rêve de rencontrer d'autres personnes qui travaillent dans le même sens. Jusque là, ça ne semble pas être encore possible. C'est comme si chacun cherchait dans son coin et défendait jalousement sa propre chapelle.

Quand j'ai rencontré le livre d'Aimé Hamann voilà deux ans, ça a été un grand bonheur pour moi. Soudain, j'étais moins seule. Alors j'ai voulu venir jouer dans la cour de l'Abandon Corporel. Bien sûr, ce n'est pas pareil, mais on est peut-être « cousins » ?

Franchement, je ne sais pas, je ne sais plus. Je crois que je renonce à trouver une utilité quelconque à cette exploration. Comme le dit le Petit Prince, « C'est forcément utile, puisque c'est joli ». Voilà. Moi, ça m'apporte du bonheur ; ça apporte de la joie à ceux qui regardent et écoutent. C'est pas utile, ça ? !

Je renonce à prouver quoi que soit, à défendre la cause de l'inné contre l'acquis. C'est grâce à mes manques, à mes vides, à mes blessures, que je me suis tournée vers ce chemin du dedans. Il me semble que c'est là que je me sens au plus proche de moi-même.

Ce que m'apporte l'Abandon Corporel, c'est une sorte d'apaisement, d'acceptation, de non-jugement. J'ai le sentiment, pour la première fois, de pouvoir prendre ma place dans le groupe, d'être moins « à part ». Je me sens respectée, reçue et entendue, et partant, j'ose montrer qui je suis.

Cette quête, cette recherche, c'est ma façon d'être au monde. J'apprends à consentir à être où j'en suis, ici et maintenant. C'est difficile, mais c'est plus léger !

Merci de m'avoir écoutée.

Claire-Jeanne Hallé

Débat autour de l'intervention de Claire-Jeanne Hallé

Renée L : Je sais que je t'ai déjà rencontrée dans les stages de Makowski, et je dirais que j'y cherchais cette liberté dont tu parles, mais que là comme dans bien d'autres démarches, ce que j'y ai fondamentalement rencontré, c'est ma désespérance.

Claire-Jeanne Hallé : Je crois que c'est un chemin où l'on ne peut rencontrer que soi. Mon sentiment, c'est que cela m'apporte vraiment dans ces rares moments où j'arrive à coïncider avec moi-même et où j'arrive à chanter et danser. Là, je me sens reliée à toute l'humanité, aux autres, et je sens que je suis aussi le lieu de cette humanité. C'est comme si je sentais physiquement, concrètement que tout est en moi. Comme si j'avais accès aux strates archéologiques, comme si on était à la fois la résultante de toute cette expérience et comme si tout cela, l'universel, se passait en nous ici et maintenant, tout le temps. Moi c'est là que je me sens le mieux, de la façon la plus concrète, comme si tout cela demandait à se mettre en mouvement.

Marcelle M : Ce qui me touche à travers la démarche de Claire-Jeanne, c'est les gens qui cherchent quelque chose dans des lieux et des liens qu'ils ont rencontré... la danse, la musique...Sentir cette recherche d'être qui peut se faire à travers toutes sortes de supports.

Claire-Jeanne Hallé : Je dirais que « ça » cherche en moi. Ou ça se cherche un chemin en moi. Comme un accouchement de quelque chose ; et ce n'est pas moi qui décide. Tout mon travail consiste justement à ne pas décider, à laisser le plus de place possible à ce qui cherche à être.

Aimé Hamann : Je suis touché par la façon dont la vie nous amène à la vie que nous sommes. Je crois qu'il y a, à travers chacune de nos vies à faire de la place à la vie que nous sommes. Chacun de nous cherche sous la forme qui lui est accessible. Vous disiez, « j'ai découvert le livre en abandon corporel, ça a eu du sens pour moi, il y avait quelque chose qui était déjà là » ... c'est vrai que s'engager en abandon corporel, peut nous amener à un lieu où ce que nous cherchons puisse être ; et cela peut nous amener à des lieux de douleur qu'on connaît dès le départ mais qui pourraient demeurer encore dans l'insu de nous-même et qui ont à se découvrir ; et c'est vrai pour chacun de nous .....après trente ans d'implication et de travail, on se rend compte tout à coup que ce n'est pas comme on pensait... On pourrait travailler pendant cent ans et ce ne serait jamais comme on pensait. Pour moi, faire la place à l'existence comme elle est, c'est découvrir que la vie comme elle est vraiment est toujours *à être*, et qu'il y a sans cesse à découvrir des aspects de nous-même et de la vie que l'on ne soupçonne pas. Peut-être y a-t-il aussi des aspects que l'on ne soupçonnera jamais par ce que nous n'en aurons pas le temps. Tout ce cheminement me touche beaucoup..... Par exemple, votre recherche d'une forme de danse qui ne soit pas institutionnalisée, qui ne soit que vous. Il me semble que c'est un chemin qui était là sans que vous le vouliez et que c'était le seul pour vous...

Stéphane : Je suis pianiste. En moi, il y a d'abord un vide. A un moment donné, ça se met à bouger au niveau du piano. C'est involontaire. C'est à travers ce support que je peux explorer ça...Moi, je n'ai pas de mot, je ne peux pas exprimer autrement ce qui se passe dans mon corps. C'est un moyen d'expression corporelle ; comme si c'était une matière, et que l'instrument et mon corps étaient une seule et même chose.....

L'ABANDON VOCAL, UNE RECHERCHE EN COURS

Pierre GOIRAND

J'aimerais vous parler d'une recherche que je mène sur l'involontaire dans la voix ; J'espère que ce texte court pourra d'une part stimuler des échanges avec notamment ceux qui s'interrogent sur la voix ou qui lui accordent déjà une place dans le travail en abandon corporel, et d'autre part, donner lieu peut-être à une pratique commune avec les personnes qui trouveraient un intérêt à s'y essayer.

Je travaille en effet, depuis deux années, de manière assez solitaire à partir de la proposition suivante :
Laisser l'inspiration venir d'elle-même.
Puis, laisser sortir le son de la voix tel qu'il se présente

Sans ajouter ni rien empêcher, sans susciter ni retenir aucun mouvement de lèvre, de langue, ou de gorge, sans amplifier ni diminuer le son, sans le serrer ni l'élargir, sans le répéter, ni l'embellir, sans aucune préférence ni rejet, en refusant toute séduction esthétique ou kinesthésique, simplement laisser sortir le son qui vient en l'accueillant tel qu'il est.

Je me propose de parler de l'origine de ce travail, de ses conditions et de ce qu'il fait apparaître pour moi, au stade où j'en suis.

Origine

Ce travail et la posture qui la sous-tend sont clairement nés de ma recherche en abandon corporel, d'où ce nom : abandon vocal. Dans le groupe de recherche en abandon corporel dont je fais partie depuis 7 ans, il me semblait que nos voix étaient peu présentes dans le travail corporel ; je me suis demandé si elles n'étaient pas contenues, voire mises de côté, s'il n'y avait pas une sorte d'empêchement implicite. Quelques cris ou grognements venaient de temps en temps percer le silence des séances et provoquer parfois une sorte d'émoi tant la voix d'un autre peut s'imposer fortement à nous. Il avait fallu déjà donner beaucoup de permissions au corps pour qu'il puisse s'exprimer dans un mouvement involontaire. Il m'a semblé que si le corps avait droit de parole dans notre travail, il n'en allait pas encore de même de cette partie du corps qu'est la voix. C'était en tout cas mon expérience intérieure car j'avais bien conscience que je préférais en ce qui me concerne ne pas être bruyant et ma propre retenue m'interrogeait. Pourtant, au fil des années, je constatais également que les séances de notre groupe me paraissaient plus sonores comme si avec le temps, nous avancions à petits pas vers la possibilité d'un plus grand espace vocal. Comme si l'autorisation que tel ou tel se donnait valait pour tout le groupe.

Par ailleurs, dans nos moments de paroles au repas, j'ai toujours été surpris de voir à quel point, nos corps se comportaient différemment que dans le travail corporel per se ; autour de la table, les mouvements gestuels ou vocaux étaient rares ou discrets, généralement maîtrisés ;

dans l'ensemble, nous restions sagement assis absorbés par la parole et ses échos. J'avoue que ces deux moments et modalités de travail m'ont toujours paru fortement reliés certes mais aussi séparés quant à la place et l'autorisation données au corps. Pourtant, il était aussi frappant d'observer combien certaines tessitures ou inflexions vocales apparaissaient parfois où se modifiaient chez tel ou tel, comme si pour certains un travail se faisait aussi à ce niveau, en coulisse.

Je me suis alors demandé ce que la voix donnerait à entendre et à vivre si je l'autorisais à être.

Pour cela, il fallait réunir les conditions pour que la voix involontaire se sente autorisée à se produire. C'est ce que j'ai cherché tout d'abord.

Conditions d'un mouvement involontaire de la voix

Notre voix sort d'elle même à la naissance après la première inspiration à l'air libre. C'est presque notre première manifestation de vie hors du ventre maternel. Ensuite, dans la première enfance, le bébé gazouille ou cri sans retenue.
Dans la souffrance et la proximité de la mort, l'homme hurle, geint ou râle.

Entre ces deux âges, de la naissance à la mort, quelle place laissons nous au son involontaire ? Il me semble que la voix est cantonnée à trois registres qui sont autant de contraintes sociales. Lorsque la respiration est sonorisée, elle doit l'être sous forme de mots intelligibles (premier registre). Ou elle doit être musicalisée en des sons socialement acceptés (deuxième registre). Entre ces deux modes d'utilisation de la voix, silence ! L'air doit être expiré sans bruit. Tout bruit vocal est évité sauf exceptionnellement et brièvement, en cas d'émotion forte, généralement une frayeur, une douleur soudaine et le plaisir du rire (c'est le troisième registre, un registre le plus exceptionnel et le plus involontaire).

Il me semble que le plus court chemin pour re-créer la possibilité de la voix involontaire est de lever ces trois normes : la respiration muette, l'expression vocale sous forme de mots, la norme esthétique enfin qui distingue les sons socialement acceptables de ceux qui ne le sont pas. Sur un plan pratique, la condition la plus déterminante est de sortir de l'habitude du souffle muet et de laisser simplement le souffle se sonoriser à chaque expiration. Il s'agit seulement pour cela d'opérer (volontairement bien sûr) le rapprochement musculaire qui permet aux cordes vocales de vibrer et de produire un son à chaque expiration. Cette seule condition, placée dans la posture d'accueil de l'involontaire que nous connaissons en abandon corporel, ouvre un espace où la voix a le droit d'être telle est. Un espace où le mouvement est vocal.

Par ailleurs, j'avais remarqué que certaines postures inhibaient ou favorisaient l'émission vocale. Ainsi, dans les séances en position debout, les voix se donnaient plus à entendre que dans celles où nous étions allongés sur les matelas ou en piscine. Cette constatation expérimentale est corroborée par la logique morphologique de production des sons. J'ai donc privilégié la position verticale.

J'ai commencé à pratiquer seul, sur la base de la proposition (ou consigne) évoquée au début de ce texte : Laisser l'inspiration venir d'elle même, puis accueillir le son tel qu'il se présente. (en gardant toujours la sonorisation de l'expir même de manière imperceptible)
Les séances étaient d'une quinzaine de minutes au début et entre une demi-heure et trois quarts d'heures aujourd'hui.
La découverte d'autres pratiques voisines comme le « toning » et le « natural movement » aux USA ainsi que certains exercices d'école vocales (comme le Roy Hart theatre) m'a conforté

dans cette exploration, même si ces propositions ont des particularités propres que ce soit en termes de dispositifs, de posture ou de finalités.

Ce qui m'a le plus encouragé à continuer c'est l'expérience elle-même. J'en parle rarement et j'ai du mal à en parler. J'essaye ici.

Premiers apports

Lorsque je pratique l'abandon vocal, j'ai en ce qui me concerne, l'impression de construire une relation avec moi-même ou entre différentes parties de moi-même. Je vis cette relation sous le mode d'un apprivoisement progressif, d'une autorisation à être qu'il s'agit de redonner à chaque fois, et d'une confiance qui à la fois augmente de séance en séance et qui est toujours à mériter. Cette confiance et cet espace se gagnent non seulement à chaque séance mais littéralement à chaque respiration ; ce rythme respiratoire est peut-être un des éléments particuliers par rapport aux autres dispositifs de travail en abandon corporel.
A chaque inspir à chaque expir, quelque chose se joue ; la frontière entre le volontaire et l'involontaire, entre le lâcher et le retenu ou le forcé, entre l'accepté et le délibéré est particulièrement présente. Sur cette frontière je vis et il se passe des choses.
Ainsi, j'ai été aussi encouragé par la découverte de mondes inconnus en moi. C'est toujours une profonde émotion lorsque surgit un son nouveau que je ne connaissais pas de moi, c'est-à-dire lorsqu'une vibration prend forme, lorsqu'un espace intérieur se met à résonner. C'est comme une porte qui s'ouvre. Ces « lieux » qu'évoque mes camarades de pratiques sont ici physiquement très tangibles. Ils ne peuvent en effet résonner que si je les habite. Également, c'est maintenant pour moi une certitude que si je n'interviens pas par l'intention ou le contrôle volontaire, la voix a un mouvement propre qui est imprévisible. Je ne sais d'ailleurs pas donner un sens particulier au mouvement et aux qualités propres de cette voix. Ce que je sais c'est que lorsque je suis l'auditoire d'un être à la fois intime et inconnu qui s'exprime au travers de cette voix c'est une expérience qui me touche profondément et m'y fait y revenir.
Enfin, je suis aussi très encouragé par l'impression là encore très subjective, que ce travail me constitue. D'une part j'ai la sensation sur la durée que ce travail me sculpte intérieurement, qu'il creuse de l'espace en moi. D'autre part à chaque séance, je me sens reconstitué au travers de ce que cette posture me permet d'être pleinement. Je sais que cela me touche sans qu'il soit facile de mettre des mots sur cette expérience de « constitution ». Paradoxalement, ces séances vocales me laissent aussi souvent sans mots.

Petit à petit, j'ai commencé à pratiquer à deux et occasionnellement en petit groupe sur une base confidentielle et très limitée. Le passage de la recherche solitaire à la recherche en groupe reste à développer. Il s'agit dans ce contexte non seulement de faire de la place à sa voix en soi-même et devant l'autre mais aussi et simultanément à la voix de l'autre en soi, et ce n'est là pas une mince affaire. Il y a beaucoup à explorer et à vivre dans cette rencontre vocale mais mon expérience est encore trop limitée pour en parler.

Je me souviens de récit sur les premiers pas de l'abandon corporel, sur la découverte et l'expérience du mouvement involontaire par un petit groupe de psychologues. Je ne sais pas où cette recherche balbutiante en abandon vocal peut conduire pour moi et pour les autres. J'ai pour ma part le désir de voir où cela mène avec ceux qui auraient ce goût-là.

Pierre Goirand
Août 2003

Débat autour de l'intervention de Pierre Goirand

Marcelle M : Je serais une très mauvaise cliente pour toi. Car mon expérience du face-à-face comme nous le faisons en non verbal, expérience que je déteste à tel point que je ne l'ai pas vraiment « importée» ici, m'amène à dire que, pour moi, il n'y a pas de son. Dans ce type de travail, plus j'entends les autres participants, plus je me sens impuissante, comme un poste de radio sans le son, prise dans le vécu de manque de quelque chose. Pour autant, cette expérience m'a fait rejoindre un lieu d'enfermement que je ne connaissais pas vraiment, et je n'aurais pas envie que l'on me l'enlève. J'apprécie la position de l'abandon corporel, qui considère que si le cri ne sort pas, c'est qu'il n'a pas à sortir.

Brigitte O : Écrire a été longtemps ma seule façon d'être au monde. Puis il y a eu la peinture. Comme c'était ma façon de survivre et de dire un peu de moi, j'ai pensé que ma démarche à travers la peinture pouvait être aussi un lieu pour les autres, et je suis devenu art-thérapeute. Je n'avais pas compris que l'écriture et la peinture ça ne concernait que moi, Aujourd'hui, tout cela m'appartient vraiment et reste mon mode de communication avec les autres.....Ce que j'essaye dire, c'est combien on aurait envie de pouvoir partager à travers quelque chose qui nous appartient vraiment, à quel point on aurait envie d'inviter les autres à nous rejoindre. Il y a une phrase qui m'a frappée, une phrase forte.....tu as dis « je suis l'auditoire d'un être intime et inconnu »...cette phrase me parle beaucoup de moi.

Jean-Michel A : Je dirais quelque chose à Pierre, et aussi à Claire -Jeanne: Il me semble que l'on ne peut amener personne à lui même, mais que l'on ne peut pas aller à soi sans les autres....

Aimé Hamann : Il me semble qu'il y a un lien entre toutes les dernières rencontres où il a été question de l'éducation et de l'abandon corporel, des institutions et de l'abandon corporel, de la danse, de la voix, la musique....Il y a quelque chose qui se rejoint pour moi. L'abandon corporel est essentiellement une verticalité...Il s'agit de créer un espace où rien n'est empêché et rien n'est dirigé, où on a à aller tout le temps plus profondément. Dès que l'on crée un espace, un lieu pour y aller, on risque quelque chose. Pourtant, tous les lieux pour « y aller », comme tous les modes d'expression qui pourraient en sortir, pourraient devenir en même temps chemin vers soi et expression particulière, *à condition qu'on y soit*...Tout peut être lieux d'expression ou de recherche de soi, *si l'on y est*...L'horizontalité demeure possible et essentielle, mais elle a toujours à s'enraciner dans la verticalité. Ça a toujours à *s'enraciner*, et je trouve que la rigueur est fondamentale ; plus c'est rigoureux, plus cela pourra s'étendre à tout...Je suis certain que c'est là une voie pour aller très loin, à condition qu'on y soit...plus on est là, plus on peut aller parler toutes les langues...

L'ABANDON CORPOREL HORS DE L'ESPACE THERAPEUTIQUE

Rémy BONNEVAY

I. Introduction

Bien que n'étant pas thérapeute, bien que n'étant plus client, l'aventure qu'est l'abandon corporel et qui nous réunit aujourd'hui reste une expérience centrale et très actuelle dans ma vie.
Etant parfois en difficulté dans mon existence, j'en viens souvent à me poser la question de l'applicabilité de l'abandon corporel à « la vie de tous les jours ». Je sais bien – précisément pour en avoir fait l'expérience au sein de l'espace thérapeutique – que dans toute difficulté où je suis, ce ne peut être que par le rapport à autrui, dans les réactions d'autrui à ce que je suis qu'un renversement peut se faire. Et que ce renversement, c'est quand cette difficulté où je suis se révèle être une possibilité, un passage privilégié, voire unique, de la rencontre entre autrui et moi-même
La question que je me pose est donc la suivante : un tel renversement est-il possible en dehors de l'espace thérapeutique ?

II. L'espace thérapeutique

Des conditions particulières

L'espace thérapeutique d'abandon corporel se distingue de la vie de tous les jours par des conditions très particulières. Il est rigoureusement organisé en vue d'une unique finalité : faire autant que possible que chacun puisse être soi-même, comme il est. Il est une *structure d'accueil* destinée à permettre et inviter chacun à prendre le *risque* d'être soi.
Il m'apparaît que c'est l'engagement du thérapeute ainsi qu'une certaine *vision* de l'humain et du monde qui, au-delà des conditions matérielles, font essentiellement cette structure d'accueil. La « vision » dont il question ici est une certaine compréhension du processus d'hominisation vu comme l'actualisation du rapport tout au long de l'histoire du monde, de la vie, et de l'humanité. C'est une vision cosmique.
Aussi, l'espace thérapeutique m'apparaît comme la mise en œuvre d'une sorte de cercle vertueux :

- il crée les conditions pour « recevoir » le « non-reçu » - c'est-à-dire faire place au non-être qui demande à être
- l'être se révélant, tout à la fois : touche l'être des autres, est compris, situé et éclairé à partir de la vision cosmique de l'abandon corporel, vient à son tour enrichir et conforter cette vision cosmique
- enfin, cette vision elle-même confortée, enrichie, vient à nouveau justifier la prise de position d'abandon corporel

L'espace thérapeutique est donc tout sauf *improvisé*. Il constitue une césure dans la vie de tous les jours. Il en permet un « décollage ». Il serait presque à lui seul une « autre vie ». En permettant parfois à ce qui ne peut pas être, n'a jamais eu de place pour être et se savoir étant,

de se révéler comme ayant toujours été là, agissant dans notre vie à notre insu, il éclaire d'un *jour nouveau* la vie de tous les jours. Mais quel est ce jour nouveau ?

Un jour nouveau

Tenter de comprendre la *réalité* rencontrée au sein de l'espace thérapeutique peut se faire au niveau du témoignage et du ressenti. Mais si la structure d'accueil que nous venons d'évoquer s'imbrique étroitement avec le vécu de chacun, si, en tant que vision cosmique, elle fait à la fois *partie* de la réalité rencontrée et à la fois elle *encadre* cette réalité, alors il me semble intéressant de sortir du cadre, de sortir du « cercle vertueux » pour interroger la prise de position d'abandon corporel elle-même. J'ai tenté pour cela un rapprochement avec une autre pensée, qui fait référence pour moi : l'étude ontologique que Sartre a menée dans « l'Etre et le Néant - Essai d'ontologie phénoménologique ». Je tente de donner ici un très bref aperçu des similitudes et différences que j'ai pu trouver.

Le corps comme organisation singulière de rapports, être et connaissance
Pour l'abandon corporel, comme pour Sartre, nous sommes fondamentalement rapport et le corps humain est *tout* l'être humain. Si pour l'abandon corporel le corps est l'organisation du rapport – organisation singulière à chacun -, selon Sartre « il est absolument nécessaire que le monde m'apparaisse en ordre. Et en ce sens, cet ordre c'est moi. Mais il est tout à fait contingent qu'il soit cet ordre. Cet ordre absolument nécessaire et totalement injustifiable des choses du monde, cet ordre qui est moi-même en tant que mon surgissement le fait nécessairement exister et qui m'échappe en tant que je ne suis ni le fondement de mon être, ni le fondement d'un tel être, c'est le corps tel qu'il est sur le plan (du rapport à moi-même) ».
Ainsi, « le point de vue de la connaissance pure est contradictoire : il n'y a que le point de vue de la connaissance *engagée*. L'espace réel du monde est l'espace que Lewin nomme « hodologique ». La connaissance ne peut être que surgissement engagé dans un point de vue déterminé que l'on *est*. Etre pour la réalité humaine c'est *être-là*. » « L'être déborde et fonde la connaissance qu'on en prend ... la connaissance renvoie à l'être connaissant en tant qu'il *est* et non en tant qu'il *est connu* (, aussi,) la connaissance ne peut pas à elle seule rendre raison de l'être (...) le fait originel est le surgissement du (sujet) comme présence à l'objet qu'il n'est pas. C'est ce rapport originel qui est fondement de toute connaissance : il n'y a rien qui sépare le connaissant du connu, précisément parce que la connaissance n'est pas absence, mais *présence*»

La non-coïncidence de l'être humain avec lui-même : paradoxalité
Pour l'abandon corporel comme pour Sartre, l'être humain est fondamentalement *possibilité d'être*, ce qui signifie qu'il ne coïncide pas pleinement avec lui-même.
Selon Sartre, la loi d'être de la conscience est de s'apparaître, d'être sous forme de présence à soi, ce qui implique une dualité et donc une séparation au sein même de son unité. Ceci signifie qu' « une fissure impalpable s'est glissée dans l'être au sein de lui-même. S'il est présent à soi, c'est qu'il n'est pas tout à fait soi. Mais si nous demandons : *qu'est-ce* qui sépare le sujet de lui-même, nous sommes contraints d'avouer que ce n'est *rien* (...) Cette fissure intra-conscientielle est le négatif pur (...), le *néant*. Ainsi, la conscience doit elle être son propre néant. L'être de la conscience, en tant que conscience, c'est d'exister *à distance de soi* comme présence à soi et cette distance nulle que l'être porte dans son être, c'est le Néant ».
Ainsi, le mode d'être de la réalité humaine est *paradoxal* : étant non-coïncidence avec elle-même, elle est « son propre néant ». C'est cette non-coïncidence qui *est* et *fait* le rapport et le devenir. Sartre exprime encore ceci en disant que la réalité humaine « n'est pas ce qu'elle est, et est ce qu'elle n'est pas ». Son mode d'être est ainsi radicalement différent de celui des choses intra-mondaines « qui ne sont jamais rien d'autre que ce qu'elles sont » et qui de ce fait sont « sans devenir et sans rapport aucun ».

La réalité humaine est aussi fondamentalement *manque d'elle-même* : « *le désir* témoigne de l'existence du manque dans l'être de la réalité humaine. Le désir est manque d'être. La réalité humaine est son propre dépassement vers l'être particulier qu'elle serait si elle était ce qu'elle est ». Ce qui lui manque pour coïncider avec elle-même, c'est son *possible*. le monde étant « ce que la réalité humaine dépasse vers soi par *renvoi* : (l'être humain) est soi là-bas, hors d'atteinte, au lointain de ses possibilités et à l'horizon du monde. »

La dimension et la difficulté du rapport à autrui

Selon Sartre, l'aliénation (dépossession) est *consubstantielle* à la notion même d'altérité, et à l'existence *de fait* d'autrui. L'être que je suis *pour autrui* est un être *parfaitement réel* et est bien *mon* être. Mais je ne puis en avoir l'intuition directe, car, ce moi que je suis pour autrui « est un moi qui *n'est pas* moi, c'est-à-dire qui n'a pas les caractères de la conscience, il faut qu'il y ait *présentation* à moi » de l'être que je suis pour autrui. « Autrui n'est pas ce Moi dont il a l'intuition et moi, je n'ai pas l'intuition de ce Moi que je suis (...). L'autre, par le seul surgissement de son être, fait que j'ai un *dehors* ». Et ce dehors est précisément mon être pour autrui. « Tout se passe comme si j'avais une dimension d'être dont j'étais séparé par un néant radical, et ce néant, c'est la liberté d'autrui.(...) Je suis esclave dans la mesure où je suis dépendant dans mon être au sein d'une liberté qui n'est pas la mienne et qui est la condition même de mon être ». Je suis en danger, « et ce danger n'est pas un accident, mais la structure permanente de mon être-pour-autrui. (...) Telle est l'origine de mes rapports concrets avec autrui : ils sont tout entiers commandés par mes attitudes vis à vis de l'objet que je suis pour lui » De là, deux tentatives fondamentales et opposées qui visent soit *à récupérer, soit à supprimer* l'objet que je suis pour autrui :

- tenter de m'assimiler la liberté d'autrui, « sans lui ôter son caractère de liberté ». Comme cette liberté est fondatrice de mon être, je cesserais d'être dépossédé de moi-même : amour, langage, séduction, masochisme.
- « me retourner sur autrui et lui conférer à mon tour l'objectivité ». En tant que réduit à un objet, autrui ne saurait plus alors me conférer une quelconque objectivité : indifférence, désir, haine, sadisme

Mais ces tentatives sont vouées à l'échec et la mort de l'une motive l'adoption de l'autre : nous ne pouvons sortir du cercle de ces attitudes à moins de tenter une conversion radicale à propos de laquelle Sartre reste par ailleurs muet.

On le voit, l'abandon corporel se rapproche de Sartre en ce qui concerne *la condition* de l'être humain : un être incomplètement réalisé et fait de rapports problématiques. Mais il s'en distingue par le *diagnostic* porté sur cette condition. Là où Sartre analyse la *loi d'être* de la réalité humaine – loi aussi inévitable qu'est par exemple la loi de la gravitation universelle pour les corps physiques - l'abandon corporel comprend l'actuelle condition humaine comme le *résultat inachevé* du processus d'hominisation qui est *en cours*. Si l'abandon corporel comme Sartre mettent en lumière la difficulté des rapports humains et *l'impasse* vers laquelle ils conduisent, l'abandon corporel indique la voie qui doit permettre à l'humanité de devenir et propose des dispositions concrètes pour expérimenter un nouveau type de rapport annoncé comme *inédit* dans l'histoire de l'humanité. Il donne une vision *dynamique* de l'humain là ou Sartre en fait une description *statique*. Pourtant, la pensée de Sartre m'incite *à interroger l'ambition* de l'abandon corporel : en effet, si c'est la *loi d'être* de la réalité humaine que de ne pas coïncider avec elle-même, d'être fondamentalement manque d'elle-même et échappement de soi vers autrui dans une dimension aliénante de son être, alors quel peut être le *sens même* du travail d'abandon corporel ? N'y a-t-il pas alors une *illusion* à vouloir réaliser une humanité coïncidant pleinement avec elle-même ?

Une aventure de recherche ... ou une nouvelle institution ?

Mais l'abandon corporel, avant d'être une pensée et une vision cosmique, est *d'abord une expérience empirique*. Avant d'être un espace thérapeutique, il est *d'abord l'aventure d'une recherche*.
Cependant, il est ici *important* de préciser *qui* parle de l'abandon corporel, *qui* l'appréhende, *qui* le vit enfin. En effet, selon que l'on se place du point de vue du chercheur/thérapeute ou du point de vue du patient, la réalité vécue *diffère probablement*. Pour le chercheur, l'expérience et la recherche précédent tout à la fois la théorie, l'espace, la fonction et la pratique thérapeutiques, mais pour le patient, c'est la théorie et l'espace thérapeutique qui font structure d'accueil et qui précèdent, rendent possible et encadrent l'expérience d'abandon corporel. Le patient - contrairement à l'équipe « historique » qui a « produit » l'abandon corporel - arrive de l'*extérieur* à l'abandon corporel : ce qu'il rencontre d'abord, c'est un thérapeute, un espace thérapeutique, d'autres patients, et l'ensemble des propositions *déjà constituée* de l'abandon corporel.
Or, à moins de « réussir » à entrer dans l'expérience de l'Involontaire et de reconnaître cette expérience comme une découverte - c'est-à-dire comme l'accès *inédit* à toute l'histoire du rapport depuis l'origine – il m'est difficile de véritablement comprendre l'abandon corporel. Je vois bien qu'il y a là un risque de prendre l'abandon corporel pour ce qu'il n'est pas, et de considérer l'Involontaire et la prise de position d'abandon corporel comme une vérité révélée avec tout le cortège qui l'accompagne : son messie et ses apôtres, sa religion et sa hiérarchie, son royaume des cieux (l'humanité réalisée), ses rites (le toucher-présence), son parcours initiatique (l'espace thérapeutique), sa communion (le recevoir), bref l'institution même que l'abandon corporel met en question.
Pourtant, il m'apparaît que si aux temps primitifs le corps humain ne pouvait qu'être « minimalement reçu », c'est que depuis, il a été reçu, au moins partiellement. C'est-à-dire que « l'acte humain par excellence de se recevoir » a préexisté à la naissance de l'abandon corporel. Autrement dit *l'humanité* - comme M.Jourdain relativement à la prose - *ferait depuis longtemps de l'abandon corporel sans le savoir*. Dans cette perspective, l'abandon corporel n'est pas une vérité révélée, ni la découverte d'un nouveau type de rapport totalement inédit dans l'histoire de l'humanité, mais plutôt une mise en disposition systématique d'expérimentation de ce type de rapport.
Il reste cependant que l'espace thérapeutique institue une dichotomie thérapeute/client au cœur même de la prise de position d'abandon corporel : en effet, c'est au psychothérapeute qu'il incombe de prendre cette position et de la maintenir et c'est cela qui à la fois justifie sa fonction et à la fois crée le lieu, donne lieu au client de pouvoir être qui il est « comme la vie est organisée en lui », et peu à peu accéder à une compréhension qui est toute autre qu'intellectuelle.

III. D'une réalité nouvelle à la vie de tous les jours ... et inversement

Nature et culture

Finalement, il m'apparaît que la réalité rencontrée au sein de l'espace thérapeutique, quelle que soit l'*explication* qui peut en être donnée, *n'est*, en un sens, *rien d'autre* que celle de « la vie de tous les jours ». Simplement, le travail d'abandon corporel au sein de l'espace thérapeutique m'apparaît comme une mise en disposition d'exploration systématique de cette réalité. Aussi, ce travail m'apparaît comme la *culture* de ce qui existe nécessairement à l'état de *nature* dans la vie de tous les jours. Et rien de ce que l'on n'y découvre ne me semble *inaccessible par principe* dans la vie de tous les jours.
Mais cette *culture* du « recevoir » qu'est le travail en espace thérapeutique m'apparaît, en tant que culture, comme un *fait nouveau et à part entière*. Elle constitue en tant que telle une

réalité nouvelle et irréductible. Car, à n'en pas douter, toute culture *transforme* la nature à laquelle elle s'applique.. L'expérience *cultivée* et *renouvelée* de « se recevoir » ne peut qu'être un chemin – non défini à l'avance - qui *engage profondément* ceux qui s'y aventurent.

Dans la vie de tous les jours

Le travail au sein de l'espace thérapeutique permet des *prises de conscience partielles* de ce qui agit de moi à mon insu, et cela a parfois comme conséquence inappréciable de m'ouvrir de nouveaux espaces de liberté dans la vie de tous les jours. Mais au-delà de ces résultats parfois remarquables, ce qui m'apparaît comme premier, est qu'il semble que *je ne puisse plus rien faire d'autre dans cette vie de tous les jours que prendre ou tenter de prendre systématiquement la position d'abandon corporel expérimentée au sein de l'espace thérapeutique*. Le voudrais-je, que *je ne pourrais plus ignorer* une certaine compréhension, une certaine intelligence des enjeux et des contenus de mes relations concrètes avec chacun.. Pourtant, il convient de noter que l'expérience d'abandon corporel se fait ici dans des *conditions radicalement différentes* de celles de l'espace thérapeutique : elle se fait *en solo* et de manière complètement *transparente*, *invisible*, en relation avec des personnes qui ne sont certainement pas dans une semblable prise de position, qui n'ont sans doute jamais entendu parler de l'abandon corporel, et sous la contrainte d'enjeux existentiels immédiats, parfois particulièrement prégnants. La vision cosmique de l'humain n'est en général pas au centre des préoccupations du moment, dont l'objet même, n'est en général pas de « se recevoir ».

Si dans de telles conditions la prise de position d'abandon corporel paraît assez ardue, il serait pourtant *dangereux* de ne pas tenter de concilier les exigences a priori contradictoires du combat existentiel et de la soif d'être. En particulier, il serait dangereux de considérer que la *vérité* se trouve exclusivement du côté de l'abandon corporel, de croire que l'attitude d'abandon corporel est *suffisante*, qu'elle *permet d'abandonner* les comportements stratégiques et *dispense* de l'acquisition et de la maîtrise des techniques. Cela serait dangereux à double titre - soit que l'on serait tenté par l'*illusion angélique* d'abandonner tout comportement stratégique : des auteurs comme Michel Crozier et Erhard Friedberg dans l' « Acteur et le Système » ou Philippe Bernoux dans « La sociologie des organisations » ont mis en évidence la réalité incontournable des jeux de pouvoir - soit que, dans un mouvement de balancier, déçu par les déconvenues d'une prise de position d'abandon corporel exclusive de toute autre attitude, l'on en vienne à renoncer à toute ambition humaniste et/ou à sombrer dans le désespoir.

Bien au contraire, il me semble que *le passage à l'ontologique n'est* non seulement *pas antinomique avec le combat existentiel*, mais qu'il peut et doit lui permettre de trouver tout son sens et tous ses ressorts. En effet : 1) la distinction entre « exister » et « être » est artificielle. La réalité est qu'il n'y a que des êtres plongés dans l'existence. 2) quelque soit la situation et son enjeu existentiel, le double enjeux ontologique ambivalent de réalisation et de préservation de soi est toujours à l'oeuvre 3) le sens est du côté du monde non-causal, l'absurdité du côté du monde uniquement causal. 4) ce serait faire preuve de cécité ou de surdité que d'ignorer que toute menace existentielle touche l'être au plus profond de lui-même. 5) la prise de position d'abandon corporel, est aussi une stratégie : lorsque l'on parle à l'autre avec l'acuité et la rigueur développées au sein de l'espace thérapeutique, on détient parfois une arme particulièrement efficace.
Ainsi, il m'apparaît que la prise de position d'abandon corporel doit être possible dans la vie de tous les jours, mais qu'elle ne doit pas être *exclusive* de toute autre type d'attitude, et même, qu'elle doit pouvoir être tenue *simultanément* avec tout autre attitude plus technique, tactique, stratégique, défensive, offensive etc.

Un peu en avance de l'institution

Si, à partir de l'expérience que j'ai pu vivre au sein de l'espace thérapeutique, prendre le risque d'être moi devient de plus en plus possible dans la vie de tous les jours, il m'apparaît qu'*avant cela,* le *fait* d'y consacrer un espace et un temps *principalement dédiés,* permet à cette prise de risque de *se savoir possible, de se découvrir en tant que telle,* lui permet de se *réaliser* en la *faisant* réalisable et *entrouvre un aperçu* sur ses infinies possibilités. Autrement dit, il me semble l'on est ici dans une pure perspective existentialiste où le *fait* de la recherche, le fait de se rencontrer pour écouter l'être sans savoir *a priori comment* l'écouter – ce fait, en la mettant au monde (ici sous le nom et la forme d'abandon corporel), *crée* et *précède* l'essence de cette écoute et de cette recherche.

A mon sens, tout *devient* institution et l'abandon corporel lui-même ne peut échapper à cette institutionnalisation. Ainsi, même *ce qui sera trouvé* à travers et à partir d'une écoute en deçà de l'institution, au travers d'une écoute *ne sachant pas encore comment écouter*, et *s'inventant en écoutant* – même cela risquera de devenir institution pour soi-même, et surtout *pour l'autre.* La modalité même de la recherche et/ou de l'écoute deviendra institution dès lors qu'elle sera reproduite, systématisée. *L'idée même d'écoute de l'être, l'idée même d'être*, devient institution *dès lors qu'elle devient tentative délibérée.* Mais il n'y a pas lieu d'invalider cette nouvelle institution, *il n'y a lieu que de la dépasser.* Et là encore, ce dépassement lui-même risquerait de devenir institué à partir du moment où il serait posé comme un but en soi ...

IV. A la recherche du sens

Finalement, c'est bien le fait de me mettre à l'écoute de ce qui est qui peut donner un sens à mon existence.
Mais la question qui se pose inévitablement au *client* de l'abandon corporel que j'ai été peut se résumer ainsi : l'espace thérapeutique d'abandon corporel doit-il être le *seul* espace où prendre le risque d'être soi est possible ? Y a-t-il la nécessité d'une *instance médiatrice* entre moi et moi-même dans cette prise de risque ? A partir du moment où je découvre le passage à l'ontologique à travers le *dispositif* qu'est l'espace thérapeutique d'abandon corporel, la question se pose à moi : ce dispositif - ou plus largement un dispositif particulier quel qu'il soit - est-il nécessaire à tout passage à l'ontologique ? Écoute de l'être et abandon corporel sont-ils exactement synonymes ou, au contraire, celui-là n'est-il qu'une modalité de celle-ci ? Et la réponse à ces questions n'est évidemment ni un « oui » ni un « non » : ces questions sont des « comment ». Comment écouter, comment prendre le risque de soi ?

La réponse est simple : en écoutant et en prenant le risque, bien sûr !

Mais la question se pose à plusieurs titres :

- si il s'agit de rester à l'écoute sans dispositif aucun, c'est que l'on est « dans la vie de tous les jours » : cela m'apparaît à la fois assez ardu et pourtant absolument nécessaire.
- si il s'agit de se mettre en disposition spécifique, c'est-à-dire de se réserver un temps et un espace dédiés, dois-je me décharger définitivement auprès de spécialistes (ici des psychothérapeutes) du soin d'inventer et d'organiser un tel espace ?
- si enfin, il s'agit de l'abandon corporel lui-même, c'est-à-dire des gens qui vivent cette aventure (thérapeutes et clients), de la position d'abandon corporel et de l'espace thérapeutique, alors l'institution et la dichotomie thérapeute/client peuvent-elles et surtout, doivent-elles être dépassées ou décloisonnées ? En effet, si le client devient un « chercheur » au même titre que le psychothérapeute, qu'est-ce qui justifie dès lors que la

distinction thérapeute/client soit maintenue ? Mais si, comme je le crois, la fonction, le rôle et l'espace thérapeutique sont pleinement valides, justifiables et justifiés, alors comment considérer la question de la « recherche » en tant que client ? Que doit-on appeler "recherche en abandon corporel" en tant que client de l'abandon corporel ?

Rémy Bonnevay

Débat autour de l'intervention de Rémy Bonnevay

Aimé Hamann : Je trouve très important ce que tu apportes, même si je ne suis pas armé pour parler de philosophie. Les philosophes sont difficiles à comprendre et il faut les étudier vraiment. Je ne pourrais pas répondre à la question que tu poses, en partie parce que cela prendrait beaucoup de temps : il faudrait entrer en dialogue avec les philosophes et aborder toutes sortes de questions qui sont posées en philosophie. Je me dis que peut-être des gens comme toi qui s'intéressent à la philosophie et qui seraient en même temps impliqués dans une recherche ontologique, pourraient sentir et nommer des points de rencontre et de différence.

C'est quand même incroyable que, sans que nous l'ayons cherché en abandon corporel, il y ait des liens qui émergent avec la philosophie...celle de Sartre à travers toi aujourd'hui. Au fond il y aurait pour moi deux manières d'aborder les choses: la philosophie est une manière d'aborder la réalité qui est celle du philosophe lui-même ; une manière qui vient d'une très grande intelligence mais qui nomme la vie à partir de ce qu'il n'est pas et qu'il pourrait être. Les philosophes ont une intuition d'une très grand profondeur. Je me disais que si Sartre avait fait une démarche en abandon corporel, peut-être qu'il pourrait dire autrement tout ce qu'il a découvert et nous apporter énormément dans une compréhension de la vie ..et l'abandon corporel pourrait peut-être trouver en lui quelqu'un ayant la capacité intellectuelle de pousser très loin la recherche qu'on essaie de faire...Je dirais que je me sens comme à côté de toutes les formes de philosophies, de religions, de psychologies ; Ce que j'essaie personnellement de faire, c'est de me placer dans la position de prendre le risque de tout moi-même, *d'être avant de connaître*, et j'ai l'impression que c'est là la différence. Les problèmes abordés par les philosophies, les religions, les psychologies, sont les mêmes que ceux abordés par l'abandon corporel ; mais l'abandon corporel est une façon d'aborder la connaissance en commençant par mettre en situation le connaissant...C'est dans le connaissant que le problème se pose ; et le connaissant est nécessairement subjectivité, sa connaissance ne peut pas ne pas prendre la coloration de sa subjectivité. Si le philosophe habitait davantage sa subjectivité et si, avant d'écrire, il se plaçait dans la position, il se peut qu'on trouverait moins de philosophies. Pour autant, les philosophies sont pour moi essentielles, comme les religions, et elles sont l'expression de la subjectivité de quelqu'un. Elles abordent toutes les mêmes problèmes que nous, mais nous les abordons différemment...Et c'est là que j'aimerais engager une conversation que je ne pourrais pas mener moi-même ; je ne serais pas assez armé sur le plan philosophique pour pouvoir le faire, car il faut être aux deux endroits (à la fois dans la philosophie et à la fois dans l'expérience). J'aimerais beaucoup que des gens s'attellent à cette tâche. Je te dirais, Rémy : « vas y la-dedans !... ». L'abandon corporel n'est pas grand chose, c'est juste un espace qu'on se crée pour être soi ; et on y découvre que soi et les autres sont une seule et même chose, que l'on ne peut être soi sans que les autres soient ; et c'est évident

que ça donne l'occasion d'être avec les autres : ça les pose en soi, mais ça les pose à l'extérieur aussi. Il y a là quelque chose à approfondir comme tel, en soi. Il y aurait aussi à sentir la différence entre l'abandon corporel et la recherche philosophique de tous les temps, comme avec la recherche religieuse de tous les temps etc. La différence de point de vue qui m'apparaît en premier lieu, c'est que l'abandon corporel se centre sur le chercheur, donne toute la place au chercheur, afin que sa pensée puisse être non pas la « vérité », mais une pensée qui émerge d'une subjectivité incontournable. En abandon corporel, on a très peu de pensée, on n'est pas des penseurs ; on est des gens qui essaient d'apprendre. Le tout premier accent est placé sur le connaissant. Un des grands problèmes de l'humanité pour moi, c'est que l'on ne peut pas aborder l'humanité sans passer par la subjectivité que l'on est. Et on pose généralement cette subjectivité que l'on est en vérité. Probablement que l'abandon corporel occupe une place unique, par ce qu'il fait place avant tout au connaissant, au thérapeute, au chercheur, comme étant un lieu incontournable de rapport à l'être, à la connaissance, aux autres. On découvre qu'on est subjectivité incontournable, indécrassable... Faire cette place là, c'est poser constamment que le « connaissant » ne peut pas se prendre pour la vérité. Le connaissant n'est pas un lieu de vérité, mais il est un lieu de subjectivité. La seule chose que nous faisons c'est faire une place avant tout à l'être cherchant et devenant, et découvrir que son rapport à la vérité ne peut être que subjectif.
En tout cas, j'apprécie profondément que tu nous amènes ça.

Marcelle M : Il me semble que Jean-Paul Sartre a beaucoup senti la coupure ; il a dit : « c'est la loi de l'être ». moi, je me dis qu'il était désespéré...Il en a fait une loi, alors que je pense qu'il parlait de lui.

Gilles D : J'ai été très atteint par ta façon de nous parler qui me faisais sentir que tu aurais besoin de te situer hors de nous pour être avec nous...

Aimé Hamann : Rémy, garde tes interrogations et tes questionnements, va au bout ; il se peut que ce soit la voie, on est tous à la recherche... Il ne faut pas pardonner, il ne faut pas oublier... il ne faut pas s'arrêter de questionner, c'est fondamental pour moi.

VERS DE L'ORDRE DANS MON ONTOLOGIE

Michel DELACROIX

Mon groupe d'appartenance est aujourd'hui englobé, comme inséré dans ce plus grand groupe francophone. Il me paraît important de le retrouver pour évoquer - convoquer - ces secondes, minutes, heures, jours, années, passés ensemble à se dire, s'écouter, se recevoir, forgeant un lien si fort et pourtant si peu aliénant.

J'ai envie de dire ici toute l'importance qu'ont pour moi ces compagnons et amis de l'abandon corporel. En dehors des séminaires, nous nous lançons fréquemment des invitations informelles qui, toutes, ouvrent à un moment ou à un autre, sur un partage profond de nos vécus, presque semblables à ceux des séminaires. Immanquablement, les moments de découverte font irruption comme un mouvement insistant de revenir à l'expérience des séminaires. Accords et discordes fraternelles cherchent un chemin manifesté ou caché, toujours risqué, et peu à peu continuent de défaire les connivence positives ou négatives pour s'aventurer à être, vraiment, ensemble.

Je dois reconnaître combien les liens tissés dans le travail permettent de souvent oser une simple présence, que je garderais volontiers retranchée dans la plupart des autres milieux. Un véritable apprentissage de la vie communautaire, omis par le passé, peut se faire ((laborieusement ! et de manière brouillonne !).
Ce fut et c'est souvent dans *l'impossible* même et donc grâce à la confiance en mes amis de l'abandon corporel que je me permets le chemin.

Une pensée me vient, et vient sans doute à mes compagnons de route, et elle se tourne vers les précurseurs de l'abandon corporel et les praticiens qui sont en majorité thérapeutes. Ici, dans notre groupe, nous sommes plutôt fonctionnaires, formateurs, documentaliste, professeur, styliste, prompteur...et nous sommes tous pris dans ce mouvement de passage de la thérapie à l'expérience ontologique : chemin tracé ***dans*** et ***par*** la souffrance et le questionnement, qui ouvre souvent sur la connaissance de soi et celle du rapport que nous entretenons avec le monde et les autres ; c'est aussi un chemin de décloisonnement des positions patients ou clients / thérapeutes.
La dépossession et l'empêchement furent tels pour ma part, que vivre, c'est d'abord s'occuper de soi, tenter de se retrouver, de s'emmener dans la vie avec l'aide de l'accompagnant.
Je dis « soi », alors que mon désir serait de témoigner de moi, mais mon mélange aux autres est tel que je ne le puis tel que je le souhaiterais. Je me sens mélangé à tous et même à toute chose peut-être, comme si tout était susceptible de réveiller en moi un écho qui se confonde à moi-même. « Moi », c'est sans doute ce mélange-là.
Mon travail en abandon corporel a ceci de particulier que c'est au sein du travail de groupe tout entier que se fait la progression, comme dans une avancée ensemble.
Petit à petit, l'imprenable de l'autre étant reçu, place est faite à mon imprenable ; il y a contamination de mon être par l'être de l'autre dans mes défenses les plus intimes, dans mes

absences les plus radicales, jusque dans mon autisme ; tout à coup, il y a une possibilité de relativisation (revitalisation ?) du vécu, des fonctionnements, et transformation de l'expérience de la structure étante.
Le groupe est pour moi le lieu d'investigation du recevoir : c'est dans le confondu le plus grand, le refusant le plus têtu, le désir le plus exacerbé que d'autres couleurs de la vie sont entendues, parfois dans la contrainte, de force.

Je retrouve dans la tentative d'écrire aujourd'hui les mêmes élans et les mêmes arrêts que dans ma vie. Dans l'écriture, l'arrêt (de soi, de l'inspiration, de la progression...) se fait sentir comme une masse adverse qui s'oppose à l'élan, au désir.
Dans un premier temps, toute chose écrite, du fait même qu'elle est posée, comme éternisée sur le papier, devient une chose finie, accouchée, dite, perdue ; ce qui avait à être dit est dit. C'est l'arrêt.

L'écriture a ceci de particulier que l'auteur, sans rapport direct immédiat avec son interlocuteur, peut aller jusque dans son lointain, et je veux témoigner de la douceur des mots écrits de cette manière à un, ou des êtres chers, comme dans le lit de soi .
C'est l'écriture des poètes, des romanciers...

Mais c'est tout autre chose d'écrire autour d'un « sujet » (sujet du colloque, moi-sujet?), sans histoire à raconter, avec mes limites, en les sentant et en ne tentant pas d'y échapper.
Dans un deuxième temps, l'arrêt se fait dans du dur, du massif, dans une matière épaisse. Le texte de Jean-Michel Atlani nomme toute la réalité de cette matière, ce dont nous sommes faits jusque dans nos cellules, notre ADN. Nous sommes cela en effet, porteurs de toutes les propriétés de la matière qui se duplique et se complexifie, depuis l'élément le plus minéral en passant par la matière dite organique.

Un Himalaya d'ignorance me saisit à l'idée que cette matière a pu s'organiser, devenir corps et se spiritualiser de manière unique, humaine, chaque personne portant le même programme de vie et pourtant radicalement unique et différemment organisée.
Je me sens porteur de ce plomb de l'être, à tous les sens du mot. Je sens aussi ce que me donne cette densité résistante, compacte, paresseuse. Elle est forte, simplement.
Petit à petit se fait sentir le désir de transcender cet état, cette matière brute...comme un besoin de l'irriguer...N'est-ce pas le rêve de l'alchimiste qui me tenaille ?
Alors resurgit l'autre ; la nécessité de l'autre en même temps que la lourdeur de la tâche, celle d'avoir à le recevoir dans le rapport.
L'écriture s'arrête à nouveau au souvenir de cette tâche-là, si ardue et pourtant ardemment désirée...L'écriture, encore une fois, me révèle à moi-même, dans ma difficulté d'être ; elle contient tout le rapport à soi, aux autres, à la vie

Mais le sujet, le sujet ...
De la position thérapeutique à l'expérience ontologique.
Il m'apparaît que l'expérience majeure est celle que je suis en train de vivre en me présentant à vous : apparaître, être là parmi vous, porteur de l'espérance qu'un chemin puisse se faire à partir de la rencontre avec vous tous, inconnus pour beaucoup ; expérience attendue, désirée et redoutée tout à la fois ; expérience contenant en elle-même tout ce qui ne peut pas s'y dire, s'y exposer, s'y vivre ; expérience qui, dans un même mouvement, est toute donnante et toute privante.

L'élan de vous parler est une tentative d'ouverture à la vie en moi. Je vois bien en cet instant que cette ouverture me renvoie à la privation de moi, de vous. Pourrais-je, un jour, vivre une

« fin » (de séminaire, de rencontre, de colloque ?) sans trop de déchirement, voire de dépression ? Pourrais-je un jour vivre ma « vie au mètre cube » sans trop en souffrir ?

Michel Delacroix

Débat autour de l'intervention de Michel Delacroix

Monique S-J : J'ai juste envie de te dire à quel point ta douleur rejoint la mienne et combien je suis sensible à ta quête de te rejoindre dans ces lieux où on est tellement pris à l'intérieur de soi, que c'est à peine accessible, mais dont on ne peut pas éviter la souffrance lorsque l'on se présente à quelqu'un.

*Gilles D** : A Plusieurs niveau, merci d'avoir fait la synthèse de ces derniers jours passés ensemble. Dans ton texte, tu parviens à mettre en lumière les points cachés sous l'apparente facilité de beaucoup d'entre nous dans la vie sociale, dans les contacts avec les autres.

Claude S-A : Je suis extrêmement touché. Aussi bien à la lecture de ton texte qu'à t'écouter ce matin. Je me sens profondément rejoint dans mon autisme. Je repars au Québec avec ton texte et avec toi, en souhaitant que tu continues à écrire, et à être là.

Renée D : Il me semble que ce que tu dis de ta difficulté à écrire me donne quelque chose de ma propre difficulté d'écriture. Je pense que je n'avais jamais compris encore que d'avoir écrit quelque chose comme encapsulé, la difficulté d'y revenir, la difficulté d'élaboration que j'ai toujours sentie dans l'écriture, que tout cela avait quelque chose à voir avec le mouvement et l'arrêt, et que l'arrêt peut parfois être très puissant.

Aimé Hamann : Je pourrais dire simplement que ton texte m'atteint beaucoup. Il me semble que c'est vrai que c'est une réussite énorme de nous parler et d'envisager de faire face au monde ; il y a là quelque chose d'extraordinaire. Mais je pense qu'il est fondamental de ne pas oublier que l'effort pour arriver là n'est pas le même pour tous. On sent l'éternité, l'espace, le temps que ça a pris pour que ça puisse être là...Je pense que tu dois sentir notre émotion, c'est évident que tu viens nous rejoindre dans nos propres difficultés d'être. Comment rester là,envahi par l'émotion, par quelque chose qui veut s'exprimer mais qui n'est pas très commode ? Comment rester consistant dans une lecture quand on est là ?...J'aurais le goût de te restituer cette difficulté, car il est important pour moi de comprendre que la difficulté à être là n'est pas la même pour tout le monde.

Jean-Michel A : Je remercie Michel du courage qu'il a fallu pour pouvoir être là. Je te remercie aussi de faire exister tout le groupe à travers ta parole.

SYNTHESE

Rapporteurs :

Marcelle Maugin

Simone Atlani

Jean-Michel Atlani

SYNTHÈSE

Marcelle MAUGIN, Simone ATLANI, Jean-Michel ATLANI

Marcelle Maugin : Le colloque avait commencé avant le colloque. C'est toujours un peu ça un colloque ; je pense qu'il se poursuivra dans les groupes, dans les ateliers d'écriture et ailleurs. Ma toute première impression de celui qui se termine, c'est celle d'une ouverture. Déjà il y a deux ans au premier colloque, l'Abandon Corporel s'était ouvert à des espaces nouveaux. Mais il me semble que cette ouverture s'est faite encore plus largement.

Par ailleurs, une autre impression tournerait autour de l'expérience de l'écriture. Il est quand même frappant que plus de trente personnes se soient mises à écrire ; beaucoup n'ont pas écrit, mais on sent à travers la lecture des textes que cette expérience d'écriture prend aujourd'hui une tournure spéciale : elle s'approfondit de plus en plus. Je ne sais pas si on va atteindre l'écriture ontologique, ça me paraît toujours un concept un peu mystérieux mais l'écriture a été intéressante aussi et beaucoup de gens ont soutenu l'écriture des autres.

J'ai repensé aussi à ceux qui viennent pour la première fois dans une rencontre autour de l'Abandon Corporel, et il y en a un certain nombre. La profondeur des textes nous ont donné le sentiment de plonger dans la souffrance, de toucher la souffrance à un niveau de plus en plus près de soi, Moi je trouve cela unique dans un colloque de psychothérapeutes...Je ne connais aucun colloque professionnel où les gens parlent de leur souffrance personnelle. Ici on ne fait que ça et c'est comme ça. Je trouve que lorsque les gens parlaient de souffrance en eux, on sentait que ça ne pouvait pas faire autrement que de les rapprocher de leurs clients. On sentait que ça nous rendait nous, psychothérapeutes, éminemment fraternels. Je me demandais si les gens qui étaient là avaient l'impression que l'on se complaisait dans la souffrance ou que l'on était beaucoup dans la souffrance. On y était. Les réactions de Françoise, avec toute sa spontanéité et sa fraîcheur, résumait bien les choses. Elle disait : « je suis estomaquée », et plus tard, au moment du déjeuner où tout le monde s'amusait beaucoup: « et maintenant ils rient »... C'est le contraste entre les deux qui l'a surprise. Cela résumait tout ; effectivement, l'un n'empêche pas l'autre.

J'ai aussi été frappée par l'ouverture et toute la réflexion qui continue autour de l'institution. On a beaucoup senti dans les dernières interventions qu'un passage se cherchait...une place de passeur, de tuteur... Quelque chose apparaît de beaucoup moins dichotomisé entre l'institution et nous. Le concept d'institution donne une ouverture entre le dedans et le dehors, et ce colloque, par bien des aspects, semble avoir ouvert l'abandon corporel à la société. Le fait qu'on ait pu parler aussi de différents points de départ de recherche, pas uniquement de la psychothérapie mais de toutes sortes de recherche, de comment la vie se cherche.

Jean-Michel Atlani : Ces trois jours donnent un état d'une recherche en cours, et, dans ce colloque, on n'est pas du tout aujourd'hui où on en était il y a deux ans à Montréal. Il me semble que cette recherche en cours ne peut que se poursuivre et que, si il y a un autre

colloque dans deux ans, on n'en sera pas non plus au même point qu'aujourd'hui. Il me semble aussi que certaines choses de cet état actuel de la recherche sont apparues de manière insistante, et j'en ai fait un peu la liste.
- Toute la notion d'expérience ontologique et de passage à l'ontologique s'est beaucoup développée, et il me semble que cela introduit vraiment quelque chose de nouveau. Bien sûr, c'était déjà présent au colloque de Montréal, mais ce qui est vraiment nouveau, c'est qu'à partir du moment où l'on a posé l'Abandon Corporel comme une expérience ontologique, comme passage à l'ontologique, l'expérience même de ce passage-là *informe* la recherche que nous sommes en train de faire, et du coup on n'est pas dans une recherche qui serait en deçà de l'expérience, mais toujours plongé dans l'expérience ; et c'est le fait d'être plongé dans l'expérience qui fait la recherche. Cela me semble relativement nouveau, et cela me semble beaucoup plus clair et précis maintenant par rapport à il y a deux ans. Ça c'est la première chose.
- Un autre élément qui est apparu dans les textes, c'est la validité de la longueur du temps de l'expérience et de démarche ; cela me paraît aussi très important qui n'infirme pas non plus de la longueur du temps d'autres démarches qui amène aussi l'abandon corporel ...
- Autre chose : il a beaucoup été question des lieux difficiles, ou réputés difficiles. Ils sont apparus comme des voies majeures d'accès à l'expérience ontologique ; cela a été très présent dans les textes tout au long du colloque, et ce qui s'est passé là représente bien plus que des témoignages.
- La question de l'écriture : là aussi, c'est un mouvement qui vient de loin, peut-être depuis l'écriture du premier livre qui a permis que l'on se rencontre. C'est un mouvement qui est en train de s'amplifier, de se diversifier, qui est appelé à se développer et à prendre des formes que l'on ignore encore aujourd'hui.
- La dernière chose, c'est la compréhension de l'institution et de la place de l'humanité qui me semble plus précise et consistante .
J'oublie sûrement des tas de choses, mais ce sont celles que j'ai retenus.

Simone Atlani: Lorsque Jean Michel parlait, la répétition du mot « expérience » a fait remonter en moi l'expression répétées mille fois en classe dès que l'on décrivait une expérience pour isoler les conditions même de l'expérience : « toutes chose étant égales par ailleurs » ... et je me disais qu'il faudrait dire ici : « toutes chose étant inégales par ailleurs », nous sommes néanmoins ensemble aujourd'hui... ici, il y a des gens qui viennent de partout de tous les horizons, et on est juste cette humanité-là ensemble, une seule humanité, ici et maintenant, et je ne sais même plus qu'il y a un « par ailleurs ».

Jean-Michel Atlani : La recherche, c'est aussi le colloque lui même, et nous en avons l'expérience dans les séminaires de recherche, en abandon corporel, parler à un niveau que l'on pourrait penser plus théorique plonge directement dans l'expérience et, de ce fait, alimente la réflexion. C'est un mouvement très puissant et que l'on a beaucoup senti pendant ces 3 jours... ...

Marcelle Maugin : Je pense que l'on a mesuré l'importance que vous, ceux qui étiez depuis le début dans la démarche de l'abandon corporel, soyiez là... tout ce que ça nous apporte à nous. C'est comme si on embarquait dans une roue qui roulait déjà. Cela a beaucoup été dit durant ces trois jours et chacun a senti l'importance du chemin parcouru. J'en garde une grande reconnaissance, pour cela et aussi pour tout ce que vous avez traversé et que vous êtes venus nous apporter ici : votre expérience de trente ans.

Réactions de la salle :

Geneviève L : Moi j'ai envie de dire deux choses : la première s'adresse aux Québéquois. Vraiment, je trouve que vous avez une façon de parler de vos expériences et de parler de vous avec une simplicité qui me touche profondément ; ce n'est pas la première fois que j'en ai conscience, et pour moi c'est vraiment un exemple. La deuxième concerne Aimé Hamman : c'est la première fois que je fais votre connaissance. Je me suis inscrite au colloque, j'étais toute contente...et puis j'ai commencé à me prendre la tête avec les textes... et puis je ne supportais plus le mot ontologique... et je suis venue avec vraiment beaucoup de difficultés... et le premier soir où vous avez parlé, tout-à-coup, tout est devenu simple, comme si j'étais venue avec un ballon de baudruche qui tout à coup s'était dégonflé.....et puis ce qui m'a vraiment profondément touchée, c'est lorsque vous avez dit que vous vous étiez rendu compte il y a à peine un an ou deux, que lorsque vous compreniez quelque chose d'une certaine façon et qu'un participant était d'accord avec vous, vous sentiez que c'était bien et que ce participant comprenait bien les choses... et vous avez reconnu alors que vous étiez en connivence avec lui. Je me dis : « après toutes ces années, qu'il dise cela ! », pour moi c'est vraiment des choses qui me touchent infiniment plus que ce que l'on peut dire ou expliquer. Car elles témoignent de votre chemin. Je vous en remercie.

Pierre P : C'est la première fois que je prends la parole. Ceux qui me connaissent savent que je suis plus verbal d'habitude. Moi, je suis arrivé ici en mauvais client québécois qui n'avait pas écrit, qui n'avait pas participé aux groupes d'écriture, qui n'avait rien fait pour ce colloque, alors qu'au premier j'avais beaucoup donné. Je suis très heureux de là où j'ai été dans ce colloque là, et de sentir ce que ça a été de garder cette position là, celle de ne rien faire. En même temps, ça m'a fait vivre toutes sortes de choses, et le fait de me sentir perdu dans cette foule inconnue pour moi m'a laissé complètement errant ; j'étais totalement perdu et tout ce qui se passait me rentrait dans le corps ; je sentais qu'il n'y avait pas de corps de groupe pour m'aider, moi, dans l'absence de mon corps à moi... pour m'aider à porter ce qui nous était bombardé, ce bombardement continuel de gens que je trouvais extrêmement courageux. L'écriture, ce genre d'écriture pour moi, c'est se dire. Et aujourd'hui, il me vient de dire que ce colloque est trop court, et qu'il est trop long. Il est trop court en ce sens que je commence juste à sentir et à avoir un corps ; et il est trop long. Ce silence est extrêmement important pour ce qui s'est passé à l'intérieur de moi, et je ressors avec l'impression d'avoir été très mal à l'aise pendant la majorité du colloque, mais cela m'a fait également comprendre le malaise que j'avais senti dans d'autres lieux ; et j'ai compris ici comment ça se faisait que j'étais si mal, et j'ai compris dans quoi j'étais si mal, dans cette errance. Je me demandais pourquoi j'étais si mal alors que les gens les plus proches de moi, ceux de mon groupe, étaient présents, et Lorraine m'a répondu, « mais c'est précisément parce que tu es avec eux que tu peux sentir ta solitude ». Je dirais cela m'a beaucoup donné. Pour moi, c'est ça que m'a donné ce colloque.

Yveline D : Il me semble que je comprends de plus en plus ce qu'est la subjectivité, le rapport, la différenciation. J'ai senti, lorsque les gens parlaient, que c'était vraiment leur monde, et pour moi, c'est ça, en fait, la différenciation. Et je voudrais demander à Aimé qu'il nous parle encore davantage de la phrase qu'il a écrit dans son texte : « l'humanité est au complet dans chaque personne ». Cela rejoint des choses que l'on a entendu, j'aurais envie d'en entendre plus là dessus ; et il y a aussi une autre question qui m'interpelle, c'est celle du pardon. Tu disais tout à l'heure, « il ne faut pas pardonner, il ne faut rien oublier », j'ai entendu ça

comme « il ne faut d'aucune manière se marcher dessus », j'aimerais que tu nous parles de ces deux choses là.

Aimé Hamann : C'est vrai que je crois ça, quand c'est pas pardonné, ce n'est pas pardonné, et on a beau vouloir pardonner, c'est là. Quand la blessure est là, il est inutile de vouloir qu'elle ne soit pas là. Je pense que c'est l'Abandon Corporel qui nous a fait en venir à parler de cette façon ; à savoir que dans le travail qu'on fait, tout est éveillé : les rancœurs, les colères... au fond, on se fait tout, on se fait mal les uns les autres, et parfois, si dans ce qui se passe on en vient à se dire parfois que ça ne parvient pas à donner d'être, il ne faut pas rester là. Parce qu'il faut que ça donne la vie, ou bien il faut chercher autre chose. Or, on ne peut pas éviter les douleurs, les blessures, elles sont incontournables ; on essaie d'être là et on créé toutes les conditions mais ce que l'on vit chacun par rapport aux autres, c'est l'humanité comme elle est éveillée en nous. Et il arrive qu'elle se dise de manière très difficile pour l'autre ; et s'il n'y a pas de moyens pour que cela-même donne d'être, et de ce fait donne de rencontrer et soi et l'autre, je dirais : « cherchons autre chose, évitons nous, ou travaillons un à un »...(encore une fois, cela a à se passer dans le thérapeute). Mais ce que l'on découvert et qui pour moi est fondamental, c'est que le mode de présence à l'autre qu'est l'abandon corporel, la position ontologique, (qui implique souvent une troisième personne, quelqu'un venant de l'extérieur), c'est que des gens qui s'étaient profondément blessés mutuellement en venaient à habiter leurs blessures comme étant eux-mêmes...Je vais vous raconter une petit chose qui a été déterminante dans cette découverte. J'étais dans un groupe et deux femmes assez puissantes se chamaillaient et se disaient des choses très dures, impardonnables. Et on était là, probablement dans une présence qui faisait que cela ne les culpabilisait pas de se dire des choses aussi dures ; peu à peu, chacune s'est mise à dire à-propos d'elle-même ce que l'autre disait d'elle, et inversement des deux côtés. A notre étonnement, ces deux personnes s'étaient alors séparées l'une de l'autre (c'était une expérience quasiment visuelle) dans une réelle de différenciation, comme momentanément sorties de l'univers des connivences, (car ces batailles-là sont des connivences, c'est un monde de connivences, un monde où nous sommes mêlés, et où on aurait à porter des choses chacun pour soi alors qu'on les fait porter aux autres). Et à mon étonnement, nous nous sommes tous retrouvés à vivre cette séparation d'avec chacun, dans un univers intérieur qui était pacifié, en paix, et où toutes sortes de choses de soi-même pouvaient surgir sans culpabilité. Et ces deux femmes n'avaient plus rien ni à se pardonner ni à se reprocher. C'était une expérience quasiment visuelle qui m'est toujours restée comme un modèle. J'appellerais cela une expérience d'innocence, là où la vie de quelqu'un nous donne notre vie. Tout-à-coup, ce qui s'était dit avait donné la possibilité à l'une d'entrer en contact avec sa propre vie, et à l'autre aussi. A ce moment-là, il n'y a plus de pardon. Chacune a reçu son propre être de l'être de l'autre, et chacune a donné à l'autre son être. Le plus curieux, c'est que ce n'est pas simplement entre elles que cela s'est passé, mais aussi entre chacun de nous et nous avons tous été amenés dans un monde de découverte... découverte de nous-mêmes, découverte d'innocence par rapport à nous-mêmes ; par « innocence » je veux dire que des choses très difficiles de nous-mêmes pouvaient monter en nous, et il n'y avait pas de jugement, ni de culpabilité ; on se sentait tous là, chacun séparés, différenciés...pas définitivement, ce n'était qu'un moment. Mais cette expérience m'a beaucoup donné. On la retrouve souvent dans les groupes où, après êtres passé par des choses très difficiles entre nous, il y a tout-à-coup un événement intérieur qui se passe, et les gens le formulent en disant : « j'arrive chez moi »... on n'est plus dans la culpabilité, on n'est plus dans l'accusation ; rien n'est nié, ce qui a été dit a été dit, et pourtant ça ne tue plus... ça donne la vie. Je me suis longtemps posé la question pour comprendre d'où cela pouvait venir. Ce que j'en comprends maintenant, c'est que c'est largement lié à la position que prend la personne extérieure, la personne thérapeute. elle n'est pas vraiment extérieure, elle est bien dedans, mais il faut bien reconnaître que ce n'est pas la même position...juste un peu en

retrait. Et ce qui pour moi donne du sens à tout cela, c'est que le thérapeute, appelons-le la troisième personne, est tout autant atteinte de ce qui se passe, de ce qui se dit...et elle pourrait trouver ça horrible...(généralement on prend partie en nous-même). Mais dans la mesure où quelqu'un est là et qu'il peut laisser ce qui se dit se dire, ce qui se passe se passer, et qu'il peut recevoir tout ce qui se passe en lui comme sa propre vie, ne cédant pas à ses propres connivences, les prenant comme lui-même, comme subjectivité, il le déculpabilise alors, il *ontologise* ce qui se passe, il le place dans un milieu qui n'est pas accusateur, qui n'est pas culpabilisant ; c'est la vie qui passe et de ce fait-même, chacun trouve dans l'espace créé par le thérapeute ou par la personne qui prend la position, un espace pour être comme il est. Il peut bien se sentir méchant, mais le méchant n'est pas communiqué par la personne du thérapeute ; le thérapeute ne lui communique rien, il est juste là, et de ce fait relativise ce qui est dit : « c'est ça que tu vis », « c'est ça que tu as dit », et ça sort donc de l'absolu, ce n'est plus la vérité, c'est l'expression de subjectivités qui se rencontrent et qui s'expriment les unes sur autres. C'est dans ce sens-là que j'en suis venu à dire qu'il ne fallait pas pardonner. Je ne dis pas qu'il ne « faut » pas pardonner, mais je crois qu'on ne peut pas, intérieurement, faire abstraction de ce qui nous a blessé profondément et passer par dessus. Si on ne peut pas faire autre chose que pardonner, on ne fait pas autre chose et c'est correct... Je crois que la vie ne peut trouver grâce que si elle donne la vie. Toute violence peut donner la vie : même le meurtre peut donner la vie, même l'holocauste peut donner la vie... c'est en moi, en chacun, qu'est le lieu pour que l'holocauste donne la vie ; car l'holocauste suscite en moi une réaction, et cette réaction qui vient « m'animer », c'est moi ; si j'y consens, je donne à l'holocauste d'être de la vie puisque il me la donne. Est-ce que ça te va comme réponse ?

Yveline D : Oui, cela m'éclaire beaucoup, car je n'ai jamais su quoi faire de cette histoire du pardon ; j'y sentais une certaine violence. Cette réponse me donne de l'espoir.

Aimé Hamann :Pour moi, c'est ça l'ontologique. Ce n'est pas compliqué l'ontologique, c'est un mot compliqué parce qu'il réfère à la recherche sur l'être ; mais au fond c'est simplement le fait de se placer dans la position. Le fait que je prenne cette position en tant que thérapeute et que je fasse place à moi, à mes réactions et à mon vécu comme étant moi-même, (je peux trouver ça horrible, ou je peux aussi être bien content que quelqu'un dise enfin quelque chose à cette autre personne car je pense la même chose)... dans la mesure où c'est moi, ça devient mon être. Dans la mesure où c'est ma subjectivité, ça devient mon être. Ca peut être du plaisir, de la colère ou même de la haine, mais dans la mesure où c'est moi, je vais le prendre pour moi et je vais me dire que ça a du sens pour moi. Mais si j'entre en connivence avec la personne qui accuse, si je me prends comme la vérité sur quelque chose ou sur quelqu'un, alors il y en a un qui va se sentir soutenu et l'autre qui va se sentir écrasé, coupable. Si je fais ce cheminement en moi, sérieusement, et que je découvre l'être de connivence incontournable que je suis et si je consens à ce que ce soit moi, c'est ontologique. C'est ontologique en ce sens, que c'est ça qui est, ce n'est pas autre chose. A ce moment là, il se passe quelque chose de fondamental : c'est que cela renvoie chacun à son être, qu'il le sache ou pas, (il peut même continuer à dire que c'est lui qui a raison !). Mais profondément, la position que je prends par rapport à lui, (de tout prendre ce qui m'arrive en moi, ce qui se passe en moi dans le rapport à eux), ça le situe ontologiquement, réellement, non plus dans un univers de culpabilité, mais dans un univers de responsabilité ; il peut ne pas y a voir accès, mais c'est là que ça se passe malgré tout, et l'un ne sentira pas qu'il est mauvais et que l'autre est bon ; s'il continue de le sentir ainsi, c'est correct aussi, mais cela lui est renvoyé comme son être, comme l'être de chacun. C'est ça l'ontologique et pas autre chose. Vous comprenez, c'est ce qui est, qui est ontologique. L'ontologique a beaucoup à voir avec le consentement, la découverte que l'on est ontologiquement des subjectivités, et on n'y peut rien. On est des subjectivités du fait qu'on est des êtres *co-devenus* dans un immense processus et qu'on est l'accumulation de tout

ce qui s'est fait sous la forme spécifique de soi même. On en est l'accumulation, c'est cela qu'on est. Ça a été une découverte pour moi... Geneviève en parlait tout à l'heure. Tu vois Geneviève, après plus de quarante ans de thérapie, j'ai fait cette expérience - terrible au fond - de me rendre compte que je me prenais pour la vérité. Les gens qui pensaient ou sentaient comme moi étaient pour moi des gens qui sentaient vraiment quelque chose ; et les autres, je me demandais presque où ils allaient chercher ça ! De découvrir cela a été un événement primordial. D'abord, je me suis aperçu que, recevant de sentir quelque chose dans une certaine direction en moi-même, ça faisait que c'était juste ça que je sentais, et que les autres pouvaient avoir senti d'autres choses... je pense que c'est une expérience que l'on fait tous : on parle d'une réalité, et tout le monde a des opinions et des réactions plus ou moins différentes. Nous touchons là à l'interdépendance, car je me suis aperçu que, finalement, chacun d'entre nous devait effectivement prendre sa réaction de quelque part, et que c'était en moi, dans ma subjectivité même, que j'avais eu cette réaction ; cela ne signifiait pas que je ne sentais pas quelque chose. Je sentais vraiment quelque chose, mais tout à coup ça j'ai arrêté de considérer, que si ça venait de moi ça, cela voulait dire que les autres ne disaient pas aussi quelque chose. J'ai laissé être les réactions de chacun et j'ai laissé être ce que chacun vivait à sa manière, disait à sa manière ; et à mon étonnement, j'ai découvert que mon attitude habituelle arrêtait la vie autant chez ceux qui pensaient comme moi, que chez moi et chez les autres. En laissant ça être, je me suis aperçu que j'avais vu quelque chose qui était réel, et les gens qui avaient vu autre chose étaient des gens qui avaient vu, quelque chose de tout aussi réel mais auxquelles, moi, je n'avait pas accès. Pouvant laisser être cela comme étant leur être, et moi comme étant aussi moi-même, je me suis aperçu qu'il y avait un mouvement qui se mettait en marche : on plongeait dans l'interdépendance, par rapport à l'être, mais aussi par rapport à la co-naissance ; chacune de ces personnes-là entendait les autres dire, et apprenait de chacun ; et à la fin on n'avait pas la vérité, mais on avait quelque chose qui émergeait de la rencontre et de l'interdépendance de chacun dans la connaissance même. Et ça, pour moi c'est fondamental, ça c'est ontologique. C'est dans cette direction-là que je comprends l'ontologique. C'est ce qui a ça qui a à être, et souvent ce n'est pas facile d'y consentir, car c'est consentir à ce que l'on soit incontournablement subjectivité, institution. Si on le fait, ça fait une place en chacun, et la vie peut circuler, on sort du monde des bons et des méchants...

Gilles D : Moi je voudrais dire plusieurs choses. La première, c'est que je me sens complètement épuisé. Il m'arrive la même chose qui m'est arrivé au premier colloque, je me suis encore fait prendre...Je n'en reviens pas mais je ne cesse d'oublier que tout ce que l'on fait ensemble, tout ce qu'on se dit, passe par le corps. C'est infiniment corporel, et c'est ce qui m'arrive. La deuxième chose que je voudrais dire, c'est que je suis très content d'avoir été ici, et que durant ces trois jours, je me suis senti « chez moi chez vous. » Je ne peux m'empêcher de désirer qu'il y a ait un autre colloque dans le futur, et je ne peux m'empêcher de penser à situer ce désir dans un lieux précis, je parle de la ville de Québec. Si vous êtes d'accord, nous serions prêts à organiser le prochain colloque en votre nom, à votre intention. Il y a une nuance, Clémence et moi on souhaiterait que ça soit dans trois ans, en 2006.

Simone A : Trois ans, c'est trop long

*Gilles D** : Je voudrais remercier tout le monde ici de l'accueil si chaleureux qui nous a été offert, à nous, Québécois. C'est la première fois que je viens en France et je n'ai pas quitté Nantes. Pour moi, Nantes est indubitablement la plus belle ville de France...Que dis-je ? Elle est la plus belle ville d'Europe ! Et sa cathédrale est **la** cathédrale !...Je plaisante, mais j'essaie de dire que je ne me suis pas senti étranger auprès de vous et que j'ai eu l'intime sensation de « revenir chez moi ».. Les interventions, comme tout ce qui s'est passé entre les interventions, ont été tellement importantes, comme ont été importants les moments

d'échange et de partage en dehors des sessions...même le simple fait de croiser les gens dans le corridor...Je me sens « plein à craquer ». J'ai très envie que l'on continue à poursuivre cette recherche, cette exploration, en tenant vraiment compte de certains éléments. Quand Aimé dit que l'on ne peut pas ontologiser l'institution, même si notre démarche dans l'institution ou dans d'autres milieux s'ancre profondément dans notre expérience en abandon corporel, il précise aussi que l'on n'est pas non plus une présence *contre* l'institution. Pour moi, ce sont deux points de repères très importants dans la recherche et l'exploration à faire. Je souhaite aussi, que l'on puisse, avec ceux que cela intéresse, pousser cette recherche en se donnant des moyens pour le faire.

L'autre chose que je voulais dire et que je ne cesse d'annoncer à tout le monde, à vous comme à ma fille restée au Québec :
Je suis en France !
(applaudissements et éclats de rires)